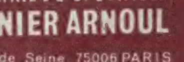

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01277049 1



NIER ARNOUL
de Seine, 75006 PARIS

Ex. d'E. Fabre

Guerre et Théâtre

EXEMPLAIRE N° **19**

*SPÉCIALEMENT TIRÉ POUR M*on ami

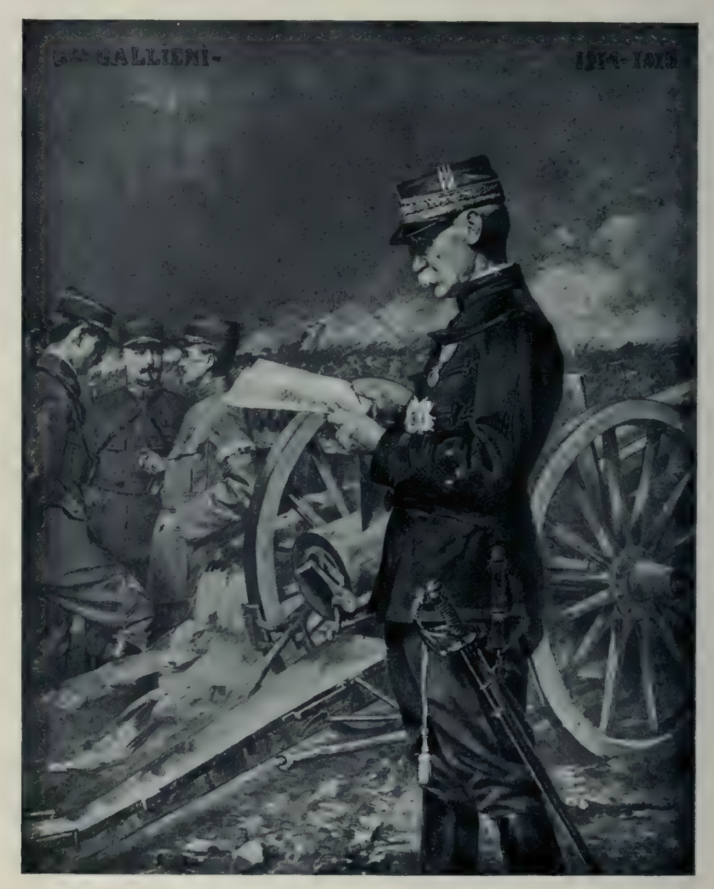
Emile Fabre

en affectueux souvenir

[illegible]

LE GÉNÉRAL GALLIENI A LA BATAILLE DE L'OURCQ

(*Tableau de F. Roybet*)



Au Capitaine Gheusi, son fidèle officier d'ordonnance.

Gallieni

P. B. GHEUSI

Guerre et Théâtre

1914-1918

MÉMOIRES
D'un Officier du Général Gallieni
ET JOURNAL PARISIEN DU
Directeur du Théâtre National de l'Opéra-Comique
PENDANT LA GUERRE



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG
1919


MAY
2
1984
ERSITY

I. — « J'attends votre livre avec impatience. Comme vous, j'ai conservé un grand culte pour le Chef trop tôt disparu et qui, s'il eût vécu, nous aurait, depuis longtemps, débarrassés des hordes allemandes. Vous aurez raison de faire connaître, après la Guerre, le rôle du Général au grand public. C'est un hommage que vous rendrez à sa mémoire et qui est très justifié ; car je reste convaincu qu'en livrant la bataille de l'Ourcq, Gallieni a sauvé la France. »

« Général BONNAL. »

(13 juin 1917, page 324.)

II. — A la fin de la Guerre, les 150 mobilisés de l'Opéra-Comique comptaient 14 tués, 32 blessés, 7 étoiles de la Légion d'honneur, 4 Médailles militaires et 49 Croix de guerre.

(Page 360.)

Guerre et Théâtre

I

DANS L'OMBRE DE GALLIENI

L'Opéra-Comique avait fermé ses portes, le 30 juin 1914, sur le triomphal *Mârouf*. Les six premiers mois de la Direction nouvelle venaient, au prix d'un labeur continu, de réaliser des résultats du meilleur augure pour l'avenir du théâtre musical le plus français de Paris.

Malgré les pronostics des uns et malgré les légendes, bâties en épouvantails au seuil de la ruche lyrique, rue Favart, le premier semestre de ma gestion avait encore augmenté les recettes de l'année précédente, mais, surtout, varié les distributions, renouvelé sans cesse l'affiche et, parmi des créations et des reprises d'une haute tenue musicienne, fait éclore avec un rare bonheur l'œuvre exquise de Rabaud et de Népoty; elle avait d'emblée conquis sa place au répertoire étincelant de l'Opéra-Comique.

L'indulgence des compositeurs, de l'opinion et de la presse ne m'empêchera pas d'enregistrer avec mélancolie un succès qui honore la Maison et tous mes collaborateurs : une fois de plus, l'événement donnait raison à Constans, mon vieux maître en politique. Il aimait à dire que personne n'est indispensable : chacun, quelle que soit la situation conquise, peut disparaître et être remplacé sans péril — et parfois avec avan-

tage — à la tête de l'entreprise en apparence la plus étroitement liée à lui.

Au théâtre, comme dans la vie, les hommes s'en vont et sont oubliés bien vite ; les femmes aussi. Quand des auteurs reconnaissants, la veille d'une première, proclameront avec enthousiasme que vous êtes un directeur hors de pair et un metteur en scène sans rival, pensez avec modestie à vos prédécesseurs, — à votre successeur avec humilité.

Auteur, j'ai connu ces ferveurs sincères ; je suis content, aujourd'hui, de ne jamais les avoir, comme d'autres, laissé rancir en ingratitude ; mon fatalisme originel ne s'insurge pas contre l'inévitable. Pour le musicien, pour l'écrivain de théâtre, il n'y a qu'un grand directeur au monde : c'est celui qui va le jouer. Celui qui vient de le lancer devant le public, même avec une éclatante réussite, n'est déjà plus le premier metteur en scène de l'univers, au gré de l'auteur : il ne le joue pas assez souvent.

J'ai voulu, au début de ces notes, mentionner sans orgueil le succès de la nouvelle direction de l'Opéra-Comique. Cet essor heureux, dont mes amis eux-mêmes avaient douté, la Guerre l'a brisé comme tant d'autres élans prospères ; elle ne m'aura pas découragé de le tenter encore. Mais je dois, je veux raconter ici, dans toute sa beauté charmante, fière sans le savoir, héroïque même sans s'en douter, l'âme solidaire et tendre de la Maison ; tous, au premier appel, se sont serrés autour de moi comme les enfants d'une famille de braves gens. Ils ont courageusement fait front à l'ennemi le plus cruel des artistes, imprévoyants et sans autre souci que leur art, — à la misère affreuse qu'une telle guerre déchaîne contre ceux qui n'ont pas la chance de se battre et de pouvoir être glorieusement tués.

— « Pourvu que les Civils tiennent ! » disait le « Poilu » de Forain, à l'orée des tranchées de première ligne. Cette légende résume tout le tracas que m'a donné, pour ceux de ma Maison, l'idée, surgie en moi dès le premier jour de la mobilisation, que j'avais le devoir d'assurer le pain de nos trois cents familles et de conserver à la vie quand même de Paris le réconfort des musiques de France dans l'asile traditionnel où pouvaient

venir les entendre ceux dont le cœur bouleversé d'angoisse ou d'enthousiasme allait réclamer leur secours.

***

C'est à Saint-Sébastien, le dimanche 26 juillet, pendant une course de taureaux particulièrement sanglante et barbouillée de rouges épisodes, que mon ami Coggia, préfet des Basses-Pyrénées, nous confirma la gravité des événements : la Guerre semblait de jour en jour devenir plus inévitable. Pendant que le jeune Gaona « estoquait » les brutes sanglantes de Miura, ma voisine de « barrera », Maria Kousnezow, me parlait de l'Opéra-Comique ; nous arrêtions ensemble les œuvres et les dates qui allaient la ramener rue Favart... « à moins que la Guerre... ». Et je l'entends encore s'indigner et me dire, dans son fluide et chantant accent de Slave familiarisée avec toutes les langues d'Europe :

— Mais je vous dis que cette affreuse chose est impossible, absolument impossible !...

Devant nous, un taureau, blessé à mort, bondissait d'un élan suprême et s'effondrait sur la « talanquera » tout éclaboussée de sang.

Au retour vers Biarritz, les autos françaises se hâtaient ; nos visages soucieux épiaient les tournants tragiques, dans le soir qui tombait très vite. A Irun, à Renteria, nous regardions, silencieux, les groupes de Basques espagnols rangés devant les vieilles maisons blasonnées et sordides ; il nous semblait saisir de mauvais regards dans des faces haineuses et patibulaires. Tout le pays si cher au Victor Hugo d'*Alpes et Pyrénées* était infesté d'Allemands : depuis les affaires du Maroc, ces gens-là ameutaient sournoisement contre nous l'opinion ombrageuse et mobile des Guipuzcoans, subjugués aussi par de mauvais prêtres.

J'ai passé toute ma journée du lundi à terminer la mise en scène graphique de *Béatrice*. L'œuvre de Messager devait, dès le 1er septembre, être à l'étude rue Favart. Selon ma coutume, quand je ne suis pas débordé par le temps ou les labeurs dispersés de la vie la plus ardente de Paris, j'en avais établi, en

trois semaines, la réalisation écrite et dessinée, ligne à ligne, dans la partition.

Parmi les soins d'une direction lyrique, celui-là seul me passionne et me délasse; dans le recueillement d'un travail isolé, le crayon, le pinceau ou la plume à la main, la joie de concevoir et de fixer la mise en œuvre intégrale d'un drame musical en regard des syllabes lyriques est le prélude et la meilleure récompense de nos travaux : pas de contradicteur entêté, pas d'interprète obstiné à ne pas saisir une nuance!... Docile à l'invention scénique, pliée aux exigences des rythmes et des attaques face au public, la réalité graphique de l'action est créée, à première lecture, par le seul développement des scènes et des phrases.

J'avoue, pourtant, qu'en terminant, le lendemain, le quatrième acte de *Béatrice,* je me proposais de le revoir : il avait dû souffrir de trop d'interruptions et de fièvres, — coups de téléphone, dépêches, journaux à manchettes alarmistes, courrier intermittent et rempli de questions anxieuses. Les ultimatums incendiaires de l'Autriche aux Serbes sentaient la poudre; leur brutale mauvaise foi éclatait en escarmouches d'avant-postes.

Moi qui, reclus dans ma bonne solitude des Sables, ne vais jamais à Biarritz, je m'y rendais deux ou trois fois par jour pour savoir plus vite les nouvelles; j'y ai, certain soir, rencontré l'un de nos compositeurs. L'heureux homme! Il m'a parlé de son œuvre en cours, de l'époque où il me la jouerait, de l'interprétation idéale qu'il me demanderait pour elle — bien entendu, aucun de mes artistes ne lui agréait! — et m'a, durant vingt minutes, étourdi d'un tourbillon d'enthousiasme pour son ouvrage, au prix de qui le monde entier n'existait pas.

— Et la Guerre? lui ai-je objecté, presque timidement.

— Quelle guerre? a-t-il dit, avec une stupeur blessée où perçait une nuance de dédain.

J'ai envié son ignorance; quelques jours après, elle m'a dégoûté : je lui ai refusé des hymnes patriotiques, d'ailleurs sans la moindre inspiration. Cet arriviste d'un égoïsme orgueilleux et fou sera peut-être joué, à l'Opéra-Comique,

pendant mon privilège, s'il donne un chef-d'œuvre; mais ça m'étonnerait.

Le 29 juillet, les nouvelles sont pires encore. Mon courrier m'apporte un billet bref du général Gallieni; il me serre le cœur :

Mon ami, m'écrit l'admirable soldat, j'ai la profonde douleur de vous annoncer la disparition de ma chère femme ; elle nous a été enlevée, hier, par une hémorragie cérébrale foudroyante. Nous sommes bien malheureux.

En même temps, les journaux disent la mort d'Adrien Hébrard, la rupture définitive des relations entre l'Autriche et la Serbie, le retour précipité du Président de la République et de M. Viviani qui, venant de Russie, n'ont pu s'arrêter en Danemark. L'Autriche et l'Allemagne mobilisent; leurs diplomates gagnent du temps : ils échangent des télégrammes moratoires dont les optimistes font état. L'acquittement de Mme Caillaux par la Cour d'assises de la Seine passe au second plan : les partisans politiques qui n'auraient pas manqué, à cette occasion, d'échanger des coups, ont d'autres soucis.

La Guerre est-elle donc inévitable ?... Je n'en doute plus. J'ai, d'ailleurs, toujours cru à la Guerre; il y a trois ans, mes articles à ce sujet m'ont fait traiter de visionnaire par les uns et d' « impolitique » par le plus infaillible de nos ministres.

N'ai-je pas, pour m'ancrer encore dans ma conviction, les souvenirs récents de mon voyage à Berlin, *le mois dernier ?* Ils me reviennent en foule à l'esprit; comment n'en serais-je point frappé plus brutalement encore qu'il y a quelques semaines, quand leur réalité me meurtrissait d'évidences, sur la Place de Paris, devant l'Ambassade de France et la Porte de Brandebourg ?

*
* *

J'étais arrivé à Berlin le 13 juin 1914. J'allais y assister à une représentation du *Chevalier à la Rose,* ce démarquage à demi grossier de notre *Faublas,* alourdi de germanismes dont je me proposais de faire, sur la scène de l'Opéra-Comique, un sacrifice total aux dieux du bon sens, des traditions et de la

clarté françaises. Richard Strauss avait accepté d'avance toutes mes coupures; peut-être ne soupçonnait-il pas exactement l'étendue de ses concessions à cet égard.

Celui-ci n'a pas signé le manifeste dément des fameux champions de la Kultur; bien qu'attaché, comme tous les Allemands, à son Kaiser, il m'a paru affranchi des idolâtries des autres musiciens boches envers le sinistre auteur de l'*Hymne à Ægir*. Son Faublas — à la Rose teutonique — n'est pas sans mérite; partout où il a subi, à son insu, la grâce délicate et fine de son origine, son compositeur a réussi à écrire des pages d'une musicalité neuve sous sa plume d'airain et de fer battu. Son Von Hoffmansthal de librettiste n'a guère « emboché » le sujet que d'une nuée de faquins pesants ou de grotesques borusses et d'un baron Ochs qu'il voulut modeler en Falstaff : ce n'est qu'un hobereau prussien très ressemblant, cousin d'Ubu Roi sans fantaisie et de Bottom sans... légèreté.

J'ai donc, en pleine nuit, traversé, quelques semaines avant la Guerre, les affreuses plaines de Westphalie; j'ai vu, à perte d'horizon, rougeoyer et flamber comme des torches « kolossales » les hauts fourneaux de Dortmund et d'Essen. L'activité formidable de ces usines de guerre m'a toujours serré le cœur; un pressentiment que rien n'a jamais aboli en moi m'étreignait, jadis et naguère, en longeant ces cités du fer, dont la continuité morne borde la voie ferrée prussienne de collines de scories et de forges énormes.

Partout où la ligne côtoie des casernes, j'ai été frappé de l'activité militaire qu'elles décelaient; avant d'arriver à Berlin, les trains dominent des cours de quartiers : une multitude de recrues y recevaient l'instruction des gradés dans l'immobilité figée qui dénonce on ne sait quel régime de terreur appesanti sur les soldats prussiens. Jamais, en France, un sous-officier n'obtiendra de la mobilité des hommes qu'ils ne lèvent pas les yeux sur un express lancé à quelques mètres d'eux, en haut du remblai qui limite la cour de la caserne. J'ai vu, ce jour-là, des centaines d'incorporés fixer leur instructeur comme un braque à l'arrêt regarde, derrière une touffe d'herbe, le perdreau prêt à s'envoler.

Les boulevards extérieurs des villes allemandes, les landes

arides, surmontées d'atroces tours polychromes, vigies guerrières qui se font signe dans les plaines, les polygones, les terrains variés des banlieues pullulaient de soldats en manœuvres, d'artilleurs fourmillant autour des pièces lourdes. En arrivant à Berlin, j'ai écrit à mes amis parisiens que toute l'Allemagne « puait la guerre » et me donnait l'illusion d'un immense camp retranché.

Tout de suite, dans la capitale comme à Potsdam, aux courses de Grunwald et dans les bois de Wannsee, j'ai retrouvé partout cette hantise d'une mobilisation très proche. Je l'ai dit à l'un de nos diplomates là-bas ; il m'a objecté avec une grâce ingénue :

— Mais c'est toujours comme ça, je vous assure.

Pendant le gala du *Chevalier* à l'Opéra, mes voisins, par un hasard singulier, étaient des officiers supérieurs en grand uniforme. Corrects, mais sculptés tout en raideur, ils étaient, à mon passage, courtois et même obligeants ; aucun, toutefois, ne me regardait en face. Ces gens-là *savaient déjà ;* ils avaient peur de trahir leur secret en me dévisageant.

Le lendemain, d'ailleurs, l'un d'eux — mon voisin de table — m'a donné avec une sollicitude artificielle quelques conseils enguirlandés de pesante et presque obséquieuse urbanité. Il m'a fait remarquer, en s'excusant trois fois, qu'il ne fallait pas rire, dans la rue, quand un colonel à cheval, à la tête de son régiment, s'étalait, les quatre fers en l'air, sur l'asphalte berlinois, ciré comme un parquet et cruel aux destriers de guerre :

— Vous pourriez vous faire une très mauvaise affaire, me disait-il : un « oberst » allemand n'est jamais ridicule, même quand il se... fiche par terre !

Et il me faisait remarquer avec condescendance que seul, dans la foule, j'avais ri de cet accident et que la musique militaire n'avait point cessé de jouer.

Le soir, des Berlinois notables voulurent absolument me faire admirer un zeppelin qui passait, à grand fracas, au-dessus de la ville, chargé de touristes venus de Potsdam :

— Comme votre Madeleine-Bastille, me dit avec orgueil un Prussien très parisien.

Un autre me parla de la Guerre; et tous hochèrent la tête en me plaignant visiblement de n'en point paraître terrifié.

— Oui, fit gentiment le plus âgé, je sais : vous ne voulez pas être avec nous. Cette malheureuse question d'Alsace-Lorraine vous tient encore à cœur. Quelle faute notre Bismarck a commise là! Sans elle, la France et l'Allemagne domineraient le monde et, réunies, détruiraient l'ennemi commun : cette Angleterre d'abord, cette Russie ensuite, que nous détestons.

— La maîtrise des mers, les Balkans, le Danube, voilà, conclut une Excellence militaire, ce qui mettra le feu à l'Europe. Vous autres, Français, vous devriez, tout au moins, demeurer neutres... Votre alliance russe?... « Chiffon de papier! » — et j'entendis là, pour la première fois, cette expression prussienne qui devait, quelques semaines après, faire le tour du monde sous d'universelles huées. — D'ailleurs, vous savez bien vous-mêmes que la Guerre, chez vous, *c'est la Commune à Paris, vos généraux fusillés dans le dos, votre mobilisation sabotée par vos anarchistes et la Capitale à nous dans les six semaines.*

Ces paroles — j'avoue qu'elles m'avaient exaspéré — je les ai écrites aussitôt à certains de nos dirigeants; et, rentré à Paris, quelques jours après, j'ai eu la stupeur d'entendre l'un d'eux me dire, soucieux et grave :

— Hélas! C'est peut-être vrai : nous aurions plus à redouter encore de la Commune que de la Guerre.

Cette erreur, anormale chez un Latin, était, en Allemagne, un article de foi. Des siècles de mécomptes n'ont pas, quand il s'agit des Gaules, fait l'éducation psychologique des Germains. Rien ne les a corrigés de se croire en tout supérieurs à nous, même dans la science des pronostics au sujet des races.

A Berlin, les vieux philosophes de la caste militaire — la première, la plus subtile à son avis — vous disaient encore, en juin 1914, avec une nuance de supériorité apitoyée :

— Mais vous n'avez donc pas lu les comptes rendus de la Chambre, à Paris? Hier, vos partis de gouvernement eux-mêmes, divisés et irréductibles, se sont littéralement injuriés

et presque battus. Devant une invasion soudaine, leur haine les pousserait à s'entr'égorger dans une effroyable guerre civile.

— Décidément, répondions-nous avec un sourire, vous ne comprenez rien à nos luttes oratoires. Plus nous nous aimons et plus nous disons du mal les uns des autres. La plupart de ceux qui vous paraissent d'ici des tribuns irréconciliables ont dîné ensemble, le même soir, et continué avec esprit une joute toute courtoise. Les idées — à très peu d'exceptions près — ne nous séparent pas jusqu'à la fureur. En tout cas, une agression ennemie nous trouverait tous debout, réunis autour du drapeau menacé.

— Même ceux qui veulent absolument le planter dans le fumier? ironisait l'Excellence guerrière, avec le ton d'un « herr professor » corrigeant le devoir d'un élève frivole.

— Surtout ceux-là! concluait, sans s'énerver, notre conviction, fortement étayée de preuves encourageantes depuis le coup d'Agadir, qui fut le signal indéniable de notre premier réveil national.

Les Tudesques échangeaient un regard de pitié et, soucieux de courtoisie indulgente, affectaient de trouver ce paradoxe très parisien et même infiniment spirituel; car leur certitude d'exceller en tout, sans cesse appuyée d'un sourire empreint de quelque pitié, finit par provoquer, chez les Français, un agacement perpétuel.

Impossible, surtout, de discuter musique avec les Berlinois! Ils vous écrasent en riant d'une profusion d'exemples, tirés même des spectacles de la rue. Partout où l'on boit et où l'on mange, dans les jardins publics, les brasseries sous les arbres, dans les squares et à l'abri de toutes les palissades, flanquées de vespasiennes et de démolitions, c'est un vacarme continuel de musiques errantes et de charivaris vilainement cuivrés. Et j'ai relu, à mon retour, ces lignes vengeresses et si exactes de mon ami Pierre Lalo :

Il y a en Allemagne une surabondance, un excès, un débordement de musique à quoi l'on ne peut rien comparer chez nous. Ce ne sont que concerts, festivals, sociétés de musique chorale, sociétés de musique de chambre, sociétés de musique d'orchestre, dans toutes les villes, les bourgs

et les villages eux-mêmes. Pas une cité de quelque importance qui n'ait plusieurs salles de concerts dont chacune est occupée tous les jours et tous les soirs. Ce peuple absorbe de la musique comme il absorbe de la bière et de la saucisse. C'est le même appétit matériel, qui n'a rien à voir avec le véritable goût de la musique ; c'est une disposition physique, qu'on a tort de confondre avec une faculté de l'esprit. Son avidité musicale se satisfait d'ailleurs de n'importe quels sons, de même que sa gloutonnerie corporelle se satisfait de n'importe quelle nourriture. Dans ces grands ou petits concerts innombrables qui lui sont offerts chaque jour, on lui compose les menus les plus disparates et les plus indigestes, on lui sert les mets les plus mélangés : il les dévore indifféremment. Mais c'est surtout dans les *Biergarten* et dans les salles de musique où l'on mange que se révèle la sorte d'amour que le peuple allemand a pour la musique. Une symphonie de Beethoven, qui succède à un « pot-pourri » militaire, est suivie d'une fantaisie-caprice, confectionnée par le kapellmeister de l'établissement ; et la marche funèbre de Siegfried s'exécute entre une valse et l'intermède de *Cavalleria rusticana.* Les auditeurs applaudissent sans distinction ces choses ; le bon, le médiocre, le pire paraissent lui faire un égal plaisir, qui est de même nature que celui de manger et de boire. Et cette association de la musique avec la victuaille, qu'on ne voit en aucune autre nation, est le plus juste symbole du goût musical de l'Allemagne actuelle.

Aucune de nos critiques, d'ailleurs, n'offense les Boches sur ce terrain ; ils affectent d'en être divertis et d'y voir un excès bouffon de dénigrement et de jalousie qu'ils provoquent volontiers pour en rire aux éclats.

Aux courses, au théâtre, les purs Berlinois sollicitaient l'avis de leurs hôtes français avec une insistance balourde, résignée d'avance à tous les persiflages. On demandait aux artistes un petit crayon satirique sur la toilette des femmes ; et les bons apôtres des bords de la Sprée étaient les premiers à railler l'inélégance massive des Allemandes pour pouvoir risquer une pointe lourde sur la Française charmante et... si légère, hélas ! de l'aveu même de nos romanciers d'exportation.

— La laideur de la femme allemande, aimaient à professer les puritains berlinois — et leurs yeux pétillaient de malice derrière des lunettes épaisses comme des loupes — explique les vertus victorieuses de l'Allemand : elle lui destine l'empire du monde.

On ne peut s'empêcher de sourire à l'évocation de ces

« vertus » en se rappelant la débauche vautrée dès le crépuscule dans les allées obscènes du Thiergarten berlinois et certains procès honteux qui, chez nous, eussent à jamais déshonoré leurs orduriers comparses et leurs impériaux chefs de file.

Mon séjour à Berlin me fut continuellement odieux : je m'en évadai au plus vite, sans avoir eu la moindre détente. Cette « laideur » hommasse des femmes, la caporalisation tudesque des artistes elles-mêmes, affublées de ridicules titres de cour, les prévenances trop polies de mes hôtes, la féroce brutalité des officiers lancés en furieux galops de charge sur les pelouses de Grunwald comme pour s'entrainer à des hourras en pays envahi, — tout me déplut et me meurtrit le cœur.

Je m'embarquai une heure avant le départ et m'enfermai dans ma cabine pendant la traversée des faubourgs, malgré la chaleur suffocante, pour ne plus voir les parcs grouillants de marmaille mal équarrie, les abominables maisons à pignons gothiques, ventrues et caparaçonnées de ciment armé, aux lignes pareilles à celles des charcuteries nationales, fanfreluchées parfois de saindoux en dentelle, — les fonctionnaires des gares, empuanties de relents graisseux et les affreuses maritornes blondasses, pavoisées de mauve et de vert à faire évanouir d'horreur la plus faubourienne des midinettes de Paris.

Une aventure de la veille m'avait diverti comme un symbole vengeur. Mon guide berlinois, piqué de mes critiques — il les devinait à mes sourires, car ma politesse ne les exprimait pas — triomphait en découvrant soudain, dans la cohue d'un concert en plein vent, une petite personne assez jolie, sobrement et même élégamment vêtue.

— Et celle-là ? me cria-t-il. Vous ne direz pas que, pour une Berlinoise, elle n'est pas aussi « distinguée » qu'une Parisienne.

— Je l'avoue, fis-je avec empressement.

Mais que devint mon hôte quand l'inconnue, abordée et félicitée par lui au nom d'un « Parisien de passage », lui rit au nez joyeusement et lui dit, en me dévisageant de loin :

— Je le reconnais : c'est le directeur de l'Opéra-Comique.

— Vous êtes donc, Mademoiselle ?...

— Parisienne de mère en fille et danseuse aux Folies-Bergère, Monsieur.

Par bonheur, je rencontrai dans le train, à l'orée des sapinières dartreuses de la plaine prussienne, deux artistes de chez nous; la plus jeune, Mlle Cléo de Mérode, revenait de Petrograd — nous disions encore Saint-Pétersbourg — et nous avons ensemble uniquement parlé de la France et de la Russie. Je n'ai offert à la fine ballerine — victime autrefois d'imbéciles légendes — un engagement salle Favart qu'après avoir franchi la frontière belge, pour créer et respecter à la fois une superstition dans le goût des anciens fétichismes de notre Opéra de Paris.

A l'issue du voyage, je me suis avisé, non sans étonnement, que je n'avais point, une seule fois, parlé du *Chevalier à la Rose*. Il avait été question de *Béatrice* et de la *Ville morte,* le poème étincelant de Gabriel d'Annunzio, la musique ardente de Pugno et de Nadia Boulanger, — *Malva* et *Pénélope*, le *Pré aux Clercs*, les reprises de *Sapho*, pour Marthe Chenal, du *Juif polonais* avec Jean Périer et de *Pelléas* pour Mary Garden furent les thèmes favoris de notre entretien et eurent toutes les prédilections de mon souci; je me plus même à donner au *Cœur dormant* de Bellenot plus d'importance qu'à la Maréchale de Strauss dans mes préoccupations immédiates.

Tous les détails de ce retour me sont demeurés présents jusque dans les incidents les plus infimes : ils me libéraient d'un cauchemar dont je sens encore le poids dans ma mémoire; je n'y comprenais rien : l'événement s'est chargé, six semaines après, de déchiffrer pour moi l'inexplicable.

*
* *

Le 30 juillet, personne ne peut plus douter de la Guerre : c'est en vain qu'à Paris et à Berlin on saisit les journaux qui l'annoncent comme inévitable; si les chancelleries espèrent encore ajourner le conflit, le bon sens populaire fait justice de cette illusion des bureaucraties. L'Allemagne mobilise à outrance; la France se refuse à subir les insultes prussiennes sans faire face à l'ennemi.

J'écris à mes associés commerciaux — ils n'ont jamais été mobilisables en France — de faire exécuter les inventaires et d'arrêter les travaux en cours, rue Favart, dès que l'ordre de mobilisation sera officiel.

Le 31, un coup de téléphone de Paris me documente sur la réalité du pire : l'Allemagne adresse un ultimatum menaçant à la Russie et le signifie à l'Angleterre et à la France; le gouvernement du Tsar n'admet pas la souveraineté de l'Autriche sur la Serbie. Mon interlocuteur berlinois avait raison, il y a six semaines : du Danube part l'incendie qui va mettre l'Europe en feu. Malgré ses dénégations, l'Allemagne est, depuis hier, en pleine mobilisation.

Le même soir, au moment où M. Viviani, président du Conseil des ministres, affirmait à l'un de nos amis qu'il y avait encore un espoir d'éviter la guerre, Jean Jaurès était assassiné par un fanatique.

Personne peut-être n'a été attristé comme moi par cette nouvelle. Jaurès était, à Paris, le plus ancien de mes amis d'enfance ; nous nous étions un peu perdus de vue, après mes articles sur lui et, surtout, depuis les affaires du Maroc. Mais je n'avais jamais cessé de l'admirer comme une des forces vivantes de la tribune et de la pensée françaises. Il avait été, au collège de Castres, mon grand condisciple : j'entrais en huitième quand il terminait sa rhétorique. A Toulouse, où je faisais mon droit, je l'avais eu pour professeur à la Faculté des Lettres : j'étais de son premier auditoire quand il y improvisa, au cours d'une conférence du député bonapartiste Estancelin, une interruption irrésistible qui fit dire au recteur Perroud, mon voisin :

— Je n'avais pas entendu un pareil orateur politique depuis bien longtemps : c'est Gambetta jeune.

Jean Jaurès, dans le Tarn, m'avait trouvé, avec mon ami Pierfitte, presque seul, à ses côtés, aux élections de 1889, où il fut battu malgré des prodiges d'éloquence. Je l'ai vu, certains soirs, dominer, soulever, électriser des foules hostiles, menées à l'assaut contre lui et même porté en triomphe par ses adversaires, un instant gagnés à son enthousiasme.

Le lendemain, d'ailleurs, ils votaient contre lui sans aucun

remords; et Jaurès me dictait les lettres admirables dont j'ai gardé les feuillets épars, corrigés de sa main, comme des reliques.

J'ai appris sa mort au moment où je prenais, à Biarritz, le dernier « Sud-Express » qui ralliait Paris. Dans toutes les gares, nous regardions s'attrouper les territoriaux gardes-voies, tandis que des ouvriers transformaient en toute hâte les wagons de marchandises en véhicules de mobilisation : « hommes, 32; chevaux en long, 8 ».

C'est dans la gare de Poitiers, vers 4 heures, dimanche 1er août 1914, que nous avons vu placarder les premières affiches de l'ordre de mobilisation générale. A Orléans, le train a longé doucement les quais militaires où l'artillerie de campagne, toute neuve, était brêlée sous nos yeux par des soldats qui riaient à tue-tête, dans leurs vêtements de mobilisation encore froissés de plis opiniâtres. Dans notre salon, une Américaine s'apitoyait :

— Ils partent pour la bataille; et ce ne sont encore que des enfants!

Quelques jours après, ces « enfants » des troupes de couverture se faisaient tuer à la frontière pour protéger notre mobilisation, en retard sur celle de l'ennemi sournois qu'aucune traîtrise ne nous a jamais appris à connaître.

J'ai trouvé Paris effervescent et grave à la fois. Au théâtre, ceux de mes artistes et de mes employés qui n'avaient pas quitté la ville sont venus me voir; l'émotion de tous ne nuisait pas à leur enthousiasme. La plupart des mobilisés m'ont fait leurs adieux avec fierté; ceux qui n'étaient pas soldats m'ont demandé quelles étaient les formalités requises pour le devenir.

Les femmes, soucieuses, n'avaient pas une parole découragée :

— On les aura! disaient-elles avec élan.

J'ai remis au point quelques légendes; les uns croyaient à une campagne de six semaines. La passion magnifique des troupes qui défilaient vers les gares gagnait les âmes mobiles de mes artistes : sans que personne ait, comme jadis, hurlé : « A Berlin!... » tout le monde voyait nos soldats en marche

à travers la Prusse, tandis que le « rouleau » moscovite écrasait tout jusqu'à la Sprée.

— Ce sera très long, très dur, surtout au début ; mais nous aurons enfin la victoire et le monde sera libéré de ce nid de vautours.

J'avais adopté, propagé et écrit cette formule ; je n'ai jamais eu l'occasion de l'étayer sur des raisons déduites avec précision : c'était mon sentiment et voilà tout.

Le soir du 1er août, la mobilisation devait commencer à minuit. Les boulevards étaient en fièvre ; des groupes promenaient des pancartes sans proférer de cris extravagants. A l'angle de la rue du Helder, trente passants poursuivaient un garçon de café éperdu :

— Mort à l'Alboche ! criaient des voix furieuses.

Il disparut dans un remous de foule. Vers minuit, une manifestation manquée coupa en diagonale le terre-plein de l'Opéra ; sa violence fusa d'elle-même et fit long feu. La population était recueillie sans aucune trace d'abattement.

L'un des adjoints du IXe s'indignait, devant un brigadier sergent de ville :

— Vous auriez dû arrêter ces gens-là ! conseillait-il. Ils étaient poussés en avant par deux Prussiens qui hurlaient : « A Perlin ! A Perlin ! »

Un mot d'ordre courait, mystérieux, très écouté : des agents provocateurs tudesques devaient appeler à l'émeute, au pillage, aux désordres de la rue les Parisiens nerveux. Des incidents en surgiraient, que le fluctuant M. de Schœn, ambassadeur d'Allemagne, guettait avec avidité.

Vraie ou fausse, la nouvelle impressionnait la masse et la disciplinait. Les visages inconnus étaient suspects : les accents étrangers provoquaient des murmures hostiles ; de loin en loin, un mot d'esprit détendait la foule. Devant le Crédit Lyonnais, un magnifique noir, soupçonné d'avoir servi dans les troupes de l'Afrique allemande, trouvait un mensonge violent dont l'absurdité désarmait tout le monde dans un éclat de rire :

— Ze souis Alsacien-Lorrain ! criait-il en se démolissant la poitrine à tour de bras

J'ai fait, avant de me coucher, le tour de l'Opéra-Comique pour en inspecter les issues ; entre ses trois façades mornes et muettes et la cohue des boulevards en rumeur, le théâtre s'endormait dans un recueillement qui me parut triste.

Le lendemain, je me présentai à l'état-major de l'artillerie de la place et des forts de Paris : j'en faisais partie depuis quinze ans. J'y ai accompli toutes mes périodes d'officier de complément ; les bureaux, les dossiers, les aîtres m'en sont depuis longtemps familiers. Très calmes, au cœur du vieil hôtel des Invalides, entre les cours de la Valeur et d'Austerlitz, les locaux du commandement de l'artillerie étaient prévus, dès le temps de paix, comme insuffisants. Nous prenons possession du deuxième étage, après avoir abattu la cloison qui nous sépare de l'escalier du Musée de l'Armée.

Le vénérable général Niox, dont l'urbanité accueillante se désole de ne pouvoir mieux nous loger, nous livre sa bibliothèque où nous improvisons des installations de fortune.

Et c'est tout de suite, après répartition sommaire de nos fonctions respectives entre les sept officiers de l'état-major, la mise en ordre nouveau des dossiers accumulés, depuis vingt ans, dans les armoires et les placards cadenassés.

Nous allons vivre là des heures inoubliables et servir obscurément, de notre mieux, la mobilisation, la mise en œuvre et le service des canons du Camp Retranché de Paris.

*
* *

Dimanche, 2 août, premier jour de la mobilisation : les Allemands ont violé la neutralité du Luxembourg ; nos troupes ont essuyé le feu des uhlans à Longwy et à Belfort. Il y a déjà des morts — glorieux et anonymes, car aucun nom n'est publié, selon les prescriptions absolues du commandement.

Les nouvelles, soigneusement filtrées, sont indécises. On annonce seulement que l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie et qu'elle nous attaque sans nous prévenir : nous avons trente-six heures de retard sur sa mobilisation. Le guet-apens de l'Allemagne a réussi ; les puissances de brigandage viennent de se démasquer.

L'état de siège est proclamé. Notre mobilisation s'accomplit avec un ordre parfait. L'élan de la nation en armes fait l'admiration de tous.

A chaque instant, l'un de nous apporte un journal rempli de détails qui réconfortent, un récit dont la beauté fière nous met des larmes dans les yeux. Il faut que je dise, une fois pour toutes, ma satisfaction alors d'être resté dans l'armée de complément : depuis trois ans — j'ai fait mon volontariat à dix-huit ans — je pouvais démissionner, rester libre de toute obligation militaire. Mais je croyais à la Guerre, surtout après le coup d'Agadir, et je ne voulais pas accepter d'être indisponible à l'heure de la revanche préparée et prédite par Gambetta. Tant de bons Français ont rempli le même devoir qu'il n'y a pas lieu de s'en faire gloire. A l'état-major de l'artillerie de Paris, le sous-lieutenant qui marche à notre gauche — et nous en sommes un peu confus — est ministre plénipotentiaire; il a plus de soixante ans; et il a tenu à prendre son tour de garde, la nuit, comme le plus jeune de nous.

Nos camarades de l'active sont successivement appelés à servir dans les armées en formation; en dehors du colonel Charles, notre chef d'état-major, et du brillant capitaine Dumont, encore trop blessé pour pouvoir remonter à cheval, nous ne sommes plus, autour du général Désaleux, que cinq officiers de complément. Tout de suite, un lien nous unit, inaltérable et charmant : la belle humeur. La plupart de nous, cependant, sont en train de compromettre et même de perdre une situation avantageuse; nous abandonnons sans récriminer des professions privilégiées ou prospères. Aucun de nous ne s'en plaint; nous avons mieux que « le sourire »; vingt fois par jour, nous rions aux éclats devant les absurdités héroïques des propos qui nous ont frappés.

Et toute l'armée, confondue dans le même élan confiant, est, comme nous, insoucieuse et grave, sans le moindre regret au cœur. Pourtant, les sept huitièmes des troupes de France sont composés de réservistes, de territoriaux et même de R. A. T. qui, constituant la « nation armée » de Jaurès, ont lâché, pour rallier le drapeau, famille, foyer, industries, affaires vitales et délicates, tout un passé de labeur personnel et, peut-

être, un avenir de réalisations fructueuses et de repos heureux. Mais c'est « pour la France » : tout est donc parfait.

Vidal vient me voir à l'état-major; il a interrompu sa cure à Vittel, perdu ses bagages, sacrifié son été à l'irrésistible désir de rejoindre l'Opéra-Comique. Dans la tourmente, son instinct le ramène à son poste.

Qu'allons-nous faire de la Maison ? J'y ai pensé. Elle restera fermée jusqu'en septembre, comme de coutume. Après?... C'est le secret des destinées guerrières du pays; elles décideront seules de nos initiatives.

Sous la placidité, pourtant fébrile, de Vidal je sens une colère sourde; il n'avoue pas combien les brutes d'outre-Rhin déçoivent la conception pastorale qu'il avait d'elles. Il croyait à une Allemagne romantique et bonne fille : Beethoven et Schumann l'auréolaient de génie à ses yeux, demeurés plus naïfs encore d'avoir contemplé, depuis quarante ans, les estampes mystiques et sentimentales des partitions de Leipzig et les frontispices bêlants des vieilles romances pianistiques de tout l'orphéon germanique. Vidal voyait le Boche sous les traits de Hans Sachs; il ignorait que ce chansonnier barbu était, en secret, demeuré *gefreiter* d'un *landsturm* très capable de violer Eva Pogner, quinze fois par compagnie, en la surprenant au coin d'un bois belge ou ardennais. C'est bien fait : il ne me parlera plus de Meyerbeer lui-même avec une ferveur de Galliniste, éduqué, tout enfant, au parterre gueulard du Capitole de Toulouse. L'éclectique Vidal va, enfin, avoir une haine : celle de la musique de Prusse. Puisse-t-elle lui donner plus de franchise, de fidélité et de caractère !

L'Opéra, « privé, dit une note, d'une grande partie de son personnel », se voit obligé de faire relâche. Évidemment, c'est pour longtemps. La Comédie-Française, ayant réalisé 180 francs de recette, ferme ses portes : son administrateur est parti au front — à Besançon.

Ceci me donne, par esprit de contradiction, le désir de rouvrir l'Opéra-Comique; une étude sommaire de la situation le déconseille : machinistes, choristes et ténors, tous les employés mâles de la Maison sont déjà plus que décimés par la mobilisation; et les jours qui vont suivre achèveront de les

disperser. Plus de réparations ni de travaux d'entretien : les ouvriers s'en vont, par groupes, laissant en plan nos chantiers ouverts.

Les femmes sont merveilleuses; elles ne pensent pas encore à être infirmières : mais elles se refusent violemment à demeurer inoccupées. Quelques-unes ont très peur sans cesser de sourire; celles-là seront bientôt les plus héroïques.

Les malheurs privés sombrent dans l'immense péril de tous; les plus grandes douleurs se résignent. Le général Gallieni m'écrit un billet rapide :

Aujourd'hui, dit-il, le salut de la patrie me fait oublier mon deuil. J'ai été rappelé à Paris d'extrême urgence. Je suis adjoint et successeur éventuel du généralissime. Je serais très heureux de vous avoir avec moi ; pour le moment, je suis encore sans état-major constitué. De toute manière, tenez-moi au courant de ce que vous devenez.

« Ce que je deviens » est assez imprécis encore : tout le jour, à l'état-major, l'on s'organise lentement dans un océan de paperasses; le soir, à mon théâtre de plus en plus désert et sur le boulevard où bat le pouls fiévreux de Paris.

Le remaniement du Cabinet Viviani passe presque inaperçu; en temps normal, il ferait verser des torrents d'encre. Mon ministre, M. Augagneur, passe à la Marine; mon ami Sarraut lui succède à l'Instruction publique et devient mon patron administratif. Je ferai bien de ne pas avoir d'affaire désagréable rue Favart ! Il n'y a pas d'exemple qu'un ministre ami ait jamais osé soutenir officiellement un camarade, à moins qu'il n'ait tort absolument : on peut passer alors pour un beau caractère.

Il est tout de suite convenu que Dalimier s'occupera seul des théâtres pendant la Guerre. Son acceptation prouve son insouciance : il va devenir très difficile de parler théâtre. Le bon ton sera d'ignorer tout de la vie parisienne; les mondaines qui font la mode vont fonder des ouvroirs, des ambulances, des comités de guerre. Il sera inconvenant d'avoir entendu de la musique; seule, la *Marseillaise* est avouable, mais pas à domicile : devant quinze cents conscrits, à la bonne heure !

En même temps que le théâtre, la politique — qui tant lui

ressemble — passe pour très « déconsidérée », comme dit le plus maigre de nos généraux. Le message du président Poincaré a proclamé l' « union sacrée », pendant que les Boches, ayant submergé la Belgique, investissent Liége.

Cette journée du 4 août fut pleine de tumulte et d'histoire. La séance du Palais-Bourbon, le discours magnifique de Viviani, l'Angleterre déclarant la guerre à l'Allemagne, les harangues cyniques du Kaiser et de son chancelier à Berlin, tout ce qui pourrait alimenter des volumes éclate en quelques heures; nous vivons des minutes intenses. A chaque tournant de rue, à chaque porte qui s'ouvre, c'est une nouvelle capable de bouleverser le monde.

L'admirable mobilisation française réconforte nos espérances. Sur la proposition du ministre de l'Intérieur, on n'a pas ouvert le fameux « carnet B ». Les anarchistes, ceux, surtout, qui passaient pour tels et devaient, en cas de guerre, être coffrés incontinent, sont laissés en liberté : on leur « fait » confiance — c'est le langage du propre Conseil des ministres — et ce geste donne aussitôt des résultats inattendus : les compagnons fanatiques qui devaient « saboter » la mobilisation veillent eux-mêmes sur sa sécurité; flattés d'être traités en hommes, ils se transforment en héros. C'est un coup de maître.

Ramelet, mon chef machiniste, ayant à peu près terminé le déménagement des toiles de fond et des décors au boulevard Berthier, commence à me harceler de démarches : il vient de voir incorporer ses hommes et demande à reprendre ses galons de sergent-major dans n'importe quel régiment. Cazeneuve, malgré ses cinquante-quatre ans, m'annonce qu'il n'y tient plus : son fils part; il s'engage dans son régiment pour ne pas le quitter. Je lui serre les mains avec émotion : je ne dois plus le revoir.

Nous procédons, la nuit, rue Favart, à des rangements d'archives. Ma famille est encore dans le Midi. A l'annonce de la prise de Mulhouse, nos chefs nous laissent rêver au siège de Metz ou de Thionville avec l'artillerie du Camp Retranché de Paris.

Le soir, les boulevards regorgent de monde; des nouvelles

heureuses volent de bouche en bouche : Liége résiste victorieusement à la ruée allemande ; l'affaire de Mulhouse exalte les plus défiants. Je rencontre le général Gallieni ; nous écoutons la foule. Pour un rien, elle pavoiserait. Le Général hoche la tête, soucieux et grave. Cette offensive brusque, en Alsace, malgré son succès, l'étonne ; elle l'inquiète même. Il flaire un piège. La résistance prolongée de Liége le surprend aussi.

— Pourtant, lui dis-je, vos prévisions se réalisent : la violation de la neutralité belge par les Allemands, la résistance de Liége et de Namur...

— Oui, mais pas si longtemps. Que se passe-t-il en arrière du front allemand ? Que nous cache cette attaque réduite ? Quelle concentration massive y a-t-il derrière Liége ?...

Le général Gallieni estime à une vingtaine au moins les corps d'armée de l'ennemi en formation sur le sol belge. Nous devions le savoir beaucoup plus tard, c'était le double que l'effort colossal de l'Allemagne allait lancer contre nous. Ce chiffre, qui eût fait hausser les épaules à tout officier d'état-major, devait étonner à peine le pacificateur du Soudan, du Tonkin et de Madagascar :

— Avec les Allemands, disait-il depuis des années, il faut toujours s'attendre à l' « énorme ».

Les capitaines d'artillerie R. A. T. ont rejoint, conformément à leur ordre rose, le sixième jour de la mobilisation. Des personnalités parisiennes figurent parmi eux : j'attribue à Marcel Prévost, académicien et ancien ingénieur des Tabacs, le commandement des cinq cents artilleurs cantonnés à Jouy-en-Josas. Le brillant écrivain fut noté très vite parmi nos meilleurs officiers, ce qui ne l'a pas empêché de venir, tous les jeudis, aux séances de l'Académie — en tenue.

La Guerre s'annonce comme atroce : les Allemands, pour terrifier devant eux les populations et les armées, multiplient les meurtres, les massacres, l'incendie, les viols et le pillage. A Liége, ils essaient d'assassiner le général Leman, gouverneur de la place héroïque. Partout, ils commettent les pires atrocités, détruisent les villages, fusillent les otages, égorgent des enfants, sèment sur leur passage la terreur, l'épouvante et la mort.

Adolphe Brisson me montre une dépêche belge qui dénonce tant d'horreurs; une formule s'impose à nous, qui doit dominer l'histoire de cette guerre :

— Il ne suffira pas de châtier l'Allemagne; il faut à jamais la déshonorer devant le monde.

Une indignation douloureuse arme tous les cœurs à ces nouvelles; mes artistes en état de se battre rejoignent ou s'enrôlent avec enthousiasme. Personne ne s'est donné le mot; tout le monde, cependant, jette en partant le même cri :

— On les aura !

La gravité soucieuse des ministres que j'interroge me frappe; ils sont silencieux et préoccupés. Ils ont des nouvelles plus sûres que les nôtres : à leur attitude, à des mots qui leur échappent, je comprends que la lutte prend déjà un caractère de sauvagerie furieuse et d'agression féroce, inconnu depuis les invasions des Huns et des Vandales. La guerre qui nous est faite pose pour nous la question de vie ou de mort.

Des informations enthousiastes circulent pourtant sur le boulevard; le 9 août, nous dinons, en civil, dans un coin du café Riche, avec le général Gallieni et les siens; le restaurant est presque désert. Dans l'angle opposé au nôtre quelques journalistes achèvent d'écrire les nouvelles qu'on leur apporte. Un de leurs confrères les mieux informés entre en coup de vent, brandit un feuillet bleu et annonce des offensives victorieuses :

— Le général Gallieni vient d'entrer à Colmar avec trente mille hommes !

— En es-tu sûr ?

— Absolument.

Personne n'a reconnu le Général; il se penche vers nous et nous dit, avec une nuance de mélancolie :

— Voilà comment on écrit l'histoire.

Rue Favart, des artistes m'attendent avec anxiété ; elles ont appris que toute la garnison de Paris part, dans la nuit, pour l'Alsace. Elles me font leurs adieux.

— Plût au ciel ! ai-je dit aussitôt. Cela prouverait que rien ne peut plus menacer le territoire ouvert et que nous allons, sur le Rhin, affronter et poursuivre l'ennemi.

Pour beaucoup, malgré l'évidence, la nouvelle est sûre; c'est moi qui ne sais rien de ce qui se passe. Un « homme politique » l'a dit !... Il faudra des mois usés à colporter ainsi d'héroïques balivernes pour démontrer que les « hommes politiques » sont généralement plus mal informés que les autres.

Paris, d'ailleurs, jusqu'à la fin d'août, ignora à peu près tout des opérations militaires. Au foyer des artistes, rue Marivaux, une carte de l'Est, piquée de drapeaux, tenta quelque temps la patience des employés; ils essayèrent de suivre la marche des armées sur le terrain et durent y renoncer, découragés par la contradiction des nouvelles et, surtout, par leur brièveté.

D'innombrables stratèges en chambre ne laissent pas, néanmoins, de critiquer les grands chefs. Ils ne savent à peu près rien des concentrations dans l'Est; leur génie discoureur les devine, devance leurs coups, gagne des batailles napoléoniennes avec cinquante housards et trois bataillons de chasseurs à pied.

Parmi les nôtres, Georges d'Esparbès a beaucoup de disciples; un mot de lui m'annonce ses perplexités. Ses fils sont soldats : il voudrait bien les rejoindre. Mais le palais de Fontainebleau ne peut pas se conserver tout seul; il ne faut pas, si les Prussiens envahissent la cour des Adieux, qu'un major allemand à lunettes couche dans le lit de Napoléon. Le père de la *Légende de l'Aigle* y mettrait plutôt le feu de ses mains.

Ironie de la destinée : Fontainebleau ne devait pas voir les Barbares; Compiègne les a subis et Gabriel Mourey — qui n'a jamais écrit ni crié : Vive l'Empereur ! — a protégé les reliques napoléoniennes contre le pillage des envahisseurs.

*
* *

Je suis allé, dans la cour du ministère de la Guerre, voir, le 17 août, le premier drapeau conquis sur l'ennemi, celui du 132e régiment d'infanterie boche. Un de mes artistes, devant la porte, m'annonce, avec émotion, que la consternation règne rue Favart : des ordres tombés on ne sait d'où auraient

prescrit de fermer les guichets de la caisse et de refuser tout paiement au petit personnel, sous prétexte de « guerre », de cas de force majeure et de sournois *moratorium*.

Je n'ai fait qu'un bond jusqu'au théâtre et confirmé l'ordre de payer tout le monde comme de coutume. J'en réfère aussitôt aux ministres : ils veulent bien, en me remerciant de mon geste, plus généreux que commercial, m'assurer, pour la durée de la Guerre, le paiement mensuel de la subvention. D'accord avec eux, je décide qu'elle ira intégralement au petit personnel, mobilisé ou non : il en fixera lui-même la répartition par tête.

Je n'ai, certes, aucun mérite à agir ainsi : le dernier des braves gens y eût pensé comme moi. Une démarche spontanée du petit personnel m'en récompense, d'ailleurs, tout de suite; les bons cœurs de la Maison — c'est désigner tout le monde, sauf, me dit-on, un ou deux esprits... chagrins — débordent de gratitude; je trouve que c'est pour peu de chose.

Le soir, des bruits de victoire en Belgique recommencent à courir : ils animent le boulevard. On parle de représailles, d'incursions possibles de zeppelins sur Paris, que cette annonce amuse comme une promesse de spectacle inédit.

Nous allons, le lendemain, visiter l'installation du canon de 47 sous coupole pour le tir contre aéronefs, au pied du Trocadéro. Le lieutenant Broca, fils du savant célèbre, commande le poste, pittoresquement campé sous la tente, au bord des pelouses du jardin. Il nous montre le mécanisme de la pièce inventée par Le Creusot, pédale éperdument pour pointer et faire tourner la coupole blindée qui protège le canon et démontre lumineusement l'excellence de son système de réticules improvisés pour viser « à coup sûr » dans toutes les directions.

L'ardeur juvénile de notre artilleur nous ravit; il nous guide sous sa tente, sur le gazon municipal du jardin. Il ne la quitte plus; nuit et jour, il campe auprès de sa pièce, destinée à défendre la Tour Eiffel et les postes de T. S. F. du Champ de Mars. Broca nous fait les honneurs de son *home;* il en est fier. Il en surveille les abords avec une vigilance qui a déjà

fait mener au poste et « emboîter » des photographes suspects ou des badauds trop questionneurs.

Avant de quitter sa tente guerrière, j'avise, sur un pliant, un bouquin encore ouvert, un livre très fatigué, lu et relu sans cesse, — le bréviaire de cet abbé laïque de notre meilleure artillerie contre les dirigeables boches. Intrigué, je ferme le livre et j'en lis le titre : ce sont les *Essais* de Montaigne.

Voilà une lecture que les programmes de la « Kultur » tudesque n'ont certainement pas prévue. Le capitaine Bricard nous conte gaîment les... distractions acérées du lieutenant Broca, envoyé, il y a un an, en Allemagne, comme congressiste français en sa qualité de professeur à Polytechnique.

Au beau milieu du repas qui réunissait tous les invités européens, un zeppelin passait, à grand fracas, sur le quartier. Et tout le monde de se précipiter aux fenêtres pour le voir. Seul, notre Broca, dédaigneux, demeurait à table et dépiautait avec gourmandise la bécasse de Westphalie.

— Venez donc voir, Monsieur le Professeur! glapit alors un herr Doktor du Kaiser, vexé de l'indifférence du Français demeuré à table. Car vous n'avez, sans doute, pas vu *encore* un zeppelin.

— Peuh! riposta notre lecteur de Montaigne sans perdre un coup de dent. Inutile de me déranger; j'en ai *déjà* vu un.

— Pas possible! Où donc?

— A Lunéville, cher Monsieur!

Et ce rappel d'une gaffe « colossale » des Allemands d'avant-guerre égaya les congressistes, à l'exception, bien sûr, des Austro-Boches.

Je ne veux pas que la vie s'arrête rue Favart; on y travaille, avec une équipe réduite de machinistes, à dégarnir totalement les cintres de leurs toiles de fond. Sur la scène vide, la lumière du jour filtre, à travers les lamelles du gril et les fils entrecroisés du grenier. Mon chef machiniste, excellent tireur, et volontiers conteur d'inventions insolites, demande, si quelque avion ennemi visite Paris dans nos parages, à aller, sur le toit, le giboyer à coups de fusil.

Quelques jours après, quand on a annoncé qu'un mousque-

taire inconnu avait, dans le voisinage du Boulevard, canardé un « taube » ennemi, d'ailleurs hors de portée, j'ai pensé que c'était mon carabinier qui avait défié à la fois les ordres de police et l'inaccessible altitude du déplaisant oiseau ; mais le délinquant n'a jamais voulu en convenir.

J'ai engagé la jeune Mathilde Saiman, lauréate du Conservatoire. Les deux premiers prix que j'avais retenus, Cazette et Kossowski, ont été incorporés et se battent dans l'Est.

Le lendemain matin, au Bois, j'essaie le cheval qui m'est échu. C'est un rustique percheron, d'un naturel excellent, mais qui n'a jamais été enfourché, sellé, ni bridé. Autant vaut manier un destrier de bois des manèges de la foire. Je congédie la bonne bête sans esprit de retour ; elle a manqué, dans un galop de labour vertigineux, me rompre les os et culbuter, au tournant d'une allée, une amazone américaine — la dernière, sans doute, dans ces clairières où paissent les bœufs parqués de l'alimentation déjà guerrière de Paris.

Le lieutenant Blétry nous apporte des nouvelles variées : le Pape est mort. Ceci nous laisse dans une indifférence qui nous étonne. L'offensive française réussit en Alsace ; mais la marée prussienne submerge la Belgique. Louvain est odieusement saccagé et incendié ; le Gouvernement quitte Bruxelles menacé et gagne Anvers que l'on assure imprenable. Pourra-t-il donc être ravitaillé par l'Escaut ?

Nous dînons avec trois de nos ministres à l'hôtel Crillon ; c'est en vain que nous essayons de les égayer de nos saillies... militaires : ils doivent avoir de mauvais renseignements sur les opérations de notre armée vers Charleroi. L'un d'eux constate, en souriant, que le « moral » des civils est très inférieur à celui des mobilisés. Nous l'expliquons par des influences extérieures, des considérations d'activité physique, de sport, voire de costume, qui nous font une santé meilleure et une âme plus confiante ; ceux qui manient des armes, fût-ce aux arrière-plans de la bataille, sont dans l'action ; les chefs civils, spectateurs désarmés des luttes plus ou moins proches, nombrent les coups reçus, voient couler le sang et songent avec souci à l'issue indécise et formidable.

Le soir, un grand désir de mouvement me saisit, rue Fa-

vart, dans la Maison déserte et qui s'ankylose. Ma lanterne électrique à la main, je parcours les étages, explore les ponts de projection, visite le cintre et débouche, sur la toiture, en pleine nuit calme. Le ciel fourmille d'étoiles. Je pense, moi aussi, aux zeppelins, tant de fois annoncés et jamais vus. Était-ce un pressentiment?

Vingt-quatre heures après, je suis « de nuit » aux Invalides. Vers minuit et demi, au moment où je m'allonge sur le lit de camp, rembourré des fameux « noyaux de pêches » de la légende et manifestement destiné à défendre les officiers de service contre le sommeil, un coup de téléphone plus passionnant que les autres me fait battre le cœur. Enfin!... Nous allons en être, tout au moins par un épisode sans banalité :

— Un dirigeable allemand, dicte un capitaine du Gouverneur, nous est signalé, venant de l'est. Il se dirige sur Paris, tous feux éteints.

Je donne l'alerte à nos postes de tir contre aéronefs — ils ne sont encore que cinq autour de Paris — à la Tour Eiffel et au 47 sous coupole du Trocadéro. Broca dormait à poings fermés; peut-être rêvait-il de Montaigne. La réalité l'enchante : il ne fait qu'un saut jusqu'à son canon, joujou meurtrier, qu'il pointe sur les étoiles.

Pendant une heure, le téléphone relie, dans une fièvre joyeuse, les postes en éveil; le chef d'état-major n'y a pas tenu : il est venu, lui aussi, aux écoutes; nous serons avisés, bien avant la première salve, de l'arrivée du mastodonte ennemi... Mais les minutes passent, les heures s'écoulent, l'aube paraît... Nos artilleurs, ayant perdu toute espérance, s'endorment sur les récepteurs. Nous leur faisons distribuer du vin; puis, le grand jour s'étant levé, nos hommes, en bâillant, vont se rendormir pour quelques heures.

Qu'est donc devenu le zeppelin mystérieux? Au moment où nous commençons à douter de son existence, nous apprenons sa destruction : il a été abattu, à coups de canon, sur la route de Celles à Badonviller. Dans la joie de leur exploit heureux, les camarades ont oublié la consigne : ils ont négligé d'en aviser Paris et nous ont fait passer une nuit blanche. Et nous les envions trop pour leur en vouloir.

A l'état-major, nous sommes sans nouvelles de la grande bataille engagée dans la région de Mons. C'est rue Favart, au théâtre, où sont, comme chaque jour, venus aux nouvelles les braves gens de la Maison, que l'on m'apporte un renseignement précis. Les forts de Liége sont pris; le Japon déclare la guerre à l'Allemagne et se jette sur Tsing-Tao.

Aussitôt, la « folle du logis » de notre admirable et crédule Paris fait des siennes; elle invente des informations fabuleuses : cinq cent mille Japs nous arrivent par le Transsibérien! — à moins que ça ne soit par les Océans. Le « rouleau russe » est arrivé à Tilsitt, — à « quelques » étapes de Berlin, impriment des journaux sérieux, atteints de l'on ne sait quel délire militaire et géographique.

Dans la rue, mes vieux machinistes s'interrompent dans le chargement des derniers chariots pour Berthier et écoutent, en groupe enthousiaste, une artiste des chœurs lire avec exaltation une lettre de son mari, mobilisé entre Sambre et Meuse. On me communique le billet héroïque, d'une magnifique belle humeur; je n'ai pas le courage d'émettre le moindre doute : je viens d'apprendre, pourtant, les atrocités des Allemands dans le pays bouleversé; nous avons perdu la ligne de la Sambre : nous reculons sur Maubeuge et sur notre frontière, — « en bon ordre », m'assure l'ami qui m'apporte, de très haut, le renseignement officiel. Il a été impossible de rompre la masse formidable de l'armée prussienne sur Charleroi; une énorme erreur d'évaluation dans le chiffre des forces ennemies nous coûte, après d'effroyables pertes, la journée la plus sanglante de la Guerre.

Sur les traces des Belges écrasés et de nos soldats en retraite, l'Allemand se rue avec une furie de destruction, de massacre et de sauvagerie qu'on n'avait plus vue depuis des siècles...

A mes camarades je n'ai rien dit de ces affreuses dépêches; je l'ai promis. Je n'ose même pas les faire pressentir à mon général : il revient du rapport, chez le Gouverneur, avec un air de confiance qui m'étonne. Il doit, pourtant, savoir quelque chose... Je suis très surpris de ne pas voir les ordres prescrire d'accélérer les travaux de défense du Camp Retranché de Paris.

J'en arrive à douter de mon informateur et de la réalité de ses documents. Le lendemain, à quatre heures du matin, je vais, avec le commandant Imbert, aussi soucieux que moi-même, assister aux écoles à feu de Vaudherland, dans l'intervalle nord-est de Paris. Aux mains des territoriaux qui vont nous quitter demain, le 75 demeure le canon incomparable, l'engin foudroyant et irrésistible qui, depuis des années, m'a donné, à chaque exercice, tant de confiance en nos artilleurs. Il est impossible que des troupes mobilisées avec cet élan, armées de pièces comme celles-ci, n'arrêtent pas, à la frontière, les hordes du Kaiser...

A Paris, on nous parle, en effet, des ravages épouvantables de notre artillerie de campagne à travers les masses ennemies; mais des rumeurs sinistres font des trous noirs dans les récits empanachés des enthousiastes : pourquoi avons-nous évacué Mulhouse après l'avoir conquis? La Belgique, submergée, expire à demi sous la ruée des brutes germaines. Sedan, la ville fatidique, est à l'ennemi, ainsi que Mézières, Gerbéviller martyrisée, Malines et tant de villages incendiés, dont on voit fumer les ruines du haut des clochers d'Anvers, de Cambrai et de Landrecies.

Mais on ne croit pas aux mauvaises nouvelles; on les étouffe sous des anecdotes lyriques, vraies en détail, singulièrement grossies, cependant, aux prix des réalités formidables. J'ai transmis aux Cain et aux Brisson le récit nouveau de ma matinée d'enquêtes à travers les services divers de Paris; ils ont des larmes aux yeux en écoutant la répartie du pilote aviateur des Batignolles ou de Ménilmontant qui nous fait irrésistiblement penser à Gavroche.

C'est un petit ajusteur mécanicien, ouvrier adroit, qui demande à piloter un avion; Paris manque d'aviateurs contre une incursion brusquée des aéroplanes ennemis. On explique au jeune volontaire le mécanisme des bombes incendiaires; il fait des objections :

— Alors, je survole le zeppelin. Bien. Je lâche une bombe, puis deux. Je le manque, probable; et mes bombes vont, en bas, démolir quelque passant, tuer un enfant peut-être... Bon! J'entends bien; c'est la guerre. Pas moyen d'éviter ça.

Pourtant, si je me jette sur le zeppelin, j'ouvre mon robinet d'essence, près de cent litres. Je mets le feu. Le zeppelin saute...

— Et toi avec.

— Possible ; mais on fera bien quelque chose pour moi... Par exemple... j'ai une gosse qui a deux mois... On donnera peut-être mon nom à une rue de Paris ; et elle sera fière d'y passer, ma petite, quand elle sera grande.

Personne n'a trouvé un mot à dire à l'héroïque gamin ; chacun lui a serré les mains à les briser. C'est tout.

*
* *

J'ai hâte d'abréger; supprimons les heures de doute, les calvaires des nuits sans sommeil : nous *savons* déjà trop de choses. Dans notre bureau, c'est le silence, la fièvre des classements dont nous sommes, d'avance, lassés. Dumont, déjà plus alerte, demande à partir aux armées ; le général Gallieni me promet de l'emmener, si on lui confie l'armée de manœuvre dont il est vaguement question.

Mais il ne s'agit déjà plus de manœuvrer. Nos armées se replient vers nous ; Paris, qui ne devait pas voir l'ennemi, va former un des points d'appui de l'immense ligne de bataille.

J'ai trouvé le général Gallieni pessimiste, mais prêt à tout. Le colonel Pénelon — officier de liaison entre le ministère et le G. Q. G. — vient d'apporter des renseignements précis sur l'étendue de notre défaite à Charleroi ; ils sont navrants. Le généralissime paraît envisager une retraite massive vers nous, en pivotant sur les Vosges ; il ne semble garder aucune illusion sur la possibilité de résister derrière la Somme.

Le ministre de la Guerre Messimy redoute — avec Gallieni — de voir Paris abandonné par le G. Q. G. qui cherche un terrain de contre-offensive éventuelle avec la totalité de nos forces. Presque sans nouvelles du haut commandement, le Ministre, renseigné par le général d'Amade, les préfets et les radios allemands, a fait déjà, le 24, appeler le général Gallieni et l'a prié instamment d'accepter la mission de défendre Paris.

— Avec quoi ? demande le généralissime-adjoint, tenu à l'écart du G. Q. G. En effet, la garnison du Camp Retranché est infime. J'ai renseigné Gallieni sur l'état de notre artillerie, encore embryonnaire et pas même en position de tir. Quant à nos munitions, elles seraient épuisées en moins d'une heure de combat.

Messimy et Gallieni sont d'accord : il n'y a plus un instant à perdre ; il faut créer immédiatement l'armée de Paris. A onze heures du soir, la rédaction de l'ordre gouvernemental est arrêtée et le lendemain, 25 août, à cinq heures du matin, le Ministre — dérogeant, sous la pression des événements, à la résolution gouvernementale (1er août) de ne s'immiscer en rien dans la conduite des opérations — envoie au généralissime le colonel Magnien, porteur de cette injonction formelle :

— Si nos troupes sont réduites à la retraite, une armée de *trois corps actifs au minimum* devra être dirigée sur le Camp Retranché de Paris pour en assurer la garde.

En même temps, Messimy décidait que la 3e division d'Algérie (45e D. I.), formée depuis le 1er août et qui débarquait à Cette, ne serait pas mise à la disposition du G. Q. G. malgré ses réclamations, mais demeurerait aux ordres du Ministre pour être jointe éventuellement à l'armée de Paris. Le colonel Magnien avait, en outre, remis au généralissime une lettre où Messimy, insistant sur la nécessité qui lui imposait cet ordre, signifiait la volonté gouvernementale de défendre Paris, même si nos armées battaient en retraite sur le centre du pays.

— Nous sommes, concluait-il, décidés à la lutte à outrance et sans merci.

Le 26 août, un remaniement ministériel s'opère sans avoir ouvert une crise ; c'est le Gouvernement de l'« union sacrée » : des noms qui, en temps normal, hurleraient d'être réunis, voisinent au Conseil des ministres : Viviani, Briand, Delcassé, Malvy, Ribot, Millerand, Augagneur, Sarraut, Thomson, Doumergue et Fernand David siègent à l'Élysée auprès de Sembat et de Jules Guesde. Le général Gallieni est nommé

gouverneur de Paris. Le libellé du décret est soucieux, prévoyant et grave : le *Journal Officiel* du 27 août imprime :

Le général de division Gallieni (Joseph-Simon) est nommé gouverneur militaire de Paris et commandant *des armées de Paris,* en remplacement du général Michel, appelé à d'autres fonctions.

— *Des armées* de Paris, précise le texte.

On prévoit donc la formation d'un groupe d'armées éventuel sous les ordres directs de Gallieni. Dans quel état et après quelles retraites tragiques nous arriveront-elles ?

Le général Michel, beau soldat, dont le seul tort fut de ne pas croire — avec le G. Q. G. — à l'invasion formidable de notre Nord-Est, réclame et accepte le commandement d'un des secteurs du Camp Retranché sous les ordres de son successeur.

Je me mets aux ordres du nouveau Gouverneur ; il va m'appeler auprès de lui. Grave, froid, résolu, il confirme les nouvelles sérieuses du théâtre de la guerre; mais, déjà, il ne pense plus qu'à son Camp Retranché. En quelques heures, ses ordres, nets, précis, d'une clarté qui stimule et rassure les chefs, modifient totalement une impulsion qui se dispersait. Il demande des chiffres, des dates. Sans s'émouvoir d'une situation critique qui laisse Paris démuni de troupes, d'approvisionnements et d'artillerie prête à tirer, il pare au plus pressé, galvanise toutes les énergies, remplace les défaillants, crée en quelques jours un matériel et un personnel de défense fixe qui, après trois semaines d'agitation, n'existaient même pas à demi.

La nomination d'A. Millerand comme ministre de la Guerre ne nous empêche pas de regretter le départ de Messimy, qui va crânement prendre, au front, sa place de combat. On entend — dans les parlotes politiques — beaucoup d'absurdités et de légendes ridicules.

Le général Gallieni aime à rendre justice au ministre d'hier. C'est lui qui lui a confié la défense de Paris, l'a fait agréer, le 25, comme Gouverneur — avec l'appui du président Viviani — malgré la résistance des amis officiels du général Michel.

Le décret fut signé, au Conseil des ministres du 26, dans le tragique désarroi causé par la marche foudroyante des armées boches, qui ne rencontraient plus aucune résistance.

A une heure de l'après-midi, le général Michel, convoqué par son ministre — c'était la suprême et pénible corvée officielle de Messimy — avait avec lui un entretien orageux : les esprits les mieux disciplinés subissaient eux-mêmes le vertige de ces heures troubles. Le Gouverneur remplacé ne se soumit qu'après la plus vive résistance ; le Ministre fut même amené à le menacer, s'il n'obéissait sur-le-champ, de le faire interner au Cherche-Midi ! Viviani, arrivant à deux heures rue Saint-Dominique, intervint dans la conclusion d'un dialogue qui avait, à certains moments, atteint le paroxysme de la violence : le général Michel refusa longtemps de subir une sanction qu'il estimait n'avoir pas encourue, s'étant borné à exécuter des instructions dont la responsabilité, à son avis, ne lui incombait point.

Le général Gallieni prit possession de son poste le 26, à cinq heures de l'après-midi. L'*Officiel* du 27, en même temps que sa nomination, enregistrait la démission collective du ministère et la formation de celui qui lui succédait aussitôt, selon un plan concerté d'avance.

Depuis le 4 août, le nouveau Gouverneur — dont la désignation comme généralissime éventuel n'était pas rapportée — avait été le conseiller technique permanent de Messimy, qui l'avait, une fois ou deux, envoyé d'urgence au G. Q. G. pour porter et expliquer ses instructions, sans réussir, d'ailleurs, à les faire accepter, ou même entendre.

Un officier du corps colonial nous apporte des nouvelles plus détaillées de ce que fut la bataille de Charleroi. Mal renseignées, ignorantes des forces énormes de l'ennemi jusqu'au moment où elles se démasquèrent brusquement, nos armées se sont heurtées à un mur d'acier ; sans l'héroïsme du 19e corps et des troupes coloniales, c'était le désastre, la débâcle. Une stupeur muette pèse sur nous ; des ressouvenirs de l'Année Terrible nous hantent. Nous nous mettons à travailler avec fièvre — pour oublier ; les ordres du nouveau Gouverneur nous taillent de la besogne. Si l'ennemi

nous en laisse le temps, le Camp Retranché pourra être presque en état de défense dans une quinzaine.

Nous ne savons plus très bien où sont nos armées ; une bataille acharnée se livre, nous dit-on, vers Saint-Quentin ; mais ce n'est qu'un point de l'immense ligne de retraite. Ceci n'empêche pas les pédants de la « stratégie en chambre » d'avoir des lumières sur tout, à tort et à travers ; le génie des fausses nouvelles achève le désarroi du bon sens parmi les civils, les oisifs et quelques vieilles dames un peu trop surexcitées. Au théâtre, c'est le calme. On n'a plus de nouvelles de Delvoye, enfermé, pense-t-on, dans quelque cave de Visé, avec les siens.

— Pourvu, disent ses camarades, qu'il puisse y fumer sa pipe, pas un Alboche ne l'empêchera d'être de belle humeur.

Les Russes avancent ; des journaux en tirent prétexte pour triompher. Ils espèrent aussi que les sempiternels « trois cent mille » Japonais sont en route pour l'Europe ; enfin, *on a vu* des Russes débarquer dans le nord de l'Angleterre. Ils arriveront à temps pour sauver Anvers !...

Ces folies attristent les sages. Rue Favart, la date normale de la réouverture annuelle approche ; c'est dans trois jours. Il est absolument impossible de rouvrir les théâtres ; le bon sens l'atteste et je m'incline. Mais l'Association des Directeurs de Paris le proclame — et j'ai tout de suite envie de donner des représentations. Mes chers amis de l'A. D. T. P. sont mal informés, comme tout le monde : ils envoient des télégrammes héroïques à ceux de nous qui sont mobilisés hors de Paris — fût-ce dans un dépôt de remonte ou dans un magasin d'habillement, sans soupçonner une minute que la ruée allemande se dirige droit sur nous ; du train dont elle va, c'est nous, avant une semaine, qui serons au front, en toute première ligne.

Je me tais : il serait trop facile de triompher de mes collègues. Ils ont, d'ailleurs, un tort plus grave à mes yeux : réduits à légiférer en marge de notre indifférence, ils sont bien une demi-douzaine à s'être érigés en comité de salut public des théâtres et à décider, en notre nom, ce qui doit se faire ou ne se fera pas. Par malheur, ce comité se compose essentielle-

ment de directeurs sans théâtre : les décisions « syndicales » ne leur coûtent guère. Une bonne fée détourne leur activité vers la création des soupes populaires pour les employés du Spectacle. Nous n'avons plus qu'à les féliciter.

Les heures, au surplus, deviennent graves. Un corbeau sinistre annonce aux Parisiens l'approche des Vandales : pour la première fois, le dimanche 30 août, un aéroplane prussien « survole » Paris, lance trois bombes qui tuent une femme, blessent deux passants et, de deux mille mètres de haut, laisse tomber, rue des Vinaigriers, une oriflamme aux couleurs allemandes, lestée de sable et d'un avis du « lieutenant von Heidssen », nous annonçant que l'armée ennemie est à nos portes et que nous n'avons plus qu'à nous rendre.

La sérénité du beau dimanche n'en est pas troublée : jamais il n'y a eu dans les rues plus de mouvement, de turbulence et même de gaîté. Le soir, toutefois, aux heures des grands express, une foule de bourgeois un peu blêmes encombre, dans les gares, les quais du départ ; ces pauvres gens, ridicules, touchants peut-être, se sauvent sans daigner s'excuser ; les neuf dixièmes des « stratèges en chambre » et des pessimistes disparaissent avec eux de Paris.

Bon voyage !... Vœu superflu : dans toutes les gares, aux carrefours des routes de France, l'exode de ces pauvres diables donne un spectacle piteux aux territoriaux narquois. A Orléans, le lendemain, une vieille basse d'Opéra tonnait dans la cohue de l'hôtel Saint-Aignan :

— Des nouvelles de Paris?... Nous sommes f... Voilà mes nouvelles.

— Et votre petit-fils?

— Il se bat comme un lion !

Le « lion » était encore élève automobiliste dans un dépôt de l'arrière ; le grand-père ne comprenait absolument rien au courage tranquille et fier de la nation en armes que son sublime « petit soldat » allait sauver des Barbares.

L'immense majorité des artistes demeurait à Paris ; silencieux, ils donnaient à tous l'exemple de la plus stoïque bravoure, — celle qui ne peut s'exalter de se battre ou de crier sa

misère pour se soulager. Abel Hermant nous conte ces deux traits :

> Le mari est à la frontière. Il écrit ; il s'inquiète. Quand il est parti, la femme, les petits disposaient encore de deux louis. Quand sa lettre arrive, les deux louis sont réduits à douze francs. Pour le rassurer, pour lui faire croire qu'elle ne manque de rien, la femme lui envoie un bon de poste de dix francs... Et l'autre jour, on a vu venir aux Beaux-Arts (à la Fraternelle des Artistes) une femme escortée de sept enfants. Ces huit personnes possédaient un sou.

Le lendemain, un nouvel avion allemand survole encore Paris. Dans toutes les rues, sur les toits, la population, nez en l'air et doigt tendu, suit avec une curiosité passionnée les évolutions vertigineuses et inaccessibles du vilain oiseau. Même mise en scène que la veille : une pochette de sable et de fausses nouvelles, signées du Rodomont boche, tombe dans le square des Innocents.

Les « paniquards » ont besoin d'une leçon ; le Gouvernement se décide à leur dire toute la vérité : notre situation est bonne dans les Vosges, en Lorraine et dans la région de Nancy et de la Woëvre. Autour de ce gond solide, notre aile gauche bat, sur nous, en retraite. Le Camp Retranché de Paris peut être assiégé la semaine prochaine : les familles oisives, les enfants, les femmes doivent nous quitter volontairement ; en quelques heures, tout le monde a compris : par les voies ferrées, par les routes encombrées d'autos, la moitié de Paris gagne l'Ouest ou le Midi, dispersant en province ses âmes inégales.

— Durer, c'est vaincre ! proclament les clairvoyants.

Certains quartiers de Paris deviennent, à la tombée du jour, délicieusement calmes et déserts ; les avenues encore touffues et vertes, les petites places tranquilles, les perspectives longues, privées de passants et de voitures, ressemblent à des coins de province un peu figés, envahis de rêve, de solitude et même d'abandon.

Les organisateurs des « soupes » et des Croix-Rouges, si bourdonnants encore il y a quelques jours, se sont subitement raréfiés : ceux et celles qui restent ont vraiment « la vocation ».

Tout le monde y gagne : la confiance règne dans Paris. Les trembleurs n'agitent plus personne. Ceux qui n'auront pas connu alors la capitale n'en soupçonneront jamais toute la beauté.

On n'ignore, pourtant, rien des atrocités boches dans les villes envahies ; les férocités immondes de Louvain font frémir les âmes les plus calmes. Plus tard, mon brave Rossel — l'un de mes meilleurs artistes — nous les raconte ainsi :

Nous avions reçu les envahisseurs en silence et sans résister. Ils étaient arrivés le 19 août, avaient exigé la livraison de toutes les armes, même celles des panoplies, pillé et saccagé les maisons, prélevé des rançons formidables, payées tant bien que mal. Soudain, dans la nuit du 25, le 165e régiment, recruté surtout parmi les « bagnards », se mit soudain à fusiller et à mitrailler les passants, éventrant les enfants et les femmes qui fuyaient à travers les rues. Le carnage dura toute la nuit ; les brutes boches s'entretuaient dans l'ombre ; on nous accusa de les avoir assassinées. Il fallut les autopsies du Dr Debégieux pour prouver que les soldats tués étaient tous tombés sous des balles allemandes. Le 26, tout le centre de la ville était en flammes, l'Université détruite, ainsi que la place du Vieux-Marché et les rues voisines ; les habitants périssaient dans les caves où ils étaient rejetés à coups de fusil : douze cents otages, garrottés, étaient emmenés, place de la Station, devant un conseil de guerre, fouillés, trouvés souvent porteurs de douilles de cartouches brûlées que les bourreaux leur avaient glissées dans les poches et massacrés séance tenante. Le curé de Hérent, vieillard de soixante-douze ans, fut tiré par les pieds sur la place de la gare et enterré vivant ; d'autres subirent le même supplice après avoir, de leurs mains et sous les coups de crosse, creusé leurs fosses. Les femmes et les enfants qui s'accrochaient à eux étaient égorgés à coups de baïonnette. Nous sommes restés ligotés ainsi toute la journée et toute la nuit, les mains levées, sous les fouets de nos atroces gardiens. Devant nous, des trains entiers emportaient nos meubles, marchandises et objets d'art, pillés dans les maisons détruites. Ensuite, ce fut le tour des rescapés d'être entassés dans des wagons à bestiaux ; on nous dirigea sur Munster, à demi morts de faim et de soif, dévalisés de tout ce que nous avions sur nous. Ceux qui, fouillés, se trouvaient munis d'une somme assez forte, étaient relâchés à la frontière, mais préalablement dépouillés de tout, même de vêtements. On nous faisait, dans les gares, embarquer en passant, à plat ventre, sous des locomotives fumantes pour nous terrifier. Les 27 et 28 août, nouveaux incendies et nouveaux massacres : églises, usines et maisons brûlées étaient pleines de cadavres carbonisés. La tuerie dura quatre jours, jusqu'à l'intervention énergique du consul américain. Rue des Joyeuses-Entrées — ironie des mots ! — nous avons relevé une jeune femme et son bébé de trois jours, tués, la cervelle

jaillie aux murs. Boulevard de Tirlemont, nombre de victimes avaient été jetées, vivantes, dans la chaux; partout, nous rencontrions des femmes et des enfants tués et violés, sadiquement mutilés; six brutes boches avaient successivement souillé une jeune mère, mariée à un gardien de la prison, sous les yeux de ses enfants, maintenus de force sous des revolvers prêts à tirer. Dans le cimetière, des scènes effroyables profanaient les caveaux où des malheureuses avaient cru trouver asile; on était contraint d'enterrer les morts dans les cours et les jardins, en secret. Les Boches fusillaient en hurlant de joie les habitants à leur fenêtre, les familles en fuite à travers les rues, les vieillards et les paralytiques traînés dans des brouettes et des voitures à chiens. Dans les couvents, ce fut une orgie atroce et des horreurs indescriptibles. Quand on ouvrit la première fosse de la place de la Station, pour y retrouver les corps de certains disparus, on constata qu'elle contenait 27 victimes dont plusieurs avaient été enterrées vivantes; et l'on défendit toute autre exhumation dans les charniers voisins.

Le récit de ces atrocités nous faisait pâlir de rage douloureuse; qui donc pourrait, quelque jour, en avoir, parmi les nôtres, perdu le souvenir?

C'est dimanche; je vais dîner au café Riche : des gens fiévreux y passent en toute hâte. Il s'en vont, le soir même ou le lendemain; ils ne disent pas où. Très peu prennent le temps de fumer un cigare et de s'attarder. Les conversations de certains voisins sont énervantes; il y en a d'odieuses.

Le 31 août, nous apprenons l'occupation de Givet et la continuation du recul de nos armées; l'ennemi arrive à marches forcées. Une cohue indescriptible encombre les gares où, par bonheur, des chefs de service très calmes font des prodiges de méthodique sang-froid.

J'ai donné rendez-vous, rue Favart, dans la nuit du lundi, à mon informateur le plus sûr; les veilleurs s'alarment de notre conciliabule prolongé devant des cartes. Les nouvelles sont désastreuses : la VIe armée (Maunoury), qui tentait de se former dans la région d'Amiens, n'a pu effectuer ses débarquements; l'ennemi arrive déjà sur elle. Elle s'organise, un peu à la diable, dans le nord de Paris. Le 7e corps d'armée et le 5e groupe des divisions de réserve (55e et 56e divisions) se rassemblent entre Creil et Verberie; les 61e et 62e divisions de réserve (6e groupe) occupent la région Pontoise—Beaumont.

L'armée anglaise a des jambes sportives : elle bat en retraite

entre Betz et Nanteuil-le-Haudouin, au nord-ouest de Meaux. Du sud nous arrive la 45e division ; elle débarque autour de Choisy-le-Roi.

La Ve armée (général Franchet d'Esperey, remplaçant le général Lanrezac), dont le 18e corps a vaillamment contenu l'ennemi sur l'Oise, vers Ribemont, continue sa retraite dans la direction du sud-est.

La Ire armée allemande (von Klück) est à Péronne ; une de ses divisions de cavalerie cantonne à Roye.

— Elle marche droit sur Paris, constate froidement mon ami. Sais-tu à quoi se réduisent la couverture et la garde du Camp Retranché ?

— Oui : six divisions territoriales, sommairement équipées et approvisionnées. Quant aux travaux de la défense, ils ne sont terminés nulle part, pas même dans la zone Nord où va se produire l'abordage.

Nous nous serrons la main avec émotion.

*
* *

Mardi, 1er septembre 1914. Trente-et-unième jour de la mobilisation. Je devais, ce jour-là, rouvrir l'Opéra-Comique, avec *Pelléas et Mélisande :* Mary Garden avait promis d'inaugurer la saison nouvelle dans le rôle où Paris ne l'avait jamais oubliée, car elle y fut incomparable.

Le théâtre est fermé, désert, absolument vide ; et je suis appelé au cabinet militaire du gouverneur de Paris, mon vieil ami le général Gallieni, pour y remplir des fonctions d'officier d'ordonnance.

Dix minutes après notre installation sommaire, aux Invalides — je n'avais eu qu'à traverser la cour d'Austerlitz, pour passer de l'état-major de l'artillerie dans les bureaux du Gouverneur — un mascaret de solliciteurs déferle sur nous, bat à nos portes, nous submerge et nous étourdit, au milieu d'un vacarme d'appels téléphoniques et de coups de sonnette exaspérés.

Que se passe-t-il donc ? — Un événement bien simple, pas

très joli toutefois ; un bruit court Paris et y ameute les foules : les Allemands sont à Compiègne et à Soissons. Dix mille Parisiens apprennent à la fois qu'ils figurent « sur la liste des otages ». Leur devoir patriotique leur enjoint de quitter Paris. Il leur faut *immédiatement* des sauf-conduits ; et c'est nous qui les délivrons.

Pendant trois jours, avec un parti pris héroïque — je vous assure ! — de sourire, d'être patients, serviables et, en guise de détente, amicalement persifleurs, pour rassurer tous ces braves gens, où les gens braves ne manquent pourtant pas, nous avons rempli des imprimés, estampillé des signatures, octroyé des visas, dispersé nos amis aux quatre coins de la France — réduits, d'ailleurs, à trois ; nous avons surtout — Guillaume Grandidier l'attestera devant l'histoire anecdotique de ces journées assez souvent tragi-comiques — entendu, une demi-douzaine de fois par heure, cette déclaration-type, dont chacun de nos personnages se croyait bien l'auteur exclusif :

— Moi, vous pensez bien, je resterais. Mais c'est ma femme (ou ma fille, ma mère, ma sœur, etc.) qui exige mon départ : elle est folle ; elle me voit au mur, fusillé, emmené en otage, que sais-je ? Il faut que j'aille, d'abord, la mettre en lieu sûr ; je reviendrai de suite. Après tout, vous devez savoir que je suis « le premier » inscrit sur la liste des otages... Inutile de laisser aux Allemands la satisfaction de me pincer, n'est-ce pas ?

Nous n'avons pas, parmi les Parisiens notoires de la politique, de la presse ou de la finance, enregistré moins de quarante « otages », dont chacun se savait inscrit « le premier » sur la fameuse liste noire ; personne, en définitive, ne l'avait jamais vue.

Un membre de l'Institut a eu plus d'imagination : officier de complément, réintégré, il y a un mois, sur ses instances, dans la garnison de Paris, il demande à y demeurer, mais *en civil :*

— Si les Prussiens entrent ici, nous dit-il, les corps constitués seront contraints de les recevoir... Je ne puis, pourtant, pas me présenter en tenue devant eux : ils me fusilleraient. Tenez donc ma réintégration officielle pour non avenue.

Nous l'avons renvoyé devant une commission de réforme : il avait le cœur en mauvais état.

Nantis du précieux chiffon de papier, nos nouveaux amis nous serraient les mains à les briser — jamais ils n'oublieraient, jamais ! — et nous disaient adieu avec la certitude manifeste de ne plus nous revoir, puisque nous demeurions à Paris.

J'ai une mémoire insupportable : je me rappelle les noms, les visages, les attitudes, jusqu'aux inflexions des voix, jusqu'au *vibrato* de l'accent, éperdu de gratitude infinie. Parmi ces assiégeants des minutes ineffaçables j'espère avoir conservé d'anciens amis. Courageux partout où je les ai vus en péril, crânes devant tous les dangers, duellistes élégants, orateurs impassibles des pires meetings, présidents de ligues pas toujours sans risques, ils n'étaient certainement émus, ces jours-là, que des malheurs de la patrie et de la ruée des Vandales contre Paris menacé d'un implacable assaut. Mais je puis bien, maintenant que la plupart ont parfaitement oublié mes « services », obligeants jusqu'aux extrêmes limites de la patience, regretter, pour moi tout seul, quelques protestations excessives ou je ne sais quel manque de gravité et de joli temps perdu dans certaines façons de nous dire adieu.

Des épisodes nous ont égayés.

— Nous devons passer avant tous ! proclamaient des parlementaires, lancés en charge contre nos plantons investis de toutes parts. Nous sommes députés, sénateurs, anciens ministres.

— Messieurs, à l'heure où nous sommes, il n'y a plus ici que des soldats.

— Paroles de coup d'État ! — de dictature militaire ! protestaient aussitôt nos assaillants, sans voir notre sourire le plus « civil », non plus que notre empressement à les satisfaire.

Ils en ont souvent reparlé en hochant la tête — à Bordeaux. Et, pour se venger sur nous de les avoir munis de tant de « cartes blanches », les plus spirituels nous ont appelés, en bloc : « La Commune de Paris ».

Pendant ce temps, l'armée Maunoury continuait à retraiter sur nous; les Anglais se disposaient à ne pas attendre l'ennemi

entre Nanteuil et Betz et les troupes de von Klück occupaient solidement Saint-Just-en-Chaussée, la lisière sud de la forêt de Compiègne et Soissons.

Le taube quotidien sur Paris n'impressionne plus que ceux qui s'en vont; la population ouvrière, les artisans, les artistes et les vieux Parisiens suivent des yeux les oiseaux sinistres avec une curiosité très amusée; la foule des badauds occupe les avenues; les points culminants sont envahis : à Montmartre, on loue des chaises et des lorgnettes. Sur le toit de l'Opéra-Comique, Tartarin, une carabine à la main, guette les avions et, bon tireur, s'enfièvre et s'exalte à l'espoir obstiné de les descendre.

Hier, en plein boulevard, une escouade de soldats anglais a passionné la foule : elle a exécuté, genou à terre, un feu de salve sur le taube qui lançait des bombes. Cet épisode sans banalité a mis en joie le public; une ovation formidable a salué les tireurs alliés. Ils ont, d'ailleurs, comme il est naturel, magnifiquement raté l'oiseau ennemi : il devait planer à plus de deux mille mètres.

Il nous est impossible de tenir plus longtemps dans notre redoute des Invalides : elle est devenue inhabitable. Le Gouverneur ne peut y trouver une minute de recueillement; ordre est donné de réquisitionner, boulevard des Invalides, le lycée Duruy. Nous y installerons demain le quartier général des armées de Paris : un poste nous défendra contre le flot sans cesse accru des visiteurs. Dans l'ancien couvent du Sacré-Cœur, devenu le plus important collège de jeunes filles à Paris, le Gouverneur, renonçant aux fameux « lambris » louis-quatorziens des Invalides, aura, comme chacun de nous, sa chambre d'écolière au petit lit blanc et son bureau à pupitre d'adolescente qui suit les cours secondaires de l'intrépide Mlle Allegret.

Les premières nouvelles qui nous y sont dictées, dans nos téléphones tout neufs, ne laissent point d'être plus tragiques encore; notre VIe armée, placée sous les ordres du général Gallieni, s'installe dans le nord du Camp Retranché; l'armée anglaise cantonne dans la région Dammartin—Lizy-sur-Ourcq. La droite allemande atteint Compiègne, brûle et pille

Senlis, où le maire, M. Odent, et plusieurs notables sont assassinés.

Trois taubes volent sur Paris; des fusillades crépitent contre eux sans les émouvoir — sans les atteindre. Aucun de nos tireurs ne sait encore viser comme il sied ces oiseaux rapides qui doivent, aux hauteurs où ils planent, voler à cent mètres au moins en avant de nos balles perdues; nous essayons de diriger le tir de nos factionnaires et de nos postes. Des milliers de coups de fusil sont tirés pour rien; par bonheur, aucune des balles, en retombant, n'a grièvement blessé quelque badaud.

Les Allemands occupent Creil incendié. Le Gouverneur, appelé au ministère, en revient pour écrire sa proclamation aux Parisiens et à l'armée; c'est ainsi que nous apprenons le départ du Gouvernement pour Bordeaux, dans la nuit qui va commencer. Le général Gallieni, investi de tous les pouvoirs, a demandé à M. Millerand ses instructions; il a mission de défendre Paris, jusqu'au bout — c'est sa formule — c'est-à-dire pied à pied et par tous les moyens.

Des rumeurs circulent, tragiques : un instant, on a, paraît-il, songé à déclarer Paris « ville ouverte » et à se replier derrière la Seine — sans défendre la capitale :

— Alors, aurait dit un député de Paris, tout est perdu — même l'honneur!

Ce vertige n'a pas duré; le Gouverneur écrit sa proclamation; elle a eu, d'abord vingt lignes, puis douze. Encore quelques ratures : elle est réduite à six. La voici, telle qu'elle fut soumise aux ministres :

Armée de Paris,
Habitants de Paris,

Les membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris : ils vont donner une impulsion nouvelle à la Défense nationale.

J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.

Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout.

Paris, le 3 septembre 1914.

Le Gouverneur militaire de Paris,
commandant l'armée de Paris,

Gallieni.

Le ministre de la Guerre a approuvé cette rédaction ; il a seulement demandé un léger changement : au lieu de maintenir « ils vont donner une impulsion nouvelle à la Défense nationale », A. Millerand propose de lier, en une seule, les deux phrases et d'écrire : « Les membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris *pour donner* une impulsion nouvelle à la Défense nationale. » Le sens est modifié à peine — tout au plus de l'épaisseur d'un sourire. Le Gouverneur adopte.

Cette correction de la dernière heure, sur la presse même de notre imprimeur du théâtre, Picard, est révélée aux spécialistes par l'espacement des lettres de la troisième ligne dans la proclamation aujourd'hui célèbre : concise, ferme, heureuse à souhait, elle a, le lendemain matin, rassuré Paris et, à son insu, fondé la popularité du général Gallieni dans le Camp Retranché. On y apprenait à la fois l'exode de tout le Gouvernement à Bordeaux et la dictature civile et militaire du nouveau Gouverneur sur Paris. Les deux événements enchantèrent les Parisiens : je pense qu'ils furent soulagés de savoir nos ministres hors des atteintes des uhlans ; et « jusqu'au bout » devint aussitôt la devise guerrière de la capitale.

Très peu d'entre nous demandèrent des détails — et les connurent — sur le départ des trains officiels, en pleine nuit. Quelques-uns regrettèrent de n'avoir pas vu défiler, parmi les flambeaux et les fanfares, le Gouvernement qui s'exilait à Bordeaux. Ils avaient tort : un plus prompt retour, sans solennité, demeurait possible.

Une heure avant de s'embarquer, le ministre de la Guerre fit rappeler auprès de lui le général Gallieni :

— C'était, lui dit-il avec émotion, pour vous redire encore que vous devrez, selon votre vœu, défendre Paris par tous les moyens et que vous avez toute notre confiance.

Et il étreignit le Gouverneur comme s'il ne devait plus le revoir.

*
* *

Cette journée du 3 garde en ma mémoire un saisissant

relief. Toutes les heures en furent graves ; quelques-unes prirent une figure tragique.

J'aurais voulu courir rue Favart où m'attendait une partie de mon personnel ; je ne pus trouver un quart d'heure pour aller le rassurer, l'exhorter au courage.

Dans son ordre secret du 1er septembre, le généralissime, toujours impassible, prévoyait que « les armées allemandes pourraient être, le 3, devant Paris ». Elles n'en étaient pas loin.

Je ne veux pas m'astreindre à parler ici des opérations militaires avec une méthode étudiée ; je ne suis pas un spécialiste. « Garde national », je ne me prends point pour un héros ; d'autres l'ont été, pas loin de moi. Je crois bien — on ne sait jamais au juste — n'avoir couru qu'un minimum de dangers ; d'ailleurs, mon vieux sang septimanien et albigeois m'a donné un fatalisme dont je lui sais gré : ce qui est écrit est écrit.

La journée du 3 septembre 1914 demeurera donc, avec les cinq ou six qui la suivirent, une des plus ardentes de ma vie. La sténographie de mon carnet l'a notée sans ordre ; je vais la transcrire ici. Si elle intéresse quelqu'un, il peut la parcourir avec curiosité ; les autres l'omettront jusqu'à la reprise de mes réflexions de témoin ; sincère — j'étais convaincu, comme mon Chef, que la mort venait sur nous et que ce n'était peut-être plus qu'une question d'heures — je notais, pour mes fils, les minutes éparses, avec une résignation de kodja d'Orient. Les voici :

1er septembre. — « Instruction générale n° 4, du G. Q. G. Ordre aux armées de se replier du nord au sud. Limite du mouvement : *en arrière de la Seine* (rive gauche). » Que devient Paris ? Son Gouverneur le défendra *jusqu'au bout.* Il fait étudier les moyens de faire sauter les ponts, s'il faut détruire, sur la rive droite, tout ce qui fournirait un butin précieux ou un point d'appui à l'ennemi.

Six heures du soir : le général Gallieni donne l'ordre à la VIe armée (Maunoury) de manœuvrer, dans sa retraite sur Paris, de manière à couvrir le Camp Retranché au nord et à l'est.

Un officier de liaison nous arrive dans la nuit : la division du général de Lamaze a levé ses cantonnements (Clermont—Marais de Longeau), l'après-midi, pour se former en flanc-garde, à l'est de Senlis ; la 55e division la relève sur la ligne de défense et continue la retraite jusqu'à la forêt de Chantilly.

2 septembre. — Le Gouverneur prévoit que les têtes de colonnes volantes de l'ennemi peuvent, en coup de main, se présenter très vite devant Paris. Ordre est donné de prendre toutes les dispositions de combat.

Cédant enfin aux résolutions du Gouvernement, le ministre de la Guerre et le généralissime ont confirmé au général Gallieni que la garnison du Camp Retranché est renforcée de l'armée Maunoury, *mise sous ses ordres*, avec une division du 7e corps, une brigade de chasseurs indigènes, cinq divisions de réserve (nos 55, 56, 61, 62, 63) et le 4e corps.

Retraite de la 55e division sur Luzarches : il lui est prescrit d'aller occuper une position défensive, face à l'est, sur les hauteurs de Dammartin-en-Goële que les Anglais vont abandonner dans la nuit. Malgré les instances de son chef, la division — qui vient de faire plus de 30 kilomètres quand elle atteint Luzarches — reçoit l'ordre de continuer coûte que coûte. Elle obéit, sublime de courage. La 56e division, renforcée d'une brigade marocaine, en flanc-garde à Senlis, soutient un violent combat sur la ligne Barbery—Borest.

La 62e division (Ganeval) arrive à Pontoise, dans quel état, hélas ! Quatre chefs de corps — sur six — tués ou blessés, cinq mille fantassins — sur douze mille — tués, blessés ou disparus.

La note complémentaire à l'instruction générale d'hier nous serre le cœur : le G. Q. G. explique et développe son ordre de retraite générale ; il se propose :

1° De soustraire les armées à la pression de l'ennemi et de les amener à s'organiser et à se fortifier dans la zone où elles s'établiront *en fin de repli;*

2° D'établir l'ensemble de nos forces sur une ligne générale marquée par Pont-sur-Yonne, Nogent-sur-Seine, Arcis-sur-Aube, Brienne-le-Château, Joinville, sur laquelle *elles se recompléteront par les envois des dépôts*, pour passer *ensuite* à l'offensive sur tout le front.

Nous relisons le texte avec une angoisse inexprimée : s'organiser, *se fortifier derrière la Seine*, s'y recompléter *par les envois des dépôts !...* L'offensive prévue est-elle donc impossible avant bien des jours, peut-être des semaines ?

Paris pourrait être sauvé par une bataille heureuse sur la Marne. Le généralissime, interrogé, répond au maréchal French, au ministre de la Guerre, au gouverneur de Paris :

En raison des événements depuis deux jours, je ne crois *pas possible d'envisager actuellement une manœuvre d'ensemble sur la Marne* avec la totalité de nos forces. Mais j'estime que la coopération de l'armée anglaise à la défense de Paris est la seule qui puisse donner un résultat avantageux.

Au ministre de la Guerre le G. Q. G. explique mieux encore ses résolutions :

J'ai reçu les propositions du maréchal French que vous avez bien voulu me communiquer ; elles tendent à organiser *sur la Marne* une ligne de défense qui serait tenue par des effectifs suffisamment denses en profondeur et particulièrement renforcés derrière le flanc gauche.

Les emplacements actuels de la Ve armée ne permettent pas de réaliser le programme tracé par le maréchal French et d'assurer à l'armée anglaise en temps voulu une aide efficace sur la droite. Par contre, l'appui de l'armée Maunoury, qui doit se porter à la défense des fronts nord-est de Paris, est toujours assuré à l'armée anglaise sur la gauche. Celle-ci pourrait, dans ces conditions, tenir sur la Marne pendant quelque temps, *puis se retirer sur la rive gauche de la Seine qu'elle tiendrait de Melun à Juvisy*. Les forces anglaises participeraient ainsi à la défense de la capitale, et leur présence serait, pour les troupes du Camp Retranché, un précieux réconfort... Ces instructions tendent à placer nos troupes dans un dispositif leur permettant de prendre l'offensive dans un délai assez rapproché.

Un délai *assez rapproché ?...* Pour si rapproché qu'il soit, que sera devenu Paris d'ici là ? Les forces anglaises auront *participé* à sa défense, sur la Marne, *pendant quelque temps,* pour se retirer ensuite derrière la Seine, — sans doute après la prise de Paris ?

Nous nous sentons abandonnés, sacrifiés peut-être : le Gouvernement nous quitte ce soir et le G. Q. G. semble limiter à peu de jours notre suprême résistance.

Le Gouverneur, très calme, rend compte au généralissime des opérations de l'armée Maunoury, déjà harcelée par la cavalerie ennemie. L'armée anglaise a reculé jusqu'à la Marne devant des forces supérieures ; le maréchal French demande l'appui des troupes du Camp Retranché. Nous avons l'impression qu'il va reculer encore, sans s'occuper ni de Paris ni de la mission éventuelle que lui assigne le haut commandement.

Le Général avait télégraphié au G. Q. G. :

Je vous rappelle encore une fois ce que je vous ai dit dans trois conversations téléphoniques, ce que j'ai répété au Conseil des ministres, au Président de la République et au ministre de la Guerre : Paris, si vous ne lui donnez pas des troupes actives de renfort, est dans l'impossibilité de résister.

Au moment où l'armée Maunoury est mise sous ses ordres, les paysans qui fuient devant l'ennemi encombrent les routes de charrettes où s'entassent pêle-mêle, dans la paille, les matelas, les volailles et le linge, les vieillards, les femmes et les enfants ; des troupeaux les suivent, interceptant les voies et les carrefours de leurs embûches de panique. Les lamentables émigrants de Senlis et de Chantilly sont, dans la banlieue, grossis des évacués de Gonesse et du Bourget.

On nous apprend que les colonnes de la droite allemande sont dirigées sur Paris par Luzarches, Écouen, Pont-Sainte-Maxence, Crépy-en-Valois, Nanteuil et Dammartin : le secteur Saint-Denis—Aubervilliers—Pantin étant visé par l'ennemi, c'est au fort de Domont, aux batteries d'Écouen et à celles de Villiers-le-Bel, au fort de Vaujours et au Raincy que sont envoyées nos plus immédiates ressources. La Courtine renforce ses armements. Le « hourra » dont les jeunes officiers de uhlans menacent Paris sera vigoureusement brisé et ramené en désordre — s'il ose se lancer sur nous.

3 septembre. — Réponse du G. Q. G. :

La Ire armée allemande est à Compiègne ; elle ne pourra pas être devant Paris avant quelques jours. L'armée Maunoury et les divisions territoriales de la garnison fixe doivent suffire à défendre la capitale ;

en tout cas, impossible absolument de vous renforcer d'un nouveau corps actif, tant en raison de la situation que des emplacements actuels de nos forces.

Réplique laconique du Gouverneur :

— C'est bien ; sauf ordre contraire, je tiendrai, dans Paris, le plus longtemps possible.

Le Gouvernement est parti dans la nuit. La fière proclamation du général Gallieni a le plus grand succès : elle rassure les officiers, donne du cœur aux civils — pas à tous, hélas !

Installation de nos bureaux au nouveau Q. G., 31-33, boulevard des Invalides. Deux salles d'études, le cabinet du Général et le nôtre, côte à côte. Tables. Chaises. Cartes. Quelques armes, peut-être pour nous distraire à giboyer le taube quotidien. Des ouvriers téléphonistes partout : ils ignorent la ruée, si proche, de l'ennemi. Cohue des « laissez-passer ». Tous ceux qui veulent s'en aller partiront. Il ne devrait plus y avoir, à Paris, que des soldats. Nos fenêtres ouvertes sur l'admirable parc de l'hôtel Biron. Pelouses et grands marronniers ; bornant l'horizon, à cent mètres, les vieux toits dix-huitième français du quartier désert. C'est le décor. Quelles heures rouges et noires allons-nous vivre ici ? Quelles suprêmes minutes peut-être ? Il faudra n'avoir jamais été plus souriant, plus fataliste, mieux en contraste placide avec les rumeurs sinistres qui filtrent jusqu'à nous. Une patience à l'épreuve des pires « raseurs ». Les télégrammes, les « radios » s'amoncellent ; à chacun, le cœur nous bat à grands coups : l'ennemi progresse. A la lorgnette, du haut des forts de la région nord, vers Luzarches et La Ferté-Milon, on pourrait voir les coureurs à cheval de l'ennemi. L'armée anglaise est entre la Marne et le Grand Morin. La VIe armée, la nôtre, entre Écouen et Dammartin. Le premier choc sera pour demain — pour ce soir peut-être...

Tout à coup, du nouveau ! Nos avions et nos officiers de liaison annoncent que les têtes de colonnes ennemies semblent brusquement s'infléchir vers l'est, comme pour glisser sur notre droite, courir sus à l'armée anglaise, nous couper de la Ve armée. Les Prussiens, comme en 1870, auraient-ils donc l'intention de contourner Paris et de l'attaquer par le sud,

à peu près démuni de défenses ?... Il faut attendre encore. Je demande au Chef s'il croit à la réalité de ce glissement vers la Marne :

— Je n'ose pas, répond-il, les yeux sur la carte.

Et il me semble qu'il a conclu entre ses dents :

— Ce serait trop beau.

Il s'est enfermé deux heures, avec son chef d'état-major, le général Clergerie et avec le colonel Girodon. Ordre de ne les déranger sous aucun prétexte. Pourtant, les téléphones, les estafettes, les « paniquards » civils accourus, maintenant parqués à l'autre bout du bâtiment, font, en bas, un vacarme nerveux.

Quand le Chef reparaît, calme et résolu, sa carte s'est couverte de hachures, de flèches, de dessins multicolores. Son plan est fait; les nouvelles fraîches le fixent définitivement ; le colonel Girodon, dont l'énergie et le sang-froid, malgré les douleurs de sa blessure au pied, ont lumineusement précisé dans leurs détails les projets hardis du Gouverneur, n'a plus de doute : von Klück déboîte vers sa gauche et marche sur Meaux et sur l'Ourcq en se couvrant d'un seul corps d'armée. Il dédaigne Paris et sa défense mobile, ou juge inopportun de les affronter. Gallieni n'hésite plus : il va jeter la VIe armée dans la flanc-garde ennemie, la bousculer, la rompre, surgir en pleine aile marchante des Allemands. Si les Anglais la coiffent en même temps par une attaque vigoureuse, von Klück se repentira de sa manœuvre — et de son dédain.

— Ça doit réussir, conclut le Général.

Restent à rallier à son plan les Anglais — et le G. Q. G. Ce sera le programme du lendemain, — peut-être laborieux : les chefs anglais sont à Melun ; les instructions prévoient la retraite des armées françaises jusqu'en arrière de la Seine, « où elles devront se recompléter par les envois des dépôts ». Ceci revient à dire que, ce matin encore, 3 septembre, le G. Q. G. — tout en guettant, sans doute, nos chances éventuelles d'arrêt et d'offensive — ne les escompte guère avant quelque temps.

Le Gouverneur estime qu'elles s'offrent immédiatement à lui et se prépare à les saisir.

A Rome, élection pontificale : le cardinal della Chiesa devient pape sous le nom de Benoît XV. Voilà un homme qui, pris entre l'Autriche et la France, sans compter les autres, va être joliment embarrassé ; l'événement, d'ailleurs, passe entièrement inaperçu.

Rue Favart, c'est l'inquiétude ; des bruits déformés y échouent : ils ne sont pas sans réalité. On m'apporte une affiche, tirée en secret à des milliers d'exemplaires par l'ambassade des États-Unis. Je comprends maintenant pourquoi *trois* hauts diplomates américains sont demeurés à Paris : ils ont *la certitude* que les Allemands vont entrer dans la capitale et ils se préoccupent de sauver les immeubles de la colonie américaine en les signalant aux Barbares.

L'affiche est double (en français et en allemand) ; elle mesure quarante-deux centimètres de large sur cinquante-neuf de hauteur. En chef, le drapeau américain aux burelles écarlates, cantonné d'azur à quarante-cinq étoiles. Un numéro d'ordre ; et le libellé suivant, en lettres bleues sur fond blanc :

SAUVEGARDE (SCHUTZBRIEF)

AVIS

est donné par l'*Ambassadeur des États-Unis d'Amérique* que le local situé à Paris

est occupé par M.   , de nationalité américaine, et de ce fait se trouve ***sous la protection des États-Unis***.

En conséquence, l'Ambassadeur demande que les Américains habitant ledit lieu ne soient pas molestés et que les objets s'y trouvant soient respectés.

L'Ambassadeur,
MYRON T. HERRICK.

La morasse de cette affiche en deux langues vient du « pilon » de l'imprimerie Herbert Clarke, 338, rue Saint-Honoré, Paris.

Sa lecture, aux heures que nous vivons, nous cingle et nous irrite : les neutres ne doutent donc plus de la prise de Paris ! Et nous comprenons soudain pourquoi MM. Myron Herrick,

Bacon et Sharp sont pour nous si affectueux et si... protecteurs; cette trinité d'ambassadeurs amis — pour un seul poste — se dispose à protéger, à « sauver » Paris du Germain. Plus tard, nous leur serons reconnaissants du geste; aujourd'hui, il nous surexcite et est une raison nouvelle de tenir, comme le veut le Patron, « jusqu'au bout! »

On tiendra. *A midi,* le général Gallieni adresse aux troupes du Camp Retranché des renseignements intéressants : le IIe corps allemand, venu de Senlis sur Paris, parait déjà s'infléchir vers le sud-est, ainsi que les forces ennemies en avant de notre VIe armée.

Le lendemain (*4 septembre*) à neuf heures du matin, le Gouverneur ordonne au général Maunoury « de pousser immédiatement des reconnaissances de cavalerie entre la route de Chantilly et la Marne, de marcher, l'après-midi, *dans le flanc* de l'ennemi, pour l'aborder, le 5 au matin, sur l'est du Camp Retranché, en liaison avec les troupes anglaises ».

A ce moment, le général Gallieni ne peut plus douter, en présence des renseignements qu'il apporte et de l'attaque qu'il va brusquer sur le flanc ennemi, d'obtenir l'assentiment du généralissime et le concours du maréchal French.

Avec le G. Q. G. c'est l'affaire de quelques conversations téléphoniques : l'armée de Paris est autorisée à saisir l'occasion; sa réussite sur l'Ourcq pourrait déclencher l'offensive générale jusqu'aux Vosges. Ordre particulier nº 9. Le Gouverneur renforce l'armée Maunoury de toute la cavalerie disponible dans le Camp Retranché et de la 45e division. Le généralissime prescrit aux Anglais, si les Allemands continuent à s'éloigner de Paris, de les aborder entre Marne et Seine; mais nous n'avons pas encore rallié le G. Q. G. au plan offensif par la *rive droite* de la Marne :

Votre gauche, dit-il au maréchal French, appuyée à la Marne, étayée par le Camp Retranché de Paris, serait couverte par la garnison mobile de la capitale, qui se portera à l'attaque, dans la direction de l'est, *par la rive gauche de la Marne.*

Le Quartier général anglais ne s'est pas, lui non plus,

rangé encore à cette manière de voir; notre colonel de liaison télégraphie, en effet, au Gouverneur :

Le Maréchal qui, hier après-midi, semblait très désireux de se porter vers l'est, pour dégager la gauche de la Ve armée, a modifié ses décisions sous l'influence des conseils de prudence donnés par son chef d'état-major. Les troupes auront, en principe, repos aujourd'hui, mais devront se tenir prêtes à partir au premier signal pour commencer leur retraite *derrière la Seine.*

Impossible de s'entendre par téléphone : le général Gallieni emmène Maunoury avec lui, à Melun, au Quartier général anglais. Le Maréchal est absent; une conférence a lieu entre le chef d'état-major Murray et le Gouverneur. Très froid, mais avec un don de persuasion irrésistible, le général Gallieni gagne les Anglais à son plan. Les troupes britanniques sont au repos : demain, elles devaient continuer leur retraite. Il y aura contre-ordre; le Gouverneur, rassuré, rentre dans Paris à toute vitesse.

Un nouveau télégramme du G. Q. G. (2h 50 de l'après-midi) consent à une offensive, mais toujours *au sud* de la Marne, sous Lagny.

Nouvelle conversation téléphonique : le généralissime paraît séduit par les raisons du gouverneur de Paris qui lance alors (20h 30) l'ordre général n° 5 :

L'armée de Paris conservera le contact avec l'armée allemande en marche vers le sud-est. Demain (5 septembre) la VIe armée se mettra en mouvement dans la direction de l'est, en se maintenant *sur la rive droite* (*nord*) de la Marne, *pour amener son front à la hauteur de Meaux* et être prête à attaquer, le 6 au matin, en liaison avec l'armée anglaise qui attaquera sur le front Coulommiers—Changis.

Le Q. G. anglais télégraphie, de Melun, que les résultats de la visite du Gouverneur sont définitifs : le Maréchal n'est pas encore rentré de sa visite à Douglas Haig, près de Coulommiers; mais les ordres sont donnés pour que ses troupes occupent, le lendemain, la ligne Ormeaux—Tournon—Ozoir.

Un officier de liaison apporte des nouvelles des divisions de Lamaze : les éléments de la 55e qui avaient pu tenir bon,

après une retraite de cinquante à soixante kilomètres dans la journée du 2 et dans la nuit du 2 au 3, — ceux de la 56e, après avoir combattu tout le jour et rompu en bon ordre, la nuit, sous le feu de l'ennemi, exténués, presque anéantis de sommeil, de fatigue et de soif, ont reçu l'ordre de marcher le lendemain avec des acclamations de joie. Toute l'armée Maunoury, sur le point d'aborder le colosse à demi vainqueur, a le même moral et la même espérance.

Cette confiance, la prudence des grands chefs ne la partageait-elle pas?... Un télégramme de minuit nous avise que le G. Q. G. installé à Bar-sur-Aube sera transféré, le lendemain, à Châtillon-sur-Seine, dès six heures du soir. C'est un recul de cinquante kilomètres. Personne n'en comprend la nécessité stratégique; mais aucun de nous ne veut croire que le général en chef pourrait avoir douté de la victoire et songé encore à passer la Seine — comme il y a deux jours.

Dans la nuit arrive l'ordre officiel de lancer à l'attaque les VIe et Ve armées, avec l'armée anglaise, le 6, au matin, en maintenant, le 5, l'armée Maunoury *sur la rive nord de la Marne pour atteindre environ le méridien de Meaux*. Le G. Q. G. adopte la rédaction du Gouverneur, antérieure à la sienne de quelques heures. L'accord est fait sur toute la ligne : c'est l'œuvre de notre Chef qui se couche, très satisfait, dans sa petite chambre de jeune fille au lycée Duruy, toutes fenêtres ouvertes sur le parc français de l'ancien couvent. Le soleil, en le réveillant dans quelques heures, éclairera sans doute une journée mémorable.

Celle du 4 septembre, qui finit dans une admirable nuit bleue, a été capitale; j'en feuillette, avant de dormir, les documents épars : télégrammes, rapports, notes en fièvre.

A Paris, ce fut encore la cohue des départs sous un vent de panique; les comédies des laissez-passer font sourire : toujours les mêmes, avec des formules pareilles.

M. Myron Herrick écrit au Général pour lui demander instamment d'accorder « au Dr Max Nordau, le distingué écrivain, l'autorisation de quitter la France pour se rendre en Espagne, si un tel privilège est compatible avec les plans du Gouvernement français ».

Le général Gallieni est très au-dessus de ma mentalité à cet égard : il ne pense qu'à von Klück et à sa manœuvre aventureuse ; il a un geste de dédain sans bornes pour la littérature de cet Autrichien affolé d'humour et ordonne d'expédier le diffamateur sur Saint-Sébastien ; ça nous y fera tout au moins un ennemi de plus, enragé contre la France ; et ça prouve bien que je n'ai jamais eu aucune influence sur mon Patron. J'aurais été plus satisfait d'envoyer ce vieux disséqueur de nos prétendues dégénérescences étudier, dans un camp de concentration, jusqu'à quel point étaient pourries, selon sa psychologie falote, nos âmes latines et nos énergies.

Très mauvaises nouvelles de Maubeuge : sa capitulation serait inévitable, à bref délai.

Une croisière d'avions français sur Paris, mieux équipée d'audace que de puissance rapide, a tenu au large les vautours prussiens. Les Russes ont pris Lemberg ; mais on ne nous dit rien des forces allemandes qui s'y sont opposées : il semble qu'elles aient été assez réduites.

Nous dirigeons sur la province des trains gratuits assez nombreux pour permettre aux populations suburbaines d'évacuer la zone militaire : « Ce départ volontaire du plus grand nombre facilitera l'œuvre de défense du Camp Retranché de Paris. » Ainsi conclut un avis qui, on le voit à la profusion de ses génitifs, n'est pas de moi. Suivent les horaires des trains ; ils sont demeurés beaucoup moins tumultueux que ceux de nos « dirigeants » et de nos bourgeois.

Le Gouverneur nous a entretenus des « destructions » éventuelles dans Paris et dans sa banlieue, si l'ennemi arrivait sur nous et nous débordait : la Tour Eiffel, le poste de T. S. F. souterrain, les grands moulins, les usines de Puteaux, les poudreries et les manutentions, tout ce qui serait butin précieux pour l'envahisseur doit être détruit. Nous faisons opérer le recensement de nos poudres ; beaucoup de noires, très vieilles peut-être, feraient encore un assez joli feu d'artifice.

Le soir, le Général me parle vaguement d'un pli terriblement secret à porter dans Bordeaux — au plus vite. Un moment avant, il m'a demandé des nouvelles des miens,

de mes fils, des intérêts collectifs qui me sont confiés. J'ai compris :

— Un officier portera le pli, ai-je proposé. Moi, je ne vous quitte plus : il y a vingt ans que vous m'avez promis de servir sous vos ordres, en cas de guerre. Demain, c'est la bataille qui peut tout décider, — tout sauver. Et je serais à Bordeaux au meilleur moment !

— N'en parlons plus, m'a répondu le Chef en me serrant la main. Nous ne nous quitterons pas.

Jusqu'ici, d'ailleurs, nous n'avons guère figure de héros ; nous travaillons, nuit et jour, à fortifier Paris. Et ce n'est déjà pas si indifférent ! Il a fallu tout créer, tout improviser.

Mais c'est surtout la manœuvre de la VI[e] armée qui passionne le Gouverneur : il a confiance dans son admirable chef, le général Maunoury, fier soldat, un cœur de héros dans un corps de vieux cavalier ; hybride un peu, faite d'éléments disparates, réunis et déjà soudés dans une main ferme, cette armée improvisée s'est battue avec courage : elle va faire des prodiges.

Dans la matinée du 5, des rumeurs démoralisantes parcourent Paris : Arras aurait capitulé avec douze mille « territoriaux ». La population ne se rend aucun compte de la proximité de l'ennemi ; les renseignements « officiels » annoncent tranquillement que « la situation respective de l'ensemble des forces reste la même qu'hier ». Les pas de géant de la poursuite allemande demeurent ignorés.

Pourtant, l'un de nos amis apporte une poignante nouvelle : Albéric Magnard, l'avant-veille, a été fusillé et brûlé par les Allemands, à Baron.

Le noble et fier musicien de *Guercœur* avait vu les brutes de von Klück ligoter son fils à un arbre et marcher, des torches à la main, sous les yeux de leur général, vers la chère demeure pleine de chefs-d'œuvre. Magnard s'est défendu : il a tué de sa main deux cavaliers et s'est, sans vouloir se rendre, laissé ensevelir sous les décombres fumants de sa maison. Son fils a été sauvé par le jardinier : le brave homme a déclaré aux Boches exaspérés que c'était son garçon. Avant d'être délivré, l'enfant a pu voir les meurtriers de son père dévaliser les

reliques d'art du héros tué et charger sur un chariot les tableaux précieux et les œuvres rares en les dissimulant sous une bâche d'ambulance, marquée de la croix rouge de Genève.

La nouvelle tragique — trop sûre, hélas ! — nous laisse silencieux, atterrés. Si Paris doit être pris, voilà donc le sort que ces bêtes fauves, très bien informées d'ailleurs, réservent aux meilleurs des nôtres. La mort d'Albéric Magnard nous fait serrer les poings, bondir le cœur et s'impose à tous comme un exemple.

L'oblique de von Klück vers l'est, pour ne pas se heurter à Paris, étonne peu les Parisiens : ils croient le Camp Retranché imprenable. Les chefs militaires n'ont pas cette illusion : si les Allemands négligent la capitale, c'est sans doute pour mieux la tourner et, surtout, pour essayer cet enveloppement de notre aile gauche qui demeure la doctrine obsédante des stratèges prussiens, depuis Frédéric II, — peut-être aussi pour anéantir cette « méprisable petite armée anglaise » que le Kaiser, comme tout son peuple, ne se cache guère de détester.

La VIe armée entre en contact avec les coureurs ennemis. Ses divisions, malgré la fatigue de certains régiments, exténués par deux jours de combats et deux marches de nuit consécutives, mal encadrés par suite de très grosses pertes en officiers, vont néanmoins aborder vigoureusement l'adversaire.

L'avant-garde allemande, soutenue par trois batteries, occupe les hauteurs de Monthyon. Le 5 septembre, à midi, un duel d'artillerie s'engage entre elles et le village d'Iverny où une batterie française s'est installée au galop. Dans la plaine, les patrouilles allemandes ouvrent le feu sur une compagnie de notre 276e, lancé contre elles à la baïonnette, au débouché de Villeroy. Là fut tué Charles Péguy, lieutenant de complément, avec cent cinquante de ses soldats.

Le capitaine Claude Casimir-Périer devait, quatre jours après, le trouver, le reconnaître et le faire ensevelir, au milieu de ses hommes, sur le bord de la route de Chauconin à Villeroy, un peu avant l'embranchement d'Iverny.

Plus tard, en présence de sa veuve et des siens, les amis de Péguy l'ont exhumé, avec ses deux camarades, le capitaine

Guérin et le lieutenant Lacornillière. Sous la chaux qui avait déjà réduit les corps à l'état de squelettes, l'identification tragique était difficile. Péguy fut reconnu grâce à un mouchoir marqué de ses initiales et retrouvé dans la poche de sa capote ; le capitaine, atteint d'une claudication légère, dut à l'inégalité de ses talons la chance d'être identifié. Tandis qu'on les réinhumait sur place, un paysan montrait le profil de Monthyon :

— Là haut, disait-il, étaient installés les canons allemands qui balayaient la plaine vers Charny et Villeroy. Les tirailleurs marocains s'élancèrent les premiers ; la plupart sont enterrés là-bas, dans ce pli du terrain où coule le ru de Rutel. Ensuite ce fut le tour du 276e...

Le premier coup de canon de la bataille de l'Ourcq a donc été tiré le *5 septembre,* à midi, par les Allemands, du haut de Monthyon sur une de nos batteries qui débouchait d'Iverny ; le capitaine français fut tué net, la tête emportée.

Le groupe de Lamaze (55e et 56e divisions de réserve et, à leur droite, la brigade marocaine) enlève Montgé, Plessis-aux-Bois et Charny, attaque Saint-Soupplets, Monthyon et Penchard, solidement occupés par l'ennemi. Au déclin du jour, la ligne française, flanquée à gauche du 7e corps (groupe Vautier : 14e division active et 63e division de réserve) avait conquis et gardait la ligne Montgé—Cuisy—Villeroy—Charny : le IVe corps de réserve allemand, disposé en flanc-garde à l'ouest de Meaux, était entamé.

La nuit suivante, Saint-Soupplets est enlevé dans un audacieux coup de main de la 56e division (général de Dartein), tandis que la 55e (général Leguay), au petit jour, emporte Monthyon, encombré de matériel ennemi, puis, avec l'aide de la brigade marocaine, repousse une colonne allemande qui tente de déboucher de Varreddes.

Combats violents de Forfry, Gesvres, Pringy, La Ramée, Marcilly et Barcy, enlevés de haute lutte ; l'héroïque brigade marocaine occupe Penchard et Chambry, remplis de mourants et de morts.

Le 6, à midi, en pleine bataille, le Gouverneur appelle, une fois encore, le maréchal French à la rescousse de la VIe armée,

pour que les Allemands « ne puissent pas ramener contre elle les éléments qui se trouveront en face de l'armée anglaise et de manière à réaliser l'offensive générale, conforme aux directives du généralissime ».

Von Klück, enfoncé, envoie, en effet, au secours de sa flanc-garde (IVe corps de réserve) deux divisions du IIe corps, qui, lâchant les Anglais, se jettent sur nos lignes de Betz et d'Étavigny (7e corps) pour les déborder par le nord.

Le message du généralissime met en branle les armées de l'Est : « Au moment, dit-il, où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière... »

Sur l'Ourcq, pour l'armée de Paris, il va y avoir vingt-quatre heures que la bataille est *engagée* et que nous ne regardons plus en arrière.

L'ambassadeur d'Espagne, M. de Villa Urrutia, nous quitte : je le salue, au nom du Gouverneur, sur le quai du départ des trains pour Londres. L'aimable diplomate, si parisien, nous serre les mains avec une mélancolie peut-être un peu nuancée d'amertume ; je ne puis, je ne dois rien lui dire de nos espérances ; il me semble qu'il les a devinées à notre émotion ; il redescend vers nous pour nous adresser encore un ardent et significatif « au revoir ! »

Le soir, les boulevards, très calmes, ont l'air d'un « cours » de province ; peu de passants. Aux Champs-Élysées, des Parisiens, assis sous les arbres, commentent le laconisme du communiqué. A dix heures, il n'y a plus personne. Du haut de Montmartre, des curieux tendent l'oreille vers le nord, dans le recueillement de la nuit ; on entend, espacées maintenant, expirer sous le ciel les rafales sourdes des canons. Je songe à ceux qui, là-bas, dorment déjà dans les chaumes, vivants et morts, — surtout à ceux qui, demain matin, ne se réveilleront pas au coup de clairon...

7 septembre. — L'armée Maunoury, entièrement engagée (sauf une division), est à dix kilomètres de l'Ourcq, sa droite vers Chambry, la gauche à Béty. Elie a l'ordre de franchir la

rivière. Les Anglais réclament une soudure étroite avec eux : la 8e division — qui nous serait si utile au nord, pour atteindre et couper les convois ennemis — est sacrifiée, au sud de la Marne, à cet étayage superflu, à peu près sans activité.

La VIe armée progresse vers l'Ourcq malgré la résistance acharnée du IVe corps de réserve et du IIe corps allemands; attaques et contre-attaques violentes. L'artillerie lourde ennemie fait rage entre Varreddes et May-en-Multien ; le front français atteint Chambry, Barcy, Marcilly, la crête nord-ouest de Brunoy, Puisieux, Acy et le sommet ouest d'Étavigny. La 61e division (Ebener), transportée en chemin de fer, renforce, à Villiers-Saint-Genest, la gauche du 7e corps; prise et reprises de Marcilly, Barcy et Chambry par le groupe de Lamaze, dont une division — la 55e — et la brigade marocaine subissent de terribles pertes. Magnifique bravoure des régiments français.

La 61e division de réserve atteint Villiers-le-Grand; la cavalerie (Sordet) est à Bargny et se porte sur Cuvergnon. Des colonnes ennemies commencent, derrière le rideau des troupes combattantes, à se replier vers le nord; mais, en même temps, les Allemands attaquent violemment notre aile gauche.

Le général Gallieni veut la renforcer à tout prix; ici se place l'exécution d'un détail pittoresque, pratique et rapide à la fois : « une idée de civil » comme l'appelle le Gouverneur. Sept cents autos-taxis de Paris, suivis plus tard de quatre cents autres, réquisitionnés à leurs dépôts ou dans les rues de la capitale, transportent « au compteur », pendant la nuit du 7 au 8 septembre, à raison de quatre hommes au moins par voiture et en faisant deux voyages, presque toute la 7e division débarquée dans la journée à Paris, — de Sevran-Livry et Gagny à Nanteuil-le-Haudouin et au Plessis-Belleville [1].

---

(1) Cet expédient, en usage, d'ailleurs, dans le Camp Retranché depuis la première quinzaine d'août, a pris, dans les anecdotes de Paris, une importance démesurée. Il n'a eu aucune influence sur l'issue de la lutte, et la vie laborieuse du Général peut être illustrée d'idées pratiques, autrement décisives que celle-là — réalisée, d'ailleurs, dès les premiers jours de la Guerre, dans toutes les places munies de voitures de louage; les envahisseurs de la Belgique et du Nord français ne l'avaient pas négligée. Mais les annalistes — le G. Q. G. lui-même — ont fait quelque bruit autour de cette conception simpliste et, volontairement ou

Ce matin (8 septembre), deux mauvaises impressions : nous apprenons que Maubeuge a capitulé hier; visite du nouvel ambassadeur d'Espagne. La corvée diplomatique m'immobilise, le matin, dans Paris. Je suis allé chercher l'ambassadeur pour l'amener au Quartier général. Dans la voiture, nous sommes trois : le diplomate, un colonel espagnol et moi. Mes deux interlocuteurs m'interrogent à peine; j'ai nettement l'impression qu'ils évitent mes regards. Leur conviction est faite : Paris va capituler.

Cette certitude muette, perceptible, agaçante, m'exaspère : je me moque du protocole. J'annonce froidement la défaite allemande de la veille, sur l'Ourcq, celle qui se poursuit sur la Marne. Les deux diplomates, gourmés et froids, échangent des regards apitoyés :

— L'artilleur est fou, certainement!

Je lis cette pensée dans leurs yeux, — un malaise aussi. Le nouvel ambassadeur — je ne sais plus son nom — militaire élevé à l'Alphonse XII, dans l'admiration des casques à pointe, s'apprêtait à jouer parmi nous un rôle de haut médiateur. Mon assertion incorrecte le gêne; son attaché militaire me prend manifestement en pitié.

Le Gouverneur, averti, abrège l'entrevue : trop d'autres soucis le réclament. Quand nos deux Espagnols le quittent, ils défilent avec beaucoup moins d'allure; je les escorte en

---

non, masqué en la grossissant bien d'autres détails, plus glorieux pour notre chef et mieux à lui. Car il faut aussi rappeler que, dès août 1914, l'intendant général Burguet — un des plus précieux et des plus énergiques auxiliaires du Gouverneur pendant les heures tragiques — et le général Coupillaud, directeur des transports du C. R., avaient réquisitionné des *centaines* de taxis-autos pour le transport des vivres journaliers aux troupes combattantes. Cette réquisition permanente fonctionnait encore le 2 septembre : ce matin-là, les taxis-autos de l'Intendance qui ravitaillèrent en vivres de réserve la brigade des fusiliers marins et les divisions isolées de la zone nord atteignaient le chiffre de deux cent quarante-deux voitures et, le 3, de quatre cent cinquante-quatre, dont la majeure partie continua, les jours suivants, à transporter, avec des convoyeurs militaires, les rations de vivres pour les soldats de l'armée de Paris engagée sur l'Ourcq.

Ce procédé, logique et déjà mis au point depuis des semaines, permit au gros de la 7e division — son artillerie était venue par les routes et le reste de son infanterie en chemin de fer — de faire face à l'ennemi dès le point du jour. Tout le mérite en revient à Gallieni; mais il ne faudrait pas donner à ce détail plus d'importance qu'il ne lui en accordait lui-même et qu'il ne vaut, malgré des légendes fort exagérées.

souriant mieux. Une heure après, nous rendons la visite : cette riposte protocolaire manque de belle humeur; elle dure quelques minutes et est chiche de cordialité : le Gouverneur a pu « rassurer », une fois de plus, nos deux amis, un peu farauds si le protocole me permet de parler ainsi : la 45[e] division algérienne (général Drude) et la 56[e] division de réserve viennent d'emporter définitivement Chambry dans un assaut meurtrier et glorieux : l'« imbattable » armée de von Klück est battue.

Cette constatation achève de déconcerter l'Espagne. Au Quartier général, le téléphone nous renseigne sur le combat : le IV[e] corps actif allemand, remonté des bords de l'Ourcq, se jette, avec fureur, sur notre division « des autos-taxis ». Nous allons voir cela de plus près...

Avant de partir, je déjeune rapidement, en trois quarts d'heure, chez Henry Lapauze et Daniel Lesueur. Un peu inquiet de la ruée allemande sur notre gauche, je m'évertue à dissimuler ma préoccupation sous un air de confiant mystère. Il y a là à peu près tous les directeurs de journaux restés à Paris, notre doyen M. Arthur Meyer et M. Bailby, le D[r] Pozzi, mes amis Tronchet et Adolphe Brisson.

On m'accable de questions. Réponse immuable : tout va bien; ça va même aller encore mieux. Et j'en suis convaincu — à force de le dire. Le temps est admirable, Bordeaux est très loin; on le blague un peu, si j'ose dire, — mais sans aucune méchanceté. Il paraît qu'il ne nous rend pas du tout la pareille.

Les Parisiens de Bordeaux s'exaspèrent, dit-on, de se rencontrer sur les Quinconces; ils se supportent encore, tant que Paris « doit » être pris. Pourvu qu'ils nous le pardonnent, s'il est sauvé !...

Je m'éclipse. Nous voici, avec le Gouverneur, lancés — du cent à l'heure — sur la route de Meaux. Nous allons au poste de combat du général Maunoury, conquis sur l'ennemi, à Saint-Soupplets... Les faubourgs de l'est sont calmes, confiants : savent-ils seulement que la bataille fait rage à une heure de là?

Claye-Souilly est encombré de convois, de réserves et de

blessés acheminés sur Paris. Un à-gauche brusque ; nous quittons la grand'route, piquons droit au nord, par un chemin sablonneux, défoncé... La première voiture file dans un nuage de poussière, louvoie, tangue, reprend sa course ; la deuxième arrive sur l'obstacle imprévu, une coupure en pleine route, peu profonde heureusement, et croulante des deux côtés. L'auto, dirigée par Jacquelin — un roi du volant, par bonheur pour nous ! — plonge, se cabre, bondit, s'effondre, s'agrippe et passe. Où sommes-nous?... Retombés sur les coussins, je ne sais comment. Notre coureur, perplexe, ralentit ; son second, Arthaud, risque un regard derrière lui et dit à Jacquelin, avec un rire soulagé :

— Tu peux continuer ; ils sont toujours dans la voiture !

Nous rions aussi, de tout cœur ; mais nous l'avons échappé belle.

En avant de nous, sur l'horizon, Saint-Soupplets fume et tonne ; partout, dans les chaumes piétinés, des équipements en débris, des bivouacs éteints, la piste sordide, tragique déjà, d'une armée en marche... Les ambulances roulent dans le décor, chargées de blessés muets ; on a déjà relevé les morts. Le vent nous apporte une odeur âcre, empestée d'indéfinissables relents. Dans le village, la grande rue s'encombre de voitures. Une escorte, la bride à l'épaule, barre le chemin ; derrière une grille, un bout de parc saccagé, une maison à perron. C'est le Quartier général de notre VI[e] armée : Maunoury est là.

Et, tout de suite, un coup au cœur : sur la balustrade du perron, deux drapeaux allemands, deux trophées pendent sur l'allée du petit jardin français ; ils ont la croix de fer, l'aigle noire, des déchirures dans la soie avec des traces de doigts ensanglantés sur la hampe et les cantons de satin clair. Maunoury nous reçoit dans un petit salon de notaire rural, tout encombré de cartes ; ses yeux ardents, son profil d'ascète vigoureux, l'émotion fière de sa voix, nous impressionnent favorablement. Nous suivons, sur ses cartes, les phases du dur combat ; l'action s'étend : la VI[e] armée se heurte à des masses enragées. Pourvu qu'elles ne débordent pas notre gauche !...

Le général Gallieni rassure le brave soldat, il a confiance en son sang-froid énergique :

L'ennemi a senti le danger de votre offensive sur son flanc, lui dit-il; insuffisamment accroché sur son front par l'armée anglaise, il a pu ramener en face de vous, depuis hier, des forces importantes; vous êtes aux prises avec deux et peut-être trois corps d'armée. Dans ces conditions, il est possible que votre offensive se trouve enrayée. N'importe!... Vous fixez l'ennemi, vous le retenez face à l'ouest, tandis qu'au sud l'arrivée de l'armée anglaise sur la Marne constitue pour lui un danger nouveau. Demain, vous vous maintiendrez encore sur vos positions, en vous accrochant au terrain avec la dernière énergie; il est peu probable que l'ennemi qui vient, lui aussi, de fournir un effort énorme pour vous contenir, soit en état de vous attaquer vigoureusement demain. Mais, pour parer à toute surprise et vous étayer solidement, je vais porter la 62e division de réserve à Dammartin—Montgé : elle vous servirait de soutien en cas de repli.

Le brillant soldat n'avait pas besoin d'être « remonté »; il serre, néanmoins, les mains de son chef avec effusion.

Nous quittons Saint-Soupplets, vers Étrépilly, où l'action vient d'avoir, depuis deux jours, d'âpres alternatives de violences et d'accalmies brèves. Dans l'air limpide, où les échos de l'artillerie se répercutent sourdement, flotte encore, plus âcre, la senteur atroce qui nous poursuit : les Allemands, avant de céder le terrain, ont allumé deux bûchers énormes; ils sont faits de meules de paille, de cadavres et d'équipements hors d'usage. Peut-être tendent-ils à nous dissimuler, comme les tranchées comblées en toute hâte, le nombre des tués qu'ils y ont fait disparaître.

Entre Gesvres et Marcilly, les peupliers, hachés de mitraille ou coupés net par les obus, jonchent les fossés et la route. Les toitures des fermes, crevées à coups de canon, flambent encore par endroits; le hameau de Brunoy n'est plus que ruines fumantes. Sur la droite, les pentes, à trois cents pas de nous, sont, jusqu'à Étrépilly, étrangement fleuries de tâches rouges et bleues, ici par grappes et là dans un isolement tragique : ce sont nos fantassins tués en reprenant le village à la baïonnette. De loin, ils ont l'air de s'être endormis au hasard, foudroyés de fatigue sous l'ardent soleil de septembre.

Avant le pont de la Thérouanne, à gauche et à droite du chemin, nos morts sont nombreux; les uns s'enchevêtrent, tombés sous la même rafale de mitrailleuses, et gardent encore des gestes figés dans l'immobilité de la mort; un petit lignard, devant la barrière du pré qui borde la route, est tombé à la renverse au moment où il ouvrait le portillon de voliges nouées d'osier ; son visage tuméfié est d'un noir d'encre. Et nous remarquons tout de suite l'affreux détail : tous ces morts, sous le soleil rude qui a brûlé leur sang extravasé, ont des visages et des cous d'ébène démesurément gonflés et méconnaissables.

Des cadavres de chevaux, de bœufs et de moutons encombrent les abords des étables; ils sont distendus et luisants, les pattes raidies, baudruches monstrueuses et malodorantes.

Des coups de fusil éclatent à trente pas : serions-nous tombés dans une embuscade? Nos quatre voitures ralentissent au débouché d'Étrépilly; on charge les mousquetons. Personne ne nous barre la route; c'est le vieux garde de la commune qui écarte, paraît-il, en leur tirant dessus avec les lebels des soldats tués, les atroces chiens errants qui crèvent de faim à travers la campagne.

A la hauteur de Trocy, vers Acy-en-Multien et Vincy-Manœuvre, les éclatements des obus allemands ponctuent l'azur de fumerolles blanches; une grêle de balles hache les peupliers et crible les taillis où deux molosses rôdeurs hurlent à la mort.

Partout, sur les bas côtés de la route, dans les fossés, les morts jonchent les chaumes et les pistes; mais nous éprouvons une sorte de joie farouche à compter maintenant plus d'Allemands tués que des nôtres. Ils ont des faces et des mains énormes, des vêtements de couleur sale, des bottes massives; deux ou trois fois, pour passer, nos hommes n'ont peut-être pas assez rangé les corps ennemis et nos roues les frôlent de bien près : leurs yeux vitreux nous regardent sans nous émouvoir; nos chauffeurs murmurent, entre leurs dents, des imprécations d'inexprimable haine...

Nous rentrons dans Paris à la nuit tombante. Vers Le Bourget et La Courneuve, l'encombrement des femmes, des

enfants et des vieux est tel — tout ce peuple est venu, insoucieux et enthousiaste, au-devant des blessés, des prisonniers et des nouvelles — que nous mettons pied à terre et marchons, quelques instants, au milieu des groupes avides de savoir... Nous ne leur disons pas grand'chose ; mais ils devinent à nos regards que tout va bien, cinq ou six lieues plus loin.

Une femme du peuple, très belle et qui ressemble à la République d'Injalbert, vient droit au Gouverneur pour l'interroger. Trois enfants s'accrochent à ses jupes ; le quatrième, un poupon de quelques mois, dort dans ses bras de fière nourrice :

— Mon homme se bat par là, dit-elle. On nous a dit que ça allait bien.

— Vous auriez dû, avec vos enfants, retrouver des parents, des amis de province, conseille le Chef. On ne sait jamais... Pourquoi êtes-vous encore à Paris ?

— Vous y êtes bien, vous ! riposte la superbe mère avec simplicité.

Et personne ne trouve rien à lui répondre, tant elle a mis de fierté calme dans sa repartie.

La rue Lafayette est noire de monde ; on attend des prisionniers — qui ne viendront pas : on les a dirigés, par la Grande Ceinture, vers la Bretagne. — La foule acclame le général Gallieni qui fronce les sourcils, moitié riant, moitié fâché.

— Il faudra, nous dit-il, rentrer désormais par une autre route ; si l'on savait ça, à Bordeaux, on nous accuserait de faire de la popularité.

Nous avons ri de la boutade ; le Gouverneur lui-même la croyait absurde. Il paraît que nous avions tort.

Au Quartier général, une lettre du généralissime attend le Patron. Je la classe avec émotion :

Je tiens, dit le grand chef, à vous remercier bien chaleureusement pour la façon rapide et éminemment efficace dont vous avez mis l'armée du général Maunoury à même de remplir la mission délicate qui lui est confiée. Grâce à vous et à tous les moyens que vous avez mis à sa disposition, la VIe armée manœuvre parfaitement et son action contribue très heureusement au but final que nous nous proposons tous. ...Cette bataille

durera vraisemblablement plusieurs jours. J'ai bon espoir sur l'issue ; mais ce sera dur.

La lettre est du 7. L'immense bataille de la Marne était engagée, grâce à l'initiative de l'armée de Paris, quand le généralissime a écrit au Gouverneur : affectueuse et sincère, cette lettre suffira-t-elle, à elle seule, pour faire tomber — maintenant et dans l'avenir — les légendes qui ont déjà essayé d'opposer l'un à l'autre les deux soldats de Madagascar ?

Un rescapé de Maubeuge nous rejoint. Il est hors de lui. C'est un officier qui a vu les choses ; il les commente avec sévérité :

Nous étions, dit-il, enfermés depuis le 4 août, au fort du Bourdiau. Maubeuge a été investie le 24 ; les forts de l'est, malgré leur précarité, ont tenu dix jours ; les autres ont été réduits en quelques heures. Mais pourquoi n'a-t-on pas fait, à Maubeuge, ce que vous avez su réaliser à Paris ?... Pas de reconnaissances contre l'ennemi, assez peu nombreux ; pas de défense mobile ; pas de sortie contre l'artillerie de siège allemande qui s'est installée à son aise sans être troublée ! Et pas le moindre aéroplane pour repérer le tir ! A part les forts de l'est, brillamment aidés dans leur défense par l'infanterie de marine et le 145[e] de ligne, la plus grande partie de la garnison n'a pas eu à tirer un coup de fusil... Enfin, à la reddition de la place, les Allemands n'étaient pas en nombre : on eût pu sortir en masse, gagner Lille ou Dunkerque. La preuve, c'est que nous nous sommes enfuis, au nez de l'ennemi, par paquets isolés ou en masses compactes, à douze ou quinze cents... Et me voici. Ah ! pourquoi le général Gallieni, qui avait tant réclamé l'organisation d'un camp retranché puissant à Maubeuge, quand il commandait l'armée du Nord, n'était-il pas avec nous ?

— Peut-être, a-t-on répondu, vaut-il mieux pour la France qu'il ait réussi à sauver Paris.

Nous téléphonons, à Bordeaux, au ministre de la Guerre, très longuement ; la veille, les bonnes nouvelles l'avaient surpris ; aujourd'hui, elles le ravissent. Nous donnons des détails. Nos troupes, exténuées, décimées, ont besoin d'être reconstituées, surtout en cadres ; mais les Allemands sont encore plus fatigués que nous : hier, un convoi de prisonniers marchait seul, sans être gardé, dans la direction ordonnée

par le bataillon vainqueur; en passant, les hommes saluaient et continuaient leur route sans chercher à s'échapper : ils ne pensaient qu'à arriver au cantonnement — pour dormir.

Le Ministre, à l'autre bout du fil, fait allusion à l' « incident Doumer ». O politique, que de balivernes on raconte en ton nom, même aux heures les plus graves de la vie nationale !

Le Gouverneur avait agréé les services « civils » de M. Paul Doumer, sénateur et ancien ministre, qui, demeuré à Paris — quand tant de Parisiens lui préféraient Bordeaux — s'était offert à travailler n'importe comment sous les ordres du Général. La veille, au téléphone, le ministre de la Guerre m'avait dit lui-même qu'il approuvait ce choix; mais quelques-uns de mes meilleurs amis venaient, au Conseil, de le déclarer indésirable.

— Pourquoi ? m'a demandé le Gouverneur avec un étonnement sans bornes.

— Parce que M. Doumer est un drapeau politique.

Le mot de « politique » a toujours irrité le général Gallieni. Il a pacifié le Haut-Sénégal, le Tonkin et Madagascar sans se douter qu'il y a une politique et que, la plupart du temps, c'est elle qui nous gouverne.

Mon Gouverneur n'a jamais voulu « rien savoir » de cette politique. Quand Coppée et Lemaître — vous aussi, Barrès, souvenez-vous-en ! — avaient voulu l'enrôler sous leur bannière et le compromettre en lui décernant leur médaille d'or du nationalisme, le général Gallieni leur avait brûlé la politesse sans même les avoir harangués.

En prenant avec lui M. Doumer, dont il connaissait les facultés extraordinaires de travail, — il l'avait vu à la commission de l'armée — le Gouverneur ignorait totalement — ou avait oublié — son passé politique, sa candidature de combat contre Armand Fallières, ses campagnes électorales et jusqu'à sa situation de sénateur de l'opposition gouvernementale — avant la Guerre.

M. Doumer, avait écrit le général Gallieni à M. Millerand, n'est pas, auprès de moi, un personnage officiel : il n'agit qu'en mon nom et par

mon ordre. C'est un anonyme. Une heure après votre avis favorable à son sujet, M. Doumer avait déjà organisé ses services ; M. Delanney — que j'en avais prévenu — s'est montré très satisfait de cette solution. J'ai vu, hier, M. Albert Thomas : il m'a présenté M. Renaudel, que j'ai assuré de tout mon concours et que j'ai remercié pour le sien. Je ne fais pas de politique : ce n'est pas de ma compétence ; je ne m'occupe que de la mission que vous m'avez donnée.

Une telle déclaration aurait dû convaincre les plus défiants ; mais les « politiques » ne conçoivent pas qu'un homme, fût-il soldat, puisse absolument se désintéresser de leur... art. On a gardé des doutes autour des Quinconces ; déjà, le voyage de deux membres du Gouvernement — envoyés en sondeurs — est décidé, sur Paris.

M. Doumer lui-même n'a pas le temps de politiquer : nous voici au 9 septembre. Les divisions de Lamaze poursuivent une offensive ardue. Échec devant Trocy ; violent bombardement de nos lignes. L'artillerie ennemie, supérieure en nombre et en calibres — alors que le général de Lamaze n'a même pas d'artillerie de corps ! — écrase d'obus les défenses de Barcy, de Marcilly et de Chambry. C'est la plus dure de nos journées de combat : la VIe armée, sous la pression formidable des trois corps allemands, est obligée de ramener sa gauche en arrière devant un mouvement débordant.

Vers le soir, tout péril est conjuré : la 7e division et le 7e corps ont opposé aux assaillants une résistance héroïque ; les batteries de Trocy cessent le feu : l'armée allemande est en retraite sur divers points. Ses attaques violentes dissimulaient ce recul et tentaient de la préserver d'un désastre. Mais il ne faut pas se fier à ce premier repliement : nous allons visiter les travaux du front nord. A Domont, face à Luzarches, le bataillon de tête est commandé par un Carnot ; sa première section est sous les ordres vigoureux du sénateur Maurice Sarraut, que le Gouverneur félicite devant tous de son endurance et de son énergie.

Sarraut — un vieil ami — à peine convalescent, s'est engagé comme sous-lieutenant de mobilisation dans le régiment des Angevins, le premier à lui offrir une vacance ; ses hommes l'adorent. A Bordeaux, ce serait inconcevable : la

« politique » devrait séparer ce chef de ses soldats... On dirait qu'elle les a unis plus étroitement encore en leur imposant les uniques soucis de la Guerre.

Le généralissime transmet d'excellentes nouvelles : nous avançons ; les Anglais ont enfin atteint la Marne; à Montmirail, écrasement des arrière-gardes ennemies qui perdent beaucoup de monde : les IIIe, IXe et X^{e} corps de réserve allemands sont décimés et accélèrent leur fuite.

Les ordres du Gouverneur pour le lendemain prescrivent une vigoureuse reprise de l'offensive par la VIe armée, étayée à sa gauche et en arrière ; le général Maunoury avancera sa droite vers Lizy-sur-Ourcq pour se rapprocher de la gauche anglaise.

Dans la nuit, le général Gallieni lance son ordre général n° 7 :

Après quatre journées de bataille pendant lesquelles elle a contenu trois corps d'armée ennemis, la VIe armée a été obligée, à la fin de la journée du 9 septembre, d'infléchir sa gauche en arrière, devant la menace d'un débordement de troupes venant de Villers-Cotterets et Nanteuil-le-Haudouin ; à la fin de la journée, elle occupait la ligne générale Silly-le-Long—Chèvreville—Puisieux—Étrépilly. En vue d'assurer la sûreté du Camp Retranché et de parer à toute éventualité, toutes les troupes de la défense devront être demain, à 6 heures, sur leurs emplacements de combat.

M. Millerand — qui a toujours eu confiance en lui — écrit au Gouverneur :

Les dispositions que vous avez prises et les résultats que vous avez déjà obtenus justifient, comme j'en étais assuré, la confiance absolue que le Gouvernement a mise en vous pour la défense de Paris. Une fois de plus, je vous prie de ne pas oublier que, maître et responsable de la défense du Camp Retranché de Paris, vous avez toute liberté pour le choix de votre personnel, comme pour les mesures de tout genre que vous estimerez utiles. Défendre et sauver Paris, tout doit être subordonné à ce but, tout disparaît devant lui. Comptez absolument sur moi pour, s'il en était besoin, vous appuyer et vous seconder. Le Gouvernement est unanimement résolu à s'en remettre à vous, sans discussion, pour la défense de Paris et à faciliter votre tâche par tous les moyens.

Le lendemain matin (jeudi, 10 septembre), à l'aube, la

VIe armée, stupéfaite, constate la disparition de l'ennemi : von Klück a, dans la nuit, rallié ses trois corps d'armée et ils battent en retraite vers Soissons, en toute hâte. Malgré la fatigue de nos troupes, c'est la poursuite à outrance.

Nous reprenons la route de Saint-Soupplets et d'Étrépilly. Hélas ! nos morts sont toujours couchés dans les mêmes attitudes d'éternel sommeil, aux mêmes endroits. Ils ont reconquis le sol où les zouaves de l'arrière vont les ensevelir. La chaleur a encore aggravé l'odeur atroce des charniers. A Penchard, cadavres sur cadavres, ennemis et fantassins français pêle-mêle. Nous ramassons des fusils perdus et les emportons dans nos voitures pour les rendre aux troupes en marche devant nous.

La descente sur Varreddes est tragique : les chevaux morts, les Allemands écrasés et culbutés dans les fossés, les voitures régimentaires mises en pièces, attestent la fureur du combat. Beaucoup de nos Marocains gisent encore dans les chaumes ; un avion français, criblé de mitraille, s'étale parmi les cultures. Le village, pris et repris, offre aux regards un indescriptible aspect. Dans l'unique rue de Varreddes, jonchée de paille souillée et de morts à peine rangés contre les murs, plusieurs centaines de prisonniers allemands sont affalés devant les maisons et les granges. Fiévreux, les yeux hagards, farouches et brisés, crevant de soif, mourant de faim, stupides de surprise, hébétés, semblables à des bêtes de proie traquées et prises au piège, les soldats de von Klück demeurent immobiles, guettant anxieusement nos gestes et nos ordres.

On leur a dit que nous achevions les blessés et que nous exterminions les captifs ; ils ont peur ; mais leur détresse physique les résigne d'avance aux pires désastres.

Le général Gallieni s'arrête à la mairie éventrée, au premier étage, par les obus français. Une odeur écœurante, nauséabonde, nous étreint et nous soulève le cœur, cette puanteur « allemande » que nos soldats ont appris à reconnaître très loin, partout où des troupes prussiennes ont bivouaqué.

Des linges sanglants, des civières rompues, des amoncellements de débris sans nom couvrent les fossés, les ruelles, les

seuils des étables où, sous la paille, se cachent des blessés allemands, paralysés de terreur.

A la mairie, dans la salle commune, pleine de litières sordides, de meubles fracassés et de plâtras encore tachés de vin, de sang et de sanies, un homme paisible, assis devant un registre retrouvé entre des casques à pointe et des douilles d'artillerie prussienne, compulse les feuillets demeurés intacts. Le Général s'informe; c'est le maire de Varreddes, qui, très calme dans ce désordre frénétique, procède, selon la loi, au recensement de la classe 1915 sur les livres communaux.

Derrière lui, la chambre de l'instituteur, saccagée par un obus, n'est plus qu'un réduit de décombres; on voit encore dans le mur la brèche du projectile : il a éclaté dans la cheminée, réduisant tout en poussière; la glace seule est intacte et reflète paisiblement la petite pièce bouleversée.

Dans une cour voisine, une vieille femme donne à boire à des blessés allemands; ils nous tendent des armes, des casques, jusqu'à des boutons d'uniforme; leur geste nous désigne, sous les fumiers épars, les fusils qu'ils ont cachés, afin de désarmer la colère de leurs vainqueurs. Pour un morceau de pain ils vendraient leurs bottes; ordre est donné de leur laisser les équipements et d'enfermer les armes à la mairie.

Plus loin, dans une autre cour, une paysanne à cheveux gris pleure silencieusement; autour d'elle, des poules picorent entre les pieds de deux petits fantassins de France, tués raide devant le seuil. Elle n'entend pas nos questions, la pauvre femme; on nous dit que les Allemands ont emmené son homme et ses enfants en otages, vers La Ferté-Milon. Elle ne sait plus rien, ne comprend pas; son geste, pourtant, nous montre un petit mur, au fond de la cour. Derrière ce mur, une douzaine de cadavres poméraniens, alignés côte à côte, attendent depuis trois jours d'être ensevelis.

Une paysanne, les yeux brûlés de larmes, nous raconte les atrocités de l'occupation du village par les Boches : rendus plus féroces après leur échec, ils avaient, dans la matinée du 7, désigné *sans erreur* les otages choisis d'avance. Un traître abominable les avait dénoncés. L'abbé Fossin, curé de Varreddes, fut, malgré ses soixante-quinze ans et ses bontés pour les bles-

sés allemands, frappé au visage, injurié, accusé d'avoir fait des signaux à nos troupes du haut du clocher, pourtant inaccessible à ses vieilles jambes. Toute la nuit, au milieu des clameurs de rage, les troupes boches défilèrent en désordre, emmenant d'immenses fourragères pleines de cadavres allemands et contraignant treize nouveaux otages à les suivre. (On sut, quelques mois après, que huit d'entre eux, exténués, à bout de forces, avaient été assassinés sur la route par les brutes ennemies, folles de terreur et de haine.)

En remontant sur Meaux, la route est tellement obstruée de chevaux morts et de frondaisons abattues par la canonnade qu'il faut, une fois de plus, y frayer un passage à nos voitures en déblayant la piste. Des obus ont percé les gros arbres, monstrueux pics-verts au formidable bec d'acier; ils ont éventré des chevaux, couché dans les fossés des Allemands par grappes de trois à six. Sous les taillis, au passage, on entrevoit des bottes aux semelles lourdement cloutées, des têtes énormes, tuméfiées et tondues ras; ce sont des Allemands, qui, blessés, se sont traînés sous les branches pour mourir.

Dans le chemin qui revient sur Chambry, des soldats acclament le Gouverneur; des Africains le reconnaissent et tendent vers lui leurs armes noires de poudre, souillées encore de la boue des fossés sanglants.

La canonnade s'est ralentie; c'est à peine si, très loin, dans le nord et dans l'est, des rafales irrégulières d'artillerie lourde signalent l'ardeur de notre poursuite et la résistance désespérée des arrière-gardes ennemies.

Les nouvelles du reste des armées, jusqu'à Verdun, sont excellentes : la victoire de l'Ourcq, remportée par les troupes de Paris sur l'aile droite allemande, a déclenché l'immense bataille de la Marne et assuré le succès éclatant des autres corps français.

Personne alors ne le conteste, — ni Bordeaux, qui accable Paris de compliments et de remerciements enthousiastes, ni le G. Q. G., qui ne se souvient plus d'avoir douté — sans être abattu — et envoie des messages affectueux et graves.

Plus tard, pour raconter nos impressions de cette soirée de victoire, il faudra — la prose étant proscrite par la Censure — nous ingénier à traduire en vers nos carnets de route : d'excellents censeurs, esclaves de consignes peut-être incohérentes, se gardent bien de lire les pages rimées, — ce qui permettra à mon ami Brisson de publier dans les *Annales* un de mes feuillets innocents, barbelé — tant qu'il est en prose — d'audacieuses réalités. Le voici à titre documentaire :

MON CARNET DE ROUTE

(*Bataille de l'Ourcq*)

... Ce soir-là, Monthyon, Barcy, Penchard, Varreddes
fumaient encor sur le couchant. Les pentes raides
de Marnoue avaient l'air d'un étal de boucher
éclaboussé de sang garance.
— Le clocher
d'Étavigny, croulant sur les morts, la grand'route
sous le butin enchevêtré de la déroute,
les arbres abattus, les chevaux foudroyés
par les obus, les ponts béants, les toits broyés,
les fossés à demi comblés de morts atroces,
les blessés souriants et les femmes féroces,
les champs bouleversés et fleuris, la splendeur
du soir étincelant de rayons et l'odeur
épouvantable des charniers de cendre noire,
tout exaltait autour de nous notre victoire...

Graves, nous regardions venir à nous, parmi
nos petits fantassins tués à l'ennemi
et dormant comme des enfants dans l'herbe haute,
le Chef pensif par qui von Klück, surpris en faute,
essuyait son premier revers autour de Meaux.

Très calme, son œil clair fixé sur les hameaux
en feu, le Général commentait la bataille.
Un Africain, le front balafré d'une entaille,
s'accotant au talus du chemin d'Iverny,
s'enrouait à crier : « Vive Gallieni ! »

*
* *

Nous avons rendu compte au Chef.
C'est la victoire.
Notre armée, en cinq jours, a fait, devant l'histoire,
de la horde brutale un infâme troupeau.

Le soldat Guillemard a conquis un drapeau.

Le lendemain, tandis qu'on remet la médaille
militaire au porteur du trophée, il tressaille
et pâlit, car le Général, en lui disant :
« Merci ! », vient de serrer les mains du paysan
et de le saluer avec bonté.
Le geste
met des larmes aux yeux de ce héros modeste ;
et Guillemard murmure alors, faraud et fier :
« Jamais je n'avais eu si chaud, — pas même hier ! »

*
* *

Nous avons diné avec le Patron ; son fils, chef de popote qui vient d'entendre siffler les balles et vrombir les « marmites » sans courber la tête, prétend nous régaler d'une grillade soignée. Personne n'y touche ; une odeur de chevaux à demi consumés avec la paille puante des gerbiers nous poursuit fâcheusement.

Nous aimons mieux parler de ce que nous avons vu le long des routes désormais épiques. Pour la première fois depuis bien des jours, nos cœurs peuvent s'épanouir et nous respirons avec délices le soir ineffable de Paris.

J'ai couru à l'Opéra-Comique ; on ne m'y attend plus depuis trois jours. A mes veilleurs, j'annonce dans un cri de joie : Paris est sauvé !

Leur étonnement me rappelle qu'ils ne l'ont jamais cru en danger ; et toute la ville est comme eux, en dehors des chers diplomates neutres qui s'évertuent, cette nuit encore, à veiller sur nous et à vouloir coller leurs « chiffons de papier » sous le nez de la soldatesque allemande.

Dans mon tiroir, je reprends et déchire, sans la relire, une lettre du 3 septembre où je donnais aux miens quelques conseils ; je rougis un peu de l'avoir écrite, celle qui est chez moi aussi ; elle aura tout à l'heure le même sort.

Je n'ai pas à cacher que, la semaine dernière, j'ai douté; mais oui, certainement, j'ai douté du salut de Paris; je l'avoue. Quelques autres, ici, ont eu le même souci, qui préféreront l'avoir oublié.

Vers minuit, je téléphone aux miens de meilleures nouvelles; un pressentiment les avait inquiétés. Ils respirent : l'ère des bons sommeils recommence.

Nous passons la journée du lendemain à moissonner des renseignements heureux.

La VI[e] armée poursuit l'ennemi vers le nord, entre l'Ourcq et Villers-Cotterets; les Anglais eux-mêmes avancent en appuyant leur droite dans la région de Fère-en-Tardenois. La V[e] armée regagne son terrain vers Reims. Le généralissime adresse aux troupes le premier bulletin de victoire de la campagne :

La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en incontestable victoire. Partout l'ennemi abandonne de nombreux blessés et des quantités de munitions, partout on fait des prisonniers. La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès.

Le commandant en chef a raison : c'est la vigoureuse reprise de l'offensive qui nous a sauvés; et c'est la VI[e] armée, celle de Maunoury, qui, sous les ordres de Gallieni, a porté au colosse prussien le premier coup, l'a étourdi, déconcerté et jeté bas. La rescousse des autres armées a achevé la victoire.

Tout le monde sera d'accord là-dessus, devant l'histoire. (Je le croyais, du moins, ce soir-là.)

Le Gouverneur, calme et satisfait, ne s'endort pas sans avoir donné ses ordres :

Il serait, dit-il à nos troupes de la défense fixe, périlleux de considérer le danger comme définitivement écarté. L'ennemi fait front partout. Un retour sur Paris demeure possible. Le Gouverneur compte que, dans tout l'ensemble du Camp Retranché, chacun continuera à travailler avec la plus grande énergie et la plus grande activité..., de telle sorte qu'un retour offensif de l'ennemi trouve le Camp Retranché parvenu à un degré complet de préparation.

Je reçois, sur beau papier timbré d'une couronne de laurier

avec, en exergue, la devise symbolique : *Per non dormire,* une lettre à l'écriture impériale et très héraldique :

On me dit, proclame-t-elle, que vous êtes à Paris, auprès de notre héroïque défenseur, et j'ai grande envie de vous voir. Vous donnez votre belle volonté et votre franche ardeur, non plus à la *Ville morte,* mais à la ville vivante, qui ne fut jamais si merveilleuse. Je n'ai pas voulu la quitter. Je vis de sa fièvre puissante ; et il me semble qu'elle se révèle à mon esprit tout entière pour la première fois. Chaque jour elle devient plus grande, comme cette Tour, fondée par Charles le Chauve et inachevée, que les Normands, le lendemain de leur assaut furieux, virent accrue d'un étage et augmentée d'un troisième rang de meurtrières. Le cœur d'Eudes se renouvelle en Gallieni.

Je vous envoie aujourd'hui un messager sûr pour vous demander un sauf-conduit qui me permette de sortir du Camp Retranché de Paris en automobile. J'en userai avec la plus grande discrétion, et je m'engage, sur mon honneur, à n'écrire — sur ce que je pourrai voir — que des impressions de poète et d'un poète qui a fait de la France sa seconde patrie bien-aimée. Je vous remercie, mon cher ami, et je vous serre les deux mains très affectueusement.

Votre GABRIELE D'ANNUNZIO.

Et j'aime, le surlendemain, à recevoir de la même plume, dressée chez nous en glaive latin de mâle allure, l'excès d'un compliment lyrique. Il prétend me décerner la palme « d'un homme d'action et d'autorité, qui ose concilier l'inconciliable ». Il faut croire que j'aurai, une fois de plus, outrepassé tous mes pouvoirs et bravé les rigueurs formalistes de quelque règlement impérieux. On finira par me « limoger ».

Le 12 septembre, le généralissime (par une dépêche de la veille au soir) replace directement sous ses ordres l'armée victorieuse du général Maunoury. Elle était depuis le 2 septembre sous le commandement direct du gouverneur de Paris. Il avait, à l'heure décisive, su en faire l'instrument premier de notre salut.

Quand, le lendemain, 13 septembre, l'armée Maunoury et les Anglais eurent atteint l'Aisne et débordé Soissons reconquis, ils se heurtèrent à la formidable défensive des nouvelles positions ennemies, terrées puissamment sur la rive droite et armées d'une artillerie de place forte.

— En voilà pour six mois de siège ! dit le général Gallieni

en apprenant l'arrêt de notre poursuite devant ce mur bastionné.

Il ne pensait guère alors être si fort au-dessous de la vérité.

*
* *

MM. Briand et Sembat sont arrivés de Bordeaux. Ils ont, en retrouvant Paris, reconquis le sourire, la joie aussi. La victoire les enchante. Tous ses détails les passionnent. L'infléchissement brusque de von Klück vers le sud-est livre peu à peu ses raisons profondes à leur sagacité : le chef allemand *savait !*

Il savait que nos armées allaient se reformer derrière la Seine; il connaissait, à cet égard, l'opinion commune de tous les états-majors à notre droite. Paris, coupé des autres armées, insuffisamment muni de troupes, devait être pris sans grandes difficultés. La Ire armée prussienne se hâtait pour écraser nos arrière-gardes au passage de la Seine. Le réseau serré de l'espionnage ennemi avait intercepté les ordres du général en chef, ce qui éclaire et explique la « faute » de von Klück. Il avait compté sans Gallieni.

Nos deux Ministres sont entrés gravement chez le Gouverneur. Une demi-heure d'entretien. Ils en sortent épanouis. A mes questions indiscrètes ils répondent avec une gaité rassurée. Le soldat « ambitieux », le chef populaire ne leur fait plus peur du tout. Ce n'est pas encore celui-là qui fera un coup d'État contre Bordeaux, ombrageux et défiant ! Sa simplicité tranquille, sa franchise un peu rude ont définitivement gagné l'estime des deux fins psychologues du Cabinet ; M. Viviani les avait d'ailleurs édifiés à ce sujet. A M. Doumer lui-même ils serrent la main avec une confiance neuve.

La délégation du Gouvernement en mission à Paris demande à visiter les champs de bataille de l'Ourcq en compagnie du Gouverneur. Allons-y !

Direction : Villers-Cotterets, où le général Maunoury, nommé grand-croix de la Légion d'honneur, va recevoir l'accolade du Chef et les félicitations des deux Ministres.

A toute vitesse, — « J'espère que vous échapperez aux

coups de l'ennemi, dit tranquillement le Garde des sceaux; mais à un accident d'auto, c'est beaucoup moins certain ! » — nous gagnons les routes tragiques, encore obstruées à demi d'équipements souillés, d'armes brisées et de cadavres. La corvée des morts, insuffisante en nombre, parcourt les chaumes et les champs de betteraves; partout, des bûchers de paille, de branchages et de chevaux tués fument, sinistres et puants, sous le ciel d'immuable azur. Sur divers points, devant des amoncellements de morts inabordables, des escouades de pompiers parisiens, munis de masques et de gants de caoutchouc, sont venus se dévouer et assainir d'atroces charniers.

La forêt de Villers-Cotterets, sournoise et dense comme aux temps où des rois déments y subissaient des hallucinations féodales, est, assure-t-on, infestée de uhlans égarés qui fusillent les passants pour les détrousser et se ravitailler. Nous n'y croirons qu'en apprenant, quelques jours après, la mort du général Bridoux, assassiné ainsi avec ses officiers, en automobiles, entre deux futaies impénétrables.

Au quartier général de la VI[e] armée, une cérémonie très simple, dans un salon bas encombré de cartes, émeut profondément les rares témoins de la scène que personne n'a prévue. Maunoury reçoit l'écharpe des mains du Gouverneur et, tremblant un peu de joie et de fatigue, après sept jours de combats sans repos, sans sommeil, nous dit très simplement :

— Quelques kilomètres à peine séparent, en cette région, deux bourgs pour moi inoubliables : le premier, où j'ai reçu la croix de chevalier en 70, et celui-ci, où m'est, également en bordure du champ de bataille, décernée la plus haute dignité dans l'ordre national.

— Oui, répond M. Briand; mais, cette fois, c'est après la victoire. Général, permettez-moi de vous embrasser, moi aussi, au nom du Gouvernement, qui vous admire et vous remercie.

Le canon tonne toujours vers le nord; nos troupes sont aux prises, dans la vallée de l'Aisne, avec l'ennemi en train de se retrancher. Au retour, sur la route de La Ferté-Milon, nous arrêtons nos voitures devant deux fantassins allemands,

couchés l'un sur l'autre, vers le bas côté. Ils sont là depuis quatre jours, coiffés, vêtus et guêtrés d'un gris sale, délavé encore par six semaines de campagne. Une mare de sang figé rougit le sol, sous leurs têtes. Ils ont été, pendant la déroute, tués à coups de pistolet — leurs blessures identiques derrière la tête le prouvent assez — par quelque officier exaspéré de les voir détaler sans pouvoir arrêter leur fuite.

La corvée des zouaves est passée souvent auprès d'eux sans les ensevelir; ils sont là, comme deux voleurs de grand chemin, surpris en maraude et exécutés. Il faut donner l'ordre formel de les enterrer; l'arrière-garde affectait de les conserver en épouvantails, en témoins accusateurs aussi.

Nous rentrons par la région nord où, le matin, les Ministres ont au passage félicité le sénateur sous-lieutenant Sarraut de la belle tenue de ses hommes, acharnés à terminer au plus tôt leurs tranchées de première ligne.

MM. Briand et Sembat repartent pour Bordeaux; ils laissent entendre volontiers qu'ils vont y dissiper quelques légendes, y détourner aussi quelques « résolutions ». Le général Gallieni — il n'a pas l'esprit politique et est bien résolu à s'en passer — n'entend peut-être pas toute la pensée de nos Ministres; décidément, il ne sera jamais dictateur.

Gabriel d'Annunzio m'écrit :

Je reviens des champs dévastés. J'ai vu de si misérables choses que mon cœur en est empoisonné horriblement. Je repars pour la ligne de bataille et viendrai vous voir á mon retour. Je veux peindre un portrait en pied de cet Homme et aurais besoin d'en causer avec vous.

Nous passons la journée du dimanche (13 septembre) à visiter les installations sanitaires des blessés, le Val-de-Grâce, Saint-Martin, l'hôpital américain de Mme Vanderbilt, boulevard d'Inkermann, à Neuilly. Partout, une émulation croissante organise la guérison de nos soldats; les Allemands eux-mêmes sont traités avec une sollicitude qui détend leurs faces brutales; seul, un capitaine prussien, gravement atteint et entouré de soins exceptionnels, serre les dents et nous crie un « jamais ! » exaspéré quand l'infirmière hasarde, devant lui, qu'il n'y a plus là que des blessés et plus tard « des amis » !

A quoi l'inspecteur général Février, bon géant, souriant et calme, objecte que la dame charitable était peut-être allée un peu loin.

Il ne nous reste qu'un nombre infime de voitures et surtout d'infirmières bénévoles. Les centaines de belles dames, en somptueuses limousines, dont les voiles pittoresques, multicolores et les cornettes de chez le bon faiseur pavoisaient, en août, nos avenues et le Bois lui-même aux heures encore élégantes, ont disparu comme par enchantement. Le colonel Chèvramiel, coupant ironiste, nous affirme que la saison des chasses les a, par habitude, rappelées à la vie de château. Celles qui nous restent, élèves sublimes de M[lle] Génin, sont tout simplement admirables; nous avons gagné en qualité ce que la quantité, dispersée aux approches de von Klück, nous avait ravi. On nous écrit de Bordeaux que nos Parisiennes se multiplient, sur la rive gauche de la Gironde, en démarches fiévreuses pour fonder des ambulances et y obtenir des blessés — « intéressants ! » grommelle entre ses dents le terrible colonel. Mais on sait qu'il déteste les femmes — ce qui n'est rien — et même qu'il les méprise — ce qui est plus grave.

Tout l'après-midi, j'ai emmené Paul Doumer, le capitaine Bricard et le lieutenant Blétry sur les champs de bataille, plus au nord de la ligne de l'Ourcq, de Marcilly à Acy-en-Multien et sur les ruines, fumantes encore, de la ferme Nogeon, dans la région où se sont le plus atrocement amoncelés les tués de nos héroïques divisions d'infanterie.

C'est la première fois que mes camarades sont en présence des hécatombes de la Guerre ; ils en sont diversement impressionnés. L'accoutumance se fait vite ; la mienne n'a encore que quelques jours : déjà, une sorte de fatalisme, d'indifférence apparente devant les morts pourrait faire penser que nous manquons de cœur. Mais la vie humaine n'a plus, maintenant, le prix qu'elle cotait avant la Guerre ; on vengera nos héros tués. C'est le plus pressé. On les pleurera ensuite, dans l'équilibre et le calme de la paix.

A l'ouest d'Acy, sur le plateau, dans les chaumes immenses où l'on n'a pas eu le temps d'enlever les meules de paille, nos petits fantassins sont couchés, le visage contre terre, sous le

sac qui les écrase. Alignés à perte de vue, ils jalonnent et racontent l'assaut de la ferme Nogeon : les régiments se sont rués à travers champs, en bataille. Les mitrailleuses ennemies les ont fauchés par grappes, sans rompre leur alignement. Les fusils, baïonnette au canon, gisent encore sous leurs corps que le grand soleil a démesurément gonflés ; tuméfiées et noires, les joues et les nuques sont comme boursouflées : sous le vent des cadavres, on perçoit l'atroce, la fade, l'inoubliable odeur de pourriture et de mort.

Aux abords de la distillerie détruite, les tranchées ennemies s'entre-croisent ; elles sont à demi comblées d'éboulis tragiques d'où sortent encore les bottes des morts mal ensevelis ; la corvée de l'arrière est déjà passée, avant les fossoyeurs du régiment d'Afrique. Sur la poitrine des lignards français un petit paquet est noué avec les cordons de chaque plaque d'identité : les papiers, les lettres, les reliquaires naïfs trouvés dans les poches ou les sacs. Quand on poussera les corps dans la tranchée béante qui sera leur dernier asile, les fourriers classeront ces archives sommaires pour les restituer aux familles.

Ailleurs, à l'abri des boqueteaux voisins, des blessés se sont traînés pour mourir ; une infirmerie de bataillon a laissé là de tragiques vestiges. Un des morts, le ventre nu, comprime encore à deux mains, sur sa blessure invisible, son pansement individuel : il a expiré en essayant de se soigner selon les prescriptions réglementaires. Il a les yeux révulsés et s'adosse encore au tronc d'un arbre ; sous les paupières à demi closes commence à fluer la luisance affreuse des prunelles décomposées.

Au coin d'un fossé, loin des routes et des regards, un tas de cadavres comble la coupure ; des papiers épars et saccagés, des porte-monnaie déchirés, retournés et vides prouvent que cette nuit, sans doute, il y a quelques heures peut-être, de sinistres rôdeurs ont osé se glisser sous la haie pour venir détrousser les morts. Cette profanation serre le cœur, nous met aux yeux des larmes de colère et de honte ; la main cherche la crosse du revolver. Comme un chien enragé, nous tuerions sans remords le maraudeur surpris.

Autour de la ferme Nogeon incendiée, criblée de balles, les morts se multiplient ; l'un d'eux, assis contre le portail de fer, entr'ouvert et troué comme une écumoire, semble garder encore l'entrée ; il faut l'enjamber à demi pour entrer dans l'énorme cour où bûchers fumants, charniers et décombres croulent pêle-mêle autour de nous. La maison du fermier — intacte comme par miracle — ouvre ses portes et ses fenêtres sur des spectacles d'horreur. Des blessés ont arraché les matelas des lits pour y mourir ; ils sont là, les yeux grands ouverts sur les poutrelles vernies des plafonds, comme s'ils rêvaient encore dans une sorte de sommeil halluciné. L'un d'eux, qui s'est débattu et a glissé en travers du seuil, serre convulsivement ses deux poings vigoureux de tâcheron cultivateur.

Nous évaluons à un millier environ les morts français qui sont couchés encore autour de cette tragique ferme Nogeon, fortin culminant de la plaine.

Au retour, sur la route de Varreddes et de Meaux, c'est déjà le pillage des amoncellements de douilles et de paniers allemands par tous les curieux du pays : charrettes et chevaux, cyclistes et passants dispersent et emportent les cartouches entières du canon de 77, les porte-obus, les gargousses et jusqu'aux énormes projectiles bleus et gris de la grosse artillerie prussienne.

Une boulangerie de campagne arrêtée en pleine action, à droite de la grand'route, offre un singulier spectacle : des centaines de sacs de farine, debout, béants, abandonnés, s'étayent les uns aux autres ou, culbutés, jonchent le chaume de tas neigeux. Plus loin, des bœufs errants, troupeaux de l'intendance allemande échappés aux gardiens pendant la panique, meuglent longuement vers les étables d'alentour.

Le lendemain, les sacs et le bétail épars nous ont paru diminués jusqu'à disparaître ; je crois bien que nos services ont fermé les yeux : de pauvres paysans français, ruinés par l'invasion, auront, je l'espère, profité de l'aubaine — et non les abominables mercantis rôdeurs du champ de bataille.

Dans les pâtis, à droite et à gauche de la route, des chevaux blessés ou fourbus, immobiles, nous regardent passer ; ils

n'ont plus la force de manger. Ils agonisent, debout, exténués, incapables de lever la tête et de fuir devant la mort.

Trois jours durant, nous sommes passés, au fond d'un ravin, près d'un caisson allemand brisé, devant un grand cheval poméranien, arc-bouté au bord de la route et immobile. Blessé, sans doute, il demeurait inerte, insensible à tous les bruits. Le second jour, au même endroit, toujours debout, la croupe toutefois accotée à un arbre, il nous avait semblé guérissable; un passant charitable avait mis à terre devant lui un couffin d'orge et d'avoine.

Le troisième jour, le malheureux animal, couché sur le bord de la route, tendait encore, au-dessus de sa provende intacte, une tête suppliciée. Un des nôtres a eu pitié de lui, s'est arrêté et l'a achevé d'une balle dans la cervelle.

On vient nous affirmer que l'opinion publique, avide de représailles contre les geôliers des nôtres en Allemagne, demande impérieusement à voir défiler des prisonniers boches dans Paris. Renaudel, consulté par le général Gallieni, le détourne de céder à cette humeur barbare; il n'a aucune peine à le convaincre. Nos prisonniers, évacués sur la Grande Ceinture, gagnent leurs camps sans traverser Paris.

Le 15 septembre, chargé de visiter Soissons bombardée par les Allemands, j'emmène, par un temps radieux, le médecin inspecteur général Février, directeur du Service de Santé du Camp Retranché; Paul Doumer et l'aimable capitaine Cambefort nous accompagnent, pour fixer les conditions éventuelles de notre ravitaillement en cas de nouvelle ruée sur Paris.

A Villers-Cotterets, la gendarmerie de l'arrière nous recommande la prudence : des patrouilles de uhlans égarés continuent à battre les bois et à y signaler leur présence par des meurtres. Tous nos chauffeurs sont armés; ce sont des hommes mûrs et des chasseurs dans la vie civile. Au besoin, chacun de nous tirerait fort proprement contre les maraudeurs ennemis; c'est encore la chasse à la grosse bête.

Nous avons traversé la forêt sans la moindre aventure; en arrivant à Soissons, au passage à niveau qui coupe la route, on nous conseille de filer vite : les batteries prussiennes

ont repéré l'endroit et y canonnent les automobiles qui ne passent point à toute vitesse.

Nous rencontrons des prisonniers allemands, encadrés de territoriaux ; un étonnement sans bornes d'être captifs et, peut-être, battus se peint sur la face rougeaude des sous-officiers ennemis. Au passage, ils saluent vivement, obséquieux, avec la terreur visible d'être maltraités.

Soissons, sous la mitraille, est beaucoup moins désert que nous ne le pensions ; nombre d'habitants, plus ou moins installés dans leurs caves, voisinent de maison à maison ; des boutiques sont ouvertes, entre les demeures écroulées. Des femmes, des enfants circulent au ras des murs, avec une insouciante bravoure déjà trop accoutumée au danger.

Pourtant, les victimes sont nombreuses dans la population civile ; une heure avant notre arrivée, une femme et sa petite fille ont été broyées par un obus à la porte d'une boulangerie ; d'autres sont écrasées sous les décombres des maisons détruites. Nous abritons de notre mieux les autos dans une rue étroite et haute, et nous voici partis, à pied, vers la sous-préfecture et la mairie. De loin en loin, un mugissement sourd annonce, dans le ciel, la chute proche d'une « marmite » ; elle éclate ensuite à grand fracas sur une place, à l'angle d'une maison, sur une toiture défoncée ; un vacarme d'écroulement et de débris de fonte projetés en trombe suit, le plus souvent, l'explosion. Des gamins courent audacieusement vers le point de chute, tandis que retombent de toutes parts des plâtras et des gravats, dans un nuage de suffocante poussière.

Derrière la mairie, où se multiplient les aides de Mme Macherez, les quais sont déserts, sur la rive gauche de la rivière. Deux ponts effondrés barrent le courant, plongent et reparaissent, disloqués. Une frêle passerelle improvisée réunit les deux bords ; devant nous, derrière des quinconces encore verts, crépitent les salves de mousqueterie des tirailleurs, engagés avec les avant-postes ennemis. Le canon, brutal, tonne contre les nôtres et détruit par morceaux les rampes encore praticables des ponts écrasés. Une énorme marmite éclate à deux cents pas, avec une gerbe volcanique et noire ; mon chauffeur qui, non loin d'elle, harponnait sur la berge, entre deux cadavres

allemands, un superbe casque d'officier, s'affale, étourdi par le choc ; puis, se relevant avec une prestesse d'acrobate, il détale vers nous à toutes jambes, en rapportant son trophée.

Autour de nous, sur la berge, des pans de toile, des vêtements épars et des tapis de selle bossellent le sol : sous chacun, un zouave tué se pelotonne, la main crispée sur la cartouchière pleine, le fusil au poing gauche. Ce sont les tirailleurs d'hier, abattus par l'ennemi, dissimulé derrière les talus de la rive droite. On n'a pas eu le temps de les relever ; quelques-uns sont allés mourir au pied du mur d'une église dont tous les vitraux ont volé en éclats, sous la mitraille.

Des éclopés se traînent vers nous, nous dépassent ; Paul Doumer les interroge : ce sont des soldats du régiment où l'un de ses fils est officier de liaison ; ils ont vu, il n'y a pas un quart d'heure, galoper le jeune lieutenant de l'autre côté de la rivière. Le père, heureux et fier, voudrait bien le rejoindre ; mais les balles sifflent dans les hautes branches des peupliers, nous contraignant à nous abriter. Sous son képi de divisionnaire, le Dr Février ne perd pas un pouce de sa haute taille ; son sourire ne se dément pas. Nous sommes épiés par les blessés ; quelques badauds, blottis sous un porche, nous regardent traverser la zone dangereuse, avec la coquetterie un peu vaniteuse de nous y attarder sans nécessité. Un obus allemand écorne la culée du pont de ciment armé et claque bruyamment à notre gauche. De l'autre côté de la ville, nos batteries ripostent, sous Saint-Jean-des-Vignes, à un adversaire invisible. Nous traversons les rues ; le sous-préfet, en tenue noire et argent, nous rencontre et salue notre sénateur, qui chemine au milieu de la rue, avec une crânerie, ma foi, jolie à voir. Une jeune fille aux tresses blondes, les yeux clairs dans un visage de fleur, bat des mains et crie :

— Vive M. Doumer !

Le président répond d'un geste et s'exclame : c'est l'enfant d'un de ses électeurs ; il la reconnaît et la gronde gentiment de s'abriter si peu. Elle a quinze ou seize ans ; toute la race de France, élégante et courageuse, douce et tendre comme ce bel après-midi d'automne, resplendit en elle et nous accompagne d'un vœu émouvant de bon accueil.

L'une des flèches de Saint-Jean s'ajoure d'un trou d'obus. Au bas d'une pente boisée, une batterie de 75 claque sec et tire par section sur la crête opposée; les Allemands ripostent au jugé; ils n'ont pas encore repéré nos canons, à travers les arbres : leurs obus s'égarent dans les branches et se perdent vers les maisons de la route voisine, sans réussir à en chasser une lavandière qui étend son linge au bord de la haie.

L'inspecteur général Février s'amuse à ramasser des éclats d'ogive encore chauds : il en admire tranquillement les cassures brillantes comme un minéralogiste qui tomberait soudain sur un caillou rare. Sa tenue et sa taille l'exposent plus que les nôtres; il s'en amuse sans forfanterie et ne se hâte pas de nous suivre.

La nuit tombe; sur la crête de Pasly, en face de Soissons bombardée, on voit se réverbérer en éclairs, sous les nuages bas, les coups de canons allemands.

Nous avons voulu rentrer par Senlis saccagée, où fument encore, nous dit-on, les décombres des maisons incendiées par les Barbares. La nuit est d'un noir d'encre; nos phares d'autos rompent violemment les ténèbres et font, loin devant nous, surgir de l'ombre des fantômes qui semblent se ruer sur nous du fond de la brume...

Soudain, c'est le squelette noirci d'une maison incendiée, puis deux, puis d'autres : nous sommes dans la rue principale de Senlis martyrisée. A nos appels, personne ne répond; la ville est déserte et morte. Un écho tragique se lamente sur notre gauche, répercutant, sinistre, nos coups de trompe. Plus loin, entre deux tas de décombres noircis, une voiture d'ambulance est échouée, sans lumière; les deux mécaniciens se sont efforcés en vain de réparer leur panne : ils transportent un lieutenant blessé, mort peut-être, recueilli dans une ferme écartée et acheminé sur Paris au petit bonheur.

Sous la conduite de l'inspecteur général Février, nous dégageons l'officier; il est muet, prostré, sans blessure trop grave toutefois. Un passant — l'adjoint au maire — enfin attiré par nos appels, nous guide vers l'hôpital, où nous transportons le lieutenant Naquet. Nous apprenons les détails de

l'assassinat de M. Odent, fusillé par les Boches terrifiés d'une salve lointaine et sans péril. A la lueur des phares, la rue saccagée de Senlis, où fument encore des amas d'escarbilles incandescentes, nous laisse entrevoir des spectacles d'horreur.

En les racontant, le lendemain, à Gabriele d'Annunzio et à François Flameng, nous leur donnons l'ardent désir de voir Senlis en ruine ; ce qui nous a valu deux pages saisissantes, une description tumultueuse et une émouvante aquarelle.

Dans l'Aisne, en Champagne, dans l'Argonne, des combats opiniâtres enchevêtrent, front contre front, les lignes des tranchées ennemies. De jour en jour, les Allemands s'incrustent, s'enfoncent, s'enracinent plus avant dans la terre. De Noyon au nord de Verdun, les deux armées s'affrontent sans intervalles et s'assiègent mutuellement.

Autour de Reims et de Soissons, une violente canonnade roule sans discontinuer sous le ciel ; mais Paris, rasséréné, presque insoucieux, demande impérieusement à vivre ; les familles reviennent une à une, ramenant leurs écoliers. MM. Delanney et Laurent, MM. Liard et Mithouard se réunissent chez le Gouverneur pour obtenir de lui la rentrée des écoles. La théorie du Général est inverse de la leur : le moins de monde possible dans Paris, en cas de retour offensif de l'ennemi ! C'est notre plan militaire. Il faut, néanmoins, céder au civil. Les Allemands ont beau n'être qu'à quatre-vingt-dix kilomètres de la capitale, elle est contrainte de rouvrir toutes ses portes aux Parisiens exilés. Ils n'admettent aucun conseil de prudence ; un instinct supérieur les avertit, semble-t-il, que tout retour torrentueux des Boches est impossible : la peur des zeppelins, dont on commence à parler beaucoup, les divertit. Pour un peu, ils souhaiteraient leur venue afin de les voir de près.

Rue Favart, hier et aujourd'hui, 18 septembre, des « abonnés » sont venus demander quand on rouvrirait ! Et des machinistes de la Maison passent des heures dans la rue à attendre... les événements.

Un coup de téléphone me prévient, dans mon bureau, que l'ambulance allemande de Lizy-sur-Ourcq est encore en armes. Laissée à sec, dans les écoles du village, par la retraite des

Allemands, abandonnée et coupée de ses troupes, cette ambulance se trouve prisonnière de guerre avec cent cinquante blessés légers, des majors, trois infirmières françaises tour à tour captives et délivrées par les fluctuations de la bataille. Pour la garder, je n'y trouve que trois gendarmes des services d'arrière, assez mal rassurés dans leur isolement.

Nous avons visité les salles puantes et mal tenues; une odeur de gangrène pourrit l'air; des mouches bourdonnent, au dehors, sur la pelouse où des membres amputés sont dressés en bûcher cubique, avec un soin affreux et un mépris manifeste de toute désinfection. Le major Davidson, qui parle français, opère à tour de bras et n'a, paraît-il, pas eu le temps de faire enfouir les atroces débris humains! Nous donnons des ordres et, après avoir constaté le grand nombre des infirmiers boches et de leurs blessés valides, nous nous replions sur un poste de forestiers voisins, d'où nous envoyons un premier renfort à nos trois gendarmes, de moins en moins rassurés.

Les infirmières françaises voudraient nous suivre; mais un capitaine des nôtres agonise encore dans un pavillon; il sera mort ce soir. Demain, nous ferons relever nos petites croix-rouges : il ne faut pas que les derniers regards du héros mourant voient se pencher sur lui des faces de diaconesses du Brandebourg.

Reims est bombardée, la cathédrale en flammes. Son toit s'écroule sur les combles. Un cri d'indignation et d'horreur éclate dans Paris à l'annonce du sacrilège. Je revois la forêt vivante des statues, des piliers et des clochetons de l'incomparable relique; dix mois, j'ai vécu dans son ombre des heures inoubliées; je l'ai aimée comme un livre favori et explorée, heure par heure, avec une ferveur de pèlerin qui retrouve on ne sait quels ressouvenirs ataviques dans ses recoins d'ombre pensive, sous la lueur errante des vieux vitraux.

Après Louvain, c'est donc Reims, — après la bibliothèque et le musée, c'est la cathédrale qui avait défié les âges... L'histoire recommence : les Vandales et les Huns sont découplés sur nous — en plein vingtième siècle! Une ère nouvelle de haine s'ouvre parmi nous : en voilà pour des siècles de malédiction contre les Barbares!

Le 20 septembre, nous repartons vers Soissons, toujours bombardée ; j'ai emmené le sous-lieutenant Sarraut, qui frémit d'impatience sur le front nord de Domont depuis que l'ennemi s'en est éloigné à toutes jambes. Saint-Alary est le fourrier de l'aventure.

Le duel d'artillerie fait rage sur notre gauche ; nous patrouillons dans la ville où se sont, en quelques jours, multipliées les dévastations. Pas une rue qui n'ait ses maisons éventrées, ses victimes et ses martyrs. A la mairie, nous rencontrons M[me] Macherez ; le préfet, M. Leullier, nous invite à prendre le café dans le réduit où il prétend s'abriter des marmites boches ; une caisse d'emballage lui sert de table ; dans un coin, un lit de paille, pour les siestes fortuites que pourraient laisser les intervalles capricieux du bombardement.

Le combat, ce jour-là, semble se poursuivre en demi-cercle autour de Soissons. Nous voudrions en distinguer les phases et nous montons, guidés par le préfet, blanc de plâtras et de toiles d'araignées, l'échelle raide du clocher de la cathédrale. Écorné par quelques obus, il ne nous offre plus qu'un perchoir périlleux et, d'ailleurs, sans utilité : du haut des flèches, on n'aperçoit rien de la bataille qui se déroule à contre-pentes, derrière les collines fumantes, zébrées çà et là de fulgurations rouges.

Des troupes manœuvrent, dans les bas-fonds, pour gagner, en se défilant, les hauteurs labourées par des éclatements générateurs de gerbes sombres. Nous déjeunons dans un chemin creux, derrière un rideau d'arbres ; jamais nous n'avons eu, depuis la mobilisation, un semblable appétit. Il fait bon vivre, l'air frémit comme un essaim d'abeilles ; nous ne voulons voir ni les convois de blessés qui passent sur la route, ni la corvée des morts qui se porte, en hâte, vers quelque tranchée où l'attend sa noire besogne. Le vacarme du combat déferle jusqu'à nous ; des prisonniers hagards nous jettent, au passage, un regard de haine et de famine. Nous rapportons des armes boches, une baïonnette de sous-officier au dos en dents de scie, une arme abominable, malgré les affirmations hypocrites des Boches qui ne l'ont, disent-ils, destinée qu'à scier du bois !... Pourquoi l'avons-nous, dès lors, arrachée au fusil où,

rouge encore de sang français, elle était solidement adaptée en baïonnette de charge?

Nous avons, en rentrant, admiré les services, prévoyants et sûrs, organisés par l'intendant général Burguet. Il aura été le meilleur des auxiliaires du Gouverneur : les tâches formidables de notre ravitaillement ne l'ont jamais dépassé. Il a su négliger les paperasses et installer l'ordre et l'initiative dans le désordre et l'inertie des premiers jours.

Burguet a résolu des problèmes réputés insolubles : en temps de paix, les effectifs du G. M. P. à ravitailler étaient de quarante-cinq mille hommes et de dix mille chevaux. On avait prévu le triple pour le temps de guerre. Or, nous assurons, en moyenne, la subsistance de deux cent soixante-dix mille hommes et de quarante mille chevaux.

Là ne s'est point bornée la tâche de l'admirable organisateur. En août dernier, l'intendance de Paris recevait plus de cent demandes de ravitaillement en une seule nuit et par dépêches pressantes. L'intendant général Burguet a tout créé et tout improvisé. Il a même, comme par loisir, encouragé la main-d'œuvre civile bénévole, si bienfaisante et si utile à tous égards; son impulsion arrive à faire travailler pour l'armée, à Paris, cent cinquante œuvres, employant soixante-cinq mille ouvrières.

Lundi, 21 septembre. — Je devais, ce matin-là, commencer, à l'état-major de l'artillerie, aux Invalides, mon quinzième stage d'officier de complément!... La Guerre m'avait mobilisé avant l'heure; et, cette fois, le stage durera des mois, peut-être des années.

Je passe rue Favart sans m'y attarder : une de mes pensionnaires est à ma recherche; elle a le tort d'être vêtue en infirmière-major et je me refuse à l'affronter dans cette tenue, vénérable uniquement au chevet des blessés; dans la rue, à moins de nécessité impérieuse, elle scandalise les passants. Après la Guerre, nous ferons la statistique des « infirmières » qui auront porté le costume par snobisme, sans avoir soigné les blessés, heureusement pour eux. Il est vrai que la gloire des autres effacera jusqu'au souvenir de ces indésirables poupées.

Nous aurons, en effet, connu deux catégories d'infirmières : les unes — la majorité — sublimes de courage, de dévouement et de modestie, n'ont pas crié leurs noms ; sous la cornette laïque, elles ont tenu à demeurer presque anonymes : l'admiration enthousiaste des blessés et des chefs les a fait connaître quelquefois. Les autres, moins nombreuses, mais infiniment plus retentissantes, se sont peut-être dévouées aussi ; elles ont seulement exigé d'être payées en réclames et en certificats. Elles méritent moins que les autres notre respect et nous les avons trouvées moins admirables : ce sont les « m'as-tu vue en infirmière ? » de la Guerre. Les larmes attendries qu'elles ont, parfois, su nous arracher — car, somme toute, elles ont été, elles aussi, de bonnes Françaises — étaient assez souvent ironisées d'un sourire. Le monde et le théâtre n'ont pas manqué d'en compter quelques-unes, le théâtre, bien entendu, infiniment moins que le monde. Il y a, d'ailleurs, des professionnelles du théâtre dont on ne sait jamais très bien si elles sont plutôt des virtuoses de la scène que des mondaines ; elles aiment à garder, dans la vie, cette imprécision. Et, d'avoir voulu confondre ces deux avatars incompatibles, elles ont toujours raté les deux situations à la fois. Il n'y a, au théâtre, que les anciennes vraies femmes du monde qui soient résolues à ne jamais le redevenir. Les filles de concierge que leur talent a élues artistes professionnelles sont à peu près les seules qui soient affolées de mondanités, de fausses élégances, de distantes respectabilités : un homme qui joue au polo, fût-il le fils d'un marchand de lorgnettes, leur apparaît, pourvu qu'il soit riche, comme un génie supérieur de l'art, de la mode et du bon ton. Elles font, en revanche, assez peu de cas d'un musicien, d'un peintre ou d'un écrivain de talent, à moins qu'il ne joue au polo et ne soit, dans les cinq à sept des comtesses de fraîche date, vêtu comme Brummel, snob comme un personnage de Gustave Guiches et presque aussi opulent qu'un nouvel enrichi dans les fournitures de guerre.

Nous sommes allés au poste de commandement du général de Castelnau, commandant la IIe armée ; c'est dans la banlieue de Clermont-d'Oise, dans une usine neuve où le Quartier général est comme en vitrines. La vie y est calme et labo-

rieuse ; de temps à autre, une auto arrive en trombe, portant des nouvelles du front : les chauffeurs content des prouesses, annoncent surtout des victoires ; leur optimisme exubérant fait du cent à l'heure, et bien au delà. Les officiers, beaucoup plus froids, déplient des cartes sous les yeux des chefs ; déjà, des directives se dégagent pour nos deux patrons, — les mêmes, car ils sont un peu de la même école de décisions nettes et ne s'embarrassent pas de précédents historiques : seules comptent pour eux l'heure qui s'offre et l'occasion qu'elle apporte avec elle.

A Creil, au retour, nous élongeons la berge des ponts sautés : en amont, une passerelle, sur des gabares, réunit les deux rives ; des ouvriers, militaires et civils, s'activent sous la conduite d'un officier territorial, précis et autoritaire : c'est l'ingénieur Philippe Bunau-Varilla. Il ne s'obsède pas de dimensions réglementaires ni de matériaux à la mesure du manuel ; il improvise et réalise avec une promptitude d'explorateur civil, qui retrouve au bord de l'Oise des souvenirs américains.

A Paris, nous commençons à souffrir de rancunes sourdes : on nous en veut d'être restés et d'être encore là, d'avoir fait, aux heures tragiques, le sacrifice de notre liberté, de notre vie peut-être. Tracasseries et paperasses d'état-major : quinze jours d'arrêt à celui de nous qui a contresigné un ordre du Chef, autorisant les journalistes italiens à visiter « nos » champs de bataille de l'Ourcq ! La punition est inacceptable : le Général l'annule d'un trait de plume en haussant les épaules.

Une censure opérant on ne sait où caviarde déjà les allusions directes au rôle de Paris et de son armée. Personne n'a, paraît-il, le droit d'avoir contribué à gagner la bataille en dehors du G. Q. G. de Sainte-Geneviève, de deux ou trois ministres et des somnambules extra-lucides de l'État-major. Le Chef, souriant, classe ses ordres et ceux qu'il a reçus ; défense nous est faite de répondre aux inénarrables romans chez la portière des historiographes improvisés : l'heure et le jour viendront quand il faudra. Nous sommes, dès maintenant, résolus à lire avec une foi muette les comptes rendus « authentiques et complets » des opérations militaires du 6 au

13 septembre, d'où le nom de Gallieni est escamoté avec frénésie. Paris, toujours averti et sensible, s'amuse énormément de ces procédés à la Loriquet.

Notre ministre des Beaux-Arts nous arrive de Bordeaux; je le munis de deux voitures pour aller visiter Reims. Il ne rêve que plaies et bosses; il a, avec son escorte de journalistes et de dessinateurs, fait prisonniers des Boches que la faim avait chassés de leur bois. Il revient indigné d'avoir vu les ruines de la cathédrale martyre; déjà, il médite des réparations de fortune, capables de nous conserver le joyau ébréché. Je lui annonce mon intention de rouvrir au plus vite l'Opéra-Comique; il me regarde avec quelque stupeur; mais je commence à l'intéresser. Mon état mental, toutefois, ne laisse pas de l'inquiéter un peu.

Les combats ne cessent plus sur le front, entre la Somme et l'Oise, entre Souain et l'Argonne; mais les armées aux prises se terrent, s'enfoncent de plus en plus dans le sol. Notre front tend à s'allonger sans cesse; il se consolide pourtant de jour en jour et défie de mieux en mieux le coup de force qui pourrait le rompre. Reste l'enveloppement de notre aile gauche, gagnée de vitesse par le flot ennemi.

Le G. Q. G. ne tarde pas à nous montrer qu'il y parera le plus aisément du monde en faisant front, pas à pas, jusqu'à la mer. Sans la Manche, qui sait sous quel parallèle se fût arrêté cet inlassable déboîtement?

— La moindre manœuvre sur l'aile débordante eût mieux fait mon affaire! grogne le lieutenant-colonel Rousset.

Il y a des gens qui ne sont jamais contents.

Nous, nous sommes enchantés et déterminés, quoi qu'il arrive, à trouver tout mirobolant. Ce n'est pas seulement notre consigne, c'est notre conviction. Par malheur, on n'y croit pas au G. Q. G.; à Bordeaux non plus. Notre sourire à longue portée exaspère les augures : ils ne peuvent pas, en parlant de nous, se regarder sans froncer le sourcil.

Un labeur énorme arme le Camp Retranché de Paris de formidables défenses. Dimanche, 27 septembre, un taube « survole » la ville, laisse choir quelques bombes, blesse une enfant qu'il faut amputer d'une jambe et tue le doyen des

abonnés de l'Opéra-Comique, un ancien notaire, sur un des ponts de la Seine.

En temps normal, le théâtre jouerait déjà depuis un mois; il est toujours vide. Mais le jour de paye traditionnel l'anime d'un bourdonnement de ruche; la subvention et les frais fixes sont distribués au personnel non mobilisé : il me supplie de rouvrir la Maison, d'assurer la « matérielle » de tous ces braves gens et le pain de leurs familles. Je ne promets rien; on verra... Mais je souffre de l'imprécision de cette réponse : elle n'est pas de mon style. Je ne puis pas avouer que la crainte d'un retour offensif de l'ennemi n'est pas encore bannie de nos préoccupations. Pourtant, nos tournées quotidiennes autour de Paris devraient me rassurer déjà; si nous perdons Chaulnes et Lassigny, submergés d'assauts furieux, notre front se casemate de réduits solides. La Guerre, cependant, est loin d'être finie : Anvers, bombardé, est en péril. De Noyon à Verdun, les meilleures troupes de l'Allemagne nous assaillent sans discontinuer.

La vie, toutefois, reprend peu à peu, de Paris à Bordeaux; l'*Homme Libre* de Clemenceau, ayant désobéi à la censure, est supprimé d'un coup de revers par Viviani; le lendemain, le « Tigre » fonde et publie l'*Homme Enchaîné*. Pour la seconde fois, protestent ses amis, après bien des siècles, Prométhée, cloué sur le roc, secoue ses chaînes et insulte les dieux. C'est beaucoup dire. Le Titan ne faisait pas de calembours.

Les prévisions de Gallieni se réalisent : la ligne de front grimpe sur Arras, nez à nez avec l'ennemi. La Belgique est écrasée : Anvers, investi, se défend de son mieux — ce qui n'est pas assez. Malines est saccagée. Des trains de troupes indiennes traversent la France, de Marseille à Orléans et à Paris, où les taubes, vigoureusement poursuivis par une escadrille pourtant assez médiocrement armée, n'osent plus se hasarder désormais.

Aux Antipodes, les croiseurs allemands du Pacifique bombardent notre Tahiti sans gloire ni vergogne.

Des familles tous les jours plus nombreuses regagnent Paris, qui se peuple davantage chaque matin; un temps délicieux favorise les réinstallations. On a oublié que les Allemands

sont toujours à moins de cent kilomètres; on entend leur canon — et le nôtre — la nuit, du haut de Montmartre. A Chantilly, sur le plateau de Cœuvres, nous allons l'écouter, au cours de nos inspections sur la ligne avancée de nos tranchées.

Je rappelle ma famille, demeurée à Biarritz; elle m'arrivera dans deux jours après avoir traversé en auto une France où, seuls, les gardes civiques de village et les tyranneaux armés des comités de salut public municipaux rappellent les touristes — il y en a encore! — aux réalités de la Guerre et mettent leurs jours en danger : les fusils des gardes nationaux ont parfois la gâchette trop douce et la poudre prompte. Il y a eu des morts.

Anvers est perdu; Arras, bombardé, repousse la cavalerie allemande vers le littoral. Le Président de la République, accompagné des chefs du Gouvernement, vient visiter les travaux du Camp Retranché, les hôpitaux anglais et américains — dont l'agencement et l'outillage sont des merveilles — Cochin et le Val-de-Grâce où nos savants opèrent des prodiges. Viviani, soucieux, se plaint du fonctionnement du ministère de la Guerre, à Bordeaux; je ne discerne pas s'il s'agit des bureaux ou du Ministre. Je note seulement, le mardi, 6 octobre, le désenchantement du président et son premier désir de remplacer son ministre de la Guerre : il m'a beaucoup parlé du général Gallieni; sans le « péril Doumer » — dont personne ne rit, à Bordeaux — mon chef ne tarderait guère à succéder au solitaire Millerand. C'est, du moins, ce que je me figure — avec d'autres.

A Orléans — j'y suis allé au-devant des miens — je rencontre les Hindous, campés à Cercottes; les routes sont encombrées de leurs attelages himalayens, pittoresques et d'un exotisme charmant. Étrange guerre! Elle aura sillonné la Beauce de chariots asiatiques et fondé des villages noirs dans les forêts de l'Ile-de-France.

Anvers capitule le 9 octobre; les Anglais commencent à s'émouvoir. A Londres, les regards se détournent vers nous et quelque anxiété émoustille l'imperturbable flegme britannique, toujours en retard, jusqu'ici, sur la ligne de bataille.

Des dénonciations rocambolesques alarment mon scepticisme : le pont d'Épluches, à l'est de Pontoise, est un des plus importants de la ligne du Nord. Il serait, affirment des rapports multipliés, environné d'espions ; la nuit, les marins de nos péniches armées ont surpris des signaux multicolores autour de lui. Plus de doute : ce sont des espions boches, qui comptent les trains de matériel, de troupes ou d'approvisionnements ! Je me laisse convaincre ; les abords du pont seraient, comme au hasard, commandés par de fausses usines allemandes, abandonnées à la mobilisation... Me voilà parti, en mission du Chef. Ah ! la belle journée, toute luisante de soleil et de tendres lumières !... Hélas ! aucun Rocambole ne hante les parages suspects : il n'y a là que des femmes en villégiature — un peu trop élégantes pour ne pas avoir déplu aux rurales de l'endroit — des vieillards atteints d'insomnies veillant très tard derrière des verrières de couleur, des voisins qui se détestent et qui seraient enchantés de se nuire. Le pont d'Épluches, gardé militairement par le capitaine fléchois Balmitgère, n'est infesté d'aucune bande d'espions boches : nous avons renforcé, autour de lui, les retranchements de l'infanterie, exploré son fourneau de mine, fait déboiser ses abords et les venelles vertes qui mènent à la rivière les lavandières du pays. Personne, cette fois, ne sera, par nos soins, fusillé sous son tablier de fer après un jugement sommaire et les péripéties d'une chasse à l'homme mexicaine et d'un flagrant délit à la Detaille ; le pont d'Épluches est à l'abri d'un coup de main ainsi que d'un épisode de roman-feuilleton. C'est dommage : je m'étais, avec complaisance, préparé à un assaut de brute ; les insaisissables espions boches nous font horreur.

Le dimanche du 11 octobre met Paris en joie : cinq taubes le visitent : quatre morts, quinze blessés et un trou dans les combles de Notre-Dame, spécialement visée par un lieutenant luthérien de Westphalie — « luciférien » rectifie le patriarche gnostique de Montségur, beaucoup plus disciple de Péladan qu'il ne se l'avoue à lui-même.

Nous dînons, le soir, en famille avec le Gouverneur ; il s'irrite d'une stagnation, d'une cristallisation qu'il n'a que

trop prévue; l'un de nous revient du G. Q. G. On lui a « annoncé » la fin de la Guerre pour février-mars :

— De quelle année? interroge le Chef en haussant les épaules.

Le lendemain, chez lui, il nous démontre, carte en mains, qu'une gigantesque guerre de forteresse est commencée sur notre front; et il nous dit, en son réduit d'enfant du lycée qu'il ne quitte jamais :

— Il sera sage de préparer les hommes à l'éventualité d'une seconde campagne d'hiver — puis, s'il le fallait, d'une troisième.

Nous nous regardons : pour la première fois, le Général nous paraît exagérer au delà de toute vraisemblance.

Le 13, les trains d'évacuation nous amènent, en gare d'Aubervilliers, les blessés territoriaux de la région de Doullens, après les combats de Pas et d'Achiet. Des infirmières se multiplient autour des héros silencieux; elles sont, pour la plupart, sublimes de dévouement et touchantes de désordre. Je rentre, le cœur serré : j'ai ramené un blessé au Val-de-Grâce; de là, à Buffon, où il va, durant bien des jours, guéri d'une blessure légère, souffrir toutes les tortures morales et physiques d'une névrite aiguë jusqu'à la rage, mais surtout d'une abominable machination, confessionnelle et bassement politique à la fois : sans la fortuite intervention de la « justice immanente » de mon Gambetta, elle nous ramènerait criminellement, en pleine Guerre, aux pires heures d'une Affaire qui a déjà fait trop de mal à notre pays.

Je constate que l'armée professionnelle n'a rien abdiqué de ses préventions contre les « civils »; ceux-ci ont beau constituer les huit dixièmes des troupes nationales, l'État-major affirme contre eux les préventions et les passions du temps de paix. L'armée nationale de Jaurès existe, par la force même des événements; elle se bat à merveille, mais sans amalgamer, même devant l'ennemi, ses éléments disparates : le « militarisme » des uns demeure irréductible; par bonheur, les autres, garde nationale, chair à canon, sublime ramassis des petits troupiers de France, sont tout simplement en train de sauver la race.

Toute une semaine nous avons visité les confins, très augmentés désormais, du Camp Retranché de Paris; j'ai revu, aux termes des randonnées vertigineuses, la Butte Pinçon et sa section de canons contre les aéronefs, pointés sur le ciel grâce à un dispositif nouveau, les abords des ponts essentiels, gardés par des territoriaux qui montent leur faction devant des lignes de fond, sournoisement abandonnées au fil de l'eau.

A Dammartin, les ruines récentes commencent déjà à se déblayer, dégageant des ustensiles et des meubles centenaires, qui vont survivre encore aux catastrophes. En avant des tranchées continues, dans des terres de toutes les couleurs, les nouvelles positions de combat sont déjà munies d'emplacements de batteries fixes, fortement clayonnées de rondins et de branches. On entend toujours le canon gronder sans cesse vers Soissons, Compiègne et La Ferté-Milon.

Quelques membres du Gouvernement nous arrivent de Bordeaux et déjeunent chez moi. J'entends des doléances neuves, mais déjà très amères : l'union sacrée ne fleurit guère au bord de la Gironde. Pour la première fois, trois de nos ministres parlent de substituer au ministre de la Guerre civil un militaire organisateur; et on me fait longuement raconter la carrière, le caractère et les idées du général Gallieni ; le 19 octobre, je puis annoncer à mon chef, sans trop de témérité, que son destin, un jour peut-être très proche, va l'amener du boulevard des Invalides à la rue Saint-Dominique :

— Moi, ministre ! s'écrie-t-il avec stupeur. Vous me voyez au Conseil, à la Chambre, dans les commissions ?... J'irais parler, durant des heures, sans pouvoir agir ! C'est impossible.

Le Général est sincère; mais je ne suis pas convaincu. Déjà, un travail mystérieux s'ourdit autour de nous; j'en perçois à chaque instant le cheminement peu dissimulé; et, la preuve, c'est qu'une guerre sourde commence contre la popularité croissante du Chef. Les échos de l'Ourcq sont systématiquement « échoppés » dans les journaux. Une consigne savante interdit d'imprimer le nom du gouverneur de Paris; des ver-

sions « officielles » de l'avant-bataille de la Marne sont laborieusement édifiées dans certaines feuilles à inspirations presque nationales.

Tout était *prévu* depuis Charleroi ! Telle est la formule que rien ne trouble, pas même les inflexibles démentis des ordres officiels. Ma foi ! il y a, autour de nous, tant de prophètes d'état-major que le Général signale lui-même à l'un de nos amis mes articles d'il y a trois ans. La Censure n'a rien à y redire et voici le singulier avertissement que je suis passablement fier de retrouver dans les gazettes de Paris :

Ceux qui ont prévu la Guerre.

Notre confrère, M. P.-B. Gheusi, a écrit, il y a trois ans (le 1er janvier 1912), dans la *Nouvelle Revue,* dont il était encore le directeur et le critique militaire, un article sur la Guerre qui prend aujourd'hui tout son relief. En voici les lignes essentielles :

« Nous aurons la Guerre. Un immense réveil national a galvanisé les cœurs. La faute qui a déclenché cette mobilisation des esprits — précédant peut-être de si peu celle des armées — incombe toute à l'Allemagne et à sa politique de vexations.

« Des alliances naturelles nous garantissent contre un écrasant péril d'isolement si la Triplice tout entière devait se jeter sur nous. L'Angleterre est avec nous. La Russie, qui ne pourra peut-être nous apporter qu'une aide tardive, éclaircit encore notre avenir en nous déconseillant de nous décourager si le sort des premiers combats se décidait contre nous.

« Une gigantesque ligne de bataille fera front à l'ennemi depuis Dunkerque jusqu'à Belfort. Car la neutralité de la Belgique sera certainement violée par les Allemands.

« Même si les armées de l'Est et du Nord renoncent d'abord à l'offensive chère aux tacticiens français, elles attendront sur le sol national le choc d'un ennemi qui aura à esssuyer le feu d'une artillerie à tir rapide, approvisionnée enfin de douze cents coups par pièce.

« Si l'on pouvait alors avoir fait cette éducation idéale des Français, que seule la presse devrait réaliser, on laisserait l'ennemi s'engager dans la direction du camp de Châlons, soutenu de cette casemate formidable que sera le Camp Retranché de Paris : et les Allemands aventurés dans ce guêpier n'échapperaient pas, une semaine après, à la déroute. Si la France, gardait son sang-froid, sa défaite serait impossible, même après des surprises funestes et des revers immérités.

« L'Italie, de jour en jour, devient moins résolue à nous assaillir, les derniers événements lui ayant ouvert les yeux...

« Beaucoup des nôtres ne croyaient pas à la possibilité d'une guerre, pour l'avoir entendu, trente ans, annoncer comme probable « au prin-

temps prochain ». La France ne la désire pas, mais ne la craint plus. L'armée allemande et son empereur n'ont pas cessé de la souhaiter. De là, à chaque tournant de la politique internationale, ces provocations irritantes, ces demi-insultes qu'on ne veut plus supporter ici et qui ne cesseront un moment que pour mieux se renouveler. »

Et M. Gheusi — qui est aujourd'hui l'un des officiers d'ordonnance du général Gallieni — concluait, après ces données si curieusement prophétiques, en ces termes qui, sans doute, ne le seront pas moins :

« Après la Guerre nous en aurons fini avec près d'un demi-siècle de rodomontades odieuses, de querelles d' « Allemands » et de persistante mauvaise foi. Nous pleurerons nos morts, nous guérirons nos blessures, nous rebâtirons des cités neuves et nous aurons enfin devant nous de longues années de paix féconde, de travail et de liberté. »

Nous venons de rencontrer le capitaine Gheusi et de lui parler de son article d'il y a trois ans.

— Il faut, nous déclare-t-il, en faire honneur à mon chef, avec qui je n'ai cessé, depuis vingt ans, d'avoir des conversations sur la guerre fatale. Je suis surtout fier d'avoir assisté sous ses ordres, dans son armée de Paris, à cette victoire de l'Ourcq et de la Marne qu'il avait, en somme, annoncée... sous ma modeste signature.

J'ai reçu bien des lettres après cette publication, peut-être sans modestie; beaucoup étaient intéressantes et amicales; d'autres m'injuriaient. La plupart m'adjuraient de préciser aussi quand finirait la Guerre, puisque je *savais* d'avance qu'elle aurait lieu !

Les braves gens de mon théâtre, surtout, m'ont félicité avec gentillesse. Ils ont, ce jour-là, découvert que je n'étais pas seulement leur directeur, mais une espèce de sorcier assez capable de pressentir — sans vouloir les dire — les dates et les événements du lendemain. Mon amie Mme de Thèbes n'aura jamais eu plus de succès avec son almanach ! J'ai eu quelque mal à expliquer aux amis que j'avais eu seulement du bon sens; et j'ai tenu surtout à en faire honneur au Chef. Mes camarades de l'État-major n'y ont reconnu que la complicité fortuite du hasard; c'est à peine si les plus obligeants m'ont fait, sans malveillance, une ironique réputation de somnambule extra-lucide : elle correspondait mieux à l'idée surprenante, romanesque et même ridicule qu'ils se font d'un directeur de théâtre moderne. Je ne leur garde pas rancune de leurs imaginations : ils m'ont prouvé qu'elles étaient plutôt

amicales en me demandant, dès que l'Opéra-Comique a rouvert ses portes, une profusion de places de faveur. Je ne leur en ai jamais refusé aucune — même quand elles grevaient lourdement la feuille surchargée des salles combles. C'est, d'ailleurs, tout ce que je pouvais leur offrir rue Favart : les trois quarts y eussent difficilement rempli des postes d'initiative ; et je ne leur confierais pas sans appréhension une ronde de veilleur de nuit.

Toujours encadrés, rigoureusement bannis de toute entreprise non prévue aux règlements, les soldats métropolitains seraient, le plus souvent, des auxiliaires inertes dans un théâtre où il faut tout concevoir et réaliser avec une invention créatrice — qui fait, d'ailleurs, le charme du plus mobile des métiers. C'est au théâtre surtout que se démontre constamment la fausseté de la fameuse doctrine militaire : « Qui ne sait pas obéir ne sait pas commander. »

J'ai, pourtant, au cours de cette guerre, vu bien des chefs qui — pour avoir strictement obéi pendant quarante ans — ont été incapables de commander. Là encore, la vérité est une ; et c'est la même : il y a des gens qui sont faits pour obéir : c'est la foule. D'autres ne savent que commander : ce sont les chefs.

* * *

Nous avons emmené, à Bois d'Arcy, le ministre de l'Intérieur assister aux expériences de Claude. Sa bombe à l'oxygène liquide est trois fois plus terrible que les obus chargés de mélinite ; son « souffle » formidable détruit la vie dans un rayon dix fois plus étendu que celui du projectile de 155. Le Ministre est enthousiasmé :

— L'expérience est concluante, constate-t-il ; voilà un engin qui va, certainement, remplacer les autres.

Tout le monde le regarde avec étonnement. Les aviateurs, ennemis de la bombe Claude, qui « leur glace les jambes », ont un sourire. Nous aussi.

Le lendemain, visite du front de Paris, entre la Briche et le fort de Rosny. Des territoriaux ont joyeusement coupé de tranchées, gabionnées avec art, d'admirables pelouses de ter-

rasses à la française. Un vieux jardinier regarde le désastre avec consternation ; déjà, il voit tonner, entre les charmilles roussies par l'automne, les 120 de nos batteries. Quand nous en serons là... Mais pourquoi gâter le rêve généreux du brave homme ? Chaque journée épaissit, entre l'ennemi et nous, une haute futaie d'impossibilités.

Des millions de mètres cubes de terre, remués autour de Paris, il restera, par endroits et durant bien des années, des traces de circonvallations d'une profondeur inouïe. Sous des champs de betteraves que l'on croirait, à perte de vue, sans une taupinière, des casemates bétonnées, un dédale de ruelles cimentées et de réduits où dormiraient des centaines d'hommes forent le sol dans tous les sens. Quel industriel, acquéreur, après la Guerre, de ces casernes à troglodytes, saura les ouvrir aux agences Cook et raconter un « siège de Paris » qui fut à quelques heures d'être une effroyable réalité ?

Autour d'Arras, des batailles acharnées se poursuivent. Reims, écrasée d'obus, oblige ses habitants à se terrer dans les caves inaccessibles et célèbres des grands crus. Mais l'ennemi furieux n'arrive pas à rompre le front des alliés en France et dans le Nord : Nieuport, Dixmude, Ypres et La Bassée, sous la marée allemande, demeurent fermes comme des récifs de basalte.

On commence, dans Paris, à respirer plus à l'aise ; la conviction se fait dans tous les cœurs : les Allemands ont définitivement manqué leur coup frénétique sur la capitale ; est-elle à jamais sauvée de leur souillure ?

Elle l'est, pour le moment, au point que l'on recommence à politiquailler autour de nous ; des civils, des militaires aussi, s'efforcent à l'envi de réorganiser des scandales périmés ou des histoires abolies. Leurs retours offensifs oscillent du boulangisme à l'affaire Dreyfus. Rocambole et Rodin hantent de nouveau l'âme des foules dans les quartiers populeux de Paris ; mais on n'y signale encore ni un meurtre, ni le moindre vol à l'étalage.

Dans les grands hôpitaux de la Ville, on tente de moderniser les découvertes de la chirurgie, — de l'antisepsie surtout. C'est un événement.

Les paysans de Villiers et de Belloy n'ont plus peur de l'invasion ennemie ; mais ils commencent à se plaindre de voir leurs champs retournés à grands coups de pioches militaires : l'argile du tréfonds submerge la terre végétale des grasses moissons. Qui les indemnisera de tant de pertes ?

Les maisons austro-boches de Paris sont mises sous séquestre. Voilà une opération que personne n'eût osé prescrire dans les premiers jours de septembre !

Et, tandis que les Alliés contiennent héroïquement les Allemands sur l'Yser, les « retours de Bordeaux » se font plus fréquents : tapageurs ou furtifs, ils affectent une tranquillité de touristes rentrant au logis quitté l'avant-veille pour une battue en forêt.

Paris se divertit : je reçois au théâtre un boulevardier qui a lu des lettres du Kronprinz à une Orientale domiciliée chez nous ; et il nous trouve assez vengés quand il surnomme la suspecte « la mouche du Boche ».

Le 31 octobre, le jour où les Français s'emparent, en Woëvre, du légendaire bois Le Prêtre, le chef de l'Etat visite les lignes avancées du camp retranché de Paris. Nous l'avons escorté à Étrépilly et à Barcy, où des centaines de croix et de tertres mantelés d'argile fraîche fixent les hécatombes de la bataille. Sur les positions de Penchard, dans les chaumes de May-en-Multien, ce sont encore des tombes et des tombes, surmontées de képis flétris et de fleurs nouvelles, qui nombrent les combattants fauchés.

Le récit très sobre du Chef impressionne profondément nos hôtes officiels ; ils avouent leur hâte de rentrer, de revivre, de savoir enfin ce qu'il faut croire et tout ce qu'il y a lieu d'espérer. Si loin de Paris, les plus hauts personnages de l'État se sentent déracinés ; ils veulent échapper aux déviations d'optique du Midi, à l'ignorance où les tiennent cent cinquante lieues d'exil au delà de la Loire.

Des hasards heureux nous permettent de rectifier pour eux des erreurs tour à tour puériles ou tragiques : télégrammes singulièrement déchiffrés à rebours le long de ces grèves où feu mon vieil Armand Silvestre accusait déjà d'imposture les « cailloux menteurs de la Garonne », — désertions fausses d'offi-

ciers, un peu trop « politiques » au gré de quelques dîneurs ombrageux du Chapon Fin et qui, signalés avec une légèreté qui n'ignore rien d'elle-même, vont être, pour « disparition devant l'ennemi », traduits et accusés devant des conseils de guerre quand, depuis des semaines, ils hurlent de douleur dans un lit d'hôpital parisien où les a cloués, par ordre, le service sanitaire lointain qui prétend ne les avoir jamais vus !

On redresse ce que l'on peut, au petit bonheur des rencontres ; malheur aux victimes des mauvais hasards ou des rancunes accumulées dans l'oisiveté fiévreuse d'une capitale d'occasion !

*
* *

Le quatrième mois de la Guerre commence avec la Toussaint. Il m'aurait, en temps normal, à l'Opéra-Comique, trouvé dans les études de la *Ville Morte;* au lieu de recevoir, comme hier, Gabriele d'Annunzio dans un bureau d'état-major où tonne, éclate et lyrise superbement son enthousiasme guerrier, je serais, rue Favart, penché avec lui sur les dépouilles mycéniennes d'une Hellade, affranchie encore d'un roi beau-frère du kaiser des Boches.

Je n'ai pu supporter ce regret ; et j'ai convoqué, rue Favart, tout le personnel présent à Paris. Avec quelle hâte il accourt ! Tous ces braves gens m'adjurent de les mobiliser au plus vite : nous leur abandonnons l'intégralité de la subvention de l'État ; elle assure 86 francs à chacun de nos employés : c'est le pain sec pour tout le monde. Pourquoi ne tenterions-nous pas d'en faire une tartine de beurre qui réjouirait grands et petits ?...

Tous les yeux brillent autour de nous ; beaucoup — si j'ai bien vu moi-même, car j'avais, ce jour-là, les regards singulièrement brouillés, peut-être par ma visite aux tombes de nos soldats morts dans les ambulances de Paris et que je venais de visiter, avec le Gouverneur, à Bagneux, à Ivry et à Pantin, — beaucoup laissent couler des larmes. Elles redoublent à l'idée que, malgré tout — malgré l'ennemi, incrusté à quatre-vingt-dix kilomètres de nous, les deuils et les angoisses, le snobisme des gens du monde et l'indifférence possible des pas-

sants, — je vais peut-être tenter cet audacieux tour de force : rouvrir au public et faire vivre la Maison !

J'écris à mon régisseur, Pierre Chéreau, qui se morfond, à Nantes, dans sa famille :

— Revenez ! dicte ma dépêche.

Et, le lendemain, il nous arrive, enthousiaste, ému, prêt à affronter auprès de moi tous les risques d'une bataille joliment insolite quand le canon tonne de Dunkerque à Belfort, sur une ligne courbe qui passe à vingt-trois lieues de la rue Favart. N'importe ! Nous réussirons. A des frémissements profonds, à des signes d'impatience et de fierté, je crois percevoir que Paris veut revivre, affirmer sa vitalité et sa foi devant tous. Son existence lumineuse, son âme chantante, son génie et toute l'harmonie de son rythme éternel, un moment comprimés sous la nuée menaçante des Barbares, tout cela s'éveille, heure par heure : des musiques de France doivent attester au plus vite, dans la Cité souveraine, l'immortelle victoire de l'art français sur l'épaisse « Kultur » des Boches.

Nous ferons, tous, les sacrifices nécessaires ; mais l'Opéra-Comique rouvrira ses portes.

— Dans un mois ! ai-je promis.

— Même s'il n'y a rien de changé sur la ligne de bataille ? murmure, incrédule encore, un de mes ouvriers de la scène.

— Parfaitement.

Tous les assistants ont battu des mains. Ma parole est engagée. Nous nous mettons au travail, et je me refuse, dès ce jour, à entendre les doutes des uns, les doléances des autres et jusqu'au blâme « mondain » — ah ! les gens du monde pendant la Guerre ! — de quelques autres, hostiles jusqu'au dédain et ridicules... jusqu'à l'avoir été devant tout Paris.

Tout de suite, mon personnel doit être mis hors de pair : il m'a suivi et soutenu d'un seul élan, avec une foi magnifique et une confiance dont je suis fier.

Je ne veux plus, dans la masse étroitement serrée autour de nous, me rappeler deux ou trois défections, indignes de la Maison généreuse et tendre ; on m'a dit — moi, je ne sais plus — que de très rares artistes, égarés de détresse ou d'orgueil, fous de « mondanités », rongés de doutes égoïstes,

se sont alors détournés de nous. Il faut les plaindre : le triomphe de l'Opéra-Comique nous a cruellement vengés de ces déserteurs inconnus; ils n'étaient pas dignes d'être des nôtres.

Au cours d'un de ses voyages à Paris, j'ai confié nos intentions à notre ministre des Beaux-Arts; il m'approuve et promet de me soutenir.

*
* *

Le 3 novembre, nous avons visité le parc d'aviation du Bourget. Garros nous a émerveillés de sa prestigieuse maîtrise; un officier, le capitaine Faure, manœuvrant un canon Hotchkiss de 37 à bord de son nouveau Voisin blindé, a criblé la cible, de très haut, de ses infaillibles petits obus percutants. La nouvelle arme est redoutable; elle peut attaquer à distance et mettre en désarroi les convois ennemis, descendre les Albatros et les Aviatiks en faisant éclater et flamber leurs réservoirs d'essence. Demain, le capitaine Faure partira vers les lignes allemandes et nous apprendrons bientôt ses exploits.

Hélas! deux jours après, au moment où Faure et Rémy prenaient leur essor, à Issy-les-Moulineaux, pour voler vers le nord, un remous meurtrier les accrochait à une toiture, et le formidable appareil, capotant avec fracas, broyait nos deux héros en plein vol vers la gloire.

A l'hôpital militaire de la rue Ernest-Renan, les deux corps sont couchés, rigides, en chapelle ardente. Les mâles visages des officiers tués, meurtris d'ecchymoses, gardent dans la mort une sorte de fierté farouche, qui nous déconseille de les pleurer. Notre chef, devant leurs cercueils, en pleine rue populeuse, a su dire les paroles d'énergique adieu qui, déjà, les récompensaient d'être morts pour la France et leur suscitaient des vengeurs.

Le président du Conseil traverse Paris : il se rend dans la Marne avec M. Léon Bourgeois; M. Viviani demeure soucieux; notre tranquillité le surprend : en quelques heures, elle le gagne. Il convient qu'à mesure que l'on se rapproche

de la ligne du combat, le moral s'élève et se rassérène. Au front, la plupart de nos soucis ont disparu : les conventions sociales compliquent encore un peu les « services de l'arrière »; la méchanceté, la « rosserie » mondaine ne sont mortes qu'à portée du canon ennemi.

A Saint-Cloud, dans une des petites « chartreuses » de l'Empire, dépendance du château, nous sommes allés expérimenter une mitrailleuse à trente-deux coups simultanés; la *Faucheuse* — ainsi l'appelle son inventeur — intéresse nos généraux. L'invention est, en effet, extraordinaire; la conférence à son sujet la diminue et une imperfection de culasse à supprimer dans les essais prochains. L'effroyable supériorité de la mitrailleuse dans la guerre actuelle déconcerte un peu nos techniciens; c'est elle qui aura, dans les premiers mois, fait les plus terribles ravages parmi nos troupes. Encore une organisation nouvelle qu'il a fallu créer et perfectionner devant l'ennemi !

Les Russes progressent, en Orient, avec une rapidité qui nous inquiète : elle est trop aisée, pas assez disputée; le Boche s'est révélé lourdaud, mais sournois : il ne cède pas facilement son terrain. Au centième jour de la Guerre nous commençons à découvrir toute sa « Kultur ». Elle est plutôt sommaire; son orgueil démesuré la fait néanmoins redoutable.

Un optimisme infrangible anime toujours le G. Q. G. Nos ministres en reviennent épanouis :

— On n'y est pas seulement optimiste, nous dit le dernier venu, — on y est « sûr ».

A la bonne heure ! Notre doute bougon vient évidemment de notre position géographique : nous sommes plus près de Bordeaux que le G. Q. G. Une furieuse ruée d'Allemands, dans le Nord, réussit à déborder et à prendre Dixmude, — épique amoncellement de ruines. Un prisonnier nous invective et annonce qu'une flottille aérienne de zeppelins va venir exterminer Paris. Aussitôt les dîners et les veillées mondaines se multiplient dans la capitale : quel régal pour nos hôtes si, du haut de leur balcon, nous assistions à une attaque de mastodontes que l'on descendrait à coups de

canon, sur la ville — quitte à la roussir quelque peu! Il paraît qu'un orage gronde sur nous; il vient de Bordeaux : le « Cabinet civil » en est la cause. On ne parle, paraît-il, sur la rive gauche de la Gironde que du « Cabinet civil »; pourtant, comme dans l'*Arlésienne* de Daudet, on ne voit jamais le héros qui fournit à la pièce son titre et son sujet. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu de *Cabinet civil* auprès du gouverneur de Paris. M. Paul Doumer, dont la popularité-épouvantail grandit tumultueusement sur les Quinconces en rumeur, dirige les *services civils* du gouvernement militaire, avec l'aide de coadjuteurs bien connus, pourtant, pour leur loyalisme républicain sans défaillance. Une des caractéristiques de cet organisme civil, c'est que les militaires y sont en majorité, — volontaires mobilisés de « la nation armée » chère à Jaurès, « territoriaux » assez joliment résolus à se multiplier pour des soldes modestes, dans des emplois indispensables au bon fonctionnement des rouages innombrables dont est faite cette nouvelle « Commune de Paris » — sans communards.

Là travaillent L.-L. Klotz et Joseph Reinach : l'un, chef d'escadron d'artillerie et le second capitaine de hussards dans l'armée territoriale, — ils appartiennent, comme moi, depuis quinze ans, aux cadres des officiers de complément du G. M. P. Le capitaine de vaisseau Dislère — président de section au Conseil d'État — déploie, à soixante-dix ans, une activité pareille aux nôtres, si elle ne les surpasse pas en zèle réfléchi et en vigueur. Ces trois notoriétés parisiennes « dirigent » la Censure, les affaires à signaler au préfet de police et l'inextricable, fiévreux et bourdonnant service des permis de circulation, dont le régime est bouleversé tous les huit jours et demande, avec une patience angélique, une subtilité de cryptographe ou de traducteur juré.

Un bataillon de volontaires affairés seconde les chefs de son mieux; un peu disparate — mais si dévouée et si désintéressée à tous égards — cette phalange réunit des noms inattendus et qui, néanmoins, ne hurlent pas le moins du monde d'être ensemble : députés, journalistes, fonctionnaires, diplomates, socialistes et camelots du Roy, c'est une insti-

tution bien parisienne qui n'a marchandé ni son temps ni son argent pour peu que l'on ait fait appel à son concours. Il n'y a qu'une chose que n'ait pas faite — et pour cause ! — le « Cabinet civil » des Invalides : c'est de la politique. Il y avait trop de politiciens dans sa réunion de combat : aux premières discussions de partis, les membres de ce que Clemenceau appelait sans rire la « Commune de Paris » se fussent entr'égorgés sur-le-champ.

L'*Homme Enchaîné* nous a, sur la foi des renseignements qui lui arrivaient de Paris — mais en suivant le cours de la Garonne — reproché notre amalgame comme un complot. Il a confondu à dessein nos fonctions du temps de paix, nos grades territoriaux et jusqu'à nos homonymes, dispersés à deux cents lieues de nous. Ses lecteurs ont dû s'amuser — s'ils ne se sont pas alarmés — de connaître la composition d'un « Cabinet civil de Coup d'État » où figuraient, dans un coudoiement pittoresque, des parlementaires qui avaient à jamais manqué le train de Bordeaux, des fonctionnaires plus vieux que vieillis dont les débuts dataient de l'Empire et des directeurs de théâtres inégalement subventionnés, prêts à marcher sur l'Élysée désert pour y installer un chef militaire qui avait, pourtant, l'horreur des palais officiels et des cavalcades sur un cheval noir.

A force d'avoir peur de la *Commune,* nos Parisiens exilés en province auraient fini par la créer si, au lieu de tant de « civils » un peu désabusés, il n'y avait eu, autour du Chef, que des soldats de carrière ; quelque beau matin, l'un d'entre eux, agacé, se fût découvert une âme prétorienne et eût risqué quelque coup de tête retentissant, aux acclamations d'un Paris réduit à des oisifs irrités.

Il a été très heureux pour certains — ils ne nous en ont su aucun gré — qu'il y ait eu dans la capitale, à certains moments d'énervement et de crise latente, une majorité de soldats recrutés dans le civil et un grand chef à demi démilitarisé par ses proconsulats coloniaux...

Jean Cruppi revient du Nord. Il est allé, dans la région de Poperinghe, chercher son fils, maréchal des logis de dragons

mis à la tête d'une section de combattants cyclistes. On lui a dit qu'il allait bien : impossible de le rejoindre. Nous télégraphions pour insister. Hélas! la réponse — j'ai hésité plusieurs heures avant d'oser la communiquer aux siens, si confiants, — est terrible : le jeune Cruppi a été tué le 4 novembre à la tête de son peloton. Mon pauvre ami l'a cherché vivant et debout quand il était, depuis déjà plusieurs jours, enseveli sous la ferme incendiée où il s'était traîné pour mourir.

Je suis allé à Versailles, porter au préfet, M. Autrand, les instructions du Gouverneur pour sauver les meules de blé qui ne sont pas encore dépiquées, dans les chaumes de son département ; on me marque un peu de surprise : un soldat si glorieusement absorbé depuis l'Ourcq et la Marne a bien voulu penser aux agriculteurs à demi ruinés par la Guerre ?

— Sans doute ; vous ne saviez donc pas que son prénom était Cincinnatus ?

Cette pédanterie amuse le préfet :

— Je le croyais vigneron, me dit-il en riant.

— Dans le Midi, le blé pousse moins bien que la vigne. Le Général, quand nous courons les routes, se désole de voir pourrir sur place le pain de tant de familles.

MM. Briand, Sembat et Malvy sont nos hôtes. Ils ont un air de locataires pressés d'emménager ; le retour de Bordeaux est imminent. Ceux-ci, dit une rumeur publique, avaient été d'avis de demeurer à Paris « jusqu'au dernier moment ». L'avant-dernier seul a sonné pour nous. Si la majorité du Gouvernement avait marché dans le même sens, le « Cabinet civil » du Gouverneur — qui n'a jamais existé politiquement — n'aurait même pas eu à fonctionner en paperasses simplifiées.

Le 16 novembre, à la veillée, nous avons longuement travaillé, rue Favart ; dans les premiers jours de décembre, l'Opéra-Comique rouvrira. C'est décidé. Je n'ai jamais vu mon régisseur aussi ému : le jour où je l'ai engagé, il était plus grave, mais pas si content. Et il se jette à corps perdu dans une besogne formidable.

Je retourne chez le préfet de Seine-et-Oise, toujours pour l'agriculture ; elle ne manque pas seulement de bras : elle se

meurt, menacée d'être dévorée *par les fauves!*... Oui, les grands animaux, les cerfs, les biches et les chevreuils, qu'on n'a pas chassés cette année, dévorent tout, détruisant par avance les récoltes, décourageant les paysans, déjà si clairsemés, de toute lutte contre l'inévitable.

Sans paperasses ni réglementations à n'en plus finir, nous organisons des battues chargées d'exterminer, chez la duchesse d'Uzès, autour de Rambouillet, les malheureuses bêtes condamnées à mort. Mais comment imposer silence aux mécontents? Eh quoi! l'on va donc « chasser » pendant la Guerre?...

— Sans doute : et le gibier abattu sera envoyé aux armées.

C'est la solution qui concilie tout ; les « cuistots » de nos tranchées trouveront le moyen de rôtir convenablement les filets de biche entre deux fusillades.

Visite aux usines Renault avec le Gouverneur : l'adroit constructeur d'autos a réalisé des tours de force ; un outillage mis au point sous sa direction lui permet déjà de fabriquer quatre mille obus de 75 par jour. La Guerre se révèle sous un aspect nouveau : l'artillerie consomme une quantité fantastique de munitions ; la victoire sera à celui qui aura écrasé l'adversaire sous une avalanche de projectiles. Nous sommes loin des quinze cents coups par pièce qu'ambitionnaient, il y a deux ans, les plus hardis novateurs de notre État-major!

Dans les ateliers du Creusot, que nous visitons, le lendemain, rue de la Convention, l'affirmation d'un ingénieur nous laisse muets : en février dernier, les Schneider auraient reçu l'ordre de cesser toute fabrication et toute organisation de mobilisation.

Une lettre ministérielle en fait foi. Voilà comment la France — selon les historiens boches — voulait et préparait la Guerre!

Déjeuner chez le ministre de l'Intérieur : j'annonce la réouverture de l'Opéra-Comique pour le 6 décembre, dans une matinée au profit des victimes de la Guerre. Nous travaillons tous les soirs, rue Favart, à la remise en marche ; la machine se remonte pièce à pièce, malgré les difficultés de détails qui pouvaient, à première vue, passer pour insolubles.

Il est des heures désorganisées où les plus ardents se découragent ; il faut les galvaniser à tout prix.

G. d'Annunzio lui-même m'écrit :

Je languis dans la plus morne tristesse, en ce Paris qui ne garde plus la beauté des jours d'août et de septembre. Et les longues conversations avec mes blessés ne m'apaisent point. Je vais publier mon premier livre de chants de guerre et d'odes navales, sous ce beau titre retrouvé dans une vieille chronique : le *Victorial*.

Le 24 novembre j'ai piloté le ministre de l'Intérieur et Sarraut sur notre front le plus voisin de Paris. Nos voitures ont filé à toute vitesse sur des routes souvent repérées par l'artillerie ennemie sans avoir essuyé la moindre salve : entre Vic-sur-Aisne et Soissons, les sentinelles nous dissuadent de passer à découvert ; le directeur de la Sûreté générale et le chef de cabinet ont fait des réserves : le Ministre n'a rien écouté.

Nous avons déjeuné à Mongobert, dans une auberge de rouliers occupée par nos soldats : le préfet nous y a rejoints et — grondés. Il nous attendait par des voies plus civiles ; les « militaires » ont félicité le brave préfet de son courage. Il vit surtout à Soissons ; son uniforme brodé d'argent ne lui donne déjà plus l'air d'un intendant pacifique : il est terni, brûlé et même troué aux bons endroits. M. Leullier ressemble à un brigadier de l'active.

Il nous accompagne au château de Mongobert, chez le général Maunoury, au poste de commandement de la VIe armée. Je n'ai pas revu le général, qui fut le bras droit de notre Gallieni sur la basse Marne et sur l'Ourcq, depuis les journées inoubliables de Saint-Soupplets et de Villers-Cotterets. Il est demeuré svelte et sûr ; plus calme, mieux réconforté de certitudes, il esquisse les grandes lignes de sa défensive infranchissable.

Sur nos instances, il nous fait conduire au Maubrun, derrière une crête rocheuse toute creusée de cavernes dans le roc. Là se dissimulent, sous des branchages clairsemés, mais suffisants pour dissimuler aux taubes les canons disséminés autour du village, les pièces de 120 long qui tirent, à 10 kilomètres, sur les cantonnements ennemis de Tartiers. Des terri-

toriaux paisibles les pointent avec un soin précis ; leur officier, sous-lieutenant de complément, ingénieur civil très fier de ses capacités militaires, commande des salves en l'honneur de ses visiteurs officiels.

— Mais gare à la riposte ! prévient-il les membres du Gouvernement — un peu incrédules.

Personne ne se défile ; aucun obus allemand ne nous répond. Les deux excellentes vieilles pièces du colonel de Bange — en voilà un qu'il ne faudra pas manquer d'honorer d'une statue de reconnaissance ! — ont, pourtant, troublé les Boches autour de Tartiers. L'observateur, l'œil à la lunette, rend compte d'un fourmillement brusque de l'ennemi autour de nos points de chute... Au bord du talus, sous la haie d'un jardin de paysan, deux petites tombes d'artilleurs, entretenues avec un art fleuri et délicieusement naïf, attestent que l'artillerie boche répond quelquefois à la nôtre.

En rentrant sur Belloy, à la nuit tombée, nous croisons un prêtre barbu sur la route. Nous pensons aussitôt au récit du général Maunoury : ses avant-postes sont infestés d'espions. Le matin même, on lui en a signalé un déguisé en curé de campagne. Une obsession nous gagne tous à la fois, une sorte de réflexe puéril où gronde une rancune brusque. Nos autos stoppent ; nous entourons le prêtre errant. Le directeur de la Sûreté en personne l'interroge. C'est l'aumônier d'une division voisine ; il rit avec nous de nos excuses et s'alarme du renseignement. C'est un bon Français : s'il rencontre le faux curé, il l'arrêtera lui-même pour le conduire au poste le plus voisin.

Des officiers de liaison nous ont appris, quelques jours après, que l'espion-fantôme s'était fait prendre autour de nos canons et que notre aumônier aurait été tué raide en franchissant à découvert l'intervalle qui séparait deux de nos tranchées, devant l'ennemi.

J'ai revu le général Maunoury le dernier dimanche de novembre, à Villers-Cotterets, où nous avions accompagné Mme Viviani, en visite auprès de son fils ; il était à cheval et revenait de Mongobert où semblaient tonner des salves plus fréquentes.

La troisième fois que je l'ai revu ensuite, il m'a reconnu à la voix et m'a serré la main avec une émotion pleine de ressouvenirs heureux : une balle allemande venait de le rendre aveugle.

Le 30 novembre, gare de l'Est, les quatre présidents rentrent à Paris : MM. Poincaré, Deschanel, Dubost et Viviani défilent l'air préoccupé, évitent la foule, se dispersent dans la cour et gagnent séparément leurs logis. Celui que j'accompagne me confie ses impressions : la Guerre va s'éterniser, durer des saisons, des années peut-être. Ses paroles sont à la fois emportées et douloureuses; elles font le procès du haut commandement et celui du ministère : la physionomie, les idées, la personnalité du général Gallieni préoccupent, en haut lieu, une élite de clairvoyants. Je cite ses prévisions, des dates, des faits troublants.

Le soir, chez moi, l'un de nos grands chefs civils dîne avec le Patron et deux des ministres : l'exposé sobre et sérieux de la situation par le Général frappe et fixe les esprits encore hésitants. Et comme le Chef insiste pour se mettre à la disposition du Gouvernement et constituer à Paris une « armée de manœuvre », seule capable d'abréger la campagne, cristallisée front contre front, on l'arrête d'un mot très net et que je note au passage :

— Général, vous êtes notre ressource la plus immédiate. Ne bougez pas. Votre heure est proche.

A Bordeaux, une évolution parallèle se fait dans les bons esprits. L'entourage « suspect » n'est déjà plus suspecté; des noms sont cités sans hostilité, les nôtres eux-mêmes — et ce n'est pas à propos de la réouverture de l'Opéra-Comique qui, pourtant, devient, dans Paris, un événement presque aussi sensationnel qu'une attaque brusquée — et téméraire — devant une tranchée réputée imprenable.

Le Gouvernement décide son retour et convoque les Chambres, à Paris, pour le 22 décembre. Des familles entières, des quartiers élégants, des artisans nostalgiques, toute la bourgeoisie elle-même, qui a filé si vite et s'est rassurée aussitôt, une cohue de Parisiens enfin encombre les gares du retour. Des nuées d'enfants joueurs animent les squares

et les avenues; les écoles, les lycées ont rouvert leurs portes. Paris commence à « oublier » la Guerre. Le Gouvernement se réinstalle en détails et comme il est parti — « sans tambours ni trompettes ».

Pourtant, les travaux de défense ne chôment pas aux environs de Paris; le front nord surtout s'est hérissé de redoutes. Des millions de mètres cubes de terre ont surgi, en parapets gazonnés, devant les tranchées-modèles du gouvernement militaire de Paris.

Velay, le délégué des chœurs et du petit personnel de l'Opéra-Comique, est venu fixer avec moi les conditions de notre réouverture et le régime insolite qui va nous regrouper. La location s'annonce fort bien.

Le samedi 5 décembre, je donne à huis clos notre répétition générale du spectacle pour le lendemain. Une émotion indicible étreint les cœurs; il y a des larmes dans tous les yeux.

— C'est égal! murmure un de mes vieux choristes, il y a de quoi être bouleversés! Se retrouver là, presque tous ensemble, et travailler comme aux plus beaux jours, quand on a vécu, il y a trois mois à peine, les heures terribles de Varreddes et de Monthyon!...

— Vive Gallieni! conclut un ouvrier de Paris, qui « sait » les choses.

Je trouve qu'il les sait trop tôt; et je lui prescris le silence — comme si j'étais la Censure en personne. Car il y a des tas de choses qu'il faut taire — des tas de noms qu'il est défendu même d'imprimer. La preuve, c'est Henri Bérenger qui me l'apporte. La voici.

Le sénateur de la Guadeloupe a publié dans *Paris-Midi* un article intitulé : *Rien à changer !*

... Le Gouvernement rentre dans Paris comme il en est sorti, avec une discrétion qui ne comporte ni tambours ni trompettes, en sorte que la population ne se sera guère plus aperçue du retour des ministres que de leur départ... Paris s'est si bien trouvé de la cure d'austérité qu'une absence de ministres lui a imposée depuis quatre mois! Jamais la ville n'avait révélé à ses admirateurs plus de calme beauté, plus de pure élégance, plus de majestueuses harmonies que sous cette toilette de guerre

qu'elle a portée tout l'automne ! Une atmosphère de grandeur enveloppait la noble cité, toute fière de n'avoir conservé près d'elle que ses vrais défenseurs et ses vrais admirateurs.

(*Ici un grand blanc imposé par la Censure.*)

... Paris ne demande maintenant qu'une chose à ceux qui rentrent : c'est de ne rien changer à la tenue qu'il s'est faite. Jamais la ville ne fut plus propre, plus digne, moins infestée d'apaches, moins encombrée d'indésirables. Souhaitons que le retour de Bordeaux ne modifie rien à ce visage d'une capitale qui, s'étant préservée des Barbares, désire maintenant n'être pas réenvahie par les rastas.

Notre Gouvernement lui-même, qui est composé d'hommes sérieux et qui n'a que des pensées austères, se trouvera tout de suite très bien de ce cadre de la capitale. Il y échappera sans regret au tapage des automobiles réquisitionnées, des restaurants trop bien nommés, des courtiers trop patriotes, des élégantes trop désemparées. Il prendra lui-même, avec honneur et profit, ce beau pli de sévérité que Paris a déjà lancé dans le monde comme sa mode de 1914-1915.

Henry Bérenger.

J'ai voulu savoir ce que la Censure du ministre de la Guerre avait bien pu donner l'ordre « d'échopper » dans cet article épineux à peine. Et voici la morasse que l'on m'apporte avec le passage... criminel, dont la publication eût pu compromettre la Défense nationale.

... Un seul homme a, pour la capitale, incarné sa défense et son âme : un homme simple et fier comme elle, à la fois grand soldat et grand préfet, un chef enfin vraiment digne d'elle. Je n'écrirai pas ici son nom, car je veux respecter sa modestie. Mais l'histoire n'oubliera pas que le gouverneur militaire de Paris, après l'avoir rassuré contre les Barbares en des termes qu'Athènes eût approuvés, le protégea ensuite sur la Marne par des mesures que Rome eût admirées et l'administra enfin avec une autorité tout à fait digne de nos meilleurs siècles français...

*
* *

Dimanche 6 décembre 1914, trois mois jour pour jour après la victoire de l'armée de Paris à Monthyon et à Varreddes, à l'heure où, cet après-midi là, Barcy, Penchard et Chambry, tout en flammes, s'emplissaient de morts et de mourants, — l'Opéra-Comique rouvrait triomphalement ses

portes et, plein à craquer, ayant refusé d'accueillir, faute de places, des centaines de retardataires, absolument et littéralement bondé de spectacteurs, de blessés, de convalescents, de femmes frémissantes, d'enfants graves et fiers, d'officiers émus et de soldats frénétiques, — notre cher Opéra-Comique, vivant d'une vie plus ardente que jamais, réalisait, au bénéfice des victimes de la Guerre un recette de 10.625 francs, limitée à ce « maximum » magnifique par une salle trop petite et un auditoire comme jamais théâtre parisien n'en avait pu voir.

Quand l'orchestre salua d'une *Marseillaise* tonnante l'entrée des grands blessés dans les loges de la Présidence et aux places officielles, tout le public, debout, les mains tendues vers les éclopés splendides des batailles, entonna l'hymne national dans un chœur formidable et farouche qui venait des âmes en rumeur, des cerveaux en délire. Les visages resplendissaient de larmes et d'ardente foi ; de toutes les bouches ouvertes jaillissait la clameur de la confiance universelle dans les destins de la nation, sauvée une fois de plus, devant l'histoire, par l'héroïsme de ses sublimes petits soldats.

Personne de nous n'oubliera, vécut-il encore bien des jours, quels frissons sacrés passèrent dans cette foule où flambaient soudain tous les cœurs, réunis et fondus en un seul et immense cœur. J'ai vu, au premier rang, un vieil officier de zouaves sangloter comme un enfant et, dans l'ombre tragique des baignoires, des femmes en grand deuil crier, les mains tendues vers les musiques et les lumières, des remerciements presque consolés à l'on ne savait quel génie vengeur, surgi brusquement devant leurs yeux hagards, leurs pauvres yeux brûlés de pleurs et de désespérance.

Ce fut la journée des ovations renaissantes sans cesse. Une sensibilité exacerbée que calmait peu à peu la musique faisait à chaque mot, à tous les refrains mystiques ou guerriers, vibrer et crépiter le public comme un brasier où tombent des rameaux secs.

Chacun de nos artistes fut acclamé ; toutes les scènes soulevèrent des ovations et des trépignements de joie. Les hymnes des nations alliées se déroulèrent dans un recueillement épanoui en chaleureux tumultes.

J'avais inscrit au programme la *Fille du Régiment,* la vieille partition latine et rococo du Bergamasque que notre public a, bien avant l'alliance de 1915, élu pour musicien français. Un instant, empruntant à mon subtil collègue L.-L. Klotz les ciseaux de l'Anastasie du G. M. P., j'avais coupé dans le texte et dans la musique quelques « bocheries » — déjà ! — qui faisaient longueur. L'œuvre y gagnait en concision toute militaire ; la mélodie n'y perdait guère qu'un excès d'abondance.

La vaillance, toujours juvénile, de Tiphaine — une « petite doyenne » à la voix métallique et très juste — a fait acclamer Marie, comme jamais sans doute ne l'avait été la pimpante vivandière du 21e français. Azéma, qui compose toujours en peintre coloriste ses personnages à la scène, jouait Sulpice avec un recueillement ému ; quand la marquise de Berkenfield annonça, pour sa soirée de contrat, « les plus nobles têtes du pays », notre briscard jeta, entre ses dents, vers la salle, avec un mépris hautain : — « Des têtes de Boches ! »

Cette addition inattendue au texte de Saint-Georges éclata dans l'auditoire comme une bombe : une triple salve d'acclamations explosa et interrompit l'artiste, tout tremblant d'un succès qui avait ses racines au plus profond des cœurs insurgés contre les Barbares. Je puis bien avouer que cette inspiration ...spontanée procédait de ma fantaisie ; absurde, anachronique, monstrueuse peut-être, elle fouaillait hors de propos l'ennemi abhorré. Qu'importe ! — Ce jour-là, il y avait, rue Favart, une électricité d'orage, un ferment épars d'enthousiasme et de foi patriotiques qui ne demandaient qu'à éclater en coups de tonnerre.

Pasquier, démobilisé pour deux heures, chantait expressivement Tonio. Mesmaecker jouait Hortensius et souleva des rires fous ; Marguerite Villette silhouetta une marquise falote, à la voix de velours et aux grâces caduques, selon son poème — largement allégé d'ailleurs. La « duchesse » Julliot eut beaucoup de « branche » et Picheran, à la tête de l'orchestre, une baguette impeccable et nette.

Les artistes des chœurs — malgré les vides creusés par la mobilisation surtout parmi les ténors et les barytons — heu-

reux de se retrouver devant la rampe familière — sous les lampes familiales, écrirait la génération lettrée qui a précédé la nôtre — se surpassèrent : ils étaient, comme les musiciens de l'orchestre, littéralement transportés de contentement.

Un intermède-concert réunissait les exilés des scènes closes. L'Opéra surtout — encore fermé — était venu à nous et nous l'avions de notre mieux accueilli. Franz, en tenue d'artilleur, fit applaudir les *Adieux à la Forêt* d'Alfred Bruneau : l'heure et les circonstances accentuaient encore leur âpre mélancolie.

Delmas chanta des fragments de *Patrie*, dont la musique ne parut jamais si pathétique. Botrel, chansonnier de l'armée, galvanisa les auditeurs guerriers et fit vibrer les autres jusqu'aux larmes. Splendide, Marthe Chenal, frémissante d'un souffle tragique nouveau, fit acclamer des musiques de Gabriel Fauré.

Puis, ce fut le *Ballet des Nations alliées*, verveusement réglé par notre Mariquita, les danses populaires de tous les pays qui versaient leur sang avec le nôtre et dont le public saluait les airs nationaux de longues acclamations et de bravos sonores. Sonia Pavloff, Quinault et leurs camarades n'avaient jamais dansé d'aussi bon cœur; les bonds sauvages des Russes recrutés à Montmartre enchantèrent les spectateurs.

Vint ensuite le *Chant du Départ*, mis en scène selon le poème de J.-M. Chénier, dans un village de la Révolution française, avec les volontaires de 1792 en costumes, les enrôlés de Sambre-et-Meuse, les fantassins en sabots, toute une figuration héroïque et pittoresque, animée d'un souffle frénétique, venu des lointains mêmes de notre Histoire, MMlles Borel (une mère), Brunlet (la jeune fille), Madeleine Mathieu (une épouse) et Carrière (un tambour) furent, avec Ghasne et Payan, les solistes acclamés de cette réalisation fort réussie, où les chœurs, la fanfare, les groupes de passants épiques, les paroles ardentes de Chénier, dépouillées soudain de ce que nous avions pensé jadis n'être que de la grandiloquence un peu boursouflée, tout revêtait soudain une grandeur, une tenue patriotiques, de magnifique actualité.

Pour couronner cette matinée inoubliable, Marthe Chenal, vêtue en vivant drapeau tricolore, coiffée du nœud noir alsa-

cien où elle avait piqué la cocarde de France, l'épée antique à la ceinture, superbe d'émotion, de vigueur guerrière et de grâce, la belle Chenal, réalisant pour Paris une vision qui fixait la figure traditionnelle de la Patrie en armes devant l'ennemi, surgit, parmi les chœurs qu'elle semblait exalter encore et vint chanter les trois plus éclatantes strophes de la *Marseillaise.*

Ce fut un délire unanime ; les mains tendues, l'auditoire debout, les clameurs, les sanglots, les refrains repris par le public entier s'épanouirent en apothéose autour de la triomphale artiste qu'une foule inapaisée courut attendre dans la rue, pour l'acclamer encore et la poursuivre, jusqu'aux boulevards, d'une ovation reconnaissante et d'un formidable remerciement.

Il fallut, afin de calmer le public, annoncer, pour le jeudi suivant, une matinée pareille à celle qui venait de se terminer, rue Favart, parmi des applaudissements et des cris heureux.

Le programme en fut rehaussé d'un beau poème de Daniel Lesueur : *A nos soldats tués !* dit par M. de Max salué d'une double salve de bravos. Les mêmes œuvres y glanèrent les mêmes succès ; et je garde le souvenir ému d'une ovation des miens qui, ne sachant plus à qui crier leur allégresse d'avoir si complètement réussi à prouver la vitalité de l'Opéra-Comique de France à quatre-vingts kilomètres de l'ennemi, s'en prirent brusquement à moi et, m'ayant assiégé d'une manisfestation affectueuse, m'embrassaient avec rudesse faute de pouvoir mieux me dire merci.

Les braves gens !... Ils savaient bien que leur réussite au delà de tous nos espoirs était ma meilleure récompense et que je ne mettais aucune modestie à triompher, avec toute la Maison, des trembleurs qui m'avaient, la veille encore, crié de très loin : — Casse-cou !

*
* *

Un de nos ministres, rentré et réinstallé à Paris depuis l'avant-veille, a quitté sa baignoire au dernier entr'acte et est venu nous complimenter :

— J'ai voulu, dit-il, me rendre compte de l'état d'âme de nos Parisiens. Ils sont admirables, et j'en ai eu, ma foi, j'en ai encore les larmes aux yeux. Pourquoi ne m'a-t-on pas écouté?... Nous n'aurions pas dû aller à Bordeaux. En tout cas, nous avions le temps. Le 5 septembre au soir, nous ne serions plus partis. Quelle figure aurons-nous devant l'Histoire?

— La plus sage : le mercredi 2 septembre, le G. Q. G. avait la conviction, la *certitude* qu'une bataille sur la Marne était impossible. Il l'écrivait à Millerand, au maréchal French, à un autre aussi, dont je tairai le nom.

Mon interlocuteur a souri :

— Rassurez-vous, a-t-il conseillé. Rassurez-le aussi. Moi, je sais ce qu'il a fait, ce que nous lui devons; les autres le sauront à leur tour, malgré tout. Il est notre réserve. Nous pensons à lui.

— Pour?...

— Sait-on jamais?... S'il ne va pas rue Saint-Dominique ou... ailleurs, nous songeons vaguement à lui pour conquérir, pacifier et administrer l'Alsace, redevenue française.

Le soir, j'ai rendu compte au Chef de ce court dialogue. Il a hoché la tête, incrédule :

— La solution, murmure-t-il, n'est pas sur la rive gauche du Rhin, en ce moment. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit en apprenant l'occupation prématurée de Mulhouse. Pour nous heurter à Metz et à Strasbourg, il me faudrait cinq cent mille hommes et avoir enlevé la rive droite, d'où l'ennemi nous écraserait à coups de grosse artillerie.

Et le colonel Girodon, présent à l'entretien, hausse les épaules :

— Où est-elle, l'armée de manœuvre, l'armée libre de ses mouvements, maintenant qu'on a laissé cristalliser nos troupes le long d'une immense ligne fortifiée?... Le Patron a raison : la décision est ailleurs.

— Dans le Nord?

— Hors de France, peut-être, a murmuré le brave et clairvoyant officier.

Étonné, profane, je note la phrase sans la creuser; une dé-

pêche annonce un succès naval — enfin ! — des Anglais dans l'Atlantique.

Samedi soir, 12 décembre, répétition à huis clos de la *Vivandière*. Delna superbe ; toute l'âme populaire de la Révolution s'incarne en elle ; sa voix, plus profonde que jamais, sonne en fanfares héroïques qui nous étreignent le cœur.

Le lendemain, le public s'emballe, frémit, manifeste avec violence son patriotisme blessé, plus vivace et plus fort de toutes nos épreuves. Marion l'enthousiasme ; il le lui crie. Deux cents blessés, accueillis à bras ouverts, oublient leurs souffrances et clament leur joie. Mais la grâce blonde de Lucy Vauthrin, qui joue la fiancée persécutée par le hobereau vendéen, attendrit nos héros : ils la dévorent des yeux et leurs regards sont pleins de larmes douces. Ils la remercient en l'acclamant.

Jean Périer campe un capitaine Bernard qu'il ne songe plus à blaguer. Vieux Parigot, susceptible et grognard comme un Wallon qu'il est, le bon artiste commande sa compagnie en officier de carrière ; l'atmosphère guerrière de la salle lui donne — pour la première fois sans doute, — l'illusion complète que « c'est arrivé ». Berthaud, mobilisé, est venu renforcer la troupe : il a quitté l'uniforme de nos jours pour son ancêtre, chamarré de brisques. Son allure a changé, sa voix aussi : il y a, dans ses gestes, l'on ne sait quoi d'intense, de vécu.

Paillard trouve aussi des accents nouveaux. Ghasne joue le Marquis en le regrettant, sans cesser de le silhouetter avec la dureté nécessaire. Mesmaecker, Belhomme et Huet ont vingt ans et se redressent comme des conscrits de l'an II.

La Fricassée du troisième acte est acclamée ; la danse, elle aussi, a de nouvelles grâces françaises et qui ravissent les yeux de nos soldats. Delna, le drapeau tricolore à la main, s'élance vers le public. Il s'est dressé d'un bloc, frémissant, empoigné, oubliant que les trois couleurs ne flottent ici que sur un champ de bataille figuré. Son symbole s'impose à tous, même aux plus blasés des vieux boulevardiers dont les yeux sont embués de larmes.

Un grand peintre, au premier rang, regarde Marie Delna et voit le tableau qu'il en veut fixer :

— Chenal, murmure-t-il, c'est la France guerrière de la Revanche : elle n'a oublié ni sa grâce native, ni son charme victorieux. Delna, c'est la Révolution qui se rue aux frontières et le peuple farouche en sabots. Je les aime toutes les deux ; je suis incapable de préférer l'une à l'autre.

La matinée finit par le *Chant du Départ,* réglé de la même façon. Quand mon brave Lacroix, régisseur de la scène, depuis quarante-huit ans à l'Opéra-Comique, défile à la tête des tambours de Sambre-et-Meuse, il est si nerveusement fier, le torse cambré, la canne de tambour-major légère comme une aigrette dans sa main, il est si jeune qu'on l'applaudit vigoureusement, comme on vient d'acclamer le grand Bello, en sans-culotte enrôlé volontaire, ses deux petits enfants dans les bras, son aîné — gamin de dix ans — portant son fusil à côté de lui, dans la cohue des gars à bonnets phrygiens, en culottes rayées et marchant au canon vers Valmy, Jemmapes et l'Argonne investis alors comme ce soir.

Même spectacle jeudi, en matinée. L'avant-veille, à l'issue de mes entretiens avec les délégués du personnel pour assurer, dès janvier, une réouverture plus définitive et plus élargie de la Maison, on nous apprend la mort du fils de Louis Barthou. Unique enfant d'un couple français, patriote, fier de sa précoce personnalité, Max Barthou, « fils de la Loi de Trois Ans », comme il le disait avec des rires heureux, ne voulait pas être « embusqué ». Son père, ancien président du Conseil, d'une énergie qui devenait rare dans les Gouvernements successifs de la précédente législature, eût pu le recommander aux chefs de l'armée dont il avait été l'avocat devant les Chambres avec, parfois, des images ardentes à la Mirabeau. Max n'avait voulu que servir, voir la Guerre, aux avant-postes, au danger, même si son service régulier ne l'y appelait pas à l'heure marquée par son désir. Son destin l'a conduit à Thann, sur la terre d'Alsace où coulait encore tant de sang français ; et c'est un obus aveugle, lancé de très loin sur la vieille cité reconquise, qui a tué le fils de Barthou, avec trois de ses camarades, Parisiens comme lui.

Le cœur étreint au souvenir de ce vibrant et beau jeune homme que j'avais vu, naguère encore, sortir en tenue militaire de chez son père, — nous avions échangé un joyeux et confiant boujour ! — je n'ai pas le courage d'aller chez mon ami, atterré, rejoindre Lescouvé et dire mon chagrin ; j'écris quelques mots, découragé d'exprimer mal ce que j'éprouve. Voilà, vraiment, les plus atroces douleurs de l'heure et de la vie !

Aux abonnés de l'Opéra-Comique j'adresse une lettre pour les rallier autour de nous :

La Guerre a créé partout de nouveaux devoirs. Le nôtre nous enjoignait de songer d'abord à l'existence des centaines d'artistes et d'employés qui vivent, eux et leurs familles, du théâtre national de l'Opéra-Comique. Après la surprise brutale des premiers jours de désarroi, nous avons pu assurer la vie matérielle de tous les nôtres, donner du pain aux familles de nos mobilisés, parer chez eux aux désastres du chômage et de la misère.

Nous avons eu l'ambition de faire mieux : malgré des difficultés de toute espèce, nous avons entr'ouvert les portes de l'Opéra-Comique et donné quelques matinées au bénéfice des victimes de la Guerre. Un public vibrant et généreux, répondant à notre appel, s'est pressé en foule dans notre théâtre pour y acclamer des œuvres patriotiques et des artistes émouvants.

Il nous demande aujourd'hui de poursuivre énergiquement notre effort, d'ouvrir plus grandes encore les portes de l'Opéra-Comique et de contribuer ainsi, dans notre domaine, à la reprise progressive et salutaire de la vie nationale, à l'activité courageuse de Paris et à son réconfort moral, à la création de sûres ressources pour ceux qui, n'ayant pas la chance de se battre contre l'envahisseur, doivent assister et nourrir les malheureux, les enfants et les femmes...

Beaucoup ont répondu à cet appel et s'inscrivent déjà, sans conditions, pour nous seconder fidèlement. A chacun de nos artistes j'ai exposé aussi la situation et proposé de se rallier plus étroitement autour de nous :

... La Guerre, en créant un des cas de force majeure prévus par nos règlements et nos accords, a résilié votre engagement. Vous êtes, en fait et en droit, libre de toute obligation envers nous. Je voudrais néanmoins — jusqu'au jour où il nous serait possible de signer de nouveau

des engagements réguliers — rendre, dans la mesure de nos moyens, la vie à notre théâtre, en rouvrir plus souvent les portes au public et assurer ainsi des ressources à notre personnel. Voulez-vous, sur des bases nouvelles que nous fixerions ensemble, nous apporter votre concours ? Pouvons-nous compter sur vous et inscrire votre nom dans nos distributions éventuelles ?...

Tous sont venus, spontanés, heureux de me tendre les mains et de crier :

— Nous voici ! Faites de nous ce que vous voudrez.

L'appel affectueux n'a pas touché deux ou trois des nôtres. Ils étaient absents peut-être, disparus, que sais-je ?... Une de nos jolies artistes, affolée de mondanités et d'infirmerie de bon ton, parcourt Paris en auto croisée de rouge, libellule du coche, fort affairée à recevoir des trains sanitaires et à en répartir les glorieux éclopés entre les confessions rivales de nos infirmières les plus en vue. Elle a donné, me dit-on méchamment, beaucoup de besogne aux modistes et aux photographes ; les illustrés l'ont silhouettée au chevet des grands blessés ou dans les thés-concerts de nos plus riches ambulances ; héritière d'on ne sait quelle âme guerrière et sportive devant les victimes dolentes de l'ennemi, Manon ne disait plus : « M'as-tu applaudie en reine lyrique des salons ? » Son sourire satisfait demande maintenant : « M'as-tu vue en voile bleu ? »

Je n'ai point fait frapper à sa porte : nous aurions trouvé visage de bois. Mais son activité ne laisse pas d'être fructueuse et utile, somme toute, et de réaliser quand même un idéal.

En trois jours, trente soprani se sont inscrites à la régie ; quelques-unes quittaient leurs hôpitaux aux heures où, à notre insu, elles couraient « se mettre en civil » pour venir, parfois un peu pâles d'avoir veillé, à la répétition du soir sous la herse chiche de nos travaux à frais réduits.

J'ai pu réorganiser mon emploi du temps : tout le jour au G. M. P. ou dans le C. R. de Paris ; le soir, au théâtre, quelquefois assez avant dans la nuit. Chéreau, toujours présent, me supplée en scène avec calme et méthode.

Il sait être tour à tour chef de chant, metteur en scène, électricien, machiniste, d'une patience inlassable et d'une

politesse qui sait, au besoin, se glacer : il est capable de parer à tout et de prévoir le pire. Les bons régisseurs deviennent rares; le mien est sans doute le meilleur.

On m'apporte, le soir, des nouvelles; c'est rue Favart que me rejoignent, vers le 20 décembre, les décevantes informations de Russie : le fameux « rouleau à vapeur » cosaque recule devant les Austro-Allemands, tandis que nos armées du Nord se retranchent et s'enlizent dans un océan de boue. Mais il est toujours « question » de l'armée d'Alsace pour le général Gallieni.

Un de mes ouvriers, officier de réserve évacué sur Paris, me demande anxieusement si je suivrai le Chef :

— Sans doute, lui dis-je. Partout où il aura un commandement actif, je le suivrai, comme aux journées de l'Ourcq : il y a un quart de siècle que c'est convenu entre nous.

— Alors préparez-vous à partir sur Colmar le 25 janvier. Je le sais « de source sûre ».

Tout le monde sait ainsi des tas de nouvelles « de source sûre » concernant notre expédition d'Alsace; il n'y a que le Chef et nous qui ne sachions rien — sinon que c'est impossible.

Le Gouverneur a rendu visite au généralissime, à Chantilly; leur entretien a duré longtemps; ils se sont quittés avec une cordialité qui inquiète et déçoit les « entourages ». On veut absolument que les deux anciens amis de Madagascar soient d'irréconciliables ennemis; tout geste qui peut infirmer cette légende contrarie, des deux côtés, les états-majors. Je demande au Chef ce qu'il en pense :

— Je connais le généralissime, me dit-il en haussant les épaules : il doit avoir là-dessus la même idée que moi...

Un caniveau brutal nous a fait, au même instant, sauter jusqu'au toit de notre auto lancée à cent à l'heure, nous coupant le souffle quelques secondes; et je n'ai jamais su quelle était « l'idée » des deux généraux à l'égard l'un de l'autre, — ce qui me laisse fort à l'aise pour en penser tout ce que je veux.

Dimanche, 20 décembre, la *Fille du Régiment*, le *Chant du*

Départ et la *Marseillaise* emplissent, une fois de plus, la salle Favart et réalisent une recette de dix mille francs. Nous avons la joie de pouvoir donner largement à toutes nos œuvres et de contenter notre personnel. A son secours sont venus aussi les interprètes d'un intermède un peu décousu, mais qui n'en est pas moins applaudi par une salle comble. Noté, mobilisé en artilleur belge avec éperons de général en chef, fait acclamer une *Brabançonne* retentissante ; Ketty Lapeyrette, tout son cœur de montagnarde pyrénéenne dans ses yeux ardents, dans sa voix sonore comme les gaves d'Oloron, chante le *Rhin allemand* mis en musique par Félicien David, dont la douleur patriotique a su tendre une corde guerrière sur la lyre de *Lalla-Roukh*. Quant à Botrel, il s'est difficilement arraché aux ovations des poilus de la salle qui se sont évertués à reprendre en chœur ses refrains.

Mardi, 22 décembre, je suis de service à la Chambre des Députés ; c'est la rentrée du Parlement après l'exil à Bordeaux. Un discours éloquent et très noble de Paul Deschanel — devenu le *speaker,* le chef au grand cœur et l'arbitre suprême de six cents députés encore bien désemparés —, une ardente improvisation de Viviani haussent le ton de cette séance historique au niveau de nos grandes journées.

— La France ira jusqu'au bout — déclare le chef du Gouvernement, faisant sienne cette phrase désormais historique de notre gouverneur de Paris parmi des acclamations frénétiques — ayant la certitude de la victoire, pour le Droit contre la Force !

Je retrouve, dans les couloirs, des amis devenus tout à coup bien empressés, — quelques défiances aussi ; on voudrait me forcer à parler beaucoup du général Gallieni : son nom occupe et préoccupe. Je veux avoir tout oublié de lui ; je suis en civil et je ne réponds qu'à ceux qui me parlent théâtre et feignent d'admirer mon audace d'avoir rouvert la Maison.

— Mais notre popularité ? interroge anxieusement mon ami le député.

— Ne parlons pas des morts.

— Tiens ! toi aussi, tu crois ?...

— Je crois que l'admirable petit soldat de France sauvera son pays. Mais gare à vous, après, pour lui rendre des comptes !...

Un farouche radical me demande s'il est vrai que le Gouverneur soit Corse et originaire d'Ajaccio.

— Je n'en sais rien, me suis-je diverti à répondre.

— Tout de même !... il ne nous ferait pas un coup d'État ?...

Un homme d'esprit — il y en a au Parlement beaucoup plus que l'*Officiel* ne permet de l'imprimer — inquiète mon interpellateur :

— Eh ! eh ! lui dit-il. La borne qui commémore, à Saint-Raphaël, le débarquement du Corse, évadé de l'Ile d'Elbe, est à une portée de fusil de la Gabelle, la maison familiale du Général !

Nous avons le tort de rire aux éclats de cette boutade : un jour, bientôt, on nous accusera d'avoir conseillé au Chef d'entrer dans l'hémicycle avec quatre hommes et un caporal !

Le jeudi, la *Vivandière* et le *Chant du Départ* nous ramènent des fanatiques ; la petite Vaultier remplace mal Lucy Vauthrin, revenue à ses blessés. Delna, très émue, se blague devant tous d'être gagnée à son propre enthousiasme.

Une fine Parisienne, Léone George, vient me demander un sauf-conduit pour les confins du Camp Retranché ; de là, elle ira, sous des déguisements romanesques, à la recherche de son mari, Paul Reboux, mobilisé dans un village d'Artois. Je ne sais pas si c'est très réglementaire ; mais j'accorde le précieux papier. Plus tard, j'ai su par Paul Bilhaud que sa brave petite belle-sœur, après avoir, à travers les mailles d'une D. E. S. férocement soupçonneuse, vendu des œufs, conduit des carrioles campagnardes, colporté des merceries de village, était parvenue jusqu'à sa marraine hypothétique — une brave fermière chez qui le soldat romancier, le satiriste collaborateur de notre Müller tué à l'ennemi, venait loger, avec son escouade, quand on les envoyait au repos.

J'ai nommé celle-ci. J'en connais vingt autres, timides et même tremblantes dans la vie ordinaire, qui ont su de même, à force de courage et d'ingéniosité résolue, retrouver les leurs

après des mois d'angoisse et de séparation. Je sais aussi une chose que les officiers boches ne comprendraient pas : toutes, un moment, ont été pincées, les chères maladroites, par quelque gradé clairvoyant. Aucun ne les a dénoncées et chacun a fermé les yeux de cet air un peu bête que l'on prend quand on est trop attendri pour avoir le droit d'être furieux.

Ce qui serait prématuré, ce serait d'aller fonder au front le « théâtre aux armées ». Ça viendra. Pour le moment, le G. Q. G. flanque sur les doigts — et il fait bien — aux infirmières lyriques en mal de concerts vers l'Alsace, ou ailleurs. On aurait pu défendre ces manifestations, pour le moment intempestives, sans les interdire par fil spécial : il eût suffi de décider, comme je l'ai prescrit pour les nôtres, qu'aucun journal n'en dirait un mot : les « nous as-tu vues » de ce battage ambulant auraient immédiatement remisé leurs autos de guerre — aux frais de la « princesse » — et renoncé sans regrets à leurs randonnées vocales.

Le jour de Noël, c'est, avec l'imbattable Donizetti, Marthe Chenal, Noté et Suzanne Vorska qui improvisent, rue Favart, un nouvel intermède. Mme de Wienawska y fait se plaindre l'âme fataliste des Slaves dans le chant étrange des bateliers du Volga, des poèmes populaires qu'on dirait exhumés de Moussorgski et un air de *Snegoroutchka* dont la nouveauté rythmique nous fait redouter de ne l'avoir jamais entendu chanter à Paris, pas même à l'Opéra-Comique.

Nos trois chefs de chant, Viseur, Boulnois et Bastin, se l'avouent en hochant la tête; ils sont trop bons musiciens pour se tromper à la fois. Par bonheur, la *Marseillaise* de Marthe Chenal les arrache à ce doute et les emporte dans son torrent magique. J'ai fait orchestrer ensemble par Vidal, après ces essais presque guerriers sur notre public, la *Marche de Sambre-et-Meuse*, le *Chant du Départ* et la *Marseillaise ;* nous en ferons un acte ému, dictame des cœurs meurtris et des âmes ardentes.

Nous déjeunons chez Eugène Étienne avec le général Gallieni. Je ne puis jamais causer avec l'ancien ministre de la Guerre, — patriote auquel ses pires ennemis ne pourront jamais reprocher de ne pas avoir aimé la France, — sans

penser irrésistiblement à Gambetta. C'est sur lui que les derniers regards conscients du lion populaire à l'agonie se sont posés, dans la nuit tragique et irréparable du 31 décembre 1882. Il est demeuré le plus fidèle des pèlerins de son culte; et c'est chez lui, s'il renaissait brusquement à Paris, que le tribun de la Défense nationale irait s'asseoir, au foyer du plus aimant de ses amis. Tout ce que l'on peut dire en sens contraire me touche moins que cette pensée.

Étienne aime Gallieni, même quand il le trouve indocile à ses engouements passionnés. Il nous annonce la mort du neveu de Delanney, tué hier à Lihus. L'aimable et vigoureux préfet de la Seine — un de nos meilleurs chefs civils pendant les Cent-Jours (les Cent-Jours pendant lesquels la « Commune » de Gallieni a remplacé ici le gouvernement de Bordeaux sans même avoir songé à incendier un peu l'Hôtel de Ville!) — est parti pour le Nord avec nos sauf-conduits. Sa douleur faisait peine à voir : il aimait son neveu comme un fils.

Carmen, l'un des deux piliers du répertoire — l'autre est *Manon* — reparait devant le public le 27 décembre. Française jusqu'à n'avoir jamais pu plaire aux Espagnols, l'œuvre de Bizet contient tout ce que la musique de chez nous exprime en clarté, en harmonie et en grâce. Nos provinciaux n'aiment pas assez *Carmen ;* Paris seul l'a comprise et ne se lasse pas de la préférer. Une salle comble a récompensé Marthe Chenal de sa vaillance; car la Carmencita n'est pas toujours écrite en faveur de sa voix mobile et la belle artiste lui prodigue en splendeur primesautière des dons que Galli-Marié n'a jamais eus.

Mlle Mathieu-Lutz chantait Micaéla. Fontaine jouait don José. Le brillant ténor n'a jamais rencontré à l'Opéra un auditoire comme le nôtre; adopté d'emblée par notre public, plus difficile — j'ai envie d'écrire : plus connaisseur — à mesure qu'il gravit les hauteurs du théâtre, Fontaine va se transformer, salle Favart, y acquérir des dons nouveaux, surtout dans l'expression des demi-teintes. Sa nature fougueuse se discipline d'elle-même dans un cadre plus humain : à l'Opéra-Comique, l'artiste voit, à les toucher presque, les visages des spectateurs et il y a tout de suite cohésion entre l'interprète et

son public. Fontaine réalise chez nous un début magnifique et plein de promesses :

— Ton ténor belge, m'écrit un billet sans nom, mais où se dénonce naïvement une admiratrice exclusive de Beyle ou de Clément mobilisés loin de Paris, voudrait nous faire croire qu'il a plus de voix que les nôtres. Il s'imagine être encore à l'Opéra !

La même main, quelques jours plus tard, avouait gentiment :

— Ce petit Fontaine — notez qu'il s'agit d'un athlète — a du bon : tu en feras quelque chose...

On écrit beaucoup à la direction de l'Opéra-Comique ; la salle Favart a ses fidèles et même ses fanatiques. Et il est rare que la plupart des billets ne soient pas pleins de bon sens. Les répugnantes ordures de rares lettres anonymes que l'on repousse du pied ne viennent jamais que des basses jalousies d'artistes expulsés ou relégués au plan boueux que mérite leur âme ou leur talent.

Carmen réunit un second plan d'élite : Jeanne Calas chante Frasquita avec une distinction et un goût très appréciés des musiciens ; Mercédès, c'est Billa-Azéma dont la voix est toute de velours et de cuivre. Sonia Pavloff danse la Gitane de Lillias Pastia, en Slave qui s'évertue délicieusement à jouer une Andalouse. Belhomme, traditionnel Dancaïre, Donval, Remendado trapu, Payan en Zuniga beau chanteur, Andal-Moralès et le bon Éloi réalisent des rôles qui, sans eux, seraient secondaires.

Le *Chant du Départ* termine le spectacle ; le public ne se lasse pas de l'entendre et de l'acclamer : il est joué et chanté par Jeanne Borel, jeune mère à la voix profonde et Mlle Brunlet qui donne à la jeune fille de J.-M. Chénier la vibration généreuse d'une frémissante nature : les habitués lui ont donné le beau surnom de Jeanne Hachette. La petite Joutel chante le tambour et bat la caisse comme un vétéran : Chéreau, virtuose de l'instrument guerrier, lui a donné des leçons. Madeleine Mathieu fait — déjà — une épouse. M. Ghasne, un officier de la République et Payan, vieillard patriote, complètent, avec les chœurs et la fanfare, un ensemble déjà blasé sur son

succès. L'orchestre est mené comme à l'assaut victorieux par Picheran.

Pour les étrennes de nos cuistots, nous avons envoyé aux armées de l'Est dix-huit cerfs et biches, abattus dans la forêt de Rambouillet, chez la duchesse d'Uzès. C'est la première série des abatages de grand gibier, réclamées par les agriculteurs de Seine-et-Oise dont les cultures sont ravagées, la nuit, en bordure des bois domaniaux. Quelques officiers et sous-officiers bons tireurs — on a pu réunir difficilement les rabatteurs et les veneurs nécessaires — ont procédé sans enthousiasme à cet égorgement obligatoire, la chasse à courre — qui, au fond, n'est pas moins barbare — étant abolie pendant la Guerre ; le comte Clary dirigeait la battue. Nous avons évité de parler « politique » ; il a, pourtant, des informations européennes intéressantes. C'est le premier « civil » que j'aie vu entendre sans broncher, après avoir demandé combien pourrait durer encore la lutte :

— Deux ans au moins.

Dans notre courrier du soir, une main perfide nous envoie un journal allemand dont la lecture pourrait démoraliser des esprits nerveux : le critique militaire boche y affirme que nos armées ne sont pas commandées et que leur généralissime n'est « ni un maître, ni le Maître ». L'étude sournoise vient de Paris, où nous sommes manifestement entourés de « mouches ».

Jeudi 31 décembre, nous clôturons nos matinées avec la *Vivandière* et le *Chant du Départ*. En neuf représentations, nous avons réalisé près de quatre-vingt mille francs de recettes; nous pouvons être fiers de nous : devant l'ennemi, l'Opéra-Comique a affirmé la vitalité de l'art français, la crânerie souriante de Paris et assuré aux malheureux artistes et aux œuvres de guerre les ressources qu'ils doivent à la générosité du public.

Gabriele d'Annunzio m'écrit un « bleu » rapide et ardent :

Je travaille. J'interprète ce que les Français écrivent avec leur sang. Mille souhaits, les plus hauts, à notre grand Chef et à vous. Vive la France !

Nous avons hâte d'entrer, demain, dans une année neuve.

— Elle nous donnera la victoire, certifient, au Parlement, ceux qui savent tout.

Le Gouverneur, au dîner de famille qui nous réunit, ce soir-là, avec tous les siens, hoche la tête et laisse tomber :

— J'en doute ; mais espérons que ce sera pour 1916.

*
* *

1er janvier 1915. Cent cinquante-deuxième jour de guerre. Le général Gallieni réduit les visites officielles — par cartes cornées — au strict minimum, présidents et ministres ; et il dispense tout le monde de ces gestes usuels du temps de paix. Pluie torrentielle. Rien de nouveau sur le front français, enlizé dans la boue. Canonnades d'effet moral. La haineuse Allemagne, pour ses étrennes aux Anglais, leur coule un cuirassé au large de Plymouth.

Que va nous apporter cette année 1915 ?

— Il me tarde d'être en 1916, et même en 1917 ! résume l'un des nôtres, — un « pessimiste », dirait sévèrement le G. Q. G.

Organisation de mon travail régulier rue Favart : tous les soirs, mise au point des futurs spectacles et du régime nouveau. Préparation de l'obscurité brusque en cas d'attaque des zeppelins sur Paris. En trois minutes, le théâtre, averti, serait entièrement évacué, fermé et dans le noir.

Nos tentatives d'offensive, tout le long du front, ont été ménagères d'hommes et de sang ; mais elles ne nous ont pas donné un pouce de terrain avantageux. Mieux vaut y renoncer tout de suite et chercher ailleurs une solution : celle d'une forte armée de manœuvre hors de France, peut-être même bien loin de nous. Nous réapprenons la géographie.

Une anecdote, ce soir, égaie et détend le Gouvernement militaire. Il y a parmi nous un officier très parisien, indulgent et serviable, plus assez jeune pour être fanatique, pas assez vieux encore pour être... hostile. En dehors de son service, très absorbant et assez dur, il s'intéresse à d'anciennes histoires

d'amour, hier boulevardières, aujourd'hui plus touchantes peut-être d'être meurtries par la dureté des temps.

L'une des plus jolies comédiennes de Paris est venue implorer son secours ; le cas est pitoyable, cruel un peu. La nuit de Noël, un jeune sous-officier de ses amis est venu la fêter ; elle a eu le tort de le retenir. L'heure est passée, celle du retour au quartier, celle de l'appel. Le brillant maréchal des logis, reconnu absent, a attrapé huit jours de prison.

Le désespoir de la célèbre artiste — car elle est célèbre, ce qui ne l'a pas empêchée de garder un cœur d'ingénue de seize ans — a touché notre camarade. Comment tirer le beau soldat de ce mauvais pas ?... Il y pense tant qu'il finit par trouver un joint : en temps de paix, au jour de l'an, le Gouverneur lève les punitions jusqu'à une certaine limite. D'un air aussi indifférent que possible, l'officier parisien, de service ce matin-là, propose au chef d'état-major de prendre la mesure traditionnelle. Il obtient du général, distrait et absorbé par de plus graves soucis, qu'on lèvera les punitions de six jours seulement de prison et au-dessous.

Le cas qui intéresse notre homme — et surtout la suppliante en larmes — paraît désespéré : le général Clergerie ne revient jamais sur ses décisions. Tout est donc perdu ?... Peut-être !... L'officier présente, parmi d'autres pièces, l'ordre à signer par le chef. Pour si distrait qu'il soit, celui-ci est forcé de remarquer un changement à son texte :

— Comment ! *huit* jours et au-dessous !... J'avais dit six.

— C'est donc moi qui me suis trompé, mon général. J'avais entendu huit. Six, ce n'est pas un chiffre usuel : c'est généralement quatre... ou huit.

— Eh bien ! vous mettrez quatre.

— Je mettrai quatre et, par ma faute, ceux que vous aviez libérés de leurs six jours seront punis... de mon étourderie... Vous savez, mon général, que nos troupes viennent de reprendre Steinbach, en Haute-Alsace...

— C'est sûr ?

— Officiel.

Le chef d'état-major, enchanté, reprend l'ordre écrit et le signe d'un grand trait de plume tout joyeux.

— Mais, mon général, c'était à refaire : six jours !

— Laissez donc huit ; vous avez raison : c'est le chiffre normal. Six, ce n'est pas un compte.

L'officier a couru dans la salle de musique du lycée Duruy, transformée en salle d'attente. L'artiste, désespérée, l'attend, parmi des visiteurs militaires et quelques civils, intrigués de la voir si triste, émus peut-être.

En apprenant la nouvelle que son sous-officier va être libre, elle embrasse le bon territorial comme une folle et, le laissant ahuri, content aussi, parmi les visiteurs stupéfaits, se sauve en courant et gagne le boulevard.

L'anecdote égaie le foyer des artistes, rue Marivaux ; à quelques-uns elle inspire des railleries acérées ; la plupart des femmes s'attendrissent, songeant à l'absent. Et c'est, je crois, Escamillo — car on joue *Carmen* et le *Chant du Départ* — qui conclut :

— Dommage que les cent à deux cents pauvres diables qui vont devoir leur sortie de prison à cette aimable histoire ne puissent la connaître et en remercier la jolie madame !

Carmen ouvre donc la série des représentations du nouveau régime, à frais diminués, d'un commun accord entre la Direction et tout le personnel. La recette, encourageante, malgré les fêtes et, hélas ! les deuils de famille, atteint près de six mille francs.

Celle du lendemain dimanche, avec l'éternelle *Fille du Régiment* et sa précédente affiche, intermède compris, dépasse neuf mille ; la moyenne s'annonce bonne : nous pourrons donc vivre et nouer les bouts.

Quand j'arrive au théâtre, on me dit le beau chiffre et la joie de tous : je parais distrait, préoccupé... Je ne puis pourtant pas avouer à mes chefs de service, à mes amis, que toute ma pensée est demeurée là-bas, au Quartier général. Je viens d'y laisser le général Gallieni et M. Briand, penchés sur les cartes de la Grèce, les yeux fixés sur Salonique et la vallée du Vardar. Ils sont tous deux du même avis : aujourd'hui, 3 janvier 1915, une armée Gallieni qui débarquerait à Salonique et marcherait au plus vite vers le nord serait sûre d'opérer la diversion puissante et décisive dont rêvent les bons esprits, de

nous gagner les Balkans — de gré ou de force — de libérer le Bosphore et les Dardanelles et de marcher sur Budapest et sur l'énorme grenier à blé de la Hongrie.

Dans ma loge, les familles de deux de nos ministres sont venues applaudir nos pièces patriotiques, jouir surtout du spectacle d'une salle ardente, bourrée de soldats enthousiastes et de civils qui « tiendront », à les voir acclamer si vigoureusement nos drames patriotiques, jusqu'à la victoire du pays. J'avoue que l'on suit assez mal le spectacle. Il est surtout question de cette expédition de Salonique, sympathique à toutes les autorités militaires de l'heure actuelle — jusqu'au moment où l'un des chefs du Gouvernement trouve naturel de la confier au général Gallieni. Un silence. Des objections... Décidément, pour le moment, cette expédition apparaît, aux lumières, comme impossible...

D'autres anecdotes tendent aussi à nous distraire du spectacle. Mobilisé, *je ne sais rien* de ce qui se passe dans le C. R. Mais, dans mon théâtre, j'ai le droit d'écouter les histoires de Paris. Celle du général Bizot me semble très typique.

Appelé à commander une division territoriale dans la banlieue, le vigoureux soldat a reçu de Nîmes un régiment du 15e corps. Dès le premier jour, les rapports des nouveaux venus avec le commandement sont exécrables. Mécontents d'avoir quitté leur Midi pour cantonner dans des villages suburbains et y remuer la terre, nos Provençaux, « blagueurs » incorrigibles, ont, à l'heure de la manille et de l' « apéritif » — qu'on leur a si radicalement supprimé — grogné contre la Guerre. Ils « se chargent » des Prussiens, s'ils s'aventuraient jusqu'à Nîmes; mais venir se morfondre, « pour défendre les Parisiens », dans des cantonnements sans spiritueux, bernique!

Ces propos seraient odieux s'ils n'étaient ridicules. Le Gouverneur, saisi de l'affaire par l'indignation légitime du général Bizot, le calme en quelques paroles : ce n'est pas d'hier que Gallieni connaît ces soldats du Midi, toujours révoltés — en paroles — contre la discipline. Napoléon y nombrait ses meilleurs « grognards » et le Chef les a vus, partout où ils ont

servi sous ses ordres, se battre finalement à merveille, souvent sans avoir cessé de protester.

Ce sont les officiers, trop indulgents sans doute avec leurs hommes et liés à eux par des années de camaraderie civile ou régionale, qu'il faut secouer énergiquement. Le général Bizot n'y a pas manqué, sans grande confiance, d'ailleurs.

L'événement a donné raison au gouverneur de Paris : vertement tancés, les officiers ont fait honte à leurs soldats de leurs propos imbéciles ; en trois semaines, le régiment « exécrable » est devenu le modèle de la division.

Une nouvelle battue aux cerfs, autour du Chêne Baudet, nous permet d'envoyer à Hesdin une douzaine de grands animaux. Les agriculteurs de Seine-et-Oise trouvent insuffisant le résultat des battues ; le massacre devra continuer. Dans le recueillement des bois où nous rallions nos veneurs, le vent nous apporte parfois l'écho mourant des rafales d'artillerie lourde qui se répondent, dans la vallée de l'Aisne, à quatre-vingts kilomètres de nous.

La battue du jeudi met au tableau quinze cerfs et biches, expédiés aussitôt à Dury, pour l'armée du général de Castelnau.

Ce jour-là, l'Opéra-Comique reprend *Manon*, l'un des piliers du répertoire, l'œuvre qui sert de pierre de touche dans toutes les épreuves lyriques des *soprani* de la maison. Francell, avant de rejoindre son régiment, à Dijon, chante des Grieux.

Notre ténor est jalousé ; on le poursuit de haines sourdes : son talent, son allure juvénile, la légende de ses succès ailleurs qu'à la scène lui ont acquis de solides inimitiés. Des lettres me le disent qu'on a, par mégarde, oublié de signer, mais qui, toutes, dénoncent leur origine.

Le fidèle public de la salle Favart se contente d'acclamer Francell et le chef-d'œuvre de Massenet, interprété avec un art tour à tour plein de dilection et de science. Maguenat est un vibrant Lescaut et Berthaud un élégant Brétigny. Mesmaecker donne à Guillot de Morfontaine l'extériorité que, pendant trente ans, a incarnée le vieux Gourdon, mort récemment après plus de soixante années de service.

Belhomme, Payan, Donval, Éloi et les trois « petites femmes » de l'ouvrage, Renée Camia, Villette et Tissier, complètent, comme disent les courriéristes, une distribution hors de pair. Le Ballet du Roy retrouve, au Cours la Reine, sous l'œil aigu de notre Mariquita, un succès de jolie élégance française où l'on applaudit Sonia Pavloff, Dugué et leurs camarades.

Je n'arrive déjà plus à me rappeler le nom de la principale héroïne. Marthe Chenal, environnée de soldats en armes, a chanté la *Marseillaise* avec un éclat qui a tout emporté. Une centaine de spectateurs l'attendent dans la rue pour l'acclamer encore.

Nous ne jouons que trois fois par semaine : jeudi et dimanche en matinée, samedi en soirée. Mais, du haut en bas de la Maison, c'est un travail continu qui tend à mettre audacieusement sur pied *Louise*, la *Tosca*, le *Juif Polonais*, musicalement remis en scène, les *Amoureux de Catherine*, dans l'intégralité de leur version primitive, avec les couplets à l'Alsace, la *Vie de Bohème*, par Vallin-Pardo, *Madame Butterfly*, le *Jongleur de Notre-Dame*, *Thérèse*, *Mârouf*, *Lakmé*, *Mignon*, et des actes patriotiques nouveaux.

Ce travail intense, quand j'arrive, le soir, rue Favart, me détourne de trop penser aux atrocités allemandes ou à la perte du plateau de Vregny par un pontife infaillible de l'art guerrier. La *Fille du Régiment*, la *Vivandière*, *Carmen* et *Manon* se succèdent sur nos affiches, couronnées du *Chant du Départ* et de la *Marseillaise*, cette *Marseillaise* immortelle à propos de laquelle Maurice Donnay écrit, dans le *Figaro*, d'après ma mise en scène :

Cette *Marseillaise*, si criée et si décriée, voici qu'elle prend sa plus haute expression. Comme elle nous émeut, quand des soldats la chantent, qui partent pour la guerre ! Comme elle nous émeut, quand une belle artiste la chante, au théâtre, devant un public haletant et recueilli !

L'orchestre joue les premières mesures ; aussitôt toute la salle est debout. Le rideau se lève ; le décor représente le parc de Versailles : une large allée, un escalier de marbre, des charmilles, une pièce d'eau ; décor royal, beauté française. Sur la scène inondée de lumière, une figuration révolutionnaire. Des figurants, des choristes ? Non, en cet instant, ce sont des soldats de la République, avec le chapeau de feutre noir à deux

cornes, les buffleteries blanches et le pantalon à rayures ; ce sont des femmes de 1792, avec le fichu et le bonnet, le ruban ou la cocarde tricolore ; et ces petits garçons, en culotte et veste claires, ce sont de jeunes citoyens. Une femme apparaît : elle est coiffée d'un large ruban noir, et cela signifie que le chant héroïque partit de Strasbourg, composé en une nuit par un jeune capitaine de génie qui, cette nuit-là, eut du génie. On sait qu'après un dîner chez le maire Dietrich, Rouget de Lisle courut s'enfermer dans sa chambre, prit son violon et, dans ces heures d'exaltation où l'homme est au-dessus de l'homme, véritablement possédé par un dieu, il composa les paroles et la musique de ces strophes enflammées. De quelles circonstances merveilleuses est sorti ce chant national ! La musique et la poésie s'unissent dans un jeune officier qui a fait des mathématiques ; il est de Lons-le-Saulnier ; il est inspiré à Strasbourg, et des volontaires marseillais, accourus au secours de la patrie, apprennent aux Parisiens le chant qui devient l'hymne de la France.

L'artiste est toute vêtue de blanc, mais elle s'enveloppe dans une souple étoffe aux trois couleurs ; elle porte un court glaive au côté, le glaive romain, le glaive d'Horace, et l'on songe à Corneille.

Moins éclairée, la salle reproduit la scène ; ce sont les mêmes personnages, des femmes, des enfants, des vieillards, des soldats aussi ; vêtements sombres, capotes bleues ; parfois, dans l'ombre, l'éclair d'un galon d'or, d'une croix, la tache blanche d'un corsage... ou d'un pansement.

Mlle Chenal chante. Est-ce Mlle Chenal ? On la reconnaît, on l'admire, puis on oublie l'artiste, sa personnalité ; cette femme qui chante là, on croit, en cet instant, entendre la *Marseillaise* elle-même. Sur la scène et dans la salle, de la scène à la salle, un courant s'est établi ; de toutes ces âmes, une âme collective s'est formée ; on a la gorge serrée, le cœur bat, les yeux se remplissent de larmes.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

Ces paroles, qui nous semblaient excessives, elles prennent leur véritable valeur ; elles se retrempent dans la plus tragique actualité ; elles s'éclairent au feu des obus, à la flamme des incendies ; elles s'illustrent de mille atrocités. N'entendons-nous pas mugir, dans les campagnes, de féroces soldats ? Ils égorgent les femmes, les enfants ; ils violent, ils mutilent, ils écartèlent ! Le sang qui coule dans les veines de ces Barbares est bien un sang impur, épais et qui charrie les plus sauvages instincts. Ces paroles, le public les commente au fur et à mesure ; ne contiennent-elles pas tous les crimes de l'ennemi ? Tyrans, despotes sanguinaires, ces mots, ces épithètes, nous ne les jugeons pas ampoulés, ni théâtraux, ni forcenés s'ils désignent le cruel Guillaume II et le vieux François-Joseph, empereur soi-disant chrétien !

Voici la strophe où les enfants jurent de venger leurs aînés ou de mourir comme eux. Ce ne sont pas seulement des mots, des phrases. Aussitôt, l'on pense aux jeunes classes qui se préparent ou bien à celles

qui déjà sont parties, entraînées, enthousiastes, pour les Flandres et l'Alsace.

Quand la *Marseillaise* fut connue, « ce fut, dit Michelet, comme un éclair du ciel. Tout le monde fut saisi, ravi ; tous reconnurent ce chant, entendu pour la première fois. Tous le savaient, tous le chantaient ». Cet éclair, il sillonne à nouveau notre ciel. Mais ce chant que la France, selon une expression admirable, *reconnut* alors qu'on l'entendait pour la première fois, aujourd'hui plus d'un Français le *découvre,* alors qu'il l'entend pour la dix-millième fois. Ce qui fait la vertu et la beauté de ce chant, c'est qu'il est héroïquement défensif : il appelle les citoyens aux armes pour la défense du territoire et des foyers ; il est inspiré par l'amour de la patrie, et la haine qu'il exprime n'est pas un sentiment vil ; c'est la belle et juste révolte de cet amour contre l'injure et la violence.

C'est pourquoi cet hymne, à l'heure actuelle, éveille ses véritables échos dans l'âme sonore de la foule. Autrefois, aux répétitions générales, il y avait toujours, dans nos salles de théâtre, quelques Allemands, correspondants plus ou moins qualifiés, qui, au sortir de la représentation, télégraphiaient à leurs journaux un jugement sur la pièce : il était, paraît-il, indispensable pour notre art dramatique que Berlin fût informé en même temps que Paris.

Peut-être, en ces temps-ci, dans nos théâtres, quand on joue de la musique, quand on lit des vers, quand on chante la *Marseillaise,* peut-être quelque espion allemand se glisse-t-il parmi les spectateurs, pour voir, pour se rendre compte. Cette supposition n'a rien de désordonné. Il serait presque à souhaiter qu'il en fût ainsi ; ce triste personnage pourrait constater un des états d'âme de Paris.

Quand, au même instant, une telle émotion enveloppe et inonde, dans tout leur être, des milliers de personnes, ce n'est pas le signe de la défaite. Mais un Allemand comprendrait-il, sentirait-il ? Un hymne de vertu et de liberté, de fières larmes françaises qui coulent de tous les yeux, ce sont des perles devant les Allemands.

*
* *

Il est, décidément, bien difficile d'écrire l'histoire ! Voici que mon ami Jacques Rouché, directeur de l'Opéra, toujours cadenassé et verrouillé au bout de son avenue qui ne mène plus qu'à des portes closes, se fait interviewer par le *Gaulois* et lui expose ses raisons de rester fermé :

Je ne pourrais pas, dit-il, réunir en ce moment un orchestre complet ; car, si beaucoup de nos musiciens sont soldats, plusieurs de ceux qui sont dispensés de service militaire ont trouvé à s'engager à l'Opéra-Comique et je ne voudrais pas désorganiser la phalange instrumentale du théâtre de la rue Favart !...

Cette raison, qui fleure comme un parfum subtil de reproches aigres-doux, me fait bondir jusqu'au chef de ma « phalange instrumentale » et je l'interpelle avec vivacité :

— Combien avons-nous ici de musiciens de l'Opéra?

— Absolument aucun, me prouve l'auteur de la *Burgonde*, son carnet à la main ; notre orchestre appartient tout entier à l'Opéra-Comique, mais fusionne ensemble les titulaires, les suppléants et nos anciens, plus ou moins à la retraite. Tous les vides de la mobilisation sont comblés.

Rouché, mon ami, on vous a bien mal informé!

Huç va à Chantilly déjeuner avec le généralissime, son ami d'enfance. Au retour, nous parlons du « malaise » de Paris, qui s'impatiente de voir nos armées cristallisées de la mer à Nancy. Le directeur de la *Dépêche* — il médite l'article qu'il va écrire sur sa rassurante visite — m'assure que la Guerre « doit » finir avant l'hiver.

— Alors le généralissime est tranquille?

— Comme Baptiste! conclut le piquant polémiste dont l'optimisme m'a ravi.

La rentrée du Parlement nous tympanise de bruits importuns. On ne voit partout que conspirateurs contre le ministère, officiers de coups d'État, intrigues de couloirs et tacticiens d'estaminet. Une aventure m'advient dont nous avons ri pendant une semaine.

Exténué, grippé, débordé de travail aux Invalides et rue Favart, j'ai trop voulu mener de front deux métiers disparates et dont la contradiction fait mentir le proverbe : obéir en tenue et commander en civil ne se complètent guère; ce n'est pas du tout la même chose, malgré des proverbes naïfs.

Je me suis donc couché, malade, atteint d'une angine qui me donne la fièvre. Le Gouverneur vient me voir; il a son sourire des grands jours, celui qui, plus malicieux que de coutume, dénonce à ses amis sa belle humeur la mieux amusée.

Le ministre de la Guerre vient de le faire appeler pour lui parler de moi! Capitaine territorial, je suis évidemment un

seigneur des plus négligeables; mais il parait que je conspire et cherche à renverser le Gouvernement!...

— Vous m'étonnez, a dit le général Gallieni au Ministre. Mon officier m'a fait, il y a deux jours, diner chez lui avec trois de vos collègues; ils paraissaient être de ses amis. Pourquoi, en admettant qu'il le puisse, les renverserait-il?...

Je ne sais trop ce qu'a répondu le ministre de la Guerre, un peu déferré, j'imagine, par cette riposte; certes, elle ne me défend pas autrement; mais le moyen de s'en fâcher?

En tout cas, le Ministre veut me voir, et tout de suite. Je me lève donc, malgré ma fièvre, et je vais rue Saint-Dominique où m'attend le chef de l'armée.

M. Millerand ne me fait pas attendre et, malgré ma « conspiration », m'accueille avec la plus simple courtoisie. Il veut bien me gronder, me voyant assez mal en point — ce qui m'a contraint à m'excuser de ma mauvaise mine en dépit d'une conscience sans reproches — d'être venu le voir avant de guérir.

Un quart d'heure d'entretien éclaircit tout : le Gouvernement militaire est un nid à potins, environné d'un énorme bourdonnement de racontars. M. Paul Doumer — j'attendais, une fois de plus, l'histoire Doumer de pied ferme! — ... et d'autres font bien du tort au Général. Je suis, à Paris, le plus connu de ses officiers : entre les Invalides et l'Opéra-Comique il y a le boulevard, les journaux, le Parlement, les oisifs, les autres, un océan de papotages et de rivalités. Depuis, surtout, que nous avons organisé les chasses « à courre » dans les bois de la duchesse d'Uzès douairière — j'avoue qu'ici nous avons, tous les deux, éclaté de rire — un vent de « conspiration » souffle sur nous...

J'ai tout de suite compris que le Ministre m'avait mandé, non pas pour se faire l'écho de ces billevesées, mais pour donner à *un autre,* par mon intermédiaire, un avertissement et un conseil. Les voici : le Ministre me connaît depuis vingt ans — et plus. C'est lui — nous nous le rappelons ensemble — qui, sur la recommandation de Jaurès, m'a entr'ouvert le journalisme politique et présenté à des directeurs de feuilles républicaines. Il m'en dit même les titres avec une précision

singulière. Certes, il sait que je compte bien des amis parmi les membres du Gouvernement; la plupart, à Bordeaux et à Paris, lui ont parlé de moi avec sympathie. Mais on peut, quand on tient à son chef comme moi à Gallieni, rêver pour lui des destins nouveaux et, tout en désirant le maintien de ses amis au pouvoir, garder, *même auprès d'eux,* une attitude beaucoup moins dévouée à tel autre de leurs collègues.

J'ai parfaitement compris. A travers ses lorgnons, le Ministre me regardait loyalement dans les yeux et m'avertissait des intrigues dont *nous* étions, à notre insu, le centre parfaitement inconscient. Deux des trois ministres qui avaient dîné avec nous songeaient, disait-on un peu partout, à remplacer Millerand par Gallieni.

Fataliste, l'air bourru, mais, au fond, plein d'une bonhomie un peu lasse devant les assauts furieux qu'il avait à supporter sans cesse, le ministre civil de la Guerre m'exprimait à merveille, sans m'en dire un mot, toute sa surprise d'apprendre qu'un grand soldat comme mon Chef pouvait rêver d'entrer un jour dans cette galère, après l'en avoir débarqué...

De ma « conspiration », réduite à néant par l'évidence même de son absurdité, il n'était plus question entre nous; et quand je me levai pour prendre congé, M. Millerand voulut bien me reconduire avec une urbanité où je crus démêler quelque sympathie et me tendre cordialement la main.

— Je suis confus, dis-je en le saluant, que des potins sans fondement aient pu m'amener à faire perdre, à mon sujet, vingt minutes de son temps précieux au chef suprême de notre Défense nationale.

— Et moi, me fit-il l'honneur de me répondre, je ne le regrette pas; et je vous dis : au revoir!

Quand j'ai rendu compte au Chef de cet entretien un peu étrange, tout au moins dans la forme, il m'a dit en souriant :

— Je vois que le Ministre vous a beaucoup moins maltraité qu'en me parlant de vous. Il voulait absolument vous éloigner de Paris.

A quoi j'ai répondu sans malice :

— Êtes-vous sûr, mon Général, que c'était bien moi qu'il eût, ce matin, volontiers envoyé au diable ?

*
* *

Francis de Croisset a été blessé, dans le Nord, au cours d'une reconnaissance en automobile, pendant la nuit. Les sceptiques de la veille — ils ne croyaient pas au péril de l'élégant auteur dramatique — reconnaissent qu'il a bien mérité de sa nouvelle patrie ; ils tempèrent l'éloge en concluant qu'il a eu « de la chance ».

Cet « état d'âme » est commun à bien des Français de l'arrière. Un député jeune encore que j'interrogeais à son retour des Pyrénées, où sont demeurés ses électeurs, me confiait :

— Je m'attends à être battu aux élections futures par quelque brave « poilu » à la jambe de bois. Et mon collègue voisin, moins heureux que moi devant l'ennemi — car il a été sérieusement blessé et fort justement cité à l'ordre de l'armée — vous en dira la raison. On lui a successivement reproché de n'être pas incorporé le premier jour, puis d'avoir été nommé officier en vertu de la loi, ensuite de n'être pas encore allé au feu, après cela de n'avoir pas été grièvement blessé, comme le neveu de Jean-Pierre ou le fils de Victor. Et quand il a reparu dans sa circonscription, sur ses béquilles, la croix de guerre à son dolman, on lui a fait observer froidement que tel autre de ses voisins avait eu, lui aussi, la décoration des braves, mais qu'il s'était fait tuer, seule supériorité indiscutable, reconnue par les électeurs !

Le récit de mon entrevue avec Millerand a eu des échos ; ils me reviennent assez dénaturés et grossis jusqu'à l'absurde. Au théâtre, où je travaille, chaque soir, dans un flot de visiteurs surtout parlementaires, des amis viennent me conter des histoires.

Le 19 janvier, dans la nuit, alerte de trois zeppelins sur Mantes : ils se perdent avant d'atteindre Paris. Je n'ai eu que le temps d'aller me remettre en tenue et de courir au « standard » électrique du G. M. P. Il semble que les trois mas-

todontes aient rebroussé chemin et fait route vers l'Angleterre où les dépêches signalent des dégâts dans quelques villages sans garnison. Les Parisiens les plus sceptiques hochent la tête : les aéronefs boches reviendront !

Nous allons, le lendemain, visiter les postes de Puiseulx et de Poissy avec le Général. Les stations de tir contre les zeppelins s'améliorent ; des dispositifs ingénieux ont été inventés et l'on a multiplié les défenses spéciales autour de la capitale. Pas un de nos artilleurs ne doute d'abattre le monstre aérien qui passerait sur lui, fût-ce à plus de trois mille mètres de hauteur.

Une triste, une lamentable affaire éclate dans Paris et y met aussitôt les esprits aux champs : un payeur aux armées bien connu a détourné des victuailles destinées à la troupe et les a envoyées à sa maîtresse. Celle-ci, aussi notoire que lui-même, a une fortune sérieuse ; ce chapardage de mauvais sous-off au profit d'une millionnaire sans moralité indigne l'opinion. Les passions politiques enveniment l'affaire.

Officieusement saisi de la plainte, par notre entremise, le Gouvernement nous donne l'ordre d'informer. En avisant le Président du Conseil que ses instructions sont obéies, j'ai le douloureux devoir de lui confirmer que son beau-fils a été tué, le 22 août, dans la région de Longwy et qu'il est, selon les enquêtes les plus strictes, inhumé à Gorcy, avec ses camarades du 31ᵉ de ligne, au bord du chemin communal, à l'endroit où il fut atteint par les rafales des mitrailleuses allemandes. M. Viviani, accablé, me prie d'un geste éloquent d'en cacher, moi aussi, la nouvelle, le plus longtemps qu'il se pourra, à la malheureuse mère, déjà si angoissée de détresse et de mauvais pressentiments.

Au G. M. P. j'ai croisé M. Clemenceau. Le « Tigre » accompagne lord Milner et sollicite, pour la famille de l'homme d'État anglais, un laissez-passer vers Villers-Cotterets : le fils de lady Cecil vient d'être tué sur le front français. J'ai fait compliment à l'âpre polémiste de sa belle mine : le *caviar* lui réussit ; la Censure a, ce matin-là, coupé son article tout entier.

— Et vous, que faites-vous ici ? me demande-t-il brusquement.

— Je fais, comme vous l'avez écrit à Bordeaux, partie de la « Commune du Gouvernement militaire de Paris ».

Nous rions ensemble de sa boutade récente, dans *l'Homme Enchaîné*. Quelques mots encore — et je ne retiens de l'humeur bourrue du Président qu'une chose — elle emporte tout à mes yeux : — un réel amour de la France anime cet adversaire de tous les gouvernements, surtout des siens. Et je lui parle irrésistiblement de Gambetta. Je l'ai vu les yeux brouillés de larmes, à l'inauguration de la statue niçoise du tribun : il a, ce jour-là, publiquement reconnu ses torts et déploré que le héros de la Défense nationale fût mort sans qu'il ait pu, en signe de réconciliation et d'estime, lui serrer la main avant l'agonie.

— On regrette, ai-je murmuré, qu'un Gambetta n'ait pas encore surgi parmi nous.

— Pas tant que moi ! jette « le Tigre » avec un mauvais regard dans le vide — le vide qu'il semble, devant nous, voir peuplé d'ombres falotes et de ministres à culbuter.

En nous quittant, il me charge de son souvenir pour le Gouverneur.

— Je ne demande pas à le voir, aujourd'hui, me dit-il ; je reviendrai, un de ces jours ; ça occupera toujours les mouchards à gages.

— Il n'y en a pas ici.

— Soyez tranquille : il y en aura.

Et il s'en va avec un mouvement des épaules où l'on croit discerner comme un rythme de lutte et de défensive.

Paul Deschanel, ce soir-là, m'est apparu plus correct, mais non pas moins grave. Son âme passionnée de Français torturé des plus nobles angoisses, déborde sur ses lèvres.

Le Président de la Chambre parle, lui aussi, de Gambetta, comme si, dans le palais traditionnel, il percevait encore les battements du cœur magnanime de son illustre prédécesseur. Quelle place Gambetta garde parmi nous, trente ans après sa mort, et quel souverain prestige, depuis que la Guerre le grandit en nous de toute la force irrésistible de son souvenir surhumain !

La nuit, salle Favart, nous répétons les *Amoureux de Catherine* d'Henri Maréchal; l'auteur est là, ému de voir ressusciter son œuvre, écrite au lendemain de nos désastres et frémissante encore comme autrefois de tous les ressouvenirs d'Alsace. J'ai rétabli les mots, interdits alors par la douleur saignante des deuils nationaux. Nous avons biffé « patrie » dans le texte amputé comme le sol français et nous lui avons substitué le nom que l'on n'osa plus, des années durant, exalter devant les foules : Alsace !

Le samedi, 30 janvier, reprise de *Thérèse,* avec Lucy Arbell et Fontaine ; le souffle de la Révolution armée contre l'Europe prussienne semble galvaniser les âmes des deux interprètes : leurs voix sont plus pathétiques et plus profondes de trouver en nous tant d'échos que l'on pensait muets.

Entre *Thérèse* et la *Marseillaise,* j'ai intercalé les *Amoureux de Catherine :* Jane Vaultier, Paillard et Féraud de Saint-Pol sont très applaudis : leurs réalisations des personnages alsaciens enchantent le public ; mais il fait fête surtout à Suzanne Vorska, Catherine toute de charme et de grâce émue qui doit, après une manifestation plus chaleureuse encore, bisser les couplets à l'Alsace, devant la gerbe de blé mûr, nouée aux couleurs de France.

Le total des recettes du mois atteint, en quatorze représentations, une centaine de mille francs sur lesquels la part des œuvres de guerre a été prélevée largement. Quatre mille blessés et permissionnaires du front ont été accueillis par l'Opéra-Comique où leur sont offertes les meilleures places. Bien des lettres touchantes nous en ont remerciés. Tous nos artistes ont un courrier de louanges et de bravos écrits qui mettent en joie heureuse la régie et le foyer, collectionneurs des plus ardents billets.

Mon ami Huc m'écrit une lettre verdâtre : « mon » Gouvernement — ce possessif satirique tend à foudroyer avec moi le ministère Viviani et, par surcroît, mon Gouverneur qui n'y est pour rien, — a suspendu son article sur le généralissime comme inopportun ; et, le texte sous les yeux, j'avais eu l'imprudence d'écrire à Huc que le Gouvernement — « le nôtre », car il y nombre plus d'amis que moi —

avait eu raison de supprimer sa relation d'un voyage familier à Chantilly.

Huc n'avait vu, nous semblait-il, dans cette visite que le côté patriarcal, bonhomme et rond de son camarade d'enfance ; et il avait, tout simplement, écrit un portrait « d'après-guerre » que l'intéressé lui-même n'eût pas, sans distraction, contresigné volontiers avant la conclusion de la paix et notre victoire.

L'article, tardivement intercepté, reproduit dans un journal suisse, fait un tapage hors de toute proportion avec ses intentions réelles. On le travestit perfidement en isolant certaines phrases : ces citations font dire au généralissime des énormités :

> ... Le général Hasard, c'est le grand capitaine!... La bataille de Charleroi, nous aurions dû la gagner dix fois pour une ; nous l'avons perdue par les fautes du commandement. Bien avant qu'éclatât la Guerre, j'avais pu me rendre compte que, parmi nos généraux, un grand nombre étaient fatigués... quelques-uns m'inspiraient des doutes ; d'autres même de l'inquiétude...

Quel vacarme parmi les « sacrifiés » à qui l'on a impérieusement dicté la loi du silence ! Les officiers de l'armée de Paris ne lisent pas sans stupeur le récit de l'offensive contre l'envahisseur — cette offensive que le généralissime déclarait, le 2 septembre, *impossible sur la Marne*. Un conteur du G. Q. G. l'expose ainsi à notre ami :

> Il avait été constitué dans la région d'Amiens, c'est-à-dire sur le flanc de la ligne d'invasion, une armée *demeurée inconnue de tout le monde,* même de l'Allemand et de l'Allemand surtout, jusqu'au jour où, concentrée et s'ébranlant *à la voix du généralissime français,* cette armée de Maunoury « poussa du coude » si brusquement et si violemment le Teuton qu'elle le rejeta comme il fallait *sur nos lignes de la Marne...*

L'écrivain de ces lignes est trop précis — je le connais et l'estime depuis vingt ans — pour avoir mal reproduit ce qu'on lui a dit à Chantilly. Ces assertions, inconcevables pour qui connaît, — comme tout le G. M. P. — les ordres des 1er, 2, 3 et 4 septembre 1914, tendent à prouver, une fois de plus, qu'il y a, au-dessus de nous, une consigne rageuse : ne pro-

noncer à aucun prix le nom du général Gallieni, « commandant en chef des armées de Paris », y compris celle de Maunoury, pendant la bataille de l'Ourcq.

Le Gouverneur, avisé par un officier un peu « excité », hausse les épaules et interdit tout commentaire.

— Je connais le généralissime, dit-il, depuis des années : il n'a jamais douté de moi ; je ne douterai pas de lui. L'admirable lettre qu'il m'a écrite, à ce sujet, au lendemain de l'Ourcq me suffit, pour le moment ; plus tard, l'Histoire — celle que l'on n'écrit pas dans les journaux — mettra tout et chacun à sa place.

Le Chef a raison ; nous relisons, silencieux, les ordres de l'armée de Paris, du 31 août au 11 septembre. On les publiera un jour : c'est de l'histoire.

Je ne dirai pas à Huc ce que son article — pourtant très vivant et d'un intérêt de pittoresque actualité — recèle, à son insu, de serpents cachés sous des fleurs : le Gouvernement, mieux informé, cette fois, que lui-même, les a prudemment écrasés du pied. Il ne faut pas que l'Armée — la Grande Muette — se mette à parler et à discuter avant la victoire. Le récit de la *Dépêche* pourrait fâcheusement l'y pousser. Qui a jeté sur l'armée de von Klück l'armée de Paris ? Était-ce une manœuvre improvisée ou la réalisation d'un plan mûri de longue date ? Que nous importe, en février 1915 ? L'opération a sauvé la capitale et déclenché la bataille de la Marne : le résultat est acquis. La signature du Chef, l'avenir, mieux éclairé, la déchiffrera sous la poussière épique et dans le sang de nos héroïques soldats.

L'Opéra-Comique continue à « tenir » avec le même répertoire français ; nous assurons, pourtant, la « relève » continue de l'interprétation et le renouvellement de l'affiche. *Carmen,* avec Chenal, la *Vivandière,* avec Delna, *Thérèse,* les *Amoureux de Catherine,* le *Chant du Départ* et la *Marseillaise,* la *Fille du Régiment, Manon, Lakmé* et *Mignon* alternent déjà plus fructueusement, salle Favart.

Poilpot est mort le 6 février. Mobilisé comme lieutenant, le vieux peintre panoramiste, combattant de 1870, venait

souvent nous voir et nous documenter d'effrayantes visions des champs de bataille qu'il photographiait sur le front pour un immense panorama de la Guerre. Ses forces ont trahi son courage. Le Gouverneur, lié à ce brave homme patriote dans l'âme, depuis bien des années, autorise exceptionnellement ses obsèques à la chapelle des Invalides : il était président des Médaillés militaires de France.

Un matin, nos tournées d'inspection dans le C. R. étant suspendues par un temps exécrable, je vais, au Conservatoire, siéger dans le jury des classes de déclamation lyrique. Tous les élèves hommes sont mobilisés ; les professeurs n'ont pu grouper que des jeunes filles, tellement déconcertées par l'absence des partenaires mâles qui les soutiennent dans ces épreuves de pure scolarité qu'elles nous paraissent démunies de moyens et même de voix. Là encore la Guerre projette sa grande ombre sur le rayonnement habituel des « espoirs », d'habitude si brillants et si fiers.

Au sortir de l'exercice des élèves, des journalistes m'apportent les dépêches relatives à l' « incident Puccini » et me demandent s'il est vrai que l'Opéra-Comique remet à l'étude la *Tosca*, *Madame Butterfly* et la *Vie de Bohème*.

Rien n'est plus authentique. Mais ce que l'on m'apprend change immédiatement mes résolutions. Puccini, affirment mes informateurs, vient de proclamer sa neutralité vis-à-vis de l'Allemagne ! Il aurait écrit à l'agence Wolff :

— Il me plaît de pouvoir vous assurer que je me suis toujours abstenu de toute manifestation contre votre patrie.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Sans mettre en doute la réalité de l'affirmation prussienne, je donne l'ordre de remiser au boulevard Berthier les décors des œuvres de Puccini et j'en arrête net les études : nous ne jouerons pas la *Tosca* à l'Opéra-Comique.

Cette décision met en joie la critique musicale ; elle me tresse des guirlandes. La haine dont Puccini a toujours été accablé parmi nos compositeurs-écrivains et leurs amis déborde en allégresse ; c'est véritablement, autour du malheureux que je viens de clouer au poteau, une danse du scalp où l'on se venge cruellement des maximums qu'il réalise salle Favart.

Je reçois une lettre très noble de Mme Sardou :

Il a plu, me dit-elle, à M. Puccini de refuser sa désapprobation aux incendiaires de Reims et d'Arras. Il me plaît, en mémoire de Victorien Sardou dont le nom, sur l'affiche de la *Tosca*, se trouve placé à côté de celui de M. Puccini, de vous féliciter chaleureusement pour la mesure que vous venez de prendre d'interrompre les représentations de cette œuvre. L'auteur de *Patrie* vous eût approuvé plus éloquemment. J'ai tenu pieusement à prendre un instant sa place. Recevez, je vous prie, tous mes meilleurs souvenirs.

Anne Victorien SARDOU.

A la veuve du grand Français j'ai exprimé toute mon émotion, toute ma fierté. Certes, l'auteur de *Patrie* eût approuvé le geste, pourtant si naturel, de son modeste collaborateur des *Barbares*. Ah ! les Barbares !... Nous les avions modelés, ces ancêtres des Allemands d'aujourd'hui — Teuto-Boche s'était, dans notre poème, appelé Marcomir — en silhouettes de brutes, sensibles cependant à la pitié envers des enfants et des femmes. Nous nous étions trompés : ils étaient plus infâmes encore. L'auteur de *Patrie* et de la *Haine*, le grand visionnaire de l'Histoire avait tout prévu — tout, sauf les âmes effroyables de ceux qui ont détruit Reims après Louvain et brûlé vives des martyres dont les restes carbonisés sont toujours devant mes yeux, naguère égarés d'horreur.

En même temps, je mets à l'étude une reprise du *Paillasse* de Leoncavallo dont l'attitude, malgré son ancienne collaboration lyrique avec le Kaiser — il la désavoue aujourd'hui très violemment — était plus amicale envers nous.

Puccini, d'ailleurs, proteste publiquement contre ma décision :

— La lettre que l'on m'attribue est apocryphe, télégraphie-t-il au *Temps*.

Cette rétractation est insuffisante ; elle me semble telle, tout au moins, après la déclaration de mon ami Paul Ferrier, son traducteur, qui vient de m'écrire :

Mon cher Ami, je ne croyais pas, moi, à l'authenticité de la prétendue lettre de Puccini. Je connais Puccini et ses sentiments pour la France... et pour l'Angleterre, où il reçut, comme chez nous, l'accueil le plus

hospitalier. Je pressentais quelque petite... machination, que me dénonçaient les termes de la lettre incriminée si justement et la traduction... malévole d'une formule italienne de pure politesse. J'attendais avec confiance sa protestation. Elle se produit ; et j'en suis trois fois heureux pour l'honneur du maître italien, pour la mémoire de l'auteur de *Patrie* et pour l'amitié qu'il m'est permis de garder à celui dont je fus le collaborateur fidèle. Votre dévoué

Paul FERRIER.

Les journaux italiens français polémiquent à l'envi sur le cas Puccini. Les uns lui jettent Leoncavallo à la tête — un peu comme notre Opéra-Comique — et les autres, énergiquement puccinistes, surtout en Italie, accusent l'auteur de *Paillasse* des pires intrigues. Son frère, exaspéré, nous apporte une lettre de Leoncavallo :

J'ai signé la protestation contre le bombardement de la cathédrale de Reims, lui écrit-il. J'ai signé et, si c'était à recommencer, je signerais encore la protestation. Et, surtout, ne doute pas de notre pays : si tu le voyais en ce moment, il te ferait frémir de joie ! Encore une fois le nom de Garibaldi réveille les échos de l'Italie, qui se lève comme un lion blessé. Les démonstrations pour la France se succèdent et augmentent ; à Milan, à Rome, à Naples, on crie : « A bas l'Autriche ! A bas les Barbares ! Nous voulons la Guerre ! » Et la Guerre éclatera au printemps : le Gouvernement a déjà ordonné aux écoles leur fermeture pour la fin mars. La mission Bülow est un four complet ; ni les promesses ni les menaces n'ont prise sur le Gouvernement, qui est très fort et très sûr de lui-même.

LEONCAVALLO.

Cette lettre vaut un acte ; je maintiens *Paillasse* à l'étude. Le cas Puccini s'embrouillant de plus en plus, personne n'y voit plus goutte : j'attendrai que tout soit redevenu évident pour maintenir ou rapporter le boycottage du maître italien à la salle Favart. En attendant, malgré la détestable opération commerciale qui en découle pour nous, le répertoire de Puccini est exilé de nos affiches.

Une exécution en appelle une autre. Celle-ci me laisse moins de doutes. Le récit est publié dans les journaux de Paris :

Une information, dit cette note, nous apprenait naguère que M. Richard Strauss a refusé prudemment de contresigner le manifeste des Intellectuels

allemands ; il espère encore être monté, un jour, à l'Opéra-Comique, avec le *Chevalier à la Rose,* bien que son librettiste, Hugo von Hoffmanssthal, lieutenant de dragons autrichiens et plagiaire balourd de notre *Faublas,* se couvre de ridicule en se faisant adresser des odes, dans le *Berliner Tageblatt,* par Hermann Bahr, mari de la cantatrice Mildenburg ; car les maris de cantatrices s'agitent beaucoup pendant cette guerre, et pas seulement à Berlin. On avait assuré que Mlle Artöt de Padilla créerait, à Paris, le rôle d'Octave, dans le *Chevalier à la Rose,* parce qu'elle en est le meilleur interprète à Berlin et que, Parisienne pendant vingt ans, elle parle notre langue. Cantatrice de la cour prussienne, « l'Artöt » chante encore, *par ordre,* dans les représentations de l'Opéra de Berlin. Chantera-t-elle jamais rue Favart ? Nous sommes allés le demander à M. Gheusi, qui nous a répondu militairement :

— L'Opéra-Comique, avant la Guerre, devait jouer le *Chevalier à la Rose.* Il ne le jouera pas. Les rôles principaux en auraient été créés par Mlles Mary Garden et Marthe Chenal. Mlle Artöt, à la demande de Strauss, *aurait pu* être appelée ensuite à doubler Mary Garden. Elle ne chantera pas rue Favart : fille d'un Espagnol qui avait horreur des Allemands et d'une Belge de Liége qui les eût, je pense, exécrés, Mlle Artöt de Padilla, parente de Parisiennes ardemment patriotes, est affublée, à Berlin, d'un de ces titres de cour qui, en Allemagne, caporalisent ridiculement les femmes elles-mêmes. A la patrie de sa mère, à celle de son père, à la nôtre, elle a préféré la Prusse et les Boches. Sa famille de France et l'Opéra-Comique lui sont à jamais fermés.

*
* *

Le 15 février, je suis allé, au Musée de l'Armée, remettre au général Niox, de la part du Gouverneur qui vient d'en hériter de Poilpot, le ceinturon et le porte-épée de Napoléon à Waterloo. Cette relique provenait de la vente Raffet ; elle était en peau blanche très légère ; le tour de taille mesurait un mètre cinq centimètres, le double à peu près de la ceinture du sacre, conservée dans la famille Grétillat. De 1804 à 1815, l'Empereur était donc devenu corpulent. Le général Niox a reçu le souvenir tragique avec une émotion qu'il ne songeait pas à dissimuler.

L'Opéra-Comique reprend le cours régulier de ses représentations du répertoire. Mlle Nicot-Vauchelet a chanté *Manon* avec la virtuosité impeccable, la pure musicalité qui caractérisent ses dons naturels ; *Lakmé* les met ensuite en lumière une fois de plus.

Suzanne Vorska, la plus jeune de nos recrues nouvelles, nous donne une autre Manon, toute d'émotion et de charme, avec une précoce science de la scène et du chant. Un public fidèle la suit et l'acclame dans toutes ses réalisations lyriques, salle Favart.

Francell nous rend, par intermittences, un Des Grieux élégant et très applaudi ; Vallin chante délicieusement *Mignon*, où M[lle] Tissier, Philine à la voix de clair métal, vocalise de mieux en mieux. La petite Maton campe un Frédéric harmonisé en miniature.

Mes fonctions diurnes, au gouvernement militaire de Paris, se compliquent de « politique ». Elle nous assiège, nous submerge, menace de compromettre notre bonne humeur et même notre sécurité. Gallieni, sauvage, ascète colonial assez dédaigneux de parisianismes, déconcerte les conceptions des parlementaires. Pour eux, il est trop difficile à voir, pas assez accueillant, trop prompt à les congédier d'un geste pour se replonger dans ses cartes, ses carnets et ses schémas de guerre, intelligibles pour lui seul.

Quand un document de gouvernement tombe entre ses mains, il ne songe pas à s'en faire une arme : il l'expédie au plus vite au Ministre compétent, par l'un de nous. Chaque fois que j'ai eu à les transmettre, on m'a demandé si nous avions pris la « précaution » de les copier.

— Nous ne les avons même pas photographiés.

Cette boutade, que je croyais habile, a toujours inquiété mes interlocuteurs : on nous trouvait démunis d'esprit « politique » à un point qui faisait douter de notre insignifiance à cet égard. Peut-être prenait-on ma dénégation pour un aveu : c'est surtout dans les états-majors que la langue a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée.

Je me demande ce que sont devenues les lettres ...graves que j'ai, jusqu'ici, transmises fidèlement aux intéressés ; parmi eux figurent peut-être les pires adversaires des signataires et à leur insu. En quel arsenal silencieux et muré se fourbissent dans l'ombre ces armes que l'avenir verra peut-être brandir à la tribune ou sur quelque foule ameutée ? Le Gouverneur, soldat avant tout, l'a déjà oublié ; et moi, doué pourtant d'une

bonne mémoire, je ne suis pas très sûr d'en garder un souvenir précis; pourtant, je ne m'y fierais pas.

Nous voici au deux-centième jour de la Guerre (18 février) et notre organisation se poursuit encore, avec plus de bon vouloir que de méthode. Quelques historiens, un peu pressés, commencent à se documenter et à écrire des études pleines de lacunes, d'erreurs et même d'impostures naïves. Il devient déjà très difficile, sinon impossible, de dire tout simplement la vérité. Les documents vécus manquent le plus; en dehors de Flameng, de Forain, de Guirand de Scevola et de quelques dessinateurs mobilisés aussi dans la zone des armées, les peintres militaires travaillent sur des documents d'avant-guerre; beaucoup en sont encore, dans leurs ateliers, à copier des accessoires périmés. J'ai reconnu la paillasse à raies d'Alphonse de Neuville, celle de 1870, dans les coins des épisodes « d'après nature » de nos illustrés; les portraits des chefs, peinturlurés d'après des photographies, leur donnent des physionomies qui datent de Gravelotte et de Coulmiers.

Nous ne sommes même pas autorisés, dans nos randonnées vers l'arrière du *front,* — on ne saura jamais la profondeur géographique de ce *front* où tout le monde va, ou croit aller, et d'où l'on revient invariablement sans une égratignure, souvent même sans avoir entendu le canon, — à emmener avec nous des professionnels de l'image. Ce sera, plus tard, une lacune regrettée.

Je m'entête, pour ma large part, à documenter de mon mieux les écrivains et les artistes. On affecte, pas loin de moi, de les écarter même de leur métier naturel et de leur dénier jusqu'à la faculté de rédiger un rapport utile. Je réagis avec pesanteur et me fais une foule d'excellents ennemis. Mais je glane, d'autre part, quelques pages choisies; c'est ainsi que G. d'Annunzio m'écrit :

Puisque vous êtes en ce moment, mon très cher Ami, le patron des lettrés, je vous demande de faire quelque chose en faveur de notre Marcel Boulenger. Comme vous savez, il a eu les deux pieds gelés très dangereusement. Il a beaucoup souffert; et son état de santé actuel ne lui permet pas de retourner au front. On le retient à Fontainebleau, comme convalescent, dans une oisiveté qui le navre. Il s'ennuie et

demande un emploi quelconque, jusqu'au printemps, jusqu'à ce qu'il puisse reprendre un service actif.

Vous connaissez son intelligence, sa finesse extrême, sa bonne volonté, sa discipline, son courage. Il pourrait vous être très utile à Paris. Pourquoi ne voudriez-vous pas le prendre chez vous, au Gouvernement militaire ? On m'avait promis de l'affecter au ministère de la Guerre ; mais les jours passent et rien n'arrive. Je vous serai reconnaissant encore une fois — quelle dette énorme j'ai envers vous, mon Ami ! — si vous vouliez l'aider, nous aider ! Je vous serre la main très affectueusement.

Votre D'ANNUNZIO.

Le commandant Viaud (Pierre Loti) nous annonce la destruction des premiers forts des Dardanelles par les flottes alliées ; je suis frappé de son peu d'enthousiasme. Loti connait les Turcs ; il ne se défend même pas de les aimer encore et mes souvenirs d'Orient me préservent d'avoir, à cet égard, une autre opinion que la sienne. Nous n'avons pas su, notre diplomatie n'a pas voulu faire ce qu'il fallait pour nous conserver l'empire des âmes turques, les plus loyales du Levant. Nous préférons protéger les Grecs et les Bulgares, composer avec des Macédoniens, fussent-ils bandits de grand chemin, espérer la chimérique fusion du bloc balkanique autour de nos Serbes et ignorer dédaigneusement le poids de l'influence boche sur les rois d'occasion de cet amalgame de peuples. Les Turcs nous auraient loyalement ouvert le Bosphore ; c'est nous qu'ils préfèrent en Europe ; leur estime est faite d'affection lointaine : ils se souviennent de notre duel chevaleresque des Croisades. J'ai vu, dans les ruines de Baalbek, la plaque de marbre scellée devant le Kaiser en commémoration de son voyage en Syrie et en Palestine : elle était souillée d'immondices : tous les Turcs qui passaient par là crachaient sur elle avec mépris. Ils montraient, au contraire, près du chemin qui longe la mer au nord de Beyrouth, la petite pierre gravée, commémorant le passage de notre expédition de 1860, et très pieusement respectée des passants et des caravanes.

Loti — qui est un excellent officier, d'une précision fort nette, très estimée de notre Général — redoute que le seuil attaqué ne demeure inviolable : le courant torrentiel des

Dardanelles, entre Chanak et Nagara, jette dans la mer Égée les eaux de la mer Noire et de la Marmara avec une violence que nous rappelons non sans inquiétude. C'est déjà un premier obstacle à nos navires. Les deux côtes du détroit — l'européenne et l'asiatique — si rapprochées, vont se hérisser de batteries et de tranchées sous la direction des Allemands : la merveilleuse et sobre abnégation du soldat turc fera le reste. Si nous allions ne pas passer? C'est par Salonique, selon le plan de Briand et de Gallieni, qu'il fallait marcher à la fois sur Budapest et sur Constantinople.

Mes soirées à l'Opéra-Comique deviennent plus surchargées de travail, de soucis; j'aurais voulu pouvoir monter le *Pré aux Clercs;* ma troupe manque de la plupart des éléments essentiels et elle s'amaigrit, tous les jours, parmi les hommes. L'émotion électrique de nos publics devant les spectacles guerriers m'a conduit à fondre ensemble, sous ce titre : les *Soldats de France,* les épisodes les mieux acclamés et à réunir en un seul acte la *Marche de Sambre-et-Meuse,* le *Chant du Départ* et la *Marseillaise.*

Sur notre petite scène de la rue Favart évoluent et défilent, clairons, tambours, musique en tête, les volontaires de 1792, les vainqueurs de Valmy et les enrôlés enthousiastes du Paris révolutionnaire. La fanfare de scène, renforcée des musiciens de la Garde républicaine, confondus dans une figuration historique, répond aux accents épiques de l'orchestre; l'effet est saisissant; mais il l'est surtout, lorsque apparaît, — au milieu des groupes qui viennent d'interpréter les stances ailées de J.-M. Chénier, après une sonnerie au drapeau qui dresse tout à coup la salle entière, frémissante, — l'étendard de notre armée de la Marne et de l'Yser, avec sa garde de jeunes volontaires de nos jours, vêtus de bleu horizon, précédant la *Marseillaise* vivante et radieuse que réalise Marthe Chenal.

Environnée des héros symboliques de nos anciennes et de nos nouvelles gloires, la belle artiste, après cette montée des âmes dans un irrésistible élan de bravoure et de foi, fait passer à travers la foule en tumulte un frisson d'épopée.

Cet acte guerrier, condensé en quatre scènes où revit sans offenser personne un siècle de notre plus noble histoire,

retentit hors du théâtre et conquiert les suffrages de la rue. On me réclame de tous côtés « la pièce nouvelle »; on m'adjure de la jouer à la fin de tous nos spectacles.

L'on comprend enfin quelle force réside, aux soirs où la patrie est en danger, dans ces stances sublimes que nous avions trop méconnues pendant les heures calmes de la paix et dont les images de fureur guerrière nous paraissaient souvent excessives et d'une rhétorique un peu surannée. Et le génie resplendit sur nous, celui de Rouget de Lisle et de Chénier; il nous aveugle de larmes; il nous arrache à nous-mêmes : tous les mots des immortels poèmes sont les cris d'un peuple en armes qui ne voulut jamais et ne veut pas mourir. Une voix ardente, une incarnation vivante de la France, son drapeau tricolore frissonnant sur les uniformes français de l'an II et de 1915, toutes les voix de la foule, les appels des clairons, le rugissement des tambours, les coups de canon lointains, les chants de triomphe ou de revanche — et nous oublions l'artifice du théâtre, la discipline apprise des figurations et des orchestres, l'irréalité du drame qu'on nous joue; la sainte illusion de l'enthousiasme nous emporte et nos cœurs battent aux champs comme si cette vision était réelle et si toute l'histoire glorieuse de la France passait devant nous en torrent de feu.

Quelques poubelles nous sont offertes : des Alsaciens-Lorrains — ou soi-disant tels — m'envoient un effroyable dossier d'accusations non signées; il dénonce nombre de scélératesses hypocrites, d'espionnages boches masqués et de crimes abominables contre la patrie. On en accuse un de mes collègues, vieux territorial né en Alsace, d'ailleurs fils d'Allemande, et frère d'une générale prussienne, qui a, dit-on, la haine féroce de la France. On me jure que ce « malfaiteur » est mon pire ennemi; c'est possible. Je refuse tout de même de me salir les doigts à ces ordures et je les fais jeter au feu (1).

La moyenne de nos recettes, en février, atteint cinq mille six cents francs; tous les nôtres ont du pain — et la joie de revivre, qui vaut mieux encore que d'être tout simplement

---

(1) **Maintenant, je le regrette (N. de l'A. 1919).**

sauvés. Autour de moi, je sens de braves gens — la bourgeoisie, ignorante des nobles et discrètes abnégations de la vie des artistes, les méconnaît trop souvent sans les valoir — émus d'une gratitude que je tiens à ignorer; c'est alors seulement qu'il y a des satisfactions à être un chef, et le meilleur, le plus ambitieux placement du cœur, c'est encore la bonté.

L'affection de la plupart de ces braves gens — il y a toujours quelques fielleux, sans doute pour mieux exalter les autres — récompense bien au delà de mes mérites ma ténacité à les rendre heureux.

Parallèlement à ma vie militaire — où la fatalité de mes fonctions m'attire encore plus de jaloux que je n'aurai rendu de services — mon labeur d'artiste me délasse; je puis, après des réalisations soignées, sourire des réalités ...petites. Il y a, dans nos états-majors, parmi des officiers admirables, trop de cercleux, de bavards et de « gens du monde » — trop de Parisiens « avertis ». Ce terme, consacré par un usage léger, exprime ici que, ne sachant rien de la Guerre, ils en parlent comme s'ils connaissaient tout. Les services d'automobiles, parmi des princes du volant et des professionnels plus ou moins habiles, comptent en outre des mondains raffinés, des volontaires élégants, des improvisés dont on n'a trop su que faire. Quelques-uns sont charmants et braves; ils ont fait leurs preuves de vaillance et même d'héroïsme. Beaucoup d'autres sont « indésirables » à un point qui passe le dire.

Le Gouverneur rit de leurs propos, qu'on lui signale — pas tous — et hausse les épaules; c'est un tort : les commentaires d'un parc automobile font du cent à l'heure et finissent par culbuter leurs clients dans le fossé. Les visites des hommes politiques, des journalistes, des gens notoires défraient les conversations des immobiles; elles vont partout, au G. Q. G. avec les officiers de liaison, sur le front avec les missionnaires, dans tout Paris avec les visiteurs de marque qui ont droit à être reconduits. Les bribes de dialogue que surprend un chauffeur intelligent sont autant de périls; mieux vaudrait, pour les rapporter, un mécanicien sans imagination.

Toutes les fois qu'un lettré conduit un général, il se figure

avoir saisi toutes ses pensées; on ne saura jamais ce que cette ...illusion a causé d'« histoires » désagréables au cours de cette Guerre de tranchées-forteresses qui a, aux héros les plus actifs, imposé tant de longues veilles !... J'ai mis au feu les rapports qu'on m'a faits; les « romans chez la portière » n'en sont pas moins de négligeables romans, même quand la ...concierge a des galons d'or et des moustaches d'Amadis de cercle.

Je suis infiniment plus occupé de ma reprise de *Paillasse* — il faut décidément donner satisfaction à ce brave Leoncavallo — et d'un nouveau quatrième acte de *Carmen*, éclatant de soleil, de couleurs et de lumières, comme les pages lyriques de Bizet, pour remplacer le triste et sombre décor où l'Andalousie des *corridas* n'a jamais relégué que ...*los retretes*. Bailly m'a compris à merveille : nous serons dans la rue, devant les arènes sévillanes, pendant la course, c'est-à-dire à l'endroit où José sera sûr, pour supplier et tuer Carmen, de demeurer bien seul, sans témoin gênant, sans passant attardé — fût-ce l'éternel petit marmiton, traditionnel à l'Opéra-Comique et qui traversait toujours le fond du théâtre au moment le plus musical du duo d'amour ou le plus dramatique d'une scène intime.

Loti nous parle des Dardanelles, où notre artillerie démolit les forts; et il éteint un peu l'enthousiasme confiant de Paul Bénazet, cœur généreux qui nous voit déjà sur le chemin de Constantinople. Les Boches, enragés de leurs échecs à Saint-Éloi, où ils n'arrivent pas à entamer les Anglais, et de nos progrès à Souain, à Vauquois et au bois Le Prêtre, écrasent d'obus Reims la martyre et y tuent ...quelques civils. Le nom farouche de Mesnil-lès-Hurlus retentit douloureusement en nous; nos cartes demeurent hachées de lignes défensives sur les mêmes terrains. Pourtant, ces pertes et ces gains, ces allées et venues d'une ferme à l'autre et d'un petit bois à un ruisseau coûtent le sang le plus précieux de la France et dépassent, en dépense d'héroïsme, tout ce qu'on nous a donné pour sublime dans les temps antiques et de nos jours.

Avec ces affaires sanglantes à Notre-Dame-de-Lorette, à Perthes, au Four-de-Paris, à Beauséjour, à Badonviller et à

l'Hartmannswillerkopf — que nos « poilus », conspuant un nom qui sent le Boche à plein gosier, ont pittoresquement baptisé « le vieil Armand » — le G. Q. G. doit être en effervescence.... Une randonnée à Chantilly nous rassure; un calme olympien règne là-haut et c'est à peine si l'on daigne nous y parler de la Guerre. Mais les bureaux y sont attentifs comme aux plus belles époques du temps de paix : nous avons échangé un lot considérable de lettres et de dépêches pour obtenir ...un refus à Clemenceau d'aller à Tracy : la Défense nationale l'exige. Cet homme, qui n'est jamais revenu des tranchées sans en exalter les défenseurs, est un péril public aux yeux des politiques. Je ne sais personne de plus suspect que lui, — sinon, peut-être, notre Chef, au gré de quelques-uns. Quand ils seront ministres, ils seront obéis en toute hâte par leurs détracteurs actuels.

Mais les ragots « bien parisiens » sont en train de modeler à notre Patron une autre gloire gauloise : cet homme, qui vit en cénobite soldat comme en plein désert soudanais, passe pour « conspirer » avec Clemenceau, alors qu'il n'a jamais mis le pied rue Franklin, et pour continuer ses conjurations dans les milieux mondains — et même demi-mondains ! On le marie avec telle veuve, on le compromet avec la belle Madame N. ou la beaucoup moins jolie Mademoiselle X. A quoi rêvent les Parisiennes !.... Il arrive à des amis du Général de s'aventurer en riant sur le terrain brûlant des confidences de ce genre. Son sourire aigu ne les arrête pas. Gallieni ne s'est jamais beaucoup ému des racontars : malgaches ou parisiens, ils lui semblent aussi négligeables et aussi vides :

— Vous êtes en passe de devenir ministre, observe un parlementaire de ses amis : on s'occupe autant de vos ...divertissements que de ceux de vos futurs collègues.

— Le Gouverneur n'a jamais lu l'*Art d'aimer,* répond un intime; s'il avait le temps de lire, ce n'est pas Ovide qu'il consulterait; hier, il a pris des notes sur la campagne de 1814 et la défense du sol français par Napoléon.

— Ne le dites pas : il est défendu d'avoir un grand-père génois, milanais ou corse, pendant quelques jours encore.

— Pourquoi quelques jours ?

— L'Italie est prête à marcher avec nous ; c'est une question de semaines. Je compte alors sur une France enthousiaste.

— Il y aura toujours quelques Français à n'en être pas ravis : ceux-là ont trouvé, d'abord, que ce n'était pas assez pour l'Italie de ne pas nous attaquer et de lâcher la Triplice ; demain, ils se plaindront que son intervention est tardive ; plus tard, qu'elle est insuffisante.

— Que pèseront devant l'Histoire les potins d'état-major, les méchancetés des salons, les jalousies politiques et les toutes petites colères des faux grands hommes du jour ? La victoire emportera tout cela dans un torrent d'écume ; c'est la France du petit soldat armé et de son officier subalterne — « de complément » aussi, comme disaient les pontifes d'avant-guerre avec un mépris de caste singulièrement aplati par les faits, puisque les huit dixièmes de nos officiers sont des réservistes ou des territoriaux — c'est le sublime petit soldat français qui prendra la parole après les batailles ; espérons qu'il aura, devant l'ennemi, appris à parler haut, même à ses amis.

*
* *

Le Ministre assiste à une représentation de *Manon* devant une salle comble ; ses éloges ont été vifs : jamais peut-être l'Opéra-Comique n'avait réalisé d'exécution musicale comme celle-ci ; le moindre détail est à sa place et dans son jour. Fontaine, transfuge de l'Opéra toujours fermé, réalise un Des Grieux vibrant de passion ; sa voix chaude et souple fait comprendre et excuser la sensualité du rôle, son fatalisme résigné devant une déchéance morale qui pourrait mériter tous les blâmes. La plus jeune de nos Manons, Suzanne Vorska, atteint, elle aussi, à la perfection musicale ; ses dons naturels sont servis à souhait par une culture lyrique et un labeur intelligent qu'il est rare de trouver réunis à ce degré ; ce n'est pas seulement la plus récente, c'est la meilleure de nos Manons. Elle a déjà son public et jusqu'à ses fanatiques ; ils l'attendent dans la rue pour l'acclamer encore, comme Chenal.

Les « petits » rôles sont remplis, rue Favart, par des artistes — Jean Périer, Camia, Villette et Marini, Mesmaecker,

Belhomme et Berthaud — qui peuvent aisément jouer les grands. La jeune troupe de la Maison y brille d'un vif éclat et je me préoccupe de l'augmenter encore avec des éléments hors de pair.

On m'amène la jeune Favart. Je suis, je l'avoue, hérissé de préventions contre les étoiles de café-concert. Leur art n'a presque rien de commun avec le nôtre : il serait insupportable d'entendre chanter Manon par une virtuose du couplet de revue qui donnerait à notre héroïne les gestes, les « intentions » et les expressions vocales de nos célébrités des petites scènes; la plupart, d'ailleurs, manquent d'études musicales et n'arriveront jamais, malgré l'adresse la mieux conduite, au style sans lequel il n'est pas de grande cantatrice.

Il ne faut pas mépriser le café-concert ; il est charmant et, parfois, délicieusement français. Un public très mobile — nullement inférieur au nôtre — le préfère à l'opéra-comique moderne qui ne laisse pas de le fatiguer quelquefois de partitions algébriques et d'écriture tarabiscotée.

Je n'ai donc admis Edmée Favart à auditionner chez nous qu'avec une prévention justifiée par vingt expériences trop prévues; son nom, à défaut de sa vivacité de moineau parisien, devait, d'ailleurs, la recommander à mon bon accueil. Et, tout de suite, cette audition fut un étonnement et un charme. La jeune reine d'opérette — et même de « caf'conc' », parfaitement — a une voix de chanteuse et une personnalité lyrique caractérisée. Élève et fille de musicienne, « enfant de la balle » dès son adolescence, Edmée Favart, en dépit d'un « trac » d'élève du Conservatoire, nous donne une audition parfaite et c'est dans Manon qu'elle éclipse Nitouche et Véronique, tout simplement.

A l'issue de l'épreuve, je n'engage pas la candidate : je lui propose de nous donner *devant le public* une preuve intégrale de sa prédestination à notre répertoire. Le médium de sa voix, son étendue, sa facilité lui permettent d'être téméraire. Elle s'attend à débuter dans le rôle de Mimi, peut-être de Sophie ou de Micaéla; je lui propose *Mignon*. Sa stupeur pourrait être sans bornes : mais la fauvette de Paris n'a jamais entendu la moindre page d'Ambroise Thomas. Elle ignore tout de

Mignon; je l'invite à venir l'écouter jeudi prochain, avec l'impeccable Vallin. Si quelque professeur de chant en est informé, quel scandale dans les usines spéciales où se pétrissent les voix de nos « espoirs » lyriques, quelquefois jusqu'à rester à jamais démantibulées !

Autre audition : Mme de Landresse, blonde Parisienne, mariée à l'un de nos plus célèbres capitaines aviateurs, mon camarade au G. M. P., nous promet une *Fille du Régiment* délicate et tendre. Elle a un peu la grâce menue de Bessie Abbott et le « cristal » fragile de feue Martyl. Le public la jugera, elle aussi, quand sa santé lui permettra de paraître devant lui. C'est ma méthode du temps de guerre : les auditions, au seuil d'une salle béante et vide, sans le soutien de l'action et du costume, handicapent singulièrement les vraies natures de théâtre; l'épreuve de la rampe devant la foule les favorise à la façon des méthodes qui consistent à jeter les vrais nageurs dans la rivière : ceux qui sont aptes à nager se tireront d'affaire; et s'il faut absolument les repêcher, on aura toujours eu le temps de les classer selon leur façon de se débattre.

Briand et Gallieni ont librement, chez moi, parlé des Dardanelles; comme il y a trois mois, c'est à Salonique qu'ils entrevoient la décision de l'affaire balkanique. Viviani avait paru rallié à ces vues; qui donc, au dernier moment, en a ajourné la réalisation ? L'Histoire nous le dira — peut-être sans rien nous apprendre.

On nous téléphone de Villers-Cotterets que Maunoury, grièvement blessé au visage pendant qu'il observait l'ennemi à travers un créneau de première ligne, est dirigé sur Paris; le général Villaret, atteint de la même balle, a eu le crâne défoncé. Maunoury — le brillant, le valeureux second de Gallieni pendant les journées de l'Ourcq — a un œil crevé; on « espère » sauver l'autre. Les spécialistes ne nous laissent pas ignorer que ce serait presque un miracle. Aveugle, l'héroïque soldat abandonne le commandement de la VIe armée. Et nous avons immédiatement l'intuition qu'on va offrir sa succession au général Gallieni.

— C'est peu vraisemblable, nous dit-il; en tout cas, je ne pourrais l'accepter que dans certaines conditions.

Cela va de soi !... Pas pour tout le monde. Le soir même, en effet, le ministre de la Guerre, d'accord avec le G. Q. G., offre au Gouverneur la succession de Maunoury.

— Consultez vos amis, lui dit-il; et donnez-moi demain matin votre réponse.

Le Général ne consulte personne : il refuse le commandement de la VI[e] armée telle qu'elle est, c'est-à-dire réduite encore de quelques unités depuis qu'il en avait eu, sur l'Ourcq et sur la Marne, le commandement supérieur. Gallieni, chef des armées de Paris victorieuses en septembre et adjoint au généralissime comme successeur éventuel — sa lettre de service en fait foi — ne peut sans déchéance accepter d'être mis à la tête de la plus petite des armées du front, cristallisée certainement pour bien des mois derrière Soissons, surtout quand ses « conscrits » au Conseil supérieur de la guerre, les généraux Foch et Dubail — qui sont loin d'avoir eu sa magnifique carrière — commandent chacun *un groupe d'armées.*

J'explique cela à nos amis du ministère; ils approuvent hautement la décision du Gouverneur et demandent pour lui le commandement — vacant encore — du groupe des armées du Centre (II[e], VI[e] et V[e] armées), celles du Nord et celles de l'Est étant réunies par trois sous les ordres de Foch et de Dubail.

— Il est tout naturel, conclut un des ministres dirigeants, que Gallieni, vainqueur sur l'Ourcq avec l'armée Maunoury, en soit récompensé en commandant aussi les deux armées qui l'encadrent : ce sera le groupe du Centre. Le G. Q. G. sera trop heureux de ratifier cette décision.

Mais le G. Q. G. se refuse à tant de bonheur; le généralissime, qui n'a pas trouvé le temps de venir demander son concours à Gallieni, constate qu'il a décliné la succession du général Maunoury et, sans constituer le « groupe du Centre », nomme le général Dubois au commandement de la VI[e] armée.

Deux parlementaires, ennemis du Chef depuis leur récent retour de Bordeaux, en manifestent une joie cannibalesque :

— Il a refusé une armée sur le front, devant l'ennemi ! s'écrient-ils. Jamais on ne le lui pardonnera.

J'ai quelque peine à faire comprendre à ces deux agités la stupidité de leur argument : Gallieni, après une véritable car-

rière d'épopées coloniales, a commandé la VIe armée du 2 au 11 septembre, pendant qu'elle faisait partie de la défense mobile de Paris et qu'elle manœuvrait héroïquement, au nord-ouest de Meaux, contre les trois corps d'armée de von Klück. En dehors d'une lettre du généralissime et d'une autre du ministre de la Guerre, écrites toutes les deux dans l'enivrement sincère de la victoire, aucun document ni personne n'a publié officiellement la gloire du vainqueur, par qui l'ensemble et le couronnement de notre succès sur la Marne devinrent soudain une double réalité. Aujourd'hui, cette armée, brusquement privée de son admirable chef, n'est plus qu'un anneau solide de la chaine tendue de Nieuport à Nancy : aucune manœuvre d'offensive n'est possible. Le généralissime savait si bien que ce commandement, devenu secondaire, était inégal aux services d'un Gallieni qu'il n'a pas voulu le lui demander lui-même : il s'attendait donc à son refus, estimant qu'il ne pouvait accepter sans déchoir. Quant à discuter ou à suspecter la décision de cet homme, qui s'est battu toute sa vie, devant les plus féroces ennemis et qui a couronné sa splendide carrière par la première offensive heureuse de nos armes contre l'envahisseur, il faut être un peu naïf pour l'oser — et ne redouter aucun ridicule... Mais il y a des gens qui pour le voir quitter Paris où son maintien les offense comme un reproche — ou un danger — affronteraient les pires ...singularités.

La reprise de *Paillasse*, à l'Opéra-Comique, va littéralement aux nues; le « poulailler » en a eu des crises de nerfs : Mlle Brunlet y est servie par des dons de violence tragique qui ne redoutent aucun excès; son personnage, vériste jusqu'à l'invraisemblance, s'accommode de ses qualités dramatiques, véritablement sans rivales dans l'incarnation de Nedda; jolie, féline et féroce tour à tour, elle est tuée dans une crise de terreur qu'elle a su traduire puissamment. Il faut dire que Fontaine, son partenaire, joue et chante *Paillasse* comme l'ont bien rarement exécuté les meilleurs ténors de l'Italie, sans en excepter les plus célèbres dans le monde. Sa fougue, sa sensibilité, la vigueur mordante de sa voix l'égalent ici aux plus parfaits. La *Fille du Régiment* et les *Soldats de France* complé-

taient une matinée triomphante qui a mis l'émotion du public à de rudes épreuves.

La Maison multiplie, d'ailleurs, ses travaux; Mariquita a mis au point le nouveau ballet des *Scènes alsaciennes,* imaginé sur les pages, un peu élargies, de Massenet, si souvent jouées dans nos concerts et dont tous les « airs » sont déjà popularisés devant les foules. Léa Piron, de l'Opéra, crée élégamment le personnage de l'enfant du pays, devenu sergent dans un des régiments qui reconquièrent son village natal. Les albums de Hansi ont servi de guides à Mariquita dans sa touchante reconstitution des vieilles danses du pays, où Sonia Pavloff se révèle une fois de plus traditionnelle et pleine de fantaisie. Louise Lara, de la Comédie-Française, consent à tenir le rôle de la récitante — une grand'maman dont la voix profonde a fait monter des larmes de joie attendrie dans tous les yeux.

Tandis que Chéreau et Vidal se dévouent à la reprise minutieuse de *Louise,* André Messager me demande une reprise de *Fortunio* avec Andrée Vally en travesti et Suzanne Vorska dans Jacqueline. Cette idée neuve me séduit; les études commencent aussitôt.

Les Russes ont investi Przemysl, dont la capitulation n'est plus qu'une question d'heures. La rage des Allemands redouble de haine; nous nous attendons à des représailles sur Paris, sans perdre de vue que nos informateurs nous signalent, dans la région de La Fère, une activité nouvelle des zeppelins, dont les essais vers notre front se multiplient. Nos artilleurs les attendent; mais la fièvre des premières semaines est un peu tombée : on ne croit plus beaucoup à l'incursion des mastodontes boches dans le ciel de Paris. Il a fallu toute l'énergie froide et méthodique du Gouverneur pour tenir en haleine nos services de la défense contre aéronefs.

Soudain, dans la nuit vernale du 20 au 21 mars, un samedi — nous avions donné, à l'Opéra-Comique, une excellente représentation de *Manon* — au moment où je venais de m'endormir, vers une heure et demie du matin, la sonnerie des clairons et les avertisseurs des pompes à incendie réveillent Paris en sursaut : les zeppelins arrivent droit sur nous!

Aussitôt, toutes les fenêtres de s'ouvrir et, narguant les prescriptions réglementaires, nos Parisiens, très amusés par l'espoir de voir enfin les fameux dirigeables qui doivent détruire Babylone, de se grouper sur les terrasses, dans les carrefours, partout où l'on peut découvrir une large étendue de ciel.

Les projecteurs fouillent la nuit — une nuit admirable et calme, très sombre néanmoins : dans les rues obscures j'ai failli me heurter, en gagnant au plus vite le Q. G., à des badauds attroupés et jusqu'à des concierges, assis, en famille, sur le seuil de leurs portes, comme aux soirs caniculaires de l'été.

Le Gouverneur et son état-major sont enfermés dans la salle du lycée Duruy où viennent aboutir tous les fils téléphoniques des stations de tir et des postes d'écoute ; nous parlons successivement avec la région nord et avec les observatoires de l'est en suivant sur les cartes les évolutions des assaillants. Nos recoupements semblent prouver que quatre zeppelins ont franchi impunément nos lignes, entre Soissons et Chantilly. Un moment, ils se perdent dans la nuit ; mais les clameurs des spectateurs massés au dehors et les salves d'artillerie nous apprennent que l'un des monstres aériens au moins survole la capitale. J'ai gagné les fenêtres supérieures du Q. G. et j'assiste au passage de l'aéronat boche : vivement éclairé par les projecteurs qui paraissent l'aveugler et gêner sa marche, planant à deux mille mètres de hauteur, une sorte de mince fuseau d'or mat glisse dans le ciel, traversant Paris du sud-ouest au nord. Canonné par le mont Valérien, rabattu sur Auteuil, poursuivi par les obus traçants de 47 du lieutenant Broca, au Trocadéro — lisait-il encore Montaigne au moment de l'attaque ? — le zeppelin s'enfuit vers ses lignes sans avoir pu semer la mort sur la ville. Des milliers de curieux le suivent du regard tant que les projecteurs ne le perdent pas dans le ciel.

Que sont devenus les autres ?... On nous téléphone que le premier, vigoureusement canonné par le poste des Alluets et légèrement atteint vers l'avant, a rebroussé chemin à toute vitesse ; un autre, égaré, semble-t-il, dans la banlieue de Meaux, a évité les projecteurs et regagné sa base. Le seul qui

soit passé sur Paris, sévèrement accueilli par nos artilleurs, ne s'est pas sauvé sans dommages. Le tir du Trocadéro, gêné par les tours du palais, est demeuré inefficace et trop bas : le poste a brûlé sept cartouches avec une trajectoire que les observateurs latéraux ont vue trop basse.

Toute la nuit, une foule bruyante circule dans Paris, commentant l'événement. Enchantée d'avoir aperçu le monstre aérien — qui lui paraissait planer à peine plus haut que la tour Eiffel ! — la population insoucieuse et... bavarde conte des histoires folles. Les uns ont *vu* les avions français poursuivre le zeppelin et le mitrailler ; ils ont pris les obus à fusées traçantes pour des aéroplanes. D'autres reprochent à nos artilleurs d'avoir « manqué » le monstre boche, sans avoir la moindre idée de ce que peut être un tir de nuit, dénué de tout repère, sur un dirigeable lancé à cent kilomètres à l'heure, à plus de deux kilomètres de hauteur et à une distance du poste deux ou trois fois plus grande encore. Les cinq aviateurs du Bourget, qui se sont tenus prêts à poursuivre le zeppelin, malgré l'effroyable péril de s'envoler dans la même direction par cette nuit noire, sont taxés d'impéritie par certains et d'avoir fait « la fête » par des gens habituellement sensés.

Nous avons recueilli tous les renseignements sérieux de nos sections de tir ; il est évident que deux obus de 75, tirés par le Mont-Valérien, ont éclaté à hauteur, sur les nacelles du pirate. La preuve qu'il est touché sérieusement, c'est qu'il est descendu, sur Asnières, assez brusquement pour nous avoir laissé espérer sa dégringolade : à deux heures quarante, le Gouverneur donnait l'ordre à un escadron de cavalerie de poursuivre le zeppelin, si possible, jusqu'à son point de chute. Mais l'aéronat, délesté brusquement de ses bombes — elles ont blessé trois civils à Asnières — de son matériel lourd et même d'énormes bidons d'essence que l'on vient de retrouver écrasés sur le sol, a pu se relever et gagner, avec un bruit de moteurs très diminué tout à coup, les brumes denses de la vallée de l'Oise où nos avions l'ont perdu de vue.

Jusqu'au petit matin nous attendons, des lignes de la VI[e] armée, la nouvelle que le zeppelin est tombé et réduit en

cendres. Il n'a pas essuyé moins de quarante coups de canon, dont quelques-uns très suffisamment rectifiés.

[Nous ne devions apprendre que trois semaines après, par des rapports secrets, que le monstre, gravement atteint par notre défense, était venu, le 21 mars, au petit matin, tomber à Guignes, à cinq kilomètres au sud de Saint-Quentin ; de nombreux chariots en ramenèrent, le lendemain, les débris à la gare de la ville, d'où ils furent expédiés sur les usines allemandes.]

— Pourquoi, sont venus nous demander nos amis du Conseil municipal, n'avez-vous pas lancé « vos » avions du Bourget et de Villacoublay ?

Fallait-il leur dire que nos aéroplanes sont réduits à une douzaine et que les cent quarante de la réserve cantonnée chez nous — certains de leurs pilotes étaient, ce soir-là, régulièrement en permission ...aux Folies-Bergère — sont sous les ordres du G. Q. G. qui ne nous autorise à en disposer sous aucun prétexte ?

Cette situation intolérable doit changer ; on nous fait par téléphone mille promesses.

Le jour de la Passion nous avons repris *Louise,* en matinée ; Fontaine et Albers y sont excellents, ainsi que Mlle Borel, à son aise dans le rôle difficile de la mère. Mis à part un incident ...indésirable — quand l'ennemi est à Noyon, ses victimes d'hier à l'hôpital d'Asnières et Przemysl conquis par les Russes sur les Autrichiens — nous sommes fiers de cette représentation, terminée aux acclamations d'un public qui ne se blase pas ensuite de revoir les *Soldats de France.* Cette reprise d'une œuvre si musicalement française et même de Montmartre, en pleine Guerre, enrichit notre répertoire courant d'un ouvrage que nous nous sommes piqués de remettre au point avec des soins inédits et une réalisation scénique tout entière asservie aux moindres intentions de Gustave Charpentier.

A l'issue de la représentation, Marthe Chenal chante la *Marseillaise,* et l'interprète de *Louise,* le *Chant du Départ...*

Je ne puis, en ce moment, passer rue Favart que quelques heures : l'attaque des zeppelins donne au G. M. P. l'occasion de redoubler d'activité et d'obtenir d'un seul coup les amélio-

rations que des bureaux flegmatiques nous laissaient depuis longtemps espérer en vain. Au Mont-Valérien surtout, le sous-lieutenant chef de section est « sûr » d'avoir atteint l'ennemi ; les zeppelins, comme l'affirme la jactance boche, seraient-ils donc invulnérables ? Des instructions nouvelles serrent dans le ciel suspect les mailles des tirs de barrage éventuels ; des primes considérables sont promises à l'artilleur qui démolira l'un des monstres tueurs de femmes et d'enfants.

Lundi soir, 22 mars, nouvelle alerte des aéronefs ennemis sur Creil, Villers-Cotterets et Chantilly ; les Allemands cherchent dans la campagne obscure à repérer le G. Q. G. sans y parvenir. Ils ne s'aventurent pas vers Paris. Mercredi soir, pour la seconde fois, notre dîner avec le Gouverneur et des amis que nous avons réunis autour de lui est troublé par une troisième alerte ; mais les monstres, rôdant au-dessus de la forêt d'Halatte, ne se hasardent pas jusqu'à nous, au grand mécompte de nos artilleurs.

Le 28 mars, pour la première fois, de très jeunes étudiants allemands, blessés et prisonniers, m'avouent que le moral des soldats boches tend à baisser ; ils n'arrivent pas à comprendre pourquoi leur commandement les immobilise « devant Paris » sans les y introduire : ils commencent à douter des distances géographiques réelles et de leur « ascendant » victorieux sur nous. En revanche, mauvaises nouvelles des Dardanelles, où les Alliés viennent de se faire couler inutilement quelques cuirassés.

Rue Favart, visite du Ministre qui nous exprime officiellement sa satisfaction : l'Opéra-Comique mérite ses éloges et reçoit l'assurance de son appui militant contre les ennemis de sa gestion actuelle. Ces ennemis — ils ne sont peut-être qu'un — ne me pèsent d'ailleurs pas une once.

Je reviens, au Val-de-Grâce, interroger les jeunes Allemands ; ils ne sont pas encore dégrisés de leur orgueil national. Toutefois, à condition d'éviter toute conversation sur leur empereur — qu'ils ne veulent blâmer à aucun prix — ils nous confient leurs nouvelles certitudes : l'Allemagne leur paraît toujours invincible ; mais l'Autriche, en se faisant écraser, va contraindre Berlin à conclure une paix boiteuse ; et

tout sera à recommencer dans quelques années, mais, cette fois, avec la France, « contre les Anglais » ! Nous sommes joliment loin de l'intransigeance des bourreaux de Senlis et des argousins de Varreddes ! C'est un blessé de dix-neuf ans, incorporé à dix-huit ans et demi, envoyé au feu vingt jours après, qui nous donne cette consultation avec un air de « herr Doktor » à lunettes, rasé comme un forçat et vaniteux comme... un enfant.

A l'Opéra-Comique, le jour de Pâques ramène la foule pour acclamer les *Noces de Jeannette, Paillasse,* les *Scènes Alsaciennes,* la *Vivandière* et les *Soldats de France ;* le lendemain, *Manon* réalise le maximum avec sa distribution parfaite ; c'est toujours le triomphe de la jeune troupe, où les étoiles ont l'âge des débutantes d'autrefois. A l'occasion de la reprise de *Louise,* une expertise officielle démontre l'excellent état du matériel de scène et le dévouement du personnel, sa solidarité affectueuse, tout ce que le cœur de nos artistes garde de confiance noble et de foi. Dans l'atmosphère où vivent ces braves gens, un souffle permanent d'idéal, un peu mystique et même fétichiste, entretient les illusions saintes et assure l'éternelle jeunesse des âmes. On n'y connaît pas les nervosités moroses de certains autres milieux, politiques ou militaires, qui empoisonnent d'amertume les heures des meilleurs esprits. Sauf le G. Q. G. que l'exercice permanent de son souverain pouvoir enlumine d'un optimiste indéfectible et le Gouvernement — plus soucieux peut-être, mais enclin, par les mêmes causes, à envisager le présent avec sérénité et l'avenir avec confiance — beaucoup de sous-dirigeants sont maussades : ils dénombrent des pertes matérielles aggravées de toutes les appréhensions des conjectures noires.

A Satory, l'officier qui nous montre le 305 de marine, élégant malgré sa masse avec ses quarante calibres et mobile à souhait sur sa voie ferrée, s'emporte contre les usines qui n'ont encore réalisé que des obus de médiocre effet. Cette colère est inutile : mieux vaut donner des ordres et multiplier les demandes. Peu à peu, l'organisation définitive s'élabore, arrive à des résultats. Ah ! que nous serons bien équipés et armés à la fin de la Guerre !

Vallin reprend *Louise;* c'est un régal de musicien : le public fidèle — et connaisseur — du « poulailler » acclame longuement l'excellente artiste. Charpentier, dédommagé, se montre mieux que satisfait. C'est ensuite, le samedi soir (10 avril), la reprise du *Jongleur de Notre-Dame :* Marthe Chenal, étourdissante de verve et de piété exaltée dans le rôle de Jean, s'est travestie à miracle. Le fameux « Tout Paris » est là; le foyer des artistes, envahi par le boulevard, a la physionomie d'une grande première des temps heureux. Un vieil habitué divertit la foule élégante : il aborde Chenal, méconnaissable sous les traits savamment émaciés du jongleur famélique, et lui demande gravement où est « Mlle Chenal ». L'éclat de rire de la belle cantatrice gagne tout le monde et l'abonné lui-même; c'est, avant d'entrer en scène, où le guette l'ovation d'un public vibrant, le premier succès du nouveau jongleur.

Au cours de la représentation, une dépêche militaire du colonel Simon m'apporte une nouvelle tragique : Cazeneuve, le parfait trial de l'Opéra-Comique, l'excellent comédien lyrique qui honorait la Maison depuis tant d'années, est mort devant l'ennemi. J'affiche une note brève au foyer :

Mes amis,

Le colonel du 46e d'infanterie m'écrit que notre camarade Cazeneuve vient d'être tué. « J'ai tenu, me dit-il, à vous faire part de la mort de ce brave, que j'aimais beaucoup. Engagé, à cinquante-quatre ans, pour la durée de la Guerre, avec son fils, cycliste au même régiment, il avait gagné tous ses grades au feu, de caporal à adjudant. J'allais le faire nommer sous-lieutenant. »

Au nom de l'Opéra-Comique, j'ai prié le colonel de saluer pour nous la tombe de Cazeneuve et de lui adresser notre adieu. Nous admirions son talent, qui honorait la Maison; nous sommes fiers de sa mort glorieuse, face à l'ennemi.

Le 14 avril, a lieu le premier gala offert aux blessés de Paris dans la salle du Trocadéro. J'ai pu collaborer à son organisation comme civil et comme militaire : l'Opéra-Comique a largement contribué au spectacle; c'est surtout la première partie qui m'incombe; elle se termine triomphalement par le *Ballet des Nations Alliées* et les *Soldats de France* où j'ai dû,

pour défiler sur l'énorme estrade devant les cinq mille blessés qui lui font face, incorporer, sous les costumes des soldats de l'an II leurs ainés, une centaine de figurants volontaires, territoriaux du 29e de ligne. Le Gouvernement était là tout entier, autour du Président de la République, qui n'a pas toujours réussi à dissimuler son émotion. Une harangue splendide du président du Conseil, dans le langage élevé dont Viviani a le secret aux solennités tragiques de cette Guerre, électrise les héros et les martyrs que nous fêtons. En nous quittant, le chef de l'État, que je reconduis comme territorial de service, me prie finement de remercier le « directeur de l'Opéra-Comique » de son concours actif à cette fête de la gloire.

Au retour du Trocadéro, — où les mondanités de quelques infirmières, heureusement très rares, ont été submergées et fripées, je l'espère, dans la rude et mâle cohue de nos sauveurs — je reçois et fais afficher au foyer le remerciement du Ministre ; il m'a écrit :

Mon cher Directeur,

L'Opéra-Comique a été trop largement à la peine dans l'inoubliable matinée offerte hier par les artistes de Paris à nos vaillants soldats pour que je ne vous prie pas de transmettre à vos collaborateurs et à vos artistes mes bien cordiaux remerciements. Je vous prie d'être mon interprète auprès du maître Paul Vidal et de ses musiciens, qui n'ont jamais été plus à la hauteur de leur réputation, de votre régisseur, M. Chéreau, qui, de tout son cœur douloureux — Chéreau venait d'apprendre la disparition de son frère, tombé dans l'assaut des tranchées allemandes à la Boisselle — s'est donné à cette œuvre, de vos artistes et de votre petit personnel qui ont honoré votre théâtre par leur talent ou par leur dévouement. Gardez pour vous, mon cher Directeur, le meilleur de ma reconnaissante amitié.

DALIMIER.

C'est au cours de cette fête offerte à nos héros que Viviani s'est écrié — et ses paroles ont retenti au delà de nos frontières et provoqué des clameurs de rage dans les journaux ennemis — aux acclamations forcenées de nos braves :

Tant qu'il faudra combattre, la France combattra. D'accord avec ses alliés, elle n'envisagera l'éventualité de la paix qu'après avoir refoulé

l'agresseur de la patrie belge, restauré pour elle-même l'intégralité de son territoire, brisé d'un effort commun le militarisme prussien et libéré l'Europe.

Mais qu'y a-t-il de changé ? La *Renaissance* d'Henry Lapauze publie un courageux article du général Bonnal, parfaitement documenté sur les batailles de l'Ourcq et de la Marne, où la Censure a laissé passer des affirmations singulières, d'un poids sérieux avec une telle signature :

Le 3 septembre, von Klück a placé un de ses corps d'armée (IVe de réserve) en flanc-garde, près de Dammartin. Le mouvement n'a pas échappé au général Gallieni. Conscient du danger imminent que court l'armée d'Esperey, le gouverneur de Paris prend sur lui d'ordonner à Maunoury de concentrer ses troupes à l'ouest et près de Dammartin, en prévision du combat qu'elles engageront, au premier signal, contre les forces allemandes reconnues en position défensive entre Dammartin et Saint-Soupplets. Le 5 au matin, l'action s'engage... Les premiers mots de l'ordre désormais historique du généralissime (le 6 septembre) : « Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays... » montrent bien que le généralissime approuvait le gouverneur de Paris d'avoir, de sa propre initiative, engagé la bataille afin de parer à un danger pressant.

Le *Jongleur* avec Chenal, *Paillasse* (Vallin) et les *Soldats de France* réalisent une recette supérieure à dix mille francs. Je suis content d'y voir la preuve d'une vogue croissante qui nous fait honneur.

Dans les accalmies des études, on parle surtout de l'obsédant souci : la Guerre s'éternise sans cesser d'être active : Les Éparges, Étain, le bois Brûlé, Thiepval, le bois le Prêtre, Berry-au-Bac, La Boisselle, Notre-Dame-de-Lorette, Mesnil-lès-Hurlus, Garros capturé peut-être par trahison, les Russes dans les Carpathes, nos âmes éperdues, allant et venant sans cesse des Dardanelles, obstinément closes, à la forêt de Parroy et à Langemarck, Ypres et Dixmude — tous les noms de l'histoire de demain — tourbillonnent en nous comme autant de mémoires chères, absentes ou déjà tuées. Et nous sommes plus à plaindre, nous qui voyons de loin les grandes lignes confuses des événements, que le guetteur de tranchée, devant l'ennemi, nettement localisé derrière le blockhaus à détruire

ou le créneau meurtrier à surveiller. Celui-là, héros tranquille, ne pense qu'à sa tâche guerrière; nous, nous sommes écrasés d'informations imprécises et de conjectures angoissées.

— Pourvu que les civils tiennent! répétons-nous encore, après le célèbre humoriste, devenu, lui aussi, « poilu » de seconde classe pour cesser de vivre dans la fièvre et de ne plus dormir à force de souci.

Début de la petite Saiman, premier prix des derniers concours du Conservatoire, dans la *Vivandière* (Jeanne). Sa voix éclatante, d'un métal qui s'affermira de plus en plus, lui promet une carrière; son médium prendra de l'ampleur à la scène et complétera ainsi un clavier sonore d'une force rare.

De Rome, par la voie artistique, m'arrivent les meilleures nouvelles d'Italie : l'intervention armée de notre « sœur latine » est désormais assurée à très bref délai. Le même jour, nous apprenons que le « Vieil Armand » est encore une fois repris par nos troupes, que le général d'Amade a débarqué à Koum-Kaleh avec nos divisions — est-ce bien heureux? — et que notre cuirassé d'escadre *Léon Gambetta* a été torpillé et coulé dans l'Adriatique par un sous-marin autrichien. Je marquerai ce jour d'une pierre noire : toutes les fois que le nom de Gambetta surgit au cours de cette Guerre, je sens au fond de moi-même une inexprimable détresse; un rameau ligurien de France, arraché jadis de ma chair, se souvient et souffre d'une blessure inguérissable.

Un de nos chefs d'escadron, retour du front, aggrave nos soucis; il nous apporte un détail inquiétant : notre artillerie légère est entrée en campagne avec quatre mille sept cents pièces de 75. Aujourd'hui, cinq cents ont été abandonnées à l'ennemi et cinq cent vingt-cinq auraient éclaté dans nos lignes, à la suite d'une usure que personne n'avait prévue et, peut-être — ce qui serait plus grave — à cause des malfaçons d'obus, dont la fabrication intensive, improvisée à la hâte, n'a pu être entourée de tous les soins techniques. Et, selon notre informateur exaspéré, pas un canon nouveau, pas un fusil ne serait encore sorti de nos usines de guerre!

Nos mobilisés de l'Opéra-Comique donnent sobrement des nouvelles : leur moral est supérieur à tout ce que nous ima-

ginons. Mon brave Henry Malherbe, aspirant observateur dans la tranchée, m'écrit des lettres dont je ne puis rien dire, sinon qu'elles sont très belles : voilà un écrivain délicat, un pur artiste, secrétaire général de l'Opéra-Comique, pas militaire pour un sou et qui, engagé volontaire dans l'artillerie, y a conquis résolument ses grades. Héroïque et de belle humeur, Malherbe est passé, comme des millions de Français, de la vie contemplative et calme au métier brutal de la guerre comme s'il y eût été destiné. Il souffre, beaucoup plus que d'autres, du froid, de la pluie, du manque de soins et de nourriture; mais il ne se plaint pas et même il sourit, dans la photographie sommaire qu'il m'envoie, et où je le découvre, la pipe aux dents, avec un regard que je ne lui connaissais pas et une silhouette de guerrier latin, fier de sa crânerie et de sa vigueur. Voilà les soldats qui sauveront la France, malgré nos fautes, nos erreurs et nos malfaçons, — malgré nous-mêmes, incorrigibles et archifous que nous étions, et que nous n'allons peut-être pas cesser d'être encore, malgré l'abîme où nous avons failli rouler !

La première fête nationale offerte aux blessés a eu tant de succès que le tiers seulement des soldats hospitalisés à Paris ont pu y être admis. Nous sommes priés de recommencer, le 1er mai, cette émouvante solennité. Mieux disciplinée que la première, elle obtient le même triomphe. Cette fois, c'est le président de la Chambre, Paul Deschanel, qui prononce, devant le chef de l'État et les ministres, la harangue patriotique de circonstance. Il est longuement acclamé : Paul Deschanel n'est pas seulement l'éloquent *speaker* et l'arbitre supérieur des partis parlementaires; son cœur de patriote déborde de ses lèvres disertes. Cette homme de correction rare et d'esprit supérieur ne garde aucune amertume de n'avoir pas encore, dans l'histoire du pays, rempli toute sa destinée. Parmi les maîtres de l'avenir français, celui-ci demeure intact et respecté; son amitié honore ceux qu'elle a élus : elle permet d'en négliger de moins délicates, plus utiles peut-être, moins précieuses certainement. Sa vie publique et son foyer sont de hauts exemples : demain, ils seront des enseignements, et comme le symbole familial de ce que notre République — celle de

Gambetta — aura eu de noble et de fier, très au-dessus des bas-fonds de la politique et de l'arrivisme des camaraderies de buvette.

Les cinq mille blessés l'ont applaudi avec une vigueur et une conviction unanimes. Le spectacle les a ensuite agités de toutes les bonnes émotions que nous voulions leur donner ; l'Opéra-Comique a eu sa très large part de leurs bans chaleureux : Edmée Favart, Delna, Albers et Marthe Chenal ont été, ainsi que les *Soldats de France*, très amplifiés dans ce cadre vaste, fêtés longuement par nos braves. Il m'a semblé — illusion de directeur peut-être — que les autres artistes étaient moins acclamés.

Le lendemain, nouveau succès pour la Maison : la reprise de *Mârouf*, conduite par Rabaud, vaut à l'auteur et à son délicieux ouvrage des manifestations ardentes et sympathiques. Nous aimons cette œuvre parce qu'elle est bien à nous ; la Guerre exalte encore notre dilection : c'est de la musique de France, retour de cette Arabie du rêve dont notre XVIII[e] siècle a répandu le charme exquis.

Le colonel Simon nous envoie la lettre du général Sarrail, commandant la III[e] armée, et qui met notre pauvre et brave Cazeneuve à l'ordre du jour avec cette mention :

> L'adjudant Cazeneuve (Maurice), du 46[e] régiment d'infanterie, engagé volontaire à cinquante-quatre ans ; brave entre tous ; tombé glorieusement le 6 avril.

On m'apprend que la censure du G. M. P. — notre propre censure, tout au moins officiellement — a *échoppé*, dans un journal fantaisiste, l'intégralité d'un article un peu caricatural, dans sa galerie des « Têtes de Turcs ». Titre : *Gallieni.*

J'avais moi-même autorisé l'auteur de cette « silhouette » narquoise et... inoffensive — c'est mon meilleur ami — à la publier. Je n'avais pas pensé qu'il pût tomber sous le coup de la Censure. Les demi-dieux en ont autrement décidé.

Par amour-propre, je suis allé protester en haut lieu ; on y était très au courant de la mésaventure. Un fonctionnaire subalterne m'a dit la raison de cette exécution : le nom de Gal-

lieni « ne doit plus être prononcé ». Il paraît que l'article Bonnal a fait un infernal tapage ...pas loin de Paris. J'ai peine à croire cette version ...maladroite d'une consigne secrète, tout au moins pour nous. A la présidence du Conseil, l'aimable et souriant Valabrègue me donne une autre explication : on ne doit plus prononcer, dans les journaux, le nom d'aucun général. Le G. Q. G. y voit des inconvénients d'une portée incalculable. Aucun Français n'ignore les « exploits » d'un Hindenburg, d'un Falkenhayn et de cent autres chefs des hordes ennemies. Les noms des Gallieni, Foch, Castelnau, Sarrail, Dubail, Franchet d'Esperey et de tant de grands soldats français doivent être ignorés de tous : il y va du salut de la patrie!

Au ministère de la Guerre, mon ami Persil — beaucoup plus Parisien, car il n'attache aux choses que l'importance qu'elles ont — m'avoue qu'il a, lui aussi, lu la morasse et que l' « échoppage » est l'application d'un règlement nouveau.

— Il y a, pourtant, me dit-il l'œil aguiché, une phrase que vous devriez bien publier partout, « dans l'intérêt du Gouverneur » : c'est celle où votre humoriste fait proclamer par Gallieni lui-même qu'il ne veut pas être ministre.

Nous avons ri gaîment de la boutade, nous étant très bien compris l'un et l'autre; mais ceci m'a donné l'envie de relire l'article condamné — jusqu'à nouvel ordre — à demeurer inédit. Je ne l'ai point trouvé si ...dangereux.

Jugez-en :

GALLIENI

Maigre comme un clou, sec comme une allumette, haut sur pattes et tirant encore sur un blond décoloré qui ne se décide pas à devenir blanc, le général Gallieni, dans sa tenue bleu d'horizon, ressemble assez à un grand ibis des bords du Nil qu'on aurait perché le long de la Seine.

Cette silhouette, populaire bien avant la bataille de l'Ourcq, évite avec soin de se profiler sur les foules : le gouverneur de Paris, comme l'oiseau sacré des Égyptiens, est sauvage, solitaire et colonial. Il aime la marche à pied dans les quartiers déserts et file comme un zèbre dès que les passants ont l'air de le reconnaître et, surtout, de vouloir l'acclamer. Cette cure pour maigrir a déjà fait perdre quinze livres au plus corpulent de ses officiers d'ordonnance qui avait, rue Favart, perdu l'habitude de marcher.

Si le général Gallieni n'avait que des jambes, il irait encore loin, sans doute ; mais il a surtout un *œil !* — Avez-vous vu l'œil du gouverneur de Paris ?... Derrière le lorgnon chevauchant un nez allongé comme un cheval de course, cet œil, d'un bleu turquin amorti par trente ans de soleil colonial, inquiète l'interlocuteur, le scrute, le vrille, le coupe en morceaux et le dévide avec l'acuité d'un stylet corse.

C'est cet œil extraordinaire qui, jadis — notre soldat était capitaine au Soudan — avait terrifié Ahmadou et sauvé la vie de son captif. C'est cet œil, narquois et, au fond, tempéré de bonté, qui a vu, au début de septembre, le glorioleux von Klück s'aventurer le long du Camp Retranché de Paris en se couvrant dédaigneusement de lui par une simple flanc-garde, aussi méprisante que téméraire... Le grand ibis, tranquille et sûr, d'un coup de bec a aussitôt cloué au sol le rat prussien et l'a rejeté, battu, sanglant et stupéfait, dans un trou d'où il n'a pu ressortir.

*
* *

Le général Gallieni a, dès son premier galon de sous-lieutenant, à Bazeilles, renoncé à briller par une élégance vestimentaire de cavalier ; ses bottes ont toujours fait le désespoir des photographes : elles sont destinées à la marche en terrains variés et pas du tout à l'iconographie des hommes du jour. A un visiteur qui s'asseyait naguère par mégarde sur son képi — défraîchi par plus de dix ans de grade — le Général, pour rassurer le maladroit, confus et désolé, lui a dit avec un sourire : « Heureusement que vous ne l'avez pas trop abîmé : je n'ai que celui-là... et un vieux ! » Il est simple et sobre dans sa tenue comme dans son régime : jamais de viande ni d'alcool ; tous les légumes et tous les fruits des deux mondes ; l'eau du marigot le plus voisin, fût-elle saumâtre, et sans la moindre goutte de tafia. Cette sobriété de végétarien — qui avait fait de Sarcey l'écrivain le plus ventru de la littérature française — a laissé au gouverneur de Paris la sveltesse, l'aspect et la souple allure d'un jeune chef d'escadron d'artillerie sous le Directoire. Un autre talisman l'a conservé très alerte : le général Gallieni est un des premiers savants homéopathes de ce temps. C'est un virtuose du dosage des poisons bienfaisants. Qui ne l'a pas vu, aux colonies, distiller à l'un de ses fiévreux, perdu dans la brousse, les granules subtils et les fluides verts du Dr Marçais, ne sait pas ce qu'il peut entrer de minutie infinitésimale dans la cervelle de nos meilleurs soldats.

Ce n'est pas à l'homéopathie, bien sûr, que le gouverneur militaire de Paris doit sa célébrité déjà ancienne à travers le monde. Le vainqueur de Mahmadou-Lamine, du Dé-Tham et de Rabozaka a déjà vécu l'existence d'un héros de poème épique. On lui a, le plus souvent, confié des cas désespérés ; il les a toujours mués en victoires avec un bonheur insolent.

Montagnard pyrénéen, comme le généralissime, qui fut longtemps sous ses ordres avant de devenir son chef et qui aime à le réclamer comme le

plus affectueux de ses frères d'armes — le général Gallieni ne se satisfait pas d'avoir conquis à la France un empire plus vaste que la métropole. Il n'a certainement pas gravi tous les sommets de sa carrière : ses amis, ses soldats — ambitieux pour lui, qui ne l'est pas du tout — espèrent de son étoile qu'il aura encore à parachever de grandes choses.

Le gouverneur de Paris ne fera pas un geste vers cet avenir. Un quart de siècle vécu parmi les Orientaux et les fétichistes lui a donné une sorte de fatalisme qui ne veut rien savoir de son destin. De là sa sérénité à tous les tournants de la vie et son sang-froid devant les heures critiques : il a su les dominer avec un flegme heureux ; les indigènes ont cru à des *grigris* tout-puissants, cousus dans les doublures de son kaki : il les avait, en réalité, dans la peau ; c'était, avec un sang-froid que rien ne trouble, une méthode de proconsul romain partout où il a dû, avec une poignée d'hommes, coloniser des peuples qui, sur notre frontière de l'Est, versent leur sang, avec le nôtre, sous le drapeau victorieux de la France.

*
* *

Le général Gallieni connaît et pratique la politique des races ; mais celle des parlementaires lui est inconnue. Il a devant elle des ingénuités de Huron. On ne lui sait ni une histoire de femmes ni une affaire politique. Pas mondain pour un sou, réfractaire aux séductions de Paris qui ont exalté ou perdu tant de guerriers, le Général passe dans les salons pour « un sauvage ». C'est le méconnaître : il se laisse fort bien apprivoiser ; mais il est difficile à joindre et, depuis sa captivité chez Ahmadou, personne ne peut se vanter de l'avoir mis en cage.

En politique surtout il se glorifie d'être incompétent ; jamais il n'a bien saisi les différences qui séparent les radicaux des socialistes et les ministères homogènes de ceux qui ne le sont pas. S'il se connaît merveilleusement en hommes, il ignore tout des partis. Républicain, il n'a jamais servi que la République tout court : Gambetta, Waldeck-Rousseau, Jules Ferry et M. de Mun — pour ne citer que des morts — l'ont admiré ; mais ils souriaient, attendris, de son ingénuité de soldat devant les politiciens.

D'ailleurs, cette ingénuité, à force d'être naïve, n'était peut-être pas, au fond, si ingénue : les agitateurs qui ont voulu le gagner à leurs causes et, à ses retours de « chez les sauvages », le faire cavalcader à leur tête, sont devenus ses pires ennemis après lui avoir tressé des guirlandes ; car il leur a ri au nez dès qu'ils ont fait mine de lui tendre l'étrier du cheval noir de la Boulange. Ce fantassin montagnard ne s'est senti solide que sur son hongre de bataille ; la haute école du cirque politique lui fait l'effet d'un casse-cou.

On lui a proposé, un jour, d'être ministre. Il a demandé aux officieux qui le tâtaient à ce sujet : « Un ministre peut-il n'assister jamais au Conseil et ne pas mettre les pieds à la Chambre ? — Hum !... c'est bien difficile. — Alors, c'est impossible ! » a dit le Général.

Sa devise, c'est : « Jusqu'au bout ! » Son programme : « Tout pour la France ! » Sa vie de soldat leur a été fidèle ; sa destinée les a réalisés. Le défenseur de Paris a eu la joie de le sauver des Huns : des *autres* aussi.

Il aime son pays avec la passion d'un soldat qui a, pendant des années, combattu pour lui loin de son foyer. Sa famille, ses petits-enfants — qu'il gâte jusqu'au scandale et qui le tyrannisent avec adoration — de très rares amis, quelques bons livres, les souvenirs d'une tendresse encore douloureuse et chère absorbent ses loisirs.

Enfin, ce buveur d'eau a créé et fait pousser un vignoble entre Valescure et la mer. Et, après sa carrière militaire, dont il ne parle jamais, c'est son vin qu'il aime le mieux — sans en boire — et dont il se vante souvent : et c'est la seule intempérance... de langage qu'il ait gardée du Midi natal.

J'ai lu l'article au Chef ; en apprenant ses tribulations au caviar, il a paru surpris de cet excès de rigueurs. Mais il l'a classé avec soin dans ses archives personnelles.

— Vous continuez à croire, m'a-t-il dit, que je serai, un jour ou l'autre, contraint d'accepter le ministère de la Guerre ?

— Plus que jamais, mon Général.

— Eh bien ! si vous arrivez à avoir raison, je vous autorise, dès aujourd'hui, à publier cette charge amusante, le lendemain de notre installation rue Saint-Dominique.

— Je m'en souviendrai.

Mais le Gouverneur me raille un peu, le soir, en famille, de mon idée fixe :

— Un de vos amis, m'objecte-t-il, a juré que je n'entrerais jamais au ministère. Il me semble mieux informé que vous.

— Vous allez voir comme il se trompe, mon Général : il déclare aussi que vous avez eu tort de refuser la VIe armée.

— Diable ! conclut en riant le Gouverneur, voilà qui me donne envie d'accepter d'être Ministre !

Gabriel d'Annunzio, ne pouvant me joindre, me laisse un mot, ardent et lyrique comme lui :

J'étais venu vous faire une visite d'adieu, me dit-il. Je pars pour Gênes, où l'on va célébrer le Sacre des Mille *avant de jeter le dé*. Dites au Général mon admiration et mon affection. Je vous embrasse en grande hâte.

Ce 3 mai 1915.

Mon fils, lycéen à Condorcet, passe son conseil de révision

(classe 17) et est reconnu bon pour le service; ce gamin est enchanté; moi aussi : cette formalité prématurée, à cent kilomètres des Boches, revêt, cette année, une solennité poignante.

Pendant la répétition en costumes de mon nouvel acte lyrique *Sur le Front,* on nous annonce que les pirates allemands ont torpillé et coulé le paquebot *Lusitania :* des centaines de victimes, surtout des enfants et des femmes, ont péri. Une clameur d'horreur s'élève du monde entier. Comment, en présence de crimes aussi monstrueux, peut-il y avoir encore une nation « neutre » dans l'univers?...

Sur le Front, « épisode patriotique en un acte », répond à un désir du public. Le tableau terminal des *Soldats de France,* qui réunit une escouade de « poilus » modernes autour de notre drapeau, est frénétiquement acclamé par la foule : cette vision sommaire des combattants de nos jours exalte l'âme reconnaissante des spectateurs. J'ai voulu leur donner mieux encore : un coin de tranchée, au seuil des plaines champenoises, et le drame simple d'une veillée et d'un assaut sur la ligne de feu. C'est le soir : une relève invisible — on ne voit que les pointes de baïonnettes au-dessus des boyaux et le drapeau qui défile devant le poste — gagne la tranchée de première ligne aux accents de *Sambre-et-Meuse;* un territorial, couvert de boue crayeuse, chante à ses camarades la *Française* de Zamacoïs, sur la musique, simple et mâle, de Camille Saint-Saëns. La nuit tombe sur la tranchée où veillent et se relèvent les guetteurs; des clairons sonnent un couvre-feu symbolique et qui se meurt; des arbres brisés par les obus se dressent, déchiquetés et noirs, sur l'horizon. Un clair de lune très bleu vient baigner les groupes endormis; le vaguemestre s'est glissé jusqu'à eux, apportant des lettres attendues avec fièvre. Le *Sommeil d'Ève,* une des pages les plus tendres de Massenet, berce les héros assoupis. Soudain, un coup de feu! C'est l'alerte, la prise d'armes, la course des soldats bondissant dans la nuit. Et, tandis que le jour croît au bord de la plaine et que l'aube monte dans le ciel, la charge des clairons et des tambours s'éveille au loin, escalade la colline, se rapproche, éclate toujours plus près, lancinante, irrésistible, victorieuse, et surgit

sur la tranchée dans le resplendissement auguste du soleil. Alors, triomphants, les armes hautes, nos fantassins en bleu d'horizon font face au drapeau qui surgit, dans les fanfares éclatantes, précédant la *Marseillaise* vivante, vêtue et armée en guerrière de Rude et descendant sur la scène pour y chanter les strophes immortelles au milieu des volontaires de 1915, dans le fracas assourdi du canon qui tonne, moins haut et moins clair cependant que les voix épiques de la France en armes...

Cette montée d'émotions successives, réglée avec soin, déchaine un tumulte enthousiaste. Et j'admire, une fois de plus, ce que peuvent, devant ce public de la Guerre, vibrant jusqu'aux sanglots au moindre symbole d'actualité, le prestige de la scène, la magie de la voix, le noble ascendant de la beauté, tout ce que l'interprétation, la réalisation et la mise en œuvre d'un conte patriotique font soudain jaillir des âmes françaises, tendues vers les absents dont les exploits sont en train de sauver le pays...

Oui, je sais : quelques esprits moroses discuteront la qualité « artificielle » de ce succès facile, inférieur sans doute à leur gré; ceux-là n'ont pas vu, comme nous, pleurer doucement, — les bras tendus vers les gars en capotes bleues qui avaient, à travers leurs larmes, les gestes et les traits des héros chéris — les mamans, les sœurs et les fiancées dont les cœurs, un moment, se sont volontairement donné l'illusion de battre à quelques pas de ceux qu'elles ne reverront peut-être plus.

Un officier blessé m'écrit ses félicitations et associe ses camarades à l'ovation faite à « cette œuvre inspirée du plus pur patriotisme, mise à la scène avec une sensibilité pleine de tact et un rare bonheur ».

Nos recettes ont augmenté; et je puis, d'un sourire, apaiser l'excellent caissier du théâtre qui vient, timidement, me prévenir que nos dons volontaires en argent aux œuvres de guerre dépassent, « à ce jour », trente mille francs. La courbe ascendante de nos moyennes me permet de rassurer le bon Picard et de lui annoncer que, dans quelques mois, ce « déficit » glorieux sera, je l'espère, doublé.

Nous répétons le *Chemineau* et *Fortunio;* Messager est au

piano : il retrouve certains de ses interprètes : Jean Périer, excellent Clavaroche ; un adipeux Maître André ; Andrée Vally n'est pas sans timidité : le travesti y ajoutera une gaucherie charmante. Suzanne Vorska jouera finement Jacqueline.

Léon Bourgeois est venu réclamer au G. M. P. un laissez-passer ; il cause avec le Chef pendant quelques minutes. Je lui ai demandé, en l'accompagnant dans le dédale de nos couloirs, s'il connaissait tous les détails des combats sur l'Ourcq pour en parler avec une précision si rare chez nos politiques ; et mon ancien patron — j'ai été son secrétaire, rue de Grenelle, un jour ou deux... — m'a très finement répondu :

— Ce qu'a été la bataille de l'Ourcq, le voici : tout était perdu — ou paraissait l'être. Une corde flottait, inerte, à la merci de l'ennemi ; elle ne tenait plus à rien. Cette corde, une main l'a saisie, a fixé un clou dans le mur, l'y a attachée et l'a tendue fortement : tout ce qui était sur son trajet a été, d'un seul coup, rejeté au large. C'est la bataille de la Marne... L'homme qui a fixé le clou et tendu la corde, c'est le général Gallieni.

Le jour de l'Ascension, nous avons donné un gala au bénéfice de l'Orphelinat des Armées ; au programme, le délicieux *Mârouf,* de Rabaud, conduit par l'auteur, et *Sur le Front.* C'est un succès : la recette dépasse dix mille francs. Féraud de Saint-Pol a remplacé dans le Vizir notre pauvre Delvoye, enfermé, nous dit-on, dans sa cave à Visé, parmi les Boches envahisseurs. Il a silhouetté très intelligemment son personnage. Autre remplacement : Mesmaecker a pris le rôle du brave Cazeneuve, tué en Argonne. Les autres rôles n'ont pas changé de titulaires ; l'exquis ballet de Mariquita, les décors de la création et les costumes de Multzer, si élégamment réalisés par Solatgès et par Mathieu — rien n'aura manqué à cette reprise de ce qui fit le charme neuf de la première.

Entre *Sur le Front* et *Mârouf,* Bartet — la Divine — est venue nous lire un poème en prose : il complétait une série de manifestations littéraires ou mystiques, en l'honneur de l'*union sacrée.* Cette fois, un brave homme de religieux y était exalté en stances émues.

— Espérons, me souffle un député socialiste en applaudis-

sant à tout casser, que l'on nous rendra la pareille quand votre éclectisme impartial nous aura, à notre tour, admis à fêter ici l'un des nôtres, — Jaurès, par exemple, la première victime de la Guerre.

J'ai promis de penser aussi à cet anniversaire : j'espère que les adversaires du tribun disparu applaudiront.

La bataille redouble d'intensité dans le Nord ; des nouvelles excellentes d'Italie calment nos craintes. D'ailleurs, l'ennemi, malgré son acharnement, meurtrier surtout pour lui, n'a pu nous rompre en aucun point.

Brunlet chante *Manon* pour la première fois : le diamant est un peu fruste encore, anguleux parfois, mais avec, déjà, des facettes brillantes et qui promettent. La jeune artiste gaspille le charme qu'elle pourrait avoir à vibrer avec excès. Aux Quinze-Vingts, à Reuilly, je retrouve un groupe d'aveugles, assidus de nos matinées. Ce jour-là, le Gouverneur remet lui-même — c'est à huis clos — six médailles militaires, devant le front des troupes présentes et la musique de la Garde, à une demi-douzaine de héros qui plus jamais ne reverront la lumière du jour. Albert Sarraut prononce là une allocution de haut style, intense d'émotion et d'une littérature expressive jusqu'à nous avoir angoissés. Il y a, dans notre Ministre, encore tout ébloui des images multicolores d'Extrême-Orient, un visionnaire ardent et un éloquent meneur d'âmes. Féraudy, présent à l'improvisation pathétique, en demande le texte pour le réciter, plus tard, devant d'autres soldats aveugles.

J'ai dû lire à haute voix les états de services des six héros ; ils sont splendides. Les noms de ces braves, que la voix mâle de Gallieni a proclamés en leur donnant l'accolade : Nonorgues, Millepied, Mohammed-ben-Brahim-ben-Mohammed, Alquier, Degeuze et Thorent. La citation de Degeuze, surtout, révèle un moral surprenant et un épisode à la Georges d'Esparbès :

Soldat au 72e d'infanterie, blessé, le 2 octobre, à l'attaque du Four-de-Paris. A pansé plusieurs de ses camarades sous le feu de l'ennemi. Blessé ensuite grièvement à la tête, il a continué à tirer ses cartouches et, bien qu'aveuglé par le sang, est parti avec ses camarades pour la

charge à la baïonnette. Arrivé à quinze mètres des Allemands et dans l'impossibilité de se diriger seul, a dû s'asseoir, s'est contenté d'allumer sa pipe et, abandonné après l'assaut, a réussi, en rampant pendant trois cents mètres, à regagner à tâtons les lignes françaises *sans avoir abandonné son fusil.* N'a pu être pansé que trente heures après sa blessure et s'est, alors seulement, rendu compte qu'il avait perdu les deux yeux.

Le lendemain, troisième matinée offerte aux blessés de Paris par notre ami Bailby et par l'*Intransigeant :* Fontaine et Vorska dans la scène de Saint-Sulpice, les *Soldats de France* et leurs défilés épiques font largement acclamer l'Opéra-Comique et rehaussent le succès émouvant de cette manifestation.

Pendant la reprise du *Chemineau,* le 20 mai, notre Ministre vient m'annoncer que la Chambre italienne, à une énorme majorité, décide l'intervention qui range l'Italie aux côtés de la France, de l'Angleterre et de la Russie contre les Austro-Allemands, leurs alliés reniés à jamais. Albers, en tenue de « poilu » — on allait jouer *Sur le Front* — lit au public la dépêche que je viens de transcrire. Une ovation frénétique accueille la nouvelle et tout le public, debout, frémissant, réclame l'hymne italien — que j'avais distribué, par précaution, à nos musiciens — et lui fait un délirant accueil.

Marie Delna, qui venait d'être acclamée dans le *Chemineau,* a été embrassée à toute volée, dans les couloirs, par des soldats enthousiastes, et Xavier Leroux, auteur heureux, né à Rome lors de l'occupation française, n'a pu se dérober assez vite aux applaudissements redoublés du public : une griserie générale emportait les cœurs, enivrés d'un souffle précoce de victoire et d'espoir.

La rage des Boches nous a, le lendemain, envoyé sur Paris un aviatik qui a jeté huit bombes sur Grenelle, sans avoir réussi à y effaroucher les moineaux : aucune victime. Le soir, c'est Visconti qui chante Santuzza ; le public salue de longs bravos la jolie Vénitienne aux cris de : Vive l'Italie !

Nous répétons *Fortunio,* la nuit, au théâtre : mes journées sont trop absorbées par mes devoirs militaires pour me permettre de venir assez tôt rue Favart. Force nous est, pourtant, d'interrompre souvent les études de la veillée : Suzanne

Vorska, malgré sa vaillance, souffre et maigrit visiblement ; mais, avec la belle insouciance de la jeunesse, elle refuse de laisser ajourner la première de la pièce pour avoir le loisir de guérir. Le 30 mai, elle joue *Louise* avec une flamme plus expressive encore : Charpentier déclare que personne n'a chanté comme elle l'air fameux où Riotton, jusqu'ici, demeurait inégalée.

Le 4 juin, nous répétons le nouveau quatrième acte de *Carmen*, dans son éclatante lumière, avec les nouvelles danses gitanes tirées de l'œuvre de Bizet et remises à leur place, dans la rue, devant les Arènes de Séville, à la « rage » du soleil. Les picadors ne défilent plus à pied, portant leurs selles sur la tête, comme des *peones* dont les chevaux auraient crevé dans la rue voisine. Quatre cavaliers, armés des lances mornées de la *corrida*, bardés de fer et rembourrés, les grands étriers arabes chaussés à fond, dans les somptueux costumes jaunes dessinés par Goya, surgissent désormais de la rue qui débouche devant la *plaza de toros*, traversent la foule diaprée qui les acclame et entrent, fièrement campés à cheval, dans les dépendances du *toril*, au détour rouge des *talanqueras*, comme en Espagne, à Séville, au grand jour d'une course digne d'Escamillo — et de l'Opéra-Comique.

Ce retour à une tradition — qui n'avait jamais été si complète — provoque les commentaires ; pourtant, il ne rectifie qu'une erreur inconcevable, trop longtemps opposée à la vérité, au bon sens et à l'éclatante musique de Bizet, toute chamarrée d'or et de soie. Un de mes pensionnaires se souvient de m'avoir rencontré, en Espagne, aux courses de taureaux et il affirme — sans se tromper — que j'en ai présidé quelques-unes. Ma nouvelle mise en scène ne sera donc pas discutée.

J'ai aussi rétabli le dialogue du muletier et de Micaéla, dans la montagne, au troisième acte. Sans elle, l'arrivée de la petite Navarraise et celle, plus inattendue encore, du toréador célèbre, en pleine montagne, demeurent inexplicables, et décousent tout à trac l'action d'un poème, déjà bien singularisé par le petit cours de tauromachie d'Escamillo, chez Lillas Pastia, devant des « aficionados » dont il entreprend l'éduca-

tion comme s'ils étaient aussi Parisiens que feu Meilhac et tout à fait neufs sur le chapitre des courses de taureaux.

Je sais bien qu'il est sacrilège de toucher au répertoire. Ceci pourrait dérouter le public; mais je n'en modifie les erreurs, fondées peu à peu par l'indifférence des uns et l'ignorance des autres, que pour revenir aux sources pures de la musique et... du bon sens.

Une distribution parfaite renouvelait le succès de l'ouvrage: Après Marie Delna, voix profonde, c'était Germaine Bailac, comédienne lyrique d'une rare aisance, qui jouait *Carmen*. Très « gitane » de Séville, habile à porter les chatoyants costumes de la Bohémienne tragique, Bailac sait se faire estimer et applaudir des connaisseurs. Fontaine chantait José et Maguenat Escamillo; Vallin réalisait une impeccable Micaéla. L'adjonction du ballet au quatrième acte avec les danses populaires réglées par Mariquita, ont surpris d'abord et, finalement, conquis le public. La jeune Saiman chantait de sa voix métallique les stances de la *guitarera,* très harmonisée d'emblée au décor nouveau et à l'action. Les musiciens ont goûté cette réalisation lumineuse et l'ont accueillie avec soulagement : le dernier acte de *Carmen,* le plus étincelant, n'est plus relégué dans une cave.

Des controverses passionnées agitaient les états-majors, surtout d'artillerie; des événements les terminent : Warneford vient d'abattre, à Gand, un zeppelin à coups de bombes; et nous sommes allés voir, à Villeras, descendre une « saucisse » à 6.500 mètres, avec notre merveilleux 75. C'est, dans tous les domaines, la supériorité de l'audace et de la précision « individuelles ». Peut-être faudra-t-il y voir la caractéristique même de cette Guerre : le soldat, intelligent, sportif, capable d'initiative isolée et de sang-froid, aura finalement raison des « Kultures » monstrueusement méthodiques et des écrasantes masses d'automates et de matériel.

La *Guerre Sociale* d'Hervé est saisie; elle publiait un article contre la « persistante inertie » du haut commandement. Le travail de termites « grignoteurs » du G. Q. G. échappe aux yeux non prévenus. Puisse-t-il saper assez tôt la base énorme du colosse qui pèse sur nos départements envahis! La presse,

d'ailleurs, s'aigrit peu à peu : on y fait des personnalités, de la politique et des insinuations où perce un esprit d'offensive contre les individus qui devrait bien animer d'autres stratèges.

Paris se déchire comme aux plus beaux soirs du temps de paix, le Paris du boulevard et du théâtre, où des haines de femmes punies essaient encore de nuire venimeusement et de mordre. Haussons les épaules et regardons, vers Lorette et Neuville-Saint-Vaast, au Labyrinthe — d'où m'écrit mon brave Malherbe — dans la région d'Hébuterne ou de Quennevières, le sublime petit soldat français qui sauvera la France, sans avoir tourné la tête au cri de quelque volaille déplumée non plus qu'au bruit des discussions de mesquin amour-propre, fussent-elles d'état-major.

Samedi, 12 juin, reprise de *Fortunio ;* conduit par Messager, le spirituel ouvrage rencontre en Andrée Vally un travesti fort élégant : sa gaucherie mondaine, empreinte de grâce, ne laisse pas d'être à l'avantage de l'artiste. Suzanne Vorska, dont les forces ont si visiblement décliné ces jours-ci, n'a pas voulu, en s'alitant, reculer la date de cette reprise : elle y est charmante ; une nuance de mélancolie, sans doute le souci de sa santé débile, poétise la « mâtine » Jacqueline d'une sorte d'excuse de fatalité résignée. Périer, Mesmaecker et toute l'interprétation — Andal, Paillard, Azéma, Lataste, Villette dans Gertrude, sont très goûtés du public : il fête à part la « petite » Camia, délicieuse dans le personnage de Madelon.

Fortunio fait honneur à l'art de la Maison ; je n'ai pas rêvé d'en faire une affaire ; l'œuvre n'a pas encore sa clientèle et n'atteint guère le grand public. Cela viendra : elle le mérite. Robert de Flers est enchanté d'une distribution qui le surprend par ce temps de guerre. Peinture : Roybet vient de camper, en un tableau magistral, un Gallieni à la bataille de l'Ourcq d'une ressemblance vivante ; il nous a priés de figurer dans le fond, son gendre, son fils et moi. Baschet, que j'ai amené au vieux maître, obtient de lui l'autorisation de le reproduire dans l'*Illustration*. Roybet sait des choses exactes — comme tous les contemplatifs un peu sauvages, il devine ce que la foule n'entend jamais — et veut dédicacer sa belle œuvre en ces termes : à Gallieni, sauveur de Paris. Je l'en dis-

suade; nous ne sommes pas encore à l'heure des inscriptions lapidaires, définitives devant l'Histoire : les petits papiers d'états-majors sont encore dans le chaos; on les fixera plus tard.

Roybet indiquera simplement la date : 1914-1915.

— Vous pouvez laisser de la place pour 1916 aussi, ai-je hasardé, en observant l'œil vif et fin du vieux maître.

Il m'a regardé, très inquiet : son petit-fils est prisonnier en Allemagne et il enrage de son inaction.

— Alors, murmure-t-il, la grande offensive prochaine, qui doit libérer le sol français?...

— Nous serons bien seuls, une fois de plus, pour la tenter. Nos alliés font des efforts sérieux; leurs chefs auraient dit, pourtant, qu'ils ne seraient pas prêts avant un an à nous seconder par des offensives concertées sur tous les fronts.

Le grand peintre a courbé la tête; il a pensé à son petit-fils; mais, d'une main qui ne tremble pas, il a ajouté, après la date de 1915, un trait-d'union dans son ciel tragique et glorieux de septembre 1914 : pourvu qu'il n'ait pas à y mettre 1917!

Edvina est venue chanter *Louise* pour les œuvres de Guerre. L'excellente artiste donne à notre Montmartroise une interprétation traduite qui n'est point sans singularités; c'est une cantatrice consciencieuse et sûre.

J'ai, par exception, dîné dans Paris, faubourg Saint-Honoré. Le calme confiant, la gaîté, l'esprit de nos mondains m'étonnent. C'est nous, les mobilisés, qui sommes soucieux — pessimistes, dit volontiers le Boulevard, obstiné à rire de tout, même de lui-même. Quelques mamans inquiètes hochent bien la tête parfois et se chuchotent les deuils récents, les disparitions d'hier... Mais les conversations s'orientent plus volontiers sur des anecdotes riantes ou des racontars un peu scandaleux. Une sorte de bravoure romanesque empreint de gaîté tranquille les prévisions hasardeuses des dialogues. Un prince ami de la France se raille avec esprit des dévastations boches dans son beau château historique; un ancien ministre des Finances est, pour la première fois, satisfait des mesures fiscales de son successeur. Le plus Parisien de nos

professeurs de médecine parle de ses confrères avec indulgence et de leurs silhouettes militaires avec esprit — sans excès de méchanceté.

La vie continue, changée à peine, dans le monde ; les formations sanitaires absorbent le meilleur temps des infirmières fortunées ; les ouvroirs, les marrainages et les envois au front, qui devraient user toutes les heures, leur laissent encore le loisir de faire des visites et d'organiser des thés, avec ou sans conférences de civils beaux parleurs.

Ainsi, à cent kilomètres de l'ennemi, au cours de la plus effroyable des guerres qui aient bouleversé le vieux monde, Paris ne renonce à aucune de ses élégances et s'évertue à vivre selon ses goûts traditionnels. Je le savais un peu par mon public du théâtre ; je ne soupçonnais pas que c'était à ce point. Et ce sera, je pense, une des plus grandes stupéfactions de l'avenir si notre temps écrit encore des Mémoires pour documenter la postérité.

Le 20 juin, une belle matinée de *Manon* et des *Soldats de France* nous ramène notre fidèle public : Vorska, malade, est remplacée par Brunlet ; c'est un souci qui grandit parmi nous : la santé de la jeune artiste est très atteinte.

Le soir, Edmée Favart débute dans *Mignon ;* l'événement, très attendu, est un succès. Guettée par toutes les artistes de l'opérette — qui proclament des vœux pour sa réussite définitive chez nous — et par les cantatrices lyriques, la nouvelle Sperata a fait, elle aussi, courir tout Paris. Elle joue la partie, capitale pour elle, avec crânerie ; dès le premier air de Mignon, la salle éclate en applaudissements : la cause est gagnée. A la fin de l'acte le foyer est trop petit pour le flot des complimenteurs ; c'est une victoire pour l'artiste, — pour la Maison aussi. En félicitant la « petite » Favart, je n'ai plus à lui souhaiter, pour demain, que la marque basse, mais indiscutable, des vrais triomphes : quelques lettres anonymes, crevant de fiel et de jalousie. J'espère qu'elles ne lui auront pas manqué.

La preuve, en effet, que la vie « continue » malgré la Guerre, c'est que la lettre anonyme tend à foisonner encore au théâtre comme dans l'armée. Malheur aux infortunés,

malades ou débiles, qui sont sensibles à ses miasmes malodorants ! Peut-être faut-il ces exutoires malpropres à l'existence des villes : c'est une forme d'égout collecteur nécessaire à leur santé. Si la *cloaca maxima* de toutes les capitales, romaine ou autres, cessait de laisser fluer son courant secret de sanies, des ravages graves atteindraient peut-être la société des honnêtes gens. J'ai vu, à Jérusalem, la porte Stercoraire grouiller d'impuretés; au-dessus d'elle, le Haram dressait dans l'azur sa gemme délicate : et elle m'est apparue plus pure encore de toute la boue qui coulait à mes pieds. Je plains les lépreux qui exsudent des lettres anonymes : ils doivent être bien malheureux.

Les amis de Puccini viennent m'apporter des preuves nouvelles de sa correction, distante et meurtrie, à l'égard de la France; je les trouve encore mal chaleureuses et décide d'attendre. A la deuxième de *Fortunio*, Julienne Marchal joue Jacqueline à la place de Vorska, très malade. La 1447e représentation de *Mignon* consacre le succès d'Edmée Favart; Jean Périer fait acclamer, dans le rôle de Laërte, la parodie d'un tragédien illustre qui secoue la salle d'un fou rire.

Nos recettes commencent à se ressentir de la canicule; nos frais, cependant, tendent à augmenter. Je laisserai la Maison ouverte et continuerai à jouer tout l'été si le personnel accepte des conditions mieux graduées. En cas de mécomptes graves je veux garder le droit de fermer nos portes. Tous mes braves gens acceptent le nouveau mode d'exploitation avec reconnaisance. Pour la première fois depuis bien des années, l'Opéra-Comique va demeurer ouvert pendant l'été; c'est une assez jolie gageure quand la grande sœur, l'Académie Nationale de Musique et de Danse, n'a pas encore entr'ouvert ses grilles au public, et tandis que l'ennemi, incrusté à vingt-cinq lieues de nous, occupe les veilles du gouverneur de Paris, dont les projets de tranchées autour de la capitale se fixent de Briare à Compiègne, en passant par Meaux. Nous apprenons la retraite définitive des Russes en Galicie et la progression très lente des armées italiennes sur les Alpes : la Roumanie va se terrer et les Boches reprendre du prestige dans les Balkans.

Mary Garden, malgré la Guerre, veut reparaître sur la

scène où est née sa célébrité ; elle chantera Mélisande dès que j'aurai réussi à remettre au point l'œuvre de Debussy, en réduisant le nombre des décors et en simplifiant sa mise en scène.

Le 29 juin, cédant aux démarches de l'ambassade d'Italie, je donne un gala spécial, au bénéfice de l'Œuvre du soldat blessé, sous les patronages les plus officiels. Tout le programme est composé d'œuvres lyriques de Mario Costa, un maître italien qui habite Paris depuis bien des années : une destinée avare lui a marchandé la célébrité qu'il méritait autant que ses illustres compatriotes : questions de circonstances, d'éditeur peut-être ; car, en Italie, si le compositeur est prince, l'éditeur est roi.

Antonio Rocca, Marguerite Millo et un tendre chanteur des salons, Edoardo Sottolana, interprètent des mélodies adroites et variées de Costa ; notre Aïda Boni — de l'Opéra — Jane Sabrier, Tréville, Durafour et Fleury nous jouent ensuite, avec Catherine Fontenay, un acte de *Deux Pigeons s'aimaient*, opéra-comique mimé. C'est original, attendri et charmant. La manifestation, très chaleureuse, première revanche d'un musicien de valeur auquel le passé n'a pas fait sa part, se termine par l'hymne célèbre de Mameli, *Fratelli d'Italia*, que Mario Costa a réorchestré pour Emanuele Sarmiento et nos chœurs de l'Opéra-Comique.

Vers Binarville et Le Four-de-Paris, l'ennemi nous attaque avec violence ; il est repoussé, ainsi qu'à Metzeral, sur le seuil de l'Alsace. Joseph Thierry et Justin Godart sont nommés sous-secrétaires d'État à la Guerre, pour l'Intendance et le Service de Santé.

30 juin. — Vorska est morte. La reprise de *Fortunio* lui aura valu son dernier succès sur la scène où s'ouvrait pour elle un splendide avenir. Ce matin, la jeune, la triomphante Manon, dont la carrière naissante était fleurie de tant de promesses et avait évoqué les souvenirs les plus glorieux de la Maison et jusqu'à la silhouette inoubliée de Sybil Sanderson, — la touchante Louise de Charpentier, la douce Catherine de Maréchal et notre nouvelle Jacqueline, — Suzanne Vorska

nous a quittés pour toujours. Femme charmante, attachée à tous ses devoirs, infirmière volontaire, dévouée à ses blessés sans réclame et sans vaines légendes, Vorska s'était, dès le premier jour de notre réouverture pour le pain et la vie de nos trois cents familles, ralliée à nous en souriant; souffrante, elle nous avait caché sa maladie avec un joli héroïsme. Sa mort laisse dans nos rangs un vide irréparable et toute la Maison pleure la pauvre enfant qu'elle n'oubliera jamais.

— C'est une grande perte pour la Maison, écrit Debussy, mais encore plus irréparable pour l'Art : elle en était déjà une expression parfaite.

— Maintenant qu'elle n'est plus, avoue un des maîtres du répertoire nouveau, nous pouvons bien, sans froisser personne, reconnaître que cette dernière venue était la première de vos artistes. Elle avait toutes les qualités de la grande cantatrice; d'autres l'égaleront peut-être : aucune ne la remplacera.

Elle avait débuté, rue Favart, le 6 avril 1914, dans *Manon;* elle y a chanté, pour la dernière fois, le 12 juin dernier, dans *Fortunio.* L'Opéra-Comique tout entier a exécuté, dans l'église de Nogent, sous la direction de Vidal, une admirable messe en musique pour les obsèques de Suzanne Vorska et l'a accompagnée ensuite au Père-Lachaise dans un recueillement ému. Rien n'aura manqué au succès de la jeune étoile : quelques vipères ont sifflé...

*
* *

Le nouveau régime de l'Opéra-Comique lui est très favorable : nous ne jouons plus le samedi, mais seulement les jeudis et les dimanches, en matinée, et le dimanche soir, en nous efforçant de renouveler les distributions. Une température supportable — le ciel est souvent couvert — nous donne un été clément. Le répertoire comprend le *Jongleur de Notre-Dame,* avec Marthe Chenal, toujours incomparable dans la *Marseillaise; Mignon,* où triomphe Edmée Favart; *Manon, Lakmé,* les *Noces de Jeannette,* la *Fille du Régiment, Paillasse*

et *Cavalleria; Carmen,* où Brohly alterne avec Germaine Bailac et Sylva; les *Soldats de France, Sur le Front, Louise,* incarnée par Brunlet, Vallin ou Suzanne Cesbron, *Werther* et le *Barbier* avec Berthe César et Clément.

Nos recettes arrivent à dépasser nos prévisions; nous n'aurons eu, pour demeurer ouverts et nourrir tous les nôtres, qu'à consentir des diminutions de salaires qui n'atteignent pas le petit personnel et grèvent seulement nos admirables artistes et l'administration. On répète peu; ce sont des vacances relatives qui me permettent de demeurer mobilisé et d'activer des besognes obscures, pas encore inutiles.

Des statistiques ouvrent des jours neufs sur la guerre actuelle. Un artilleur nous revient de Souchez : les communiqués font allusion en quatre mots au duel des canons sur la ligne de feu. La mention est insignifiante; or, la IIe armée seule a sept cents pièces en batterie — et chacune tire une moyenne de cent dix coups par jour!

On continue « en haut lieu » à se repaître de l' « illusion bulgare ».

— Dès leurs récoltes engrangées, affirme un de nos diplomates d'état-major, les bons Boulgres marcheront avec nous.

Pierre Loti, le plus courtois de nos officiers, le mieux renseigné surtout en l'espèce, hausse légèrement les épaules et m'adresse un coup d'œil apitoyé. On peut nous jeter la même pierre : nous avons vécu parmi les Turcs — le noble écrivain infiniment plus que moi — et nous n'arrivons pas à nous figurer qu'ils sont nos ennemis. Les Boches nous les ont changés et nous n'avons rien fait pour les garder à nous. Avec quelle allégresse ils nous reviendraient, si quatre hommes et un caporal français voulaient s'en donner la peine. L'abîme qui les sépare des bandits bulgares se prolonge, selon nous deux, jusqu'à nos tranchées; mais les Turcs — les vrais, car nos traditions romantiques les confondent encore avec toutes les racailles de l'Orient — sont sur la rive latine, pas loin de nous.

Des conversations civiles et jusqu'à des propos venimeux de cabotines sur le retour continuent à opposer le Gouverneur au généralissime; je donne aux journaux l'ordre général

n° 396 du 26 mars 1903, à Madagascar, où Gallieni parlait de son subordonné en ces termes affectueux :

Au moment où le général va prendre en France l'important commandement qui lui a été réservé depuis un an, il laisse à Madagascar une œuvre d'une importance capitale au point de vue militaire et maritime, qu'il a organisée à ses débuts, dont il a assuré le développement dans tous ses détails avec une invariable méthode et une constante énergie, et qu'il vient de conduire enfin à son achèvement définitif.

Et l'ordre se terminait par ces lignes, vraiment prophétiques, mais qui ne sont pas rares dans les écrits de Gallieni, visionnaire calme et clairvoyant conducteur d'hommes :

... Le général commandant en chef est heureux de lui exprimer ses remerciements pour le concours dévoué qu'il a prêté et de lui adresser ses félicitations pour les brillantes qualités qu'il a affirmées et qu'il aura à exercer, dans l'intérêt du pays, dans les hauts commandements qui lui sont réservés.

C'est notre Gouverneur qui, consulté plus tard sur la désignation du généralissime éventuel, a modestement décliné l'offre de ses amis — n'ayant plus, disait-il, que trois ans à peine à demeurer dans l'activité — et, de toutes ses forces, a recommandé pour ce poste redoutable et capital son ancien subordonné de Diego-Suarez, assuré de pouvoir commander cinq ans encore avant sa retraite.

— Il faut, nous dit un des fins politiques du Gouvernement, tuer la légende de leur désaccord, à cause des événements qui se préparent.

A quoi l'un de ses collègues, de très mauvaise humeur ce jour-là, riposte :

— Qu'ils s'entendent entre eux ou se gourment, qu'importe ! Gallieni ne peut être que le successeur du généralissime ou son ministre de la Guerre. Tout le reste n'est que potins d'états-majors. Autant en emporte le vent.

Mais la rumeur idiote persiste : jusqu'aux concours du Conservatoire, où je suis le plus résigné des jurés, on me parle de la lutte sourde des deux chefs. Par bonheur, ils s'en moquent autant l'un que l'autre : ils ont autre chose à faire.

Nous avons donné le premier prix à la jeune Delécluze, Flamande tragique, très intéressante : toute sa famille est submergée dans les pays envahis. Je l'engagerai; qu'en ferai-je ? Ceci est plus obscur.

Mon fils aîné, bachelier d'hier, termine sa préparation militaire : à dix-huit ans, il sera incorporé. Ces enfants, de la classe 17, ont une âme qui ne ressemble pas à la nôtre quand nous avions leur âge : la Guerre, dirait-on, leur donne plus de mâle énergie. Pourvu que les tracasseries précoces et l'esprit de casernement ne découragent pas leur foi vraiment guerrière et ne ralentissent pas leur élan primesautier ! Il suffit d'une brute dans un régiment pour broyer les plus beaux enthousiasmes. Je l'ai vu en temps de paix; la Guerre n'a pas dû changer toutes les âmes.

Le 13 juillet, par une pluie diluvienne, nous allons exhumer les restes de Rouget de Lisle — réduits à quelques ossements dans une boîte de plomb — à Choisy-le-Roi. Le lendemain, on les transfère au Panthéon, après une station sous l'Arc de Triomphe. Les Beaux-Arts m'ont demandé Marie Delna pour chanter la *Marseillaise* avec nos chœurs : notre Vivandière ressemble mieux, dit-on, à la guerrière de Rude que Chenal, statue plus « femme » de musée. C'est, d'ailleurs, en plein air, la voix mâle d'Albers qui sonne le mieux sur la foule. On m'assure avec impatience que le Gouverneur, sur un cheval magnifique, a défilé à la tête des troupes, devant les cendres de Rouget. Et je ne suis pas admis à prouver le contraire, bien que nous ayons passé toute la journée avec Gallieni — qui n'est pas sorti.

Nous sommes allés avec Loti en inspection dans la vallée de Chevreuse; à Gif, Juliette Adam nous a accueillis et retenus. Au milieu de ses arrière-petits-enfants, la grande Française nous apparaît plus ardente et plus combative que jamais; ses regards ont une flamme violente quand elle parle des Boches. Un instant abattue par la mort de son petit-gendre, le lieutenant Madier, glorieusement tué à Bulainville et dont nous avons fini par retrouver et identifier la tombe, la noble aïeule s'est ressaisie; elle a des visions prophétiques, fixe déjà le visage radieux de la victoire fatale et, mystique, trouve dans

sa foi nouvelle la certitude tranquille de voir bientôt la France libérée et la revanche accomplie.

Auprès d'elle, nous avons vécu une heure saine; elle nous a réconfortés. Même quand elle attaquait, en nous regardant avec malice, nos fétichismes ethniques ou politiques, elle nous a gagnés un instant à son enthousiasme. Nous ne partageons pas toutes ses haines; mais elle aime son pays avec une force triomphante qui lui vaut la ferveur de notre admiration. Et il nous a semblé soudain que les femmes d'aujourd'hui, comparées à la grande et vibrante aïeule, avaient l'air tout à coup d'être d'une autre race et de se révéler à nous toutes petites devant cette survivante historique d'une République athénienne déjà tuée avant la mort de Gambetta.

Mon jardinier basque, le sergent Laclau, a été tué à Soupir, la veille du jour où, après un an de Guerre, il allait partir en congé de six jours pour revoir les siens. Une torpille aérienne l'a écrasé dans sa « cagna » à trente mètres de l'ennemi, qu'il avait affronté impunément depuis des mois. Son dernier billet nous arrive après sa mort : pour la première fois — pressentiment ou hasard tragique — il était empreint d'une mélancolie qui donnait à ses dernières lignes la nuance triste d'un adieu.

A l'Opéra-Comique, audition d'une belle voix de contralto, Dolorès de Silvera. Je voudrais la faire débuter dans *Orphée* — après la Guerre.

Nos recettes augmentent; nous sommes récompensés de notre audace à demeurer ouverts durant l'été : nos chiffres atteignent un million, mis en circulation dans les mains des douze à quinze cents personnes — à l'intérieur du théâtre ou au dehors — qui vivent de l'Opéra-Comique. Nos artistes se multiplient jusqu'au front. Dimanche, trois des nôtres sont allés, dans la zone des armées, chanter *Manon*, le *Chant du Départ* et la *Marseillaise;* deux autres sont au 8e colonial à Vignacourt. Rue Favart, le total de la journée réalise onze mille francs, avec le *Jongleur*, la *Fille du Régiment* et *Carmen*.

Après Aline Vallandri, traditionnelle avec goût, c'est Suzanne Cesbron qui reparaît dans *Manon* et y fait déplorer sa trop longue absence de l'Opéra-Comique. Comment tant

d'artistes — car elle n'a point subi seule le destin funeste — d'avenir certain et de talent ont-elles été contraintes d'abandonner la scène honorée de leurs premiers succès?... Je ne me perds pas en conjectures : je ne crois pas à la méchanceté des choses.

Mais que la politique ressemble étrangement au théâtre!... Nous voici, au G. M. P. en butte à des tracasseries sans grandeur. Pourquoi l'affaire de ce malheureux payeur aux armées, chapardeur de gigots et de légumes secs, traîne-t-elle en longueur? Quelles « instructions » avons-nous donc transmises à la justice militaire sous nos ordres?... Je pourrais démontrer que nous n'en donnons aucune : le Gouverneur se soucie fort peu de politique. Un débarquement à la hauteur d'Alexandrette lui semble bien plus intéressant.

L'affaire du général Sarrail — victime, lui aussi, des incroyables propos parlementaires — se réduit, en somme, à des cancans : envoyé aux Dardanelles, Sarrail, qui a fait tout son devoir à Verdun — et davantage — ne voudrait pas partir sans ressources. Le Grand Quartier général se refuse à démunir son front. Tout le conflit est là — pas ailleurs.

Léoncavallo écrit fiévreusement un hymne patriotique et guerrier sur des vers de Gustave Rivet. Le 27 juillet, sous la présidence de l'ambassadeur d'Italie, M. Tittoni, et de notre Ministre, nous donnons un festival Leoncavallo en l'honneur de l'alliance latine, au profit de la Fraternelle des artistes. *Paillasse,* verveusement joué par Fontaine et Brunlet, secondés par Albers, Bellet, de Creus et Audoin, déchaîne un véritable enthousiasme; l'interprétation enchante l'auteur, brave cœur très patriote qui n'a jamais eu pareille réalisation à Paris — ailleurs non plus peut-être. Son *Hymne à la France,* créé par Marthe Chenal, a du souffle; le *Ballet des Nations* et les *Soldats de France* terminent en apothéoses cette fête lyrique, toute de sympathique élan. Aucun compositeur français — il y en avait dans la salle — n'en a marqué la moindre humeur. S'il en était toujours ainsi, les œuvres de France auraient, depuis longtemps, reçu en Italie le plus chaleureux accueil. Mais nos critiques musiciens ont trop pris, chez nous, l'habitude d'éreinter — de bonne foi, mais sans diplomatie, hélas! —

la musique italienne moderne : elle leur rend cette rigueur en pommes cuites milanaises ou romaines, dès qu'ils s'aventurent sur les scènes de la Péninsule. Je n'espère pas que la Guerre aura terminé ces joutes désastreuses.

Au banquet Leoncavallo, chez Marguery, le Ministre et l'ambassadeur d'Italie ont rivalisé d'éloquence pour nous acheminer vers cette ère nouvelle ; j'ai déploré l'absence de quelques-uns de mes amis, critiques de talent, très déchaînés contre les compositeurs lombards. Peut-être se fussent-ils rendu compte du tort que leurs terribles articles ont fait à nos musiciens, sous prétexte de les défendre, dans tous les pays de langue italienne.

*
* *

Après un an de Guerre, j'avais le droit de compter sur la solidité de l' « union sacrée ». Et j'ai tenté — ayant donné tant de preuves publiques d'un respect égal à toutes les confessions, à toutes les politiques des bons Français — de commémorer discrètement l'anniversaire de la déclaration de guerre et d'une mort qui, tout de suite, eût pu mettre en question la sérénité de nos âmes fraternelles : Jaurès, le maître de mon enfance, mon professeur et mon ami, si âprement calomnié par les uns, méconnu par tant d'autres et qui surgira si grand devant l'avenir, était tombé sous la balle d'un fanatique, au cœur de Paris frémissant, il y avait, jour pour jour, une année.

J'avais annoncé dans les journaux, après les débuts de la nouvelle Manon, la jeune et déjà parfaite cantatrice Vallin, que Brémond viendrait, en mémoire de Jean Jaurès, nous dire des vers de Georges Pioch. Pendant toute la journée du 1er août, à Passy comme dans Paris, personne n'avait troublé les manifestations émues des amis du grand tribun. Le peuple comprenait confusément qu'avec lui la face de la guerre nationale eût pu être changée — à notre avantage, j'en ai la certitude.

Le poème de Pioch, publié depuis la veille, était une page littéraire d'une philosophie très noble et qui ne pouvait cho-

quer aucun patriote — bien au contraire. Il disait de Jaurès ce qui, déjà, est entré dans l'Histoire :

Sa voix avait passé sur la douleur des siècles.
Sa parole orageuse et fertile en clarté
Montait vers l'avenir, haute comme un vol d'aigle,
Et les simples savaient qu'elle était la Bonté...

Et la haine de l'ennemi faisait frémir le poète en révolte contre les brutes :

Quand un peuple qui fut Beethoven, Kant et Gœthe
Assouvit lâchement sur le droit abattu
Un idéal de proie et des fureurs de meute,
Quand l'héroïsme est meurtre et le crime vertu,

Quelle voix va monter des profondeurs de l'âme
Pour rappeler l'amour en ce temps dévasté?
Quel geste à nos foyers va rallumer sa flamme,
Puisque Jaurès n'est plus qu'en immortalité?

On est venu me prévenir, avant la représentation, que quelques camelots se préparaient à faire du vacarme et à empêcher Brémond de saluer Jaurès. J'ai refusé de supprimer un intermède, annoncé, d'ailleurs, dans la presse et dans le programme; prévenus, mon récitant et tout le personnel m'ont garanti leur énergie.

Des membres du Gouvernement et la famille de Jaurès étaient là; je les ai rassurés, répondant de tout. Les premiers vers ont résonné dans un silence recueilli; dès la deuxième strophe, des meneurs, embusqués aux étages d'en haut, ont toussé, modulé des cris, provoqué la contre-manifestation des uns, les rires des autres, le tumulte grandissant des dialogues exaspérés. Un député ardent a pris la parole; un officier, ami de Jaurès, blessé, retour du front, décoré de la Croix de guerre à trois palmes, a imposé la mâle indignation de son éloquence aux interrupteurs et s'est fait acclamer par le public.

Albert Thomas, inquiet de la persistance du vacarme, pourtant sans violences, qui troublait la représentation, m'a conseillé de le faire taire : Vidal a, sur un signe de moi, fait

jouer la *Marseillaise*. Mlle Brunlet en a chanté les stances aux longs applaudissements de tout le public.

Ainsi, l'intolérance politique — ou pire encore — d'une douzaine de sectaires a voulu troubler une manifestation que nous avions rêvée imposante par son calme et son recueillement. Une des plus grandes victimes de cette Guerre, entrée le premier soir dans l'auguste sérénité de la mort, demeurait encore, aux yeux de quelques égarés qui ignoraient tout de cette âme très haute, un polémiste de combat et un précurseur redouté!...

Le lendemain, un courrier volumineux m'apportait les félicitations émouvantes des uns, l'adhésion plus grave de bien des sympathies attristées, les injures de quelques anonymes; deux cependant avaient signé leur protestation et tentaient de la motiver de bonne foi : un officier et un écrivain. J'ai répondu au premier comme un soldat, au second, en lui prouvant qu'il ne savait rien sur Jaurès, sinon d'imbéciles légendes et des mensonges. Le mort les méprisait; elles lui faisaient hausser les épaules : en certains recoins d'ombres et de pestilences, les relents en persisteront encore, malgré l'évidence. La politique ne désarme pas si vite; et c'est ce qui l'avilit toujours un peu, même quand elle parvient, devant un tribun comme Jean Jaurès, à s'essorer vers l'avenir.

Je ne regrette pas d'avoir tenté ce pieux hommage à la mémoire du grand orateur; je déplore le bruit qu'on a voulu faire autour de l'incident. C'est moi qui l'ai provoqué, moi seul, sans en avoir prévenu le Gouvernement — il ne m'a d'ailleurs pas adressé un mot de blâme — et je referais le même geste demain sans hésiter, si l'occasion m'en était offerte. Le fils de Jaurès, très calme, malgré ses dix-sept ans prompts à s'émouvoir, a traversé la scène où mes artistes venaient de s'enrouer à acclamer son père. Les « mamans » des chœurs l'ont embrassé avec émotion. Il allait, quelques jours après, s'engager comme volontaire dans l'armée nationale devant l'ennemi — celle que Jaurès avait préconisée et prédite pour sauver la patrie.

Le bon Picheran, découvrant, le soir du 15 août, son jeune collègue Albert Wolff dans le public des « poilus » per-

missionnaires qui venait, salle Favart, d'acclamer le *Jongleur* et la *Fille du Régiment,* lui a rendu la baguette de chef d'orchestre pour conduire la *Marseillaise,* dans son uniforme bleu, délavé par les pluies de l'Argonne et les bourrasques du plein ciel. Notre vigoureux aviateur a conduit ses musiciens militairement, comme à l'assaut des ovations que le public conquis n'a marchandées à personne. En scène, c'était Henri Albers qui chantait l'hymne glorieux, dans sa capote de soldat moderne, artificiellement usée ; ce rapprochement des deux uniformes avait un sens profond : toute la nation, mobilisée contre les Boches, sert de son mieux le même drapeau ; et la défense nationale est faite de l'héroïsme des combattants et du labeur professionnel de ceux qui continuent et assurent la vie intérieure du pays.

Acclamé, pâle sous son hâle guerrier, Wolff est descendu du pupitre, parmi ses musiciens qui l'applaudissaient, les jambes un peu cassées par l'émotion :

— Je n'ai pas été plus secoué, nous a-t-il dit, le jour où j'ai, pour la première fois, décollé du sol et gagné de la hauteur.

Berthe César chante *Lakmé;* sa jolie voix, la douceur sympathique de son art, un peu dépaysé d'abord rue Favart, lui rallie de nombreux suffrages. Elle a pris ailleurs des habitudes vocales, peut-être plus virtuoses que celles de chez nous, mais qui ont encore besoin de s'adapter pour être dans la couleur de notre style.

Un vibrant discours de Viviani, le 26 août, met fin à une période de malaise et d'intrigues ; le ministère est consolidé, pas tout entier : le soir, un ancien président du Conseil, resté très agissant dans la coulisse, vient me demander si le général Gallieni, ce n'est pas la même chose que Paul Doumer. La légende du fameux « Cabinet civil », épouvantail de Bordeaux, a la vie dure. J'essaie, pour la vingtième fois, de démontrer l'inanité de cette histoire ; on veut bien — j'ai affaire à un homme politique des plus nets, espèce rare ! — se contenter de mes affirmations.

Un incident fait grand bruit dans le Landerneau musical : Rouché aurait manifesté le désir de lâcher la direction de l'Opéra.

— La prendriez-vous ? me demande un de nos ministres avec précision.

— Oui, si je puis conserver aussi celle de l'Opéra-Comique que je ne veux pas abandonner. C'est, d'ailleurs, la seule solution actuelle qui puisse assurer l'existence des deux grands théâtres lyriques : une seule troupe, un répertoire et une direction uniques.

J'ai donné des détails par écrit — et des chiffres ; on a bien voulu trouver tout cela mieux qu'intéressant. Mais je ne crois pas au départ de Jacques Rouché : je le déplorerais. C'est un ami et un galant homme ; il est très artiste et peut parfaitement réussir à l'Opéra — quand il aura agrandi l'angle sous lequel il le regarde et guéri définitivement sa charmante myopie du théâtre des Arts.

Suzanne Cesbron chante délicatement *Louise ;* elle y met plus de mélancolie que d'ardeur, plus de passion contenue que de fougue juvénile. D'autres artistes viennent auditionner : les talents lyriques très réels courent les rues. La Guerre accumule des détresses insoupçonnées dans le peuple ardent et digne de la musique au théâtre. Hélas ! que d'impossibles vœux à réaliser !

Un article du général Bonnal, dans la *Renaissance*, suscite un bouillonnement d'idées nouvelles et un tumulte de polémiques : le rôle de l'armée de Paris pendant les combats de l'Ourcq y est mis en lumière éclatante. A quoi pense donc la Censure pour avoir laissé passer cela ?... L'offensive proche en Champagne disperse heureusement les sujets de conversation ; on prépare « un grand coup » au nord-est de Châlons. Passera-t-on ? Réussira-t-on à percer les lignes allemandes ? Nos informateurs en doutent ; nous aussi. Mais nous n'en disons rien à personne. Il paraît que nous ferions figure de « mauvais Français ! »

Je suis allé, le 8 septembre, revoir, avec Vallet, les champs de bataille de l'Ourcq, — Villeroy et la tombe de Péguy, toute hérissée de bannières religieuses et de drapeaux claquant au vent ; Neufmoutiers, Monthyon, encore encombré de débris et de ferrailles boches ; Barcy, où dort Reynal, de la Comédie-Française, auprès du capitaine d'Urbal ; Étrépilly,

où des tombes d'enfants, pavoisées de petits pavillons tricolores, évoquent pour nous les morts que nous avons vus, quatre jours durant, joncher les prairies si riantes, au bord du ruisseau limpide et jaseur ; Marcilly et la tragique ferme Nogeon, toute criblée encore de mitraille et de balles, mais dé à refleurie et verdoyante jusque sur les amas de décombres, entre les hauts murs croulants et calcinés ; Acy-en-Multien et, jusqu'à Meaux, les épaulements des canons allemands, déjà soutachés d'herbe dense, et les abris de mitrailleuses, avec leurs appentis de rondins, effondrés par les pluies d'un an d'abandon, au bord de la route qui vit la débâcle de l'ennemi.

A la hauteur d'Acy, nous avons, une fois encore, écouté les rafales sourdes de l'artillerie du Maubrun, apportées jusqu'à nous par la brise. A perte de vue, la plaine, cultivée, paisible, ne racontait plus la bataille qu'en quelques replis où essaimaient des tombes fleuries ou surmontées des petites stèles de pierre mince, creusées d'un croissant noir, qui marquaient les sépultures musulmanes de l'héroïque brigade marocaine, égrenée de Varreddes à Charny, à travers les chaumes sanglants.

Pierre Veber m'apporte une comédie en un acte : la *Charmante Rosalie* ou le *Mariage par procuration*. La trame en est jolie et le dialogue alerte ; je reçois la pièce. La musique est d'Hirschmann. Jean Périer, Edmée Favart et Camia y seront parfaits ; et ils iront, quand l'Opéra-Comique envoie aux soldats des spectacles faciles à transporter, se faire acclamer dans les cantonnements où nos artistes, les premiers, sont, pendant la Guerre, allés divertir sur place les combattants de l'arrière-front.

Succès russe à Tarnopol et sur le Sereth, nous dit le communiqué, sans arriver à nous distraire de cette obsession : l'offensive de Champagne, ajournée d'un matin à l'autre. Je n'en parle plus qu'au théâtre, où vient me voir un des plus ardents officiers de Chantilly. L'article de Bonnal l'exaspère.

— Sais-tu bien, me dit-il, moitié figue et moitié raisin, que, si vous établissez que l'armée Gallieni a « gagné » la bataille de l'Ourcq, certains de nous l'accuseront d'avoir failli com-

promettre l'offensive et la victoire de la Marne, *prévues et organisées par nous depuis le 25 août?*

— Diable!... Comment expliqueras-tu donc que cette victoire, sûre dès la fin d'août, n'a pas empêché le G. Q. G. de nous écrire — à nous et à d'autres — le 2 septembre, que toute offensive sur la Marne était *impossible* et que, le lendemain, votre Quartier général reculait de cinquante kilomètres, dans la direction du Morvan?

— Tu nous « embêtes ! » — et puis ce ne sont pas des polémiques à faire en ce moment. Nous nous chamaillerons après la victoire.

— Dans quinze jours, alors?

Mon camarade m'a regardé de travers; puis, haussant les épaules, il a conclu :

— Parfaitement. Von Klück a dit : « Nous n'aurons pas Paris; mais vous n'aurez pas Vouziers! » Eh bien! dans quinze jours, nous serons à Vouziers.

— Tu en es sûr?

— Tout le monde en est sûr, même toi.

— Si tu veux; mais tu es venu ici pour entendre le *Jongleur*. Écoute donc Boniface distiller délicieusement les couplets de la Sauge et fiche-moi la paix, avec la Guerre, jusqu'au communiqué de minuit!

Ce soir-là, Palier, notre jeune ténor, permissionnaire retour du front, a chanté la *Marseillaise* dans son uniforme déteint par les pluies de l'Argonne et, blême d'émotion, le drapeau au poing, a électrisé toute la salle par ses accents emportés, dont nous savions seuls la source réelle et tragique; les autres en subissaient l'ascendant sans se douter que, la veille encore, le vibrant artiste faisait le coup de feu contre les Boches, dans le fracas meurtrier de la canonnade.

Entre le deuxième et le troisième acte de *Carmen*, Brémond vient nous dire un poème reconnaissant de Daniel Lesueur : *Aux Sauveurs de Paris,* en commémoration de la victoire de la Marne. Le texte lyrique n'en fait honneur ni à nos généraux ni à sainte Geneviève : il l'attribue tout simplement à nos braves petits soldats. Et cette opinion rallie tous les suffrages et mérite des ovations enthousiasmées. Brunlet,

Marseillaise ardente, menue un peu, a couronné le tout de l'hymne national — apothéose inusable de toutes les manifestations patriotiques, mais avec des fortunes diverses, selon les interprètes. Une ou deux, dit-on, sont ridicules : elles ne sont pas — ou ne sont plus — de la Maison ; je n'ai donc pas le droit d'en parler.

M. Antonesco, ministre de la Justice roumain, nous apporte de bonnes nouvelles : le parti et la propagande boches perdent du terrain à Bucarest. Quand les Russes pourront marcher de nouveau sur les Carpathes et les tenir solidement, les Roumains entreront en ligne avec nous.

— Alors, bientôt ! concluent nos meilleurs amis.

Le général Gallieni les regarde, étonné :

— Bientôt est impossible ; dites : un jour !

— Cet hiver ?

— Ou l'été prochain, ce qui serait déjà très bien.

— Mais notre offensive, ces jours-ci ?

— Je crois qu'elle nous couvrira de gloire. Ses résultats sur le terrain seront, j'en ai peur, moins éclatants : je donnerais ma vie pour me tromper et être démenti par une écrasante victoire selon nos vœux. Elle terminerait la Guerre.

Rue Favart, j'ai entendu, pendant une représentation de *Manon,* la musique de la *Charmante Rosalie :* la pièce de Veber est amusante ; je la monterai. Nous couperons pas mal dans la musique.

Dans la nuit, ordres, contre-ordres — et désordre ! dit l'homme d'esprit de l'état-major — pour la revue du lendemain aux Invalides. Sera-t-elle, ou non, terminée par le défilé cher aux Parisiens, après remise des cent cinquante décorations aux blessés de Paris ? Je suis seul de mon avis : le défilé est indispensable. Décommandé en haut lieu, va-t-il être rétabli ? Personne n'accepte la responsabilité de ce coup de théâtre ; on me la laisse — à minuit passé. Je la prends : le défilé aura lieu. Je téléphone à la place. Trente mille Parisiens ont ainsi dû à un directeur de théâtre, simple capitaine territorial, un spectacle militaire très acclamé ; il n'y a pas eu,

dans la foule, un cri discordant. On m'en a su gré : je l'espère, puisque personne ne m'en a remercié.

Dans *Werther*, je supprime l'échelle du deuxième acte : Sophie, depuis des années, perchée en perruche sur ses échelons, y affirmait en chantant que « tout le monde est joyeux ». Ce tremplin pour pavoiser de guirlandes des quinconces de bois peint avait, sans doute, été imposé par quelque Sophie influente, résolue à dominer ses rivales et à chanter plus haut qu'elles devant le plus accommodant des publics.

C'est la journée des initiatives... hardies : jamais deux sans trois ! dit un vieux proverbe. La troisième, très sérieuse, ne laisse pas d'être plus singulière.

Chaque jour, à l'*Officiel*, des listes de « croix de guerre » se multiplient. Aucune ne mentionne — sauf exceptions furtives et par allusions timides — la conduite héroïque de l'armée de Paris sur l'Ourcq, il y a un an. Le général Gallieni n'a voulu faire aucune proposition ; c'est à peine si, sur nos instances, il a désigné pour la distinction nouvelle les généraux Clergerie et Hirschauer — qui y tenaient.

Le chef d'état-major a reçu la croix de guerre avec un libellé magnifique, tout entier de la plume du général Gallieni et auquel le généralissime n'a pas changé une virgule, — un an après les événements qui y sont mentionnés. Il constate que notre Gouverneur est le seul commandant d'armée qui n'ait pas encore reçu le nouvel insigne. Et j'ai, sans en parler à personne, la pensée d'aller voir le ministre de la Guerre et de lui faire part de ma remarque.

M. Millerand m'a reçu fort obligeamment. Il s'est montré surpris que le général Gallieni, depuis quatorze mois, n'ait pas eu le moindre témoignage public de la gratitude et de l'estime officielles ; le Ministre a même bien voulu me remercier de mon initiative un peu... révolutionnaire : elle allait lui permettre de réparer un oubli.

J'ai fait observer au grand patron de tous les soldats de France que la partie la plus précieuse de la « croix de guerre » n'était pas précisément l'insigne lui-même, d'un « mastoc » inspiré à la fois de l'art munichois et, dit-on, de je ne sais plus quel attribut héraldique d'Odenbourg ; le libellé de la citation,

en bon français net et clair, en fait toute la valeur ; et je me suis permis de proposer une rédaction qui évitait toute polémique, énonçait un fait indéniable et se tenait, en ce qui concerne les batailles de l'Ourcq et de la Marne, à distance égale et prudente de Bonnal, de Cherfils, de Fabreguettes et de la Censure. Personne n'aurait eu rien à dire. Mon texte était modeste et laconique :

Le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, commandant l'armée de Paris pendant les combats sur l'Ourcq.

Le Ministre a paru acquiescer ; il eût préféré cependant une rédaction moins sommaire. Je la propose en ces termes :

Nommé gouverneur de Paris, le 26 août 1914, a su immédiatement inspirer la confiance la plus absolue à l'armée et à la population et prendre les mesures les plus énergiques pour mettre le Camp Retranché en état de défense ; puis n'a pas hésité, dès le 4 septembre au matin, à lancer les forces mises à sa disposition par le Gouvernement contre le flanc droit de l'adversaire et à assurer ensuite leur renforcement par les moyens les plus rapides, pendant les opérations sur l'Ourcq, jusqu'au 11 septembre.

M. Millerand a envoyé la proposition au G. Q. G. avec les deux textes. Je demeure sceptique quant à leur adoption. Et, en effet, quelques jours après, le 1er octobre, la citation du général Gallieni paraît à l'*Officiel*, mais les historiens de Chantilly en ont altéré et gonflé le texte ; les amis du Gouverneur l'ont lu sans étonnement : ils s'y attendaient.

Est cité à l'ordre de l'armée, nous apprend l'*Officiel :* Gallieni, général, gouverneur militaire et commandant des armées de Paris, commandant du camp retranché et des armées de Paris, et placé, le 2 septembre 1914, sous les ordres du commandant en chef, a fait preuve des plus hautes qualités militaires :

En contribuant par les renseignements qu'il avait recueillis à déterminer la direction de marche prise par l'aile droite allemande ;

En orientant judicieusement, pour participer à la bataille, les forces mobiles à sa disposition (e armée) (*sic*) ;

En facilitant par tous les moyens en son pouvoir l'accomplissement de la mission assignée par le commandant en chef à ces forces mobiles.

Le général L... en lisant ce texte — qui aurait pu être bien plus long — hoche la tête et nous dit :

— Voilà un document qui ne va guère contribuer à éclairer l'histoire ; car, enfin, il ne nous parle ni du *triduum* à Sainte-Geneviève, ni d'Aétius, ni même d'Attila...

— Tant que nous n'aurons pas bouté les Boches hors de France, conclut le Gouverneur en haussant gaîment les épaules, tout cela n'aura aucune espèce d'importance.

Ce qui ne l'empêche pas, en remerciant le Ministre, de lui déclarer qu'il regrette ma démarche et qu'il fait toutes ses réserves sur le libellé : il se propose de le rectifier... après la Guerre.

*
* *

Les plus hautes personnalités de l'art et de la diplomatie m'ont assiégé pour la réhabilitation éclatante et publique de Puccini ; j'ai résisté quelques jours, par amour-propre, et, finalement, capitulé devant l'évidence.

Ce n'est pas moi qui ai installé le répertoire de Puccini salle Favart ; mais il faut reconnaître qu'il y constitue une ressource capitale et réalise des recettes hors de pair. Le *Figaro,* le *Gaulois,* le *Temps* et toute la presse après eux me mettent en demeure de céder ; voici leur texte :

L'Incident Puccini. — Il est en voie d'arrangement. On connait les faits : au début de la Guerre, des journaux allemands ayant affirmé les sympathies germaniques du compositeur de la *Vie de Bohème,* M. Puccini, attaqué dans la presse française, réclama avec impatience son droit de « demeurer neutre ».

L'Opéra-Comique raya aussitôt les œuvres de M. Puccini de son affiche, et Mme Victorien Sardou en félicita le directeur.

Depuis, la vérité, mise en lumière, a mieux établi la réalité ; M. Puccini s'est expliqué. Ce « malentendu douloureux » — ainsi qu'il l'appelle lui-même — a meurtri son cœur d'artiste et de patriote :

— J'aurais voulu, dit-il, me renfermer dans la neutralité adoptée alors par mon pays, par mon gouvernement et par mon roi, et ne pas sortir du domaine de l'art pour faire... de la politique. Mes amis français savent — et je puis enfin le proclamer — que je n'ai jamais éprouvé pour la France que la plus affectueuse gratitude. Tout ce que l'on dira contre cela est faux et je le récuse d'avance.

Le fils de M. Puccini, engagé volontaire, se bat en effet sur le front italien pour la cause des Alliés, pour la nôtre. L'Italie et la France seront, demain, unies dans la victoire comme elles le sont déjà devant l'ennemi commun. Les amis de M. Puccini font appel à l'esprit d'équité du public et de nos directeurs lyriques.

L'auteur de la *Tosca* et son éditeur ne se sont, d'ailleurs, pas bornés à protester contre les intentions que l'on a prêtées au maître italien, collaborateur heureux de notre Victorien Sardou et d'Henry Murger : ils ont généreusement décidé d'attribuer l'intégralité de leurs droits, jusqu'à la fin des hostilités, aux œuvres de Guerre pour nos blessés, quand l'Opéra-Comique aura, selon ses intentions nouvelles, repris le répertoire de M. Puccini. Ce sera donc, espérons-le, très prochainement.

La critique qui n'aime pas la musique de Puccini et ne rate pas une occasion de l'écrire — sans arriver, d'ailleurs, à lui faire le moindre tort devant le public — m'adjure elle-même de jouer la *Tosca :*

Il est regrettable, écrit-elle, que nos blessés subissent les conséquences du châtiment infligé au maestro... M. Puccini a généreusement abandonné ses droits d'auteur pendant la durée de la Guerre au profit des sociétés de secours aux blessés. C'est donc un revenu assez considérable dont sont privées ces sociétés depuis que la *Tosca* est exclue du répertoire. Faudra-t-il donc que nous demandions, nous aussi, à M. Gheusi de reprendre les œuvres de M. Puccini, pour nos blessés, sinon pour nos oreilles ?

J'aurais mauvaise grâce à résister : je fixe la rentrée de la *Tosca* au répertoire aux environs de la mi-octobre ; ce qui est décidé restera immuable. Pour le moment, je remonte *Werther* en le « débochisant » par des coupures et des substitutions de noms : le couple idolâtre du « divin Klopstock » et les prénoms teutons de quelques comparses disparaissent, comme emportés dans une rafale de 75 ; et je songe à commander un autre décor terminal, la serre vitrée du suicide m'ayant toujours paru n'être qu'un laissé-pour-compte de kermesse florale, — singulier choix pour un romantique, empoisonné de lectures redoutables et qui cherche un coin secret et obscur pour se tuer.

Le mourant, d'ailleurs, ne quittera plus son fauteuil tragique pour secouer son agonie à tous les angles de ce bow-

window sibérien ; il achèvera de mourir sans cesser d'être moribond. La musique y gagnera : le bon sens aussi.

C'est Suzanne Brohly qui joue Charlotte ; sa voix remuante et profonde donne au chant sonore de Fontaine une réplique émouvante et large. Ghasne exprime impeccablement l'âme noble du mari — un rôle bien difficile à jouer sans faire sourire au théâtre, dans la vie aussi. C'est Camia qui chante Sophie : elle y est charmante. Les *Amoureux de Catherine* avaient, avec Marie Tissier et les autres partenaires de la création, précédé *Werther* au cours de cette matinée toute frémissante de chuchotements, de dialogues anxieux et de souci : l'offensive de Champagne est pour demain !

Tous les autres bruits, toutes nos pensées, nos labeurs croissants sont emportés dans le torrent de cette nouvelle angoissante, confirmée au cours d'une nuit d'insomnie et d'une journée en fièvre. Les premières nouvelles nous font éclater le cœur : l'infanterie française accomplit des prouesses sans rivales dans l'Histoire. Notre artillerie a écrasé et bouleversé le terrain, préparé les voies à la baïonnette irrésistible. Le dimanche matin, c'est, dans Paris, une effervescence anxieuse et grave : on nous annonce vingt mille prisonniers et nos dépêches officielles confirment le chiffre.

Après *Carmen,* après *Manon,* le public réclame la *Marseillaise,* à l'Opéra-Comique, et toute la salle, debout, frémissante comme aux premières matinées de la Guerre, en décembre dernier, entonne le refrain avec les chœurs, parmi des ovations frénétiques.

Une lettre m'arrive de mon brave Malherbe, aspirant au 16ᵉ d'artillerie :

> Nous avions, m'écrit-il, un poste d'observation un peu trop marmité et nous avons décidé d'en choisir un autre, ce matin, à quatre heures, avec mon capitaine, dans les tranchées de première ligne. Et là, brusquement, je rencontre le ténor caporal Palier ! Nous sommes bien restés cinq minutes sans nous reconnaître ; puis, tout à coup, on s'est embrassés comme des frères, en pleurant de joie !...

Le soir du 27, le Gouverneur, dînant chez moi avec sa famille, nous marque son souci : les bonnes nouvelles

de Champagne stagnent un peu trop, à son gré. Des pluies battantes doivent contrarier la progression normale de nos troupes dans les terribles marnes de Somme-Py. Nous savons que trois divisions ont percé la première ligne ; elles seraient, d'après les officiers qui nous arrivent, durement arrêtées devant la seconde.

Le mercredi, en dînant chez le président du Conseil, avec les Sembat et le professeur Widal, Gallieni nous exprime ses craintes, une fois de plus prophétiques ; à dix heures, le coup de téléphone officiel nous trouve anxieux. M. Viviani rentre, le visage grave : les divisions qui ont réussi à percer sont arrêtées net. C'est un nouveau siège qui commence. Un ouragan d'artillerie n'a pu, avant l'épuisement de nos obus amoncelés, détruire les fils de fer à contre-pentes, dissimulés aux avions dans les avoines et les taillis ras. L'attaque héroïque des nôtres s'y brise, devant un nouveau mur d'acier.

Plus sages — plus heureux — nous aurions dû, peut-être, marquer notre avantage, occuper fortement la première ligne écrasée et conquise d'assaut, ramener nos vingt-cinq mille prisonniers et nos cent canons de tous calibres. C'était tout ; et c'était bien assez, pour cette fois : une demi-victoire très nette, d'un prix très avouable.

Le second effort nous coûte trop de pertes inutiles. Nous n'en savons pas encore l'étendue. D'ailleurs, nous ignorons les choses les plus immédiates : le Général apprend par les journaux qu'il vient de suspendre « brutalement » l'*Œuvre* et le *Rappel*. Il ne s'en doutait même pas.

Rue Favart, la Guerre n'adoucit pas absolument toutes les âmes. Des ombres rôdeuses soufflent le vent, espérant récolter la tempête. Le prétexte du jour, c'est la reprise de Puccini : si l'on pouvait créer une agitation, me faire renoncer à la *Tosca* ?... Il n'y a aucun espoir d'y réussir : je maintiens mes décisions et ma date du 19 octobre.

Quelques billets grossiers n'arrivent pas à m'émouvoir mieux. Une injure anonyme me consolide toujours dans la résolution qui me la vaut.

Si l'on tentait autre chose ?... A dix heures et demie, pendant

Lakmé, le « ministre de la Guerre » me téléphone impérieusement que Douai est pris et que je peux l'annoncer au public...

Je n'ai pas reconnu la voix du Ministre ; mon personnel déjà s'exalte. Je le calme et, après quelques minutes, je demande, au téléphone, le ministre de la Guerre... J'apprends ainsi qu'il est couché et endormi depuis une heure... L'aimable personne qui a cru me prendre à ce piège grossier doit faire, au fond de la baignoire où elle se dissimule sans doute, une grimace assez laide, dans la vaine attente de l'annonce étourdie au public...

Elle n'a point, au surplus, renoncé à trouver son idée mirobolante ; déjà, un joli petit « bleu » est parti à l'adresse du Gouverneur, qui, le lendemain matin — comme il a, d'ailleurs, fait de bien d'autres — me donne le pneumatique, après l'avoir « signé » de sa main, tant il connaît les bontés pour moi de ma malchanceuse ennemie : elle me dénonçait à lui comme un lanceur suspect de « fausses nouvelles » : j'ai « osé », la veille au soir, faire annoncer à mon public la prise de Douai !

Je suis, je l'avoue, un peu humilié de tant de bêtise : l'œuvre des « réfugiés de l'Opéra-Comique » syndique contre moi de bien falotes impostures. Je n'ai, vraiment, aucun mérite à les désarmer.

Aristide Briand, très « gallieniste », s'indigne du libellé de la croix de guerre du Patron ; il a, à cet égard, dit son fait au G. Q. G. Le généralissime — certainement étranger à cette petite brimade — lui a donné raison. Nous avons, au demeurant, bien autre chose à penser : les Alliés débarquent à Salonique ; Vénizelos lutte mal contre le Roi, marié à la sœur du Kaiser : sources nouvelles de longs soucis. En Champagne, la prise de Tahure limite et mure nos espérances sur une ligne neuve, chèrement, mais glorieusement payée : l'offensive de Champagne est finie.

Le Président de la République et le ministre de la Guerre passent, dans les chaumes de Gonesse, une revue des troupes de la région nord de Paris : deux drapeaux neufs sont remis aux régiments territoriaux d'une division prête à partir. On pensait à donner officiellement la croix de guerre au Gou-

verneur sur le front des troupes. D'un geste, Gallieni nous transmet son désir : prière de n'en rien faire!

Les nouvelles des Balkans sont mauvaises : le général Sarrail s'embarque pour Salonique. Loti, dont le cœur anti-bulgare s'émeut généreusement en faveur des Turcs — et je ne trouve pas cela si ridicule — nous fait ses adieux : il va à Châlons, auprès de Castelnau. Quelques jalousies d'état-major s'en réjouissent devant moi, — pas longtemps. Il y a des « primaires » partout, même à l'École de guerre; et la gloire littéraire de Loti les enrage comme des offenses personnelles. Ils s'efforcent en vain de salir l'excellent officier de marine, le très courtois camarade, l'homme correct, l'écrivain lui-même. Fable connue : le serpent et la lime. L'indifférence, le mépris supérieur de Loti pour ce genre de diffamations les ravale à leur rang : dans la boue.

Le dimanche, un vent de fronde se lève contre le ministère : rumeur de crise imminente et de remaniements; une foule d'hommes politiques accourent au Quartier général pour voir le Gouverneur. Il demeure impénétrable, — indifférent surtout. Je lui parle de l'éventualité qui se chuchote partout : son passage rue Saint-Dominique.

— A quelles conditions? demande-t-il. Me donnera-t-on « carte blanche » ? Ou serai-je uniquement le successeur et le continuateur de mon prédécesseur ? Dans ce cas, inutile de m'en parler.

Le soir, pendant *Werther,* joué par Raveau, très originale, mais combien peu Gretchen!... j'entends le *Tambour* de Bruneau et Saint-Georges de Bouhélier. Une simple notation de guerre, volontairement sobre et fruste, avec des écharpes dénouées de musique en haut relief. Je « jouerai » cette scène, pour et avec Marthe Chenal.

Les Serbes sont attaqués au nord par les Autrichiens et, à l'est, pris à revers par les Bulgares. Rien à faire pour eux : nous arrivons trop tard.

Triste séance à la Chambre. Démission de Delcassé; la crise ministérielle commence. Je m'absorbe, le jour, dans mes travaux d'archives d'état-major; nous rangeons nos papiers, pour être prêts à déménager en deux quarts d'heure. Le

Général, très calme, affecte de ne rien voir ; pourtant, il a fait emporter et expédier des caisses à ...Saint-Raphaël. Se préparerait-il, lui aussi, à ... l'inévitable ?

Le soir, j'écris mon rapport à l'Assemblée générale des commanditaires de l'Opéra-Comique et prépare mon gala de guerre, avec la reprise audacieuse de la *Tosca*. Elle n'est plus combattue que par... des Italiens ! Leoncavallo contre Puccini. L'*Œuvre* prend parti dans la lutte : je rectifie ses histoires de boutiques et maintiens ma date et mon programme. On m'annonce une cabale, des manifestations, un public houleux et même exaspéré.

— *Vedremo !* ai-je dit à l'Italien « allié » qui vient me prévenir.

C'est le mot de Gambetta, à toutes les veilles de batailles. Les nôtres sont plus pacifiques, moins retentissantes surtout ; elles ont, pourtant, leurs agitations : je ne les mentionne que pour fixer un point d'histoire de la Maison.

Les inventeurs de la « prise de Douai » — ils sont jusqu'à quatre, me dit-on — agitent l'épouvantail des commanditaires ; ils connaissent mal notre organisation. Le commanditaire — cet homme sociable, indulgent et de bonne compagnie par essence — leur apparaît comme le suzerain armé et le gendarme du directeur-gérant ; on en appelle à lui, quand on arrive à le débusquer dans Paris et à le rejoindre, de toutes les « iniquités » du directeur, ce monstre, ce tyran, qui a résilié la petite Chose, congédié la douce Machin, enlevé son rôle à l'infortunée Unetelle !... Jamais il ne s'agit d'un artiste du sexe fort ; le commanditaire, une fois découvert et lancé, n'est appelé qu'à la rescousse des victimes du sexe aimable. Il arrive pour tout exterminer, et l'on va bien voir... ce que l'on verra !...

Les commanditaires de l'Opéra-Comique ne sont pas si terribles — ni si naïfs — qu'on l'espère : ils ont, depuis trois ou quatre lustres, voté ce que la gérance a voulu, quelquefois, même, avec des félicitations un peu forcées.

D'ailleurs, ils sont, je crois, cent trente, rue Favart, et beaucoup nous traitent en amis. Le samedi 16 octobre, dans le grand foyer du public, cent soixante parts (sur deux cents) sont

représentées, avec quarante-cinq présents. La gérance à elle seule réunit, avec le bureau, présidé par mon ami Voguet, une centaine de pouvoirs : elle a la majorité avant d'ouvrir la séance.

Cette constatation paraît rallier au plus vite les deux ou trois conjurés de la « prise de Douai ». Ils forment, à l'éperon le plus éloigné de la gérance, une pointe hardie qui ne tarde pas à se signaler par l'énergie de ses approbations et la chaleur sincère de sa joie.

Et c'est à l'unanimité absolue que mon petit discours-rapport est approuvé ; on va même jusqu'à en demander l'impression — j'allais écrire : en voter l'affichage... C'est, d'ailleurs, une page documentaire, le premier relais où il nous est permis de nous retourner pour embrasser d'un coup d'œil le chemin parcouru depuis l'ouverture de nos portes en pleine guerre. Le voici, à titre de résumé général :

Les six premiers mois de la direction nouvelle avaient clôturé notre semestre initial, le 30 juin 1914, avec des résultats inespérés : non seulement, au lendemain d'une succession des plus lourdes selon les pronostics de l'opinion, l'Opéra-Comique conservait le haut rang qu'il avait conquis dans l'estime des musiciens ainsi que la faveur de la foule et des habitués, mais il avait su rehausser encore l'éclat de ses représentations par une activité féconde et un redoublement de soins dans la mise en œuvre de son répertoire, de ses créations et de ses reprises.

Les recettes du semestre, dépassant nos prévisions les plus hardies, réalisaient un total supérieur à celui du précédent exercice.

Un programme touffu, varié, digne du renom universel de notre théâtre, allait annoncer que l'Opéra-Comique, multipliant encore ses travaux, inaugurerait, au retour des vacances, une série neuve de spectacles inédits ou renouvelés.

La liste de nos pensionnaires brillait déjà des noms les plus célèbres de l'art lyrique.

Elle s'était accrue aussi des nouveaux interprètes que leurs études, leurs succès précoces ou des ambitions légitimes signalaient à notre désir de mettre en valeur tous les talents et de réserver à chaque artiste capable d'honorer la Maison sa place sur notre scène, son tour régulier dans nos distributions et la certitude de n'avoir à souffrir chez nous ni d'une rivalité despotique, ni d'un monopole interdit.

Au moment où, les études recommençant rue Favart, nous allions reprendre le courant de nos représentations, un fléau formidable s'est abattu soudain sur le pays : la Guerre — arrêtant net l'essor de la vie

nationale — a brutalement barricadé les portes de l'Opéra-Comique, à la veille même de les rouvrir.

*
* *

Dès les premiers jours de la mobilisation, la direction, consciente de son devoir, a obtenu des ministres de l'Instruction publique et des Beaux-Arts les mesures de protection officielle destinées à garantir la vie de tous les nôtres, mobilisés ou non, en assurant le pain de leurs familles.

Le Gouvernement voulut bien, sur ma demande, attribuer au petit personnel du théâtre — orchestre, chœurs, ballet, scène, ateliers, administration, habilleurs, machinistes, magasiniers et accessoiristes — le paiement de la subvention (25.000 francs par mois) aux trois cents participants environ qui ont eux-mêmes réparti entre eux leur allocation mensuelle, fixée à 86 francs.

Pour nourrir le millier de personnes que ces bénéficiaires et leurs familles arrivent à totaliser autour de nous, cette allocation demeurait insuffisante — et ce fut le souci constant de la direction jusqu'au jour où, malgré l'incorporation de notre jeunesse sous les drapeaux, la mobilisation progressive de nos territoriaux et des auxiliaires, successivement appelés dans les rangs de l'armée nationale — j'ai voulu rouvrir à tout prix l'Opéra-Comique et demander au public des ressources élargies et de meilleurs salaires pour notre personnel.

Mes artistes surtout, privés du bénéfice des indemnités de l'État, étaient très durement éprouvés par le chômage et devaient émouvoir les premiers notre sollicitude.

Le ministère, mis au courant de mes intentions, m'encouragea à réaliser notre plan : téméraire aux yeux de nos collègues parisiens, il me séduisait d'autant mieux que sa réussite devait donner, à la défense de la vie nationale et du moral de tous, des éléments illimités et la haute satisfaction d'affirmer — à cent kilomètres de l'ennemi, héroïquement contenu par nos armées — la persistance « quand même » du génie lyrique de la France et la courageuse supériorité de son art, au cœur sonore et vibrant de Paris.

Toutes les traditions de l'Opéra-Comique nous adjuraient de les renouer énergiquement et d'apporter aux âmes en détresse le réconfort et la joie française des musiques de « chez nous ». Mille difficultés, de jour en jour plus graves, s'évertuaient à nous en détourner.

Nous n'avons entendu que les fières voix du passé, les nobles conseils de « l'imprudence » ; et, le dimanche 6 décembre 1914, avec trois mois seulement de retard, malgré les obstacles amoncelés contre nous par la Guerre, l'Opéra-Comique rouvrait ses portes au milieu des acclamations du public.

Il ne devait plus les refermer.

*
* *

Ce que furent les premières représentations données au bénéfice du

personnel et des victimes de la Guerre, nul ici ne l'oubliera jamais. Devant des auditoires sensibles jusqu'aux larmes à la moindre allusion patriotique, avec des programmes de circonstance où la *Fille du Régiment*, les hymnes et les danses des Alliés, le *Chant du Départ* et la *Marseillaise*. tout palpitants de réalité vivante et de poignante actualité, se succédaient parmi les ovations d'une foule où les blessés, les convalescents, les premiers éclopés de l'interminable bataille s'enthousiasmaient de vivre pour aller, le lendemain, se battre de nouveau contre l'envahisseur, le théâtre de l'Opéra-Comique a, lui aussi, selon la parole d'un des chefs du Gouvernement, « bien mérité de la Patrie ».

Peut-être ne devrions-nous pas ici en convenir nous-mêmes. Notre modestie aurait dû, sans doute, attendre de vous une approbation que le public et l'opinion ont bien voulu déjà nous exprimer à diverses reprises.

Mais quand on a vécu, dans Paris et dans ses environs désormais épiques, les heures tragiques et splendides du 20 août au 15 septembre de l'an dernier, on ne peut se défendre d'une sorte de fierté contagieuse, gagnée dans la fièvre de nos premières victoires.

Et nous avons eu parfois — vous voudrez bien nous le pardonner — l'illusion que les applaudissements du public devant nos manifestations lyriques, pour la gloire de la Patrie, acclamaient, plus loin encore et plus haut que nous, l'âme chantante de la France qui n'a pas voulu mourir.

Des salles combles et les recettes du grand maximum me permirent d'attribuer aux nôtres des cachets rémunérateurs et de verser aussitôt aux victimes de la Guerre des dons et des secours dont le total dépasse aujourd'hui 40.000 francs.

C'est la part, c'est la contribution volontaire de la Maison aux œuvres nationales ou privées que nous avons pu subventionner ainsi, sans parler du droit des pauvres et des pourcentages divers dont sont lourdement grevées nos recettes brutes.

La réussite éclatante de nos essais m'a, trois semaines après, amené à envisager une réouverture plus complète encore et le fonctionnement normal d'une série de représentations à dates fixes — de douze à quinze fois par mois — avec des affiches toujours inspirées par les circonstances, mais enrichies en outre des reprises progressives du répertoire le plus français de notre Maison.

Bon nombre d'abonnés nous sont demeurés fidèles sans exiger de nous l'impossible, c'est-à-dire les créations onéreuses, la diversité, le nombre des spectacles dont le privilège et la primeur leur sont généralement réservés. Un public fervent nous a suivis et chaleureusement soutenus.

Tous les engagements — sans aucune exception — en vertu du cahier des charges et du cas de force majeure créé par la Guerre, étaient résiliés en fait et en droit. Notre admirable personnel a consenti, en se mettant à notre disposition, des réductions de salaires destinées à diminuer la moyenne de nos frais, beaucoup trop lourds pour essayer de marcher sans succomber immédiatement sous leur poids.

Après la *Fille du Régiment*, le *Ballet des Nations Alliées*, le *Chant du*

Départ et la *Marseillaise,* après les poèmes et les à-propos d'actualité, les intermèdes lyriques interprétés par des artistes de l'extérieur, nous avons joué la *Vivandière, Carmen, Manon* et *Thérèse,* créé les *Amoureux de Catherine*, donné *Lakmé* et *Mignon,* mis à la scène les *Soldats de France.*

Puis, ce furent *Paillasse,* la première des *Scènes Alsaciennes, Louise,* le *Jongleur de Notre-Dame*, les *Noces de Jeannette* et *Cavalleria Rusticana.*

Ensuite ont reparu *Mârouf,* le premier grand succès de ma direction, et *Fortunio.*

La création de *Sur le Front,* les reprises du *Chemineau* et de *Werther,* des galas spéciaux, au Trocadéro, à la Sorbonne, partout où l'on a donné des matinées nationales ou des concerts aux blessés, enfin la contribution quotidienne et très large de l'Opéra-Comique à toutes les solennités musicales de Paris ont attesté la vitalité, le dévouement, l'inlassable générosité d'une troupe dont il faudrait citer tous les noms pour exprimer entièrement ici ma gratitude et mon orgueil.

Nous touchons à notre cent cinquantième représentation. Sans énumérer des chiffres qui figureront ailleurs, j'ai la joie de constater que le public n'a jamais délaissé l'Opéra-Comique. Après la Guerre, il aura d'autant moins désappris le chemin de la Maison que, dérogeant audacieusement à une tradition constante, nous n'avons pas voulu fermer nos portes pendant les deux derniers mois de l'été. Seul de nos théâtres subventionnés — et des autres — l'Opéra-Comique a joué en juillet et en août. Un succès persistant a justifié cet insolite effort.

Nos frais et nos traitements, réduits encore après entente nouvelle avec notre personnel, ont été couverts et même un peu dépassés, grâce à l'achalandage continu de notre répertoire. Si nous avons, de janvier à juin, subi des pertes inévitables, elles ont été limitées au minimum, malgré les répétitions coûteuses, la mise au point et les complications journalières d'une exploitation, gênée de plus en plus par la mobilisation des classes successives et les engagements volontaires. Sans le dévouement éclairé de mes chefs de service, sans leur labeur assidu, ingénieux à parer aux difficultés de toutes les heures, nous aurions, depuis longtemps, dû renoncer à la majeure partie de nos représentations. Il nous arrive de faire répéter nos figurations, recrutées forcément au hasard, pendant les entr'actes qui précèdent leurs tableaux respectifs. Nous manquons tous les jours de machinistes, d'électriciens et d'auxiliaires. Les ténors de nos chœurs se raréfient ; le contrôle est réduit à des suppléants ; des premiers pupitres sont brusquement abandonnés à l'orchestre et des artistes qu'on ne peut remplacer disparaissent de l'affiche sans avoir même pu nous en prévenir...

N'importe ! Rien n'a diminué le zèle dévoué de toute la Maison. La verve, l'entrain, la confiance règnent au foyer de l'Opéra-Comique. La belle humeur, la camaraderie la plus affectueuse y réconfortent tout le monde.

Et les absents ne sont pas oubliés : nous leur avons envoyé, partout où la Guerre a dispersé nos mobilisés, des subsides et des provisions, au

nom de la direction et de leurs amis. Tous, hélas ! ne reviendront pas : nous comptons déjà à notre connaissance, *neuf* des nôtres tués à l'ennemi.

Leurs noms — les seuls que nous prononcerons ici — resteront gravés dans nos mémoires ; ce sont nos morts glorieux au champ d'honneur :

Maurice Cazeneuve, le parfait ténor, engagé volontaire, à cinquante-quatre ans, dans le même régiment que son fils (46e d'infanterie) ; Albert Bailly, artiste des chœurs (génie) ; Capdevielle, musicien de l'orchestre (109e d'infanterie) ; Richard, Ernest Michel, costumiers-habilleurs (train des équipages) ; Landmesters, brigadier-machiniste (sergent d'infanterie) ; René Thomas, machiniste (4e zouaves) ; Malcouronne, magasinier (caporal au 119e d'infanterie) ; Francis Bonnet (ateliers) (336e d'infanterie).

Puisse notre liste tragique demeurer close désormais ! Nous connaissons aussi dix blessés de l'Opéra-Comique ; ils ont valeureusement fait leur devoir.

Ainsi, l'histoire de notre théâtre pendant la Guerre aura été comme une page éclatante des annales mêmes du pays meurtri, avec — au premier plan — ses héros militaires et — derrière eux — ses femmes laborieuses et si noblement dévouées, ses travailleurs et ses artisans des villes en rumeur, tous les pionniers, armés ou non, de la solidarité nationale devant l'ennemi.

Quarante-sept artistes femmes et quarante-huit chanteurs ont, en moins d'un an, paru sur notre scène. Ils y ont été acclamés et figurent désormais avec honneur parmi les célébrités de la Maison. Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Nous n'avons pas atteint non plus la limite de nos sacrifices.

Après un début qui nous annonçait les plus fructueux résultats, nous venons à vous, en pleine guerre, les mains vides, mais le cœur satisfait ; car nous sommes sûrs d'avoir fait tout notre devoir et de n'avoir rien laissé péricliter de ce qui demeure l'incomparable patrimoine artistique de l'Opéra-Comique et le gage certain de sa prospérité reconquise, après les jours d'épreuves qui n'auront paralysé nos efforts qu'à demi.

Notre ambition pendant la tourmente se borne à nous montrer à la fois généreux et sages. Nous vous avons tous associés aux bienfaits que nous devions à notre personnel. Bientôt, groupé tout entier autour de nous, au retour des heures calmes du labeur en commun, il saura nous témoigner à tous sa gratitude. Et vous verrez alors que les résultats de cet exercice sans dividendes n'auront pas laissé d'être tout de même rémunérateurs : ils auront fondé l'avenir prospère de la Maison sur l'estime réciproque, la reconnaissante affection et la confiance qui noueront à jamais entre nous les liens d'une solidarité nouvelle, en assurant les plus heureux lendemains à la grande famille du Théatre national de l'Opéra-Comique.

16 octobre 1915.

L'unanimité de notre succès étonne l'infime clan des cons-

pirateurs : la « prise de Douai » tourne en déroute. Un dernier espoir les rallie encore : quelques lettres anonymes, des rumeurs sournoises annoncent un joli charivari pour la reprise de la *Tosca !*

Je vais, à l'ambassade d'Italie, en causer avec M. Tittoni : il ne s'émeut guère des notes perfides. Il lui serait, d'ailleurs, facile de les arrêter net — d'un signe ; mais nous convenons ensemble de ne pas leur accorder tant d'importance.

Le gala italien, d'un bout à l'autre, est un triomphe. Nous donnons, sous la présidence de l'ambassadeur et de sa famille, la répétition générale d'un programme de choix, au profit de la Croix-Rouge italienne et des familles de mobilisés. Sur l'affiche : des fragments de la *Traviata,* avec Berthe César, Ghasne et Paillard ; les trois actes de la *Tosca,* par Marthe Chenal, Fontaine et Jean Périer ; le premier acte de *Paillasse,* avec Brunlet, Albers et Fontaine ; et l'hymne italien, suivi de la *Marseillaise.* Ovations, manifestations enthousiastes, toute la lyre des acclamations unanimes par un auditoire de héros ; car les trois étages supérieurs sont occupés par nos blessés et leurs infirmières ; partout où l'on a pu les inviter et les caser, des officiers convalescents garnissent la salle, remplie à craquer.

Au programme du surlendemain — précaution inutile — le théâtre sait toute la vérité sur « le cas Puccini » — et Ricordi — figure cet avis au public :

Entre les affirmations perfides d'un Prussien — l'agent Wolff — et les protestations indignées de Puccini, la direction de l'Opéra-Comique ne pouvait hésiter : elle a rétabli sur son affiche la *Tosca.* L'auteur et son éditeur abandonnent généreusement leurs droits, pendant toute la durée de la Guerre, aux œuvres et aux blessés français. Sous le haut patronage de S. Exc. l'ambassadeur d'Italie, qui se fût énergiquement refusé à recommander un patriote douteux, la *Tosca* vient d'être reprise et acclamée par un public d'élite. Puccini avait envoyé à la direction de l'Opéra-Comique la dépêche suivante :

« En ce jour où l'initiative de votre théâtre et l'obligeante adhésion des pouvoirs publics vous permettent de donner la *Tosca* au bénéfice des œuvres de Guerre, qu'il me soit permis aussi de proclamer ma joie d'associer mon nom à cette grande manifestation de solidarité franco-italienne et d'unir mes vœux ardents à ceux des meilleurs patriotes de nos deux pays pour le triomphe de notre cause commune.

« Giacomo PUCCINI. »

Le dernier adversaire de Puccini, son compatriote Simonatti — leoncavalliste ardent — désarme lui-même avec bonne humeur et par une « arlequinade » amusante :

Ainsi, écrit-il, escorté par Verdi et Leoncavallo, sous la protection d'un directeur qui est, on le sait, capitaine à l'état-major de l'armée de Paris, M. Puccini rentre à l'Opéra-Comique par la petite porte de la rue Favart. Hâtons-nous d'ajouter que l'ambassadeur d'Italie, dont on connaît l'éclectisme en matière d'art, et Mme Tittoni seront de la fête. Devant ces illustres personnages Arlequin ne peut que s'incliner...

Mon excellent et si fidèle ami, le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, est venu, lui aussi, assister au triomphe ; il est seulement arrivé un peu en retard.

Nous en avons, ai-je pensé, fini avec des menées odieuses quand l'ennemi est à Noyon ; je comptais sans le dernier soubresaut de l'œuvre expirante des « réfugiés de l'Opéra-Comique ».

Albert Sarraut est au Maroc ; son remplaçant intérimaire, rue de Grenelle, a mandé Dalimier pour lui crier casse-cou ! et... dégager sa responsabilité. Notre jeune surintendant des Beaux-Arts a, par surcroît, avec la barbe assyrienne, toute la subtilité de Nestor. Il m'écrit, sous mes yeux, une lettre destinée à fonder un point d'histoire :

J'avais cru, improvise-t-il en souriant, que le fait de donner la répétition générale de la *Tosca* au bénéfice des œuvres de Guerre italiennes contribuerait à dissiper le malentendu né de l'attitude du compositeur et des interprétations qui en avaient été données. Je vous avais, malgré cela, conseillé d'attendre — Nestor écrit cela sans sourciller — le résultat de cette épreuve avant d'afficher la première représentation ; vous l'avez néanmoins affichée pour jeudi. Des notes parues dans certains journaux semblent indiquer que le malentendu n'est pas dissipé. Dans ces conditions et étant donnée l'extrême prudence que doivent nous imposer les événements, je vous demande très instamment de remettre à une date ultérieure la représentation annoncée...

J'ai aussitôt, sur le même coin de table et de la même encre, répondu à Nestor, d'ailleurs goguenard :

Mon cher Ministre, il y a *dix jours* que les dates de la générale et de

la première de *Tosca* sont annoncées dans les journaux et publiquement affichées. Après la triomphale matinée d'hier, devant l'ambassadeur d'Italie, les explications loyales et les dépêches de Puccini, désafficher la première serait *une lâcheté*. Pour la dignité et l'avenir de ma direction, il m'est impossible de le faire. Veuillez agréer, etc.

Je dois ajouter que, le lendemain, après le succès éclatant de la reprise devant le public, sans l'ombre même d'un incident, les premières félicitations qui me soient parvenues sont celles... de mon ministre par intérim, apportées par Nestor Dalimier... encore un peu plus en retard que l'avant-veille. J'ai compris que son chef de file lui avait conseillé... d'arriver après la bataille ; mais sa crânerie naturelle et son indéfectible amitié lui avaient presque donné le cœur de désobéir.

Un incident a différencié cette première d'avec la générale : Chenal, enrouée, a dû, au pied levé, être remplacée par Marthe Davelli, splendide en Floria Tosca. J'ai pensé machinalement à l'épisode de *Vingt Ans après* où, pour empêcher l'exécution du roi, Athos et d'Artagnan enlèvent le bourreau de Londres, mais ont compté sans Mordaunt, son remplaçant volontaire, qui coupe la tête à Charles Ier.

Si les deux affaires ont entre elles la moindre similitude — et je me refuse à le croire — cet escamotage par persuasion de la plus belle des artistes fut le dernier exploit de la bande en déroute qui n'a pu m'accuser d'avoir pris Douai.

J'ai mené le convoi funèbre de mon pauvre violoniste Pujol, tué à l'ennemi et quatre fois cité à l'ordre du jour. C'est, officiellement, le dixième de nos morts glorieux ; celui-ci, du moins, ramené moribond des tranchées de Champagne, a expiré dans un de nos hôpitaux de Paris et nous avons pu l'escorter jusqu'à sa tombe, autour de sa malheureuse mère, demeurée seule au monde désormais.

Je n'ai pu suivre les obsèques de Félix Décori, remplacé au secrétariat général de l'Elysée par le très aimable Olivier Sainsère : j'avais été mandé et retenu par un chef politique de nos amis. Au nom de son parti, le plus nombreux au Parlement, il a tenu à me faire renouveler l'assurance que le général Gallieni n'est pas « sous le joug » de... M. Doumer.

— Pourquoi cette question éternelle ? ai-je demandé.

— Parce que, dans huit jours, si votre chef est libre de toute attache politique, il sera ministre de la Guerre.

Cette perspective me laisse froid ; elle m'attristerait plutôt : si Gallieni devient ministre, *s'il le faut,* comme dit mon interlocuteur, je le quitterai certainement : je suis trop vieux aujourd'hui pour recommencer mes fonctions politico-bureaucratiques auprès d'un membre du Gouvernement. Je céderais, en ce cas, aux soins impérieux qui me réclament salle Favart — où je n'aurais plus le temps de mettre les pieds, même le soir, quand l'activité de la Maison demande à redoubler pour vivre.

Le Gouverneur, incrédule, soucieux, je pense, à l'idée d'entrer dans la « politique » qu'il a détestée toute sa vie, m'objecte son « usure » et le délabrement de sa santé; ses médecins lui conseillent un repos — et une opération légère, dont il sortirait rajeuni, transfiguré.

Il vient, le soir, dîner chez moi, avec les Étienne ; son vieil ami le boudait un peu, depuis qu'il avait refusé la VIe armée. Après Raoul Persil, j'entends l'ancien ministre me confier, ce soir-là, avec une conviction qui ne m'étonne pas — je ne m'étonne plus, depuis longtemps, de grand'chose dans les maquis de la politique ! — que, sans ce geste d'orgueil excessif, Gallieni ne serait pas demeuré aussi longtemps gouverneur de Paris : de plus hautes destinées lui étaient assurées.

— De sorte, ai-je conclu, qu'il ne sera jamais... par exemple, ministre de la Guerre ?

— Hélas ! non. D'ailleurs, personne ne songe à remplacer Millerand.

Nous nous regardons, interloqués : voilà comment les maîtres de l'heure sont informés par leurs meilleurs amis !

Gallieni, qui n'a pas voulu être décoré de la croix de guerre, à Gonesse, par les plus augustes mains du pays, tire, après dîner, l'insigne officiel de sa poche et nous prie de le lui décerner, en famille. J'ai reçu de lui la plus affectueuse accolade et il a dit à Étienne, en me désignant :

— C'est lui qui est allé, spontanément, demander cette décoration au Ministre ; je la lui dois et j'ai voulu la recevoir chez lui, en votre présence. A mon âge, on s'aperçoit

que le bienfait suprême de la vie, c'est encore une solide amitié. La nôtre date déjà de vingt-cinq ans et ne s'est démentie jamais.

Et ce grand enfant, attendri, ce soir-là, d'être à la veille de résolutions graves, s'est complu à rappeler pour Étienne qu'il avait, dix ans avant, en mariant sa fille, choisi pour ses témoins à Saint-Raphaël le généralissime actuel et moi — ses deux meilleurs amis d'alors...

— Et d'aujourd'hui, j'espère, a-t-il conclu avec son plus fin sourire, marquant, d'ailleurs, qu'il n'en avait jamais douté en ce qui me concerne.

Le lendemain, 23 octobre, commencent les négociations en vue d'un remaniement ministériel. La nouvelle pierre angulaire de la combinaison est le général Gallieni. Millerand s'efface devant lui et se retire de bonne grâce; sa situation, d'ailleurs, devenait inacceptable pour un homme de son caractère et de son passé.

Une opposition se dresse tout de suite contre le Chef : celle qui, pour des raisons sournoises, veut le camper en antagoniste du G. Q. G., où l'émotion est vive depuis hier. J'ai, à cet égard, avec les futurs collègues du Général, les conversations les plus nettes; je puis rassurer tout à fait les hésitants, impressionnés par l'argument perfide. Depuis 1904, je rêve pour Gallieni — ses lettres d'alors en font foi — d'aller, rue Saint-Dominique, mettre son génie organisateur au service d'une réalisation moderne de notre Défense nationale. Samedi soir, 23 octobre, à neuf heures et demie, et sur un coup de téléphone officiel chez moi, le Gouverneur se rend, au quai d'Orsay, auprès de M. Viviani. Entretien de trois quarts d'heure, pendant lequel je cause, dans le salon d'attente, avec des journalistes qui ne se doutent de rien; l'un des mieux informés d'habitude nous annonce que tout est aplani et que Millerand est ministre de la Guerre jusqu'à la fin des hostilités. Pendant ce temps, le président Viviani offre au général Gallieni d'être son ministre de la Guerre dans la combinaison en cours. MM. Millerand et Augagneur doivent être remplacés par des militaires avec des parlementaires sous-secrétaires d'État.

Le Gouverneur formule ses objections : s'il doit user son

temps au Parlement ou dans les commissions de la Chambre et du Sénat, il décline l'offre de Viviani. Le Président lui fait remarquer que sa popularité de bon aloi, sa discrétion, son passé et son autorité militaire le mettent à l'abri des escarmouches continuelles, sournoises ou publiques, qui ont rendu intenable la situation de son prédécesseur. Gallieni n'a pas fait un geste pour être populaire; il l'est sans l'avoir voulu. Sa grande figure de soldat dominerait toute l'administration officielle de la Guerre et obtiendrait un maximum de résultats, irréalisables encore après quinze mois de campagne.

Sous réserve de ces objections, le Gouverneur se tient à la disposition de Viviani. C'est le gros appoint du cabinet en formation. Mais il se heurte à des difficultés : les ennemis de Millerand et de Delcassé, mal apaisés par leur sortie, dénient au président du Conseil le droit de rester, après eux, à la tête d'un ministère nouveau; ils prétendent l'obliger à les suivre dans leur retraite. Déjà, des concours importants se dérobent à Viviani, Combes et Freycinet assure-t-on. Seul, peut-être, Briand, qui irait au quai d'Orsay, demeure ouvertement fidèle. Il est, pourtant, son successeur désigné dans le cas où le Président passerait la main; le ministère Briand semble plus aisé à faire, plus viable que le cabinet Viviani, troisième manière.

Dimanche matin. Je suis appelé chez le Garde des sceaux, de très bonne heure. Briand, toujours très simple, reçoit ses amis en pyjama, une cigarette distraitement oubliée au coin de la lèvre : un fil de fumée d'onyx rétracte sa pupille féline, réduite à un point noir, aigu comme une pointe de vrille. Il se confie, sans poser, à ses visiteurs : lui aussi, s'il était chargé de former le nouveau ministère, demanderait au général Gallieni de prendre la Guerre. Il y a eu, avant-hier, à l'Élysée, une entrevue émouvante : le généralissime, appelé de Chantilly, mis au courant de la crise latente, approuve le choix de Gallieni comme ministre; et c'est aussitôt un grand soulagement pour le Chef de l'Etat et pour Viviani qui, sur la foi des potins d'états-majors, avaient cru peut-être à l'irréductible inimitié des deux soldats.

Cette soi-disant rivalité, depuis des mois je l'ai niée de

toutes mes forces; j'ai fait protester hautement, à Chantilly, par Sarraut, par Huc lui-même : quand les Boches sont encore à quatre-vingt-dix kilomètres de Paris, une jalousie militante de chefs militaires serait un crime envers le pays. J'ai toujours dit à tout le monde qu'une conversation de dix minutes entre le généralissime et le Gouverneur mettrait au point les absurdités, les racontars imbéciles des sous-pontifes de l'état-major particulier.

Je m'étais, d'avance, porté garant du bon résultat auprès de Briand. Il en est satisfait. Son unique souci est de voir la crise secrète se dénouer au plus tôt. Il ne s'agit plus de faire un ministère « politique », dosant entre eux les partis respectifs ; il faut absolument aboutir à un grand ministère de Défense nationale, groupant les plus hautes personnalités de la France en armes dans le domaine parlementaire, de Denys Cochin à Jules Guesde, en passant par Méline, Bourgeois, Sembat et même par le « petit père » Combes. Gestation difficile; aboutissement laborieux.

A l'Élysée, Olivier Sainsère, le nouveau secrétaire général, estime — c'est, sans doute, l'opinion moyenne de la Maison — qu'il faut coller sur le grand ministère désirable un vieux nom historique, comme celui de Freycinet. On pourrait graver en exergue : 1870-1915. C'est une idée pieuse qui nous vieillirait tout à coup de quarante-cinq ans : on n'aurait plus l'air de chercher une date, mais une épitaphe.

Une preuve de la popularité du général Gallieni — et cette popularité l'étonne toujours lui-même, comme un gain involontaire dans une loterie de hasard — c'est, tout de suite, l'opposition de quelques minorités. Sans parler des amis du prédécesseur, qui jouent loyalement leur rôle, des politiques antigouvernementaux attaquent mon Chef. Et même, ne pouvant guère s'en prendre à lui, dont la pure figure de soldat défie les démolitions bien ourdies, ces adversaires inattendus combattent « l'entourage » et vont jusqu'à me faire l'honneur de m'éreinter avec une âpreté qui m'honore bien au delà de mon mérite.

Il paraît — Clémentel n'arrive pas à me le raconter sans rire aux éclats — que je suis un des affidés secrets de la... du-

chesse d'Uzès et que, sous couleur de chasser le cerf en sa compagnie, je complote avec la noble dame pour le rétablissement de la monarchie!

Je salue au passage la déformation divertissante d'un fait, troublant pour ma défense : c'est moi qui ai fait envoyer aux armées les animaux abattus à Rambouillet sur la plainte des cultivateurs de Seine-et-Oise, ravagés et ruinés par les hardes errantes.

Pour d'autres, je suis, au contraire, un agitateur socialiste, élève de Jaurès — ils ne savent pas que ce fut en philosophie — qui médite d'entrainer le Chef dans une aventure de démagogie à guillotine. Certains poussent contre le Patron la candidature de son meilleur disciple, le général Lyautey, fort innocent de ces menées, mais assez disposé, paraît-il, à être désagréable. J'ai bien des lettres de lui qui prouveraient le contraire; mais la prise d'Uskub par les Bulgares nous donne plus de soucis.

Le lundi, 25 octobre, la combinaison Viviani se « décolle »; celle de Briand — c'est à peu près la même, sous une étiquette changée — prend corps au fur et à mesure. Mon ami Sarraut s'en va, malgré l'énergique défense des nôtres. Il n'a pas tout perdu : il rapporte du Maroc l'amitié du général Lyautey et va pouvoir réaliser son rêve d'être, tout simplement, sous-lieutenant d'infanterie au front.

Le 26, les Affaires étrangères s'agitent :

— Mon ami « Philippe », me dit Margueritte, vous combat. Je vais le ramener à de meilleurs sentiments.

Naïf, j'ai cru que ce prénom mystérieux — un Parisien, paraît-il, ne devait rien ignorer de lui — était celui du duc d'Orléans. Serais-je atteint du délire des grandeurs? Toujours est-il que Margueritte n'arrive pas à illuminer cette force obscure : elle nous poursuit encore d'un éteignoir insidieux.

Malvy s'irrite du départ de Sarraut; c'est la première fois que « le jacobin », comme l'appelle mon Chef, n'aura pas, au Conseil, fait prévaloir son avis. Briand, amené à laisser sacrifier un des deux, met sa coquetterie à conserver le ministre de l'Intérieur — qui l'a renversé jadis.

Le 27, continuation de la crise latente : René Viviani lutte

contre l'impossible; à mesure qu'il tisse sa trame d'un côté, on ne sait trop quel coup de vent sournois la rompt à l'autre bout. Les « potins » les plus fous se donnent carrière; les amis des « débarqués » font des pieds et des mains pour écraser dans l'œuf le ministère inévitable. Jamais la Politique n'a tant passionné et ameuté les siens autour du Palais-Bourbon. Cependant, comme écrit inlassablement Clemenceau, les Allemands sont à Noyon...

Le Tigre, qui démolit tout, est favorable à Gallieni; il aurait, assure l'entourage du Président, refusé à Viviani d'entrer dans sa combinaison nouvelle

— Faites-la sans moi, lui aurait-il dit; quand vous aurez été dévoré, c'est moi qui entrerai dans la cage.

Et ceci — qui n'est pas un vulgaire « potin » — ressemble assez à notre homme pour donner, ne fût-ce qu'une minute, la physionomie de sa pensée. Briand garde le sourire. La Chambre s'agite en surface : au fond, le ministère nouveau est fait; elle le sait : et l'on entoure le Garde des sceaux beaucoup plus que son Président.

Mais c'est le jeudi, 28 octobre, que l'agitation est à son comble. Les couloirs de la Chambre sont tumultueux. Capus, un moment démuni de son calme souriant, piqué, lui aussi, par la tarentule politique, déclare à Arthur Meyer que le remplacement de Millerand est « un crime ».

Cette hyperbole, d'ailleurs, le soulage et le rassérène aussitôt : il court, au *Figaro,* préparer une note aimable et spirituelle pour Gallieni : c'est le retour au meilleur Capus.

Le soir, la droite envoie ses délégués à Briand, dont le ministère est fait, Viviani ayant à la fois décliné la tâche de réussir contre vents ou marées et promis de remplacer Briand, place Vendôme. J'ai assisté aux imprécations de ces messieurs; ils m'ont continué l'honneur de s'occuper encore de mon humble personnalité. Quelques-uns — des amis — m'ont défendu, tout au moins en ma présence. L'un des plus ardents m'a, confidentiellement, parlé de moi-même en m'attaquant vertement. Quand je me suis nommé, des rires amusés ont détendu tout le monde, dans le cabinet de Peycelon, où se jouait la scène, et mon détracteur est, depuis ce soir-là,

devenu l'un de mes meilleurs amis : il m'avait pris pour un chanteur.

J'ai noté là deux incidents comiques — le premier quand un beau royaliste m'a crié :

— Demain, quand le généralissime saura que c'est « son ennemi » qui devient son ministre, il vous flanquera sa démission.

— Regardez, mon cher député, comme l'on vous a mal informé !...

Et nous avons montré à l'excellent homme le généralissime en personne, sortant, souriant et satisfait, de chez le Président, qui l'accompagnait, épanoui.

La seconde joie nous fut donnée par le petit groupe des irréductibles, atteints d'affection vive pour Millerand et pour Augagneur depuis qu'ils s'en allaient ; c'étaient les mêmes droitiers que devant et le plus ardent n'hésitait pas à définir, comme Capus, le cabinet où entrait Gallieni : un ministère de coup d'État !

— Eh quoi ! Messieurs ! s'est écrié le nouveau Premier, la présence d'un général à la Guerre vous donne-t-elle, vraiment, tant d'alarmes ?... Ne seriez-vous donc nationalistes qu'en temps de paix ?...

On a ri et l'incident a été coupé net. Les plus violents se sont excusés d'avoir parlé de « coup d'État ».

— C'est, a dit le plus agité, l'amitié du Général pour Doumer qui nous fait redouter des exécutions brutales.

Il a fallu, pour la centième fois, faire l'histoire véridique du fameux « Cabinet civil », inventé par Clemenceau pendant son exil bordelais.

A dix heures du soir, par ordre du Président, je suis allé, au lycée Duruy, chercher le Général pour l'amener place Vendôme. L'entrevue a été courte : minute par minute, j'avais, d'ailleurs, rendu compte au Patron de tous les incidents de la journée, violents ou comiques, mais toujours gironnants autour de lui.

Gallieni a fait à Briand les mêmes objections qu'à Viviani ; il en a reçu les mêmes promesses. Dans la voiture qui nous ramène au lycée Duruy, vers sa chambre de nonne et d'insti-

tutrice, j'ai voulu, le premier, féliciter le nouveau ministre de la Guerre. Il a eu un geste affectueux et grave :

— Pourvu que ma santé et mes forces ne me trahissent pas ! me dit-il, soucieux. Enfin, je ferai mon devoir *jusqu'au bout.* Mais vous êtes bien content, mon bon ami : voilà des années que vous me poussiez vers la rue Saint-Dominique !...

— Il va y avoir onze ans, mon Général, ai-je précisé (en lui montrant sa lettre après être rentrés chez lui) que vous m'avez écrit, le 8 décembre 1904, à la veille de quitter Madagascar : « ...Votre affection rêve pour moi, je le vois bien, de hautes situations politiques, comme, par exemple, le ministère de la Guerre. Je ne me sens pas fait pour ces positions élevées, dans lesquelles il faut user son temps et ses forces parmi des intrigues et des discussions perpétuelles, sans pouvoir jamais rien faire d'utile. Je ne m'effraie pas des difficultés ni du travail, mais à condition d'aboutir et de pouvoir mettre sur pied quelque chose qui dure et qui vaille. Or, croyez-vous que ce soit possible aujourd'hui, surtout sur le terrain militaire ?... J'aime mieux un commandement actif : je ne suis, au fond, qu'un soldat. »

— Comme c'est toujours vrai ! a murmuré le Chef avec mélancolie. Qu'est-ce que je vais faire dans la Politique ?

— Votre devoir, mon Général ; ce n'est plus de la politique ; c'est de la Défense nationale.

— Voilà ce que vous me répétez tous, depuis huit jours, pour me faire accepter cette charge. Pourvu que mes forces ne me trahissent pas !...

Et je vois repasser sur le visage émacié, mais toujours énergique, l'ombre d'un doute qui me frappe et d'une tristesse déjà résignée.

Je suis revenu à pied, dans la nuit très douce, — une nuit pareille à celles du glorieux et tragique septembre de l'an dernier, quand Gallieni, attardant sa veille sur les cartes de l'Ourcq et de la Marne, organisait le salut de Paris et, par conséquent, de la France. Je ne l'ai pas quitté depuis ces heures magnifiques. Maintenant, il est ministre de la Guerre : demain, il entre en réformateur hardi dans une maison qu'il

faut réorganiser de fond en comble. Ma tâche auprès de lui est terminée ; d'autres devoirs me réclament :

— Un directeur de théâtre ! m'a dit de moi, du haut de son ignorant dédain, le député catholique de tantôt, indigné du rôle exorbitant que les racontars me faisaient jouer auprès du glorieux soldat.

Eh bien ! soit ! Ce soir, je redeviens ce directeur de théâtre, qui aura touché un peu à tout dans sa vie — j'ai été même enfant de chœur, comme vous, mon cher député — tour à tour avocat, journaliste, fonctionnaire, auteur dramatique, critique militaire, politicien à l'occasion, officier de complément depuis trente ans, ni meilleur ni pire que tant d'autres, mais à jamais orgueilleux d'avoir vécu les plus nobles, les plus ardentes heures de sa vie, au cœur et autour de Paris menacé par les hordes barbares, dans l'ombre amicale de celui qui l'a sauvé.

Je vais multiplier — il est temps — les efforts, les ressources, la vie même du millier de braves gens qui se pressent autour de moi, rue Favart, assurer le pain des familles de nos morts, et — au lieu de demeurer, au ministère, un petit bureaucrate dépaysé et sans initiative — diriger, contre l'envahissement du doute découragé, la lutte de notre art français menacé par l'indifférence et l'oubli.

Et c'est encore là, à cent kilomètres de l'ennemi, de la Défense nationale.

*
* *

L'Opéra-Comique a joué *Louise* avec une Mère nouvelle, Mme Richardson ; son léger accent américain ne fait aucun tort à sa voix généreuse et métallique. Je voudrais pouvoir engager et entendre plus souvent Mme Richardson : mon régisseur général, Pierre Chéreau, s'y oppose. Je m'incline, cette fois, devant la volonté de mon lieutenant ; il parle en mari scrupuleux et les scrupules de Chéreau sont irréductibles : c'est peut-être le seul régisseur au monde qui n'ait jamais accepté de donner à personne une leçon payée. Il estime — comme le cahier des charges lui-même — que son autorité pourrait,

sur le plateau, en être diminuée. Et cela vaut bien un salut d'estime et une cordiale poignée de main.

Mon personnel, inquiet, m'apporte les journaux du soir : ils annoncent que je deviens chef du secrétariat du nouveau ministre de la Guerre. Que le diable les emporte ! Est-il donc si difficile, à Paris, de ne vouloir rien être et de ne se faire décerner ni galons, ni décorations, ni titres !... Oh ! je puis bien avouer que c'est par pur orgueil ! Simple capitaine territorial, trop vieux désormais pour avoir un bel avenir militaire, je ne veux pas, auprès du Chef, être encadré à mon rang hiérarchique, ce qui devient inévitable rue Saint-Dominique : je serais trop loin de lui.

Le nouveau chef du cabinet, le colonel Boucabeille, m'invite à choisir ma place et mon titre dans la liste de l'*Officiel*. Je me refuse à y figurer. Le Ministre veut que je reste auprès de lui ; je m'y installe volontiers, mais sans me résoudre à accepter des mains de Raoul Persil, qui veut me passer le service, les dossiers et les fonds secrets.

Persil a l'air d'un libéré qui s'évade ; je ne lui cache pas que je ne tarderai guère à faire comme lui.

— Comment ! dit-il, stupéfait. Vous quittez Gallieni au moment où il va surtout avoir besoin de vous ?

— Je ne quitterai pas mon vieil ami, ai-je répondu ; mais le Ministre ne doit pas avoir, autour de lui, des gens trop connus à Paris et au Parlement. Il va amasser des ennemis implacables ; inutile d'y joindre les miens. L'officier du front qui me remplacera ici doit être un soldat anonyme.

J'aurais voulu, néanmoins, faire à mon Chef un entourage bien à lui ; c'est impossible. Il y a, dans la vieille maison désuète, des traditions, des servitudes, des idées plus fortes que les hommes. Pourvu que le Général — déjà bien déçu par tout ce qu'il voit dès la première heure — ne succombe pas sous le poids des forces obscures !...

Le président du Conseil, lui aussi, subit déjà, dans la citadelle des traditions diplomatiques du quai d'Orsay, la servitude sournoise des « entourages ». Je lui ai confié mes résolutions. Il a la politesse de les déplorer et me fait l'honneur de les combattre. Il connaît les attaques dont je lui parle et

les tient pour inexistantes... à partir de la déclaration du Gouvernement aux Chambres. Il *faut*, au contraire, que je reste auprès du Général, où il aura constamment à se servir de mon intermédiaire, comme il l'a fait depuis un an. Et il ajoute, de sa voix la plus chaleureuse, la plus harmonieusement timbrée :

— Nous avons eu assez de mal à en faire un Ministre pour ne pas le quitter quand il le devient.

Je m'engage donc à demeurer ainsi, sans titre officiel, rue Saint-Dominique, « jusqu'à nouvel ordre ». Mais, le même jour, je déménage rue Favart tous mes papiers personnels et les travaux que j'ai mis au point. Je n'ai plus rien à faire auprès de mon vieil ami. Mais je ne donnerai pas à certains la joie d'en convenir tout de suite. Je partirai à mon jour, à mon heure, dans une semaine ou dans un mois...

— Aujourd'hui ou demain, ce sera toujours une absurdité, me dit un des collègues du Chef en me blâmant de ma décision. Les dévouements désintéressés vont devenir rares autour du Ministre. Toute sa vie s'est écoulée loin de Paris et du Palais-Bourbon.

— Bah ! tant de « Philippe » aspirent à le conseiller ! Pourquoi leur refuser cette gloire ? J'ai, par bonheur, d'autres devoirs et — il est temps d'y songer enfin — un autre métier.

Et, tandis que les couloirs parlementaires et ceux du Conseil essaient de définir si je suis un politique, un artiste, un socialiste ou un camelot du Roy et s'il convient ou non de m'accorder quelque confiance, l'Opéra-Comique donne de *Werther* une émouvante matinée, avec Alice Raveau dans Charlotte ; la *Marseillaise* couronne le spectacle parmi les acclamations accoutumées.

Je me passionne pour la *Louise* de l'impeccable Vallin et pour la *Tosca* de Marthe Chenal devant une salle remplie à craquer : la recette dépasse dix mille. Je ne trouve pas le temps de lire la déclaration ministérielle, accueillie, à la Chambre, par 515 voix contre 1. Le lieutenant sénateur Sarraut, retour d'Orient et du G. Q. G., voudrait voir le nouveau ministre de la Guerre jouer le rôle immense que l'on attend de lui : il doit prendre la direction énergique des opé-

rations militaires sur tous les fronts, souder ensemble les efforts des Alliés, les amener enfin à s'organiser et à agir d'un commun accord, comme s'ils n'étaient qu'une nation unique, obéissant au même commandement. Nouveau Carnot, Gallieni peut être le grand Organisateur de la Victoire.

Mais, au temps de Carnot l'Ancien, on ne faisait pas de politique internationale. « Philippe » ne manquera pas d'ambitionner ce rôle splendide pour son chef — ce qui lui permettra d'affirmer qu'il le mène — et mon Patron, pas « politique » pour un sou, sera contraint, au lieu de remplir la haute mission qui lui incombait toute, d'aller user, durant des heures et des jours, ses forces déclinantes dans des palabres de sous-commissions parlementaires à propos du marché des cuirs ou de l'application d'un règlement mort-né.

A la façon dont se dessinent tout de suite les choses, un doute commence à nous obséder : avons-nous eu raison de faire accepter un portefeuille au soldat de Diana, du Tonkin, de Madagascar et de l'Ourcq ? Ce qui ne nous empêchera pas, au premier geste d'impatience de notre héros, de l'adjurer, en invoquant ses devoirs sacrés envers la France, de demeurer à son poste « jusqu'au bout ! »

Manon, Carmen, Lakmé, Werther, la *Tosca,* se succèdent sur nos affiches. La mort, qui a fauché parmi nous trop de jeunes hommes, n'épargne pas les doyens de la Maison : Paravey vient de s'éteindre à Vétheuil, dans une chambre d'auberge où il se donnait l'illusion de vivre à la campagne. Cet ancien directeur de l'Opéra-Comique eut la bonne fortune de découvrir et de monter *Esclarmonde* et le *Roi d'Ys.* Nous lui donnions trois cents francs par mois pour vivre : il avait un titre de régisseur. Les poisons d'Edgar Poe et de Baudelaire l'ont tué ; il ne laisse que des dettes criardes — péniblement amassées. Le théâtre les paiera. Cet homme, d'ailleurs très fin et artiste né, avait fait faillite ; si l'Assistance publique lui avait rendu le quart de ce qu'il lui avait versé en « droits des pauvres », le pauvre Paravey eût été sauvé et ses créanciers payés.

Peut-être, quelque jour, un retour au bon sens et à la

stricte équité contraindra-t-il les théâtres à ne payer aux « pauvres » qu'une redevance — augmentée encore si l'on veut — sur les bénéfices. L'histoire de Paravey est celle de tous les directeurs qui ont fait de mauvaises affaires : ils sont les seuls « pauvres » qui n'aient rien touché sur leurs propres aumônes.

Cette brimade légale, pénalité hypocrite dont sont affranchis tous les autres commerces, même les plus répugnants, est un reste de barbarie féodale et de détroussement au nom du prince et de l'Église. Elle continue à venger Escobar et Tartufe sur Molière expirant. L'éloquence des chiffres la condamne en vain depuis longtemps.

De 1876 à 1896, en vingt ans, il y a eu en France, et surtout à Paris, cent soixante-quatre faillites de théâtres avec *18 millions* de passif. Pendant le même temps, ces mêmes théâtres avaient versé *63 millions* de droits des pauvres à l'Assistance publique.

Le 6 novembre, lord Kitchener est venu, au ministère, voir le général Gallieni ; ce géant robuste a manifesté une joie d'enfant à donner l'accolade au Chef. Leur carrière coloniale se ressemble un peu ; ils ont, l'un et l'autre, donné d'immenses territoires à leur pays. Seulement, l'Angleterre a fait de Kitchener un millionnaire et l'a anobli ; la France a décerné à Gallieni la grand'croix de la Légion d'honneur.

Kitchener, ministre de la Guerre anglais, annonce avec flegme que la Guerre durera trois ans encore : et il le démontre par les nécessités d'armement, d'artillerie lourde et de munitions.

Le lendemain, notre généralissime m'affirme avec une conviction égale, documentée aussi de précisions, que la Guerre ne peut se prolonger beaucoup au delà de juin prochain. Décidément l'unité de vues entre Alliés demande une organisation rapide.

Le ténor Darmel, réfugié belge comme Charles Fontaine, se fait, de jour en jour, une place salle Favart. Cet ancien

pensionnaire de la Monnaie arrive, à force de soins quotidiens, à discipliner une voix fruste et à chanter en demi-teinte, avec un charme accru, même le rôle de Werther. Edmée Favart réalise Mimi de la *Vie de Bohème ;* elle y est charmante, adroite, sensible; je la préfère dans *Mignon :* le public aussi. Dès que la jeune transfuge du royaume des opérettes se décidera à chanter les Galli-Marié, elle prendra chez nous une place hors de pair. Je lui ai, naturellement, donné Edmond Clément pour débuter; l'habile et grand artiste a électrisé la salle.

Le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts écrit au ministre de la Guerre — avec mon assentiment — pour lui demander ma mise en congé. Il estime que mon âge et mon affectation au ministère de la Guerre nous font un devoir de considérer désormais mes obligations militaires comme moins utiles que mes fonctions officielles à la tête d'un théâtre d'État :

Son énorme labeur quotidien, sa prospérité, le pain des treize à quatorze cents personnes dont il assure l'existence, ses manifestations artistiques enfin, si essentiellement françaises, sont trop nécessaires à la reprise de la vie matérielle et morale de Paris pour pouvoir encore — en donnant toutes ses journées à des travaux de bureau moins indispensables à la Défense nationale — laisser sacrifier, rue Favart, les devoirs professionnels du directeur et le contraindre à y négliger, malgré les difficultés croissantes d'une exploitation de jour en jour plus délicate, les intérêts du personnel, des artistes et des œuvres que le Gouvernement lui a confiés.

Dalimier, en adressant sa demande au Ministre, m'écrit qu'il sera « ravi de me voir me donner tout entier à l'Opéra-Comique, car il sait ce que j'y ferai ». Puisse-t-il garder et affirmer toujours cette bonne opinion à mon sujet !...

Nous avons, avec un succès de fou rire que j'ai organisé pour nos « poilus », repris les *Rendez-vous Bourgeois* d'hilarante mémoire. Une tempête de joie a récompensé les excellents interprètes de Nicolo : Mesmaecker, Bertrand faraud à souhait; Tiphaine, soubrette futée; le comique Bourgeois, Dugravier au physique et au jeu inénarrables, Féraud de Saint-Pol, en César merveilleux, Carrière, Louise spirituellement

enfantine et Reine-Tapponnier, imposante comédienne, avec Berthaud, habile à se renouveler totalement; Bellet jouait Jasmin.

Mais j'ai hâte d'aborder une mise au point plus neuve et plus hardie. Depuis dix ans, le public n'a cessé de réclamer — et la direction de promettre — une reprise du *Juif Polonais* de Camille Erlanger, l'œuvre la plus dramatique, la plus musicalement *théâtrale* du génial auteur d'*Aphrodite* et de *Kermaria*.

Créé par Victor Maurel, qui avait donné à l'ouvrage une belle allure romantique et savamment grandiloquente, à la Frédérick Lemaître, l'ouvrage avait souffert d'une erreur de mise en scène que je signalai dès le premier jour. Admirablement monté au premier acte (la salle basse de l'auberge), réalisé avec art au deuxième, il sombrait, au troisième, dans un dédale de gazes obscures, de lanternes magiques à tiroirs et de visions tubulaires, qui arrivaient à reléguer Mathis au quatrième plan et comme dans une lorgnette vue par le gros bout.

— Si je n'avais pas, nous disait Maurel, les machinistes qui m'écoutent, je me figurerais jouer au fond d'une oubliette, sans rien entendre et sans rien voir.

J'ai résolu de changer totalement ce troisième acte et de le réaliser au premier plan, devant le public, dans une lumière fantomatique, mais assez nette pour ne pas perdre un geste, un jeu de physionomie, un regard du sinistre patient, sans gazes interposées — obstacles pour la voix — et sans silhouettes de mannequins. Jean Périer, aussitôt conquis à cette conception simpliste et d'une réalisation plus puissante, se mit avec entrain à étudier son rôle. Les masses chorales apprenaient le leur. Je n'avais plus qu'à transformer les décors, à supprimer les compartiments, à dégager l'avant-scène. Mon chef machiniste, Lemesle, se mit au travail avec ses menuisiers; Henriot prépara ses électriciens.

J'allais encore, chaque matin, au ministère, pour apprendre à n'y rien regretter. Le Chef y réussissait à merveille; ses débuts à la tribune de la Chambre avaient été habiles à force d'être ingénus. En s'excusant de n'être pas orateur, il disait

nettement des choses qui forçaient l'applaudissement unanime sans l'avoir sollicité.

Quelques-uns de ses collègues, ombrageux, commençaient à le trouver trop habile, trop populaire. Les journaux faisaient de lui beaucoup d'éloges ; la censure du Président laissait dire. Mon article de *Fantasio*, « échoppé » quelques mois avant, d'un bout à l'autre, passait tout entier avec son image : le général Gallieni ou la nouvelle bougie de (l'arc de) l'Étoile, — et jusqu'à la phrase où le Chef refusait d'être ministre s'il devait assister au Conseil!

Pourtant, quelques sourires se crispaient déjà en grimaces : la fameuse circulaire sur la suppression des recommandations avait augmenté la popularité de Gallieni, mais sourdement exaspéré les clientèles politiques. Les vieux routiers du Parlement hochaient la tête, sceptiques ; quelques-uns grognaient contre le... dictateur.

Hélas! sa dictature était irréelle jusqu'à l'impuissance. J'avais essayé de discerner, en passant, de quels maux guérissables souffrait le ministère confié à mon vieil ami. Et j'avais écrit, le 8 novembre, sur son bloc-notes, ces lignes que je retrouve, annotées de sa main :

Le mal général dont souffre l'Administration de la Guerre, c'est la multiplicité des organes sans responsabilités ni sanctions. Commissions, sous-commissions, inspections, etc., entassent rapports sur rapports. Les bureaux font de même. Seul, le Ministre a droit de prendre des mesures : au bout de combien de temps ?... Les rapports s'amoncellent ; la solution n'intervient jamais — ou trop tard. — Quant aux relations avec le G. Q. G., nécessité absolue de traiter, en tête à tête et directement, avec le généralissime ; toute note transmise par ses bureaux est dénaturée ou mal comprise — et n'aboutit à rien. — Une réorganisation de la censure et du bureau de la presse s'impose aussi : les soixante-dix-huit censeurs, les soixante et un secrétaires sont presque tous des mobilisés, les membres civils n'ayant aucune nomination régulière. La séparation du service en trois sections détruit toute unité ; il n'y a, en réalité, aucune direction. Le bureau de la presse fonctionne au hasard ; il est partagé entre des sphères d'influence, sans chef responsable. A réorganiser entièrement sous l'autorité directe de la Présidence du Conseil.

Le 1er décembre 1915, je suis mis en congé sans solde, par

décisions ministérielles. Les journaux publient un avis officiel à ce sujet :

Le ministre de la Guerre ayant décidé que, désormais, aucun officier ne serait plus admis à remplir à la fois des fonctions civiles et militaires, cette décision devait toucher les directeurs de nos théâtres d'État. Ils ont donc été invités aimablement, par le général Gallieni, à choisir entre leur poste civil et leur poste militaire. MM. Gheusi et Gavault se consacreront à leurs directions de l'Opéra-Comique et de l'Odéon. Une circulaire du 20 novembre dernier n'envoyait, en effet, dans la zone des armées les officiers de complément du ministère que jusqu'à la classe 89. Le capitaine Gheusi, affecté désormais par son âge et son grade aux bureaux du ministère, a opté pour la fonction qui lui a paru la plus utile à la vie nationale, laissant à un homme plus jeune ou à un mutilé de la Guerre une solde d'officier mieux méritée. Le sous-intendant Gavault a demandé, lui aussi, à être placé hors cadres et à ne plus rester affecté, temporairement, à aucune fonction militaire.

J'avais écrit au *Figaro,* qui avait donné une version assez inexacte :

Je n'ai pas quitté Paris et ses environs depuis seize mois — pas même pendant la bataille de l'Ourcq. Territorial à l'armée de Paris depuis quinze ans, j'y ai, avant et après la mobilisation, servi modestement, mais de mon mieux.

Aujourd'hui, mon âge et mon affectation dans les bureaux me font un devoir plus impérieux de me vouer surtout à mes fonctions civiles : la vie artistique de Paris, celle des mille tributaires qui vivent directement de l'Opéra-Comique, — c'est encore de la Défense nationale.

Le Ministre m'a donné le choix : j'ai, comme mon ami Gavault, opté depuis longtemps pour le rôle officiel où, plus actif, je rendrai certainement de meilleurs services.

Les journaux ne disent pas — et ils ont bien raison s'il devait y avoir là quelque critique pour des officiers méritants — que je quitte le Gouvernement militaire de Paris et le ministère sans y avoir bénéficié d'une faveur, pas même d'un droit. J'ai la fierté de n'avoir eu — déjà vieux capitaine, dans l'entourage immédiat du Chef tout-puissant et après seize mois de mobilisation dans des postes favorisés de tant de privilèges et des circonstances parfois honorables — ni avancement, ni distinction nouvelle, ni citation quelconque ; des

capitaines inscrits au tableau bien après moi ont été régulièrement promus ; je reste officier de la Légion d'honneur, au titre civil, avec dix ans de grade; et si j'y insiste — déjà beaucoup trop à mon gré — c'est pour faire, une fois de plus, l'éloge de Gallieni, dont le désintéressement généreux a laissé partir son « officier d'ordonnance » et son vieil ami sans lui avoir même proposé, selon l'usage, une récompense que nous estimions, tous les deux, mieux méritée par le plus obscur des blessés français sur le front de l'immense bataille.

II

L'OPÉRA-COMIQUE PENDANT LA GUERRE

Quelques Chiffres. — En moins d'une année de guerre, l'Opéra-Comique, après avoir ouvert ses portes d'abord deux, puis trois et, enfin, quatre fois par semaine, sans les refermer jamais, a distribué *un million et demi* de salaires, droits et subventions, donné 166 représentations, avec 28 ouvrages français et 4 italiens, versé 120.000 francs aux fonctionnaires de l'Assistance publique et aux pauvres, 80.000 francs aux auteurs et plus de 50.000 francs aux œuvres de Guerre.

Quatre cent quatre-vingt-cinq jours après la mobilisation, le personnel de la Maison compte 48 artistes femmes, 39 hommes, 85 choristes, 65 musiciens d'orchestre, 50 danseuses, 145 figurants ou comparses, 30 employés de scène, 26 fonctionnaires de l'administration, 60 ouvreuses, 36 ouvriers et ouvrières des ateliers et 79 auxiliaires divers, — 663 unités au total. Et j'en oublie.

Nos renseignements, forcément incomplets, nous donnent, en y comprenant les enfants et les femmes, le chiffre de quatorze cents personnes, vivant directement et, le plus souvent, exclusivement de l'Opéra-Comique. Tous ces braves gens auront eu leur pain assuré pendant la Guerre et, avec eux, les familles des 147 mobilisés de la Maison, dont 10 sont tués et, à ma connaissance, 19 blessés.

C'est le public fidèle de la salle Favart qui aura donné ces ressources salutaires à nos artistes en venant les entendre dans

les œuvres de notre musique nationale. Y a-t-il encore quelque part, après de telles réalisations, des mondaines ou des snobs obstinés à décréter qu'il est... inconvenant d'aller au théâtre pendant la Guerre ?

L'armée, en tout cas, n'est pas de cet avis : la moitié de nos salles est pleine d'uniformes et le contrôle a mes ordres formels : il accueille et case obligeamment tous les soldats, blessés, convalescents ou permissionnaires qui, sans pouvoir payer leurs places, viennent demander à assister au spectacle. Nous avons pu ainsi, en moins d'un an, inviter gratuitement à l'Opéra-Comique plus de *trente mille* combattants, dont la plupart m'ont chaleureusement remercié. J'ai, pour ma part, reçu des milliers de lettres attendries, réconfortées et même enthousiastes de ceux qui sont en train de sauver la France : elles m'ont consolé de quelques malpropretés, issues d'une tourbe de bas cabotins pour qui la Guerre n'existe pas au prix de leurs sales « affaires ».

Les chefs eux-mêmes nous ont prodigué leurs encouragements et nous ont aidés de leur mieux. Gallieni — qui n'est *jamais* venu à l'Opéra-Comique pendant la Guerre — a toujours estimé que je devais multiplier mes efforts pour garder la Maison ouverte ; et il m'a donné, à cet effet, toutes les heures de liberté compatibles avec mon service régulier auprès de lui.

Le général Clergerie, faisant fonctions de Gouverneur, a bien voulu, le 17 novembre 1915, m'écrire, en recevant ma protestation professionnelle contre les interdictions de la Place au sujet des soirées dans les théâtres :

Je vais, mon cher Ami, adoucir les règles actuelles. Ce n'est pas facile sans courir le risque de voir s'affaiblir une discipline déjà très ardue à maintenir. Si la tâche de la Place devient impossible, qui en sera responsable, sinon moi ? Je vais cependant faire quelque chose : exempter de la rentrée à 20h 30 les permissionnaires du front et les permissionnaires de vingt-quatre heures, le samedi et le dimanche. Je ne me dissimule pas que le contrôle sera très difficile ; mais j'espère que je ne serai pas obligé de revenir sur la mesure. Je ne crois pas que l'on puisse aller plus loin... Comme vous le dites très bien, je ne suis pas indifférent aux artistes des théâtres sérieux. S'il n'y avait qu'eux, tout serait facile ; mais il y en a de moins intéressants et ce sont ceux-là qui gâtent tout.

Mon ami Émile Fabre — je viens précisément de recevoir et de mettre à l'étude ses pathétiques *Cadeaux de Noël* (partition de Xavier Leroux) — est nommé administrateur de la Comédie-Française pour la durée de la Guerre. Ce choix est accueilli avec une joie unanime : l'auteur des *Ventres Dorés* et de la *Rabouilleuse* fait honneur à notre corporation ; Fabre n'est pas seulement un écrivain de haut talent ; c'est un caractère et un honnête homme. Si le public avait eu, depuis surtout quelques années, à connaître des directeurs de théâtre comme Émile Fabre, il aurait une idée plus exacte et meilleure de cette belle fonction ; car elle est, selon les hommes, l'une des plus nobles de Paris — ou l'une des plus funestes. Décidément, la Guerre aura, chez nous, exalté les cœurs et libéré les âmes.

J'ai eu le plaisir de féliciter, rue de Valois, le Ministre si bien inspiré et mon nouveau collègue. Fabre n'entre pas « à cheval » dans la Maison de Molière comme on a dit de certain prédécesseur par intérim ; il y va simplement, tranquillement, avec une modestie charmante et une paisible fermeté. Sa réussite est certaine ; nous espérons qu'elle sera définitive.

La Guerre n'a pas interrompu les auditions des candidats aux emplois de l'Opéra-Comique ; elle les a plutôt multipliées. Je ne les subis pas sans une immense pitié : qui sait combien de misères — les pires de toutes, celles qui préféreraient mourir que s'avouer — se cachent sous le sourire crispé, le « trac » traditionnel et la démarche des pauvres artistes sans engagement ? Hélas ! le talent, s'il ne court pas les rues, foisonne néanmoins à Paris, refuge suprême de tous les déshérités de la vie. Mais comment accueillir, dans une Maison qui compte déjà tant de pensionnaires lyriques, réduits à quatre représentations par semaine, des professionnels qui n'y seraient pas déplacés ? Je n'ai même pas la ressource de les envoyer à l'Opéra : il est fermé et la plupart de ses artistes me demandent des représentations rue Favart.

Alors, le cœur serré, j'encourage et je reconduis doucement ces braves gens, en ouvrant sur l'avenir d'après la Guerre des jours encore bien incertains.

Je retiens, toutefois, trois voix de talents divers et dont le mérite fixe et dépasse mon indécision résignée : Yvonne Bro-

thier sera une fine et gracieuse Lakmé ; c'est une virtuose très en progrès depuis sa sortie du Conservatoire. Le jeune ténor Lheureux fait honneur à son nom ; je vais essayer d'en faire un bon José de *Carmen.* Quant à Marydorska — c'est l'orthographe imposée par ma direction despotique — récente étoile découverte à Genève et d'une origine qui va multiplier fâcheusement les candidatures des cantatrices du monde à l'Opéra-Comique, c'est, tout de suite, une Manon à l'élégante prestance, une voix légère et adroite et une Phryné dont je réserve la surprise à mon grognon et génial ami, Camille Saint-Saëns.

Il n'y a pas d'engagements pendant la Guerre à l'Opéra-Comique ; mon accord avec tous les nôtres est verbal, familial et au cachet. Les trois nouveaux artistes débuteront devant le public à titre d'essai et seront maintenus selon le régime commun. Ils l'acceptent, d'ailleurs, de bonne grâce : la confiante belle humeur de la Maison les a déjà gagnés.

Le 6 décembre, le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts vient nous remettre, devant tout le personnel réuni sur le plateau, dans le décor — un peu monégasque — de l'hôtel de Transylvanie, un tableau de Carlos Schwab que l'État a acquis à notre intention. C'est une page « funéraire », destinée à recevoir les noms de nos camarades tués : les familles en deuil assistent à cette manifestation intime.

Le Ministre, qui aime à parler, improvise une allocution toute d'affection et d'espérance. Il assiège les cœurs des trois cents artistes qu'il aura aidés, avec moi, pendant la Guerre, à résister et à survivre.

J'étais trop ému pour lui répondre avec sang-froid. Un journal assure qu'il a sténographié mes paroles et que les voici :

Je voudrais que l'émotion qui nous étreint ne m'empêchât pas de remercier, en notre nom à tous, M. le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts de son geste généreux et de sa bienveillance. Il a bien voulu nous féliciter d'avoir, depuis un an et sans interruption, assuré la vie artistique et sociale de la Maison. Je tiens à lui affirmer, devant tous, que c'est surtout à vous, à votre dévouement généreux, à vos efforts jamais découragés que doit revenir la meilleure part des compliments dont nous sommes fiers.

C'est vous, mes amis, qui avez été l'âme unanime de notre résistance victorieuse à l'ennemi commun, à cet atroce ennemi des artistes —

imprévoyantes cigales ! — qui s'appelle le chômage forcé. Toute notre affection vous en remercie.

Aujourd'hui, réunis autour de cette image symbolique pour glorifier nos héros morts, nous sommes venus nous recueillir et songer fièrement à eux. Jamais leur souvenir ne nous quittera; il restera parmi nous comme la plus haute signification du devoir : ils ont, au prix de leur sang, fondé avec les autres victimes de la Guerre la gloire et la liberté de la patrie.

C'est pour les honorer et assurer ici l'existence de tous que nous avons voulu affirmer encore la vitalité splendide de l'art musical français, à moins de cent kilomètres des hordes ennemies.

Nous avons eu, pour nous y aider, la bonne fortune de trouver au Gouvernement des hommes de cœur, attentifs à nos efforts et sans cesse penchés avec sollicitude sur les souffrances des nôtres.

Grâce à nos amis officiels, en effet, l'Opéra-Comique a pu demeurer, dans la tourmente formidable qui emporte on ne sait où notre vieux monde, le théâtre que j'ai connu, il y a vingt ans, quand j'y suis entré, avec Paul Vidal, notre première partition sous le bras. Un directeur aimable, d'une urbanité de vieille race française, nous y avait accueillis avec une politesse qui nous touchait jusqu'aux larmes.

Le soir, quand j'ai, pour la première fois, traversé le Foyer des artistes, j'ai vu la femme illustre du directeur — et cette grande cantatrice, vénérée de tous, se défendait sagement d'en être la directrice ! — entourée de toutes les pensionnaires de la Maison et leur prodiguant les conseils et les leçons inestimables.

Et comme je m'étonnais de trouver autour d'une scène lyrique, tumultueuse pourtant de bien des rivalités, tant de bonté et de douceur patiente, Mme Miolhan-Carvalho me dit en souriant :

— « L'Opéra-Comique n'est pas seulement le théâtre des familles, c'est surtout une grande famille. »

Je n'ai jamais oublié cette parole : en elle réside aujourd'hui tout notre programme. Et voici que la plus formidable des guerres, en resserrant étroitement, devant le péril et la mort, les liens qui nous unissaient déjà sur le terrain de l'art musical, fonde parmi nous, plus définitivement encore, cette Société professionnelle de l'Opéra-Comique à laquelle manquait peut-être ce qui, précisément, constitue à jamais le patrimoine, le trésor commun de toute famille : l'inoubliable communion des âmes dans la douleur, devant la mort. Quand on a, comme nous, pleuré ensemble ses héros tués, quand leur souvenir glorieux s'installe ainsi dans la mémoire de leurs amis et de leurs proches, la famille est née pour toujours ; elle triomphe du temps et de l'oubli.

L'émotion des nôtres m'avait gagné ; tant de regards, autour de moi, étaient brouillés de larmes — peut-être même les miens — que j'ai cru entendre battre les cœurs et se resserrer à cra-

quer le lien, tous les jours plus solide, qui nous fait une si belle solidarité pendant la Guerre. La *Marseillaise,* jaillie soudain de toutes les bouches, a couronné d'enthousiasme ardent cette petite fête affectueuse et grave.

L'exemple de notre fraternité au travail stimule des énergies qui languissaient encore : l'Académie nationale de Musique et de Danse — il y a un an, nous disions tout court l'Opéra — lance un prospectus, un peu recercelé, où, après avoir, dans le style de Mme de Bassanville, déclaré tenir pour inconvenantes encore les représentations théâtrales du soir, la direction consent à entr'ouvrir ses énormes portes au public et le conviera, en matinée seulement, à venir écouter des opuscules lyriques « mis à la scène, pour autant qu'on ne se heurtera pas à des difficultés insurmontables ». A ces vêpres de musée lyrique le bon public ne préférerait-il pas le vieux *Faust* des familles, qui ferait cyniquement salle comble et nourrirait les quinze cents artistes et employés de l'Opéra ? Pour être « académiciens de musique et de danse », tous ces braves gens — ils n'ont guère, depuis huit ans, cessé de me faire le confident de leurs vœux — ont surtout besoin de manger.

Le papier élégant de mon ami Rouché, fleurant si bon les parfums délicats des siècles idolâtrés par les bons collectionneurs d'estampes, promet Lulli, Destouches, Rameau, Moreau, des concerts Louis XIII « d'après Abraham Bosse » et jusqu'à des séances de cette autre « Académie où Baïf essayait les plus ingénieux alliages de poésie et de musique sur les rythmes d'Horace et de Sapho ». Un docteur ès lettres de haut goût a rédigé l'argument. Je souhaite qu'il rallie beaucoup de monde à l'encyclopédie musicale de Jacques Rouché. Mais que n'annonce-t-il tout bonnement *Roméo, Thaïs, Coppelia, Samson, Armide* et *Rigoletto,* au tarif plein du traditionnel Opéra ? Il serait, tout au moins, sûr de réaliser ces maximums, indispensables à tout théâtre qui prétend vivre pendant la Guerre et imposer son art au passant. Notre premier devoir, dans la tourmente actuelle, est d'assurer la vie matérielle des nôtres, sans oublier les auteurs, les pauvres, les blessés et les œuvres de Guerre.

Et je suis bien tranquille, moi qui pense connaître la Maison

énorme de Jacques Rouché aussi bien qu'il connaît lui-même feu son exquis Théâtre des Arts : après des manifestations délicates, « éducatrices » au premier chef selon son projet, il aura parachevé sa propre éducation de grand directeur et rendra aux foules profanes le *Faust,* essentiellement lucratif et sauveur, du père Gounod. Nous aurons plus tard, après la Guerre, l'occasion d'instruire mieux ces foules sur les Académies de la Pléiade : il n'y faudra qu'un goût très sûr — nous pouvons nous fier à Rouché pour cela — et le généreux sacrifice de quelques millions.

Je mène parallèlement, en scène, les études des *Cadeaux de Noël* et du *Juif Polonais,* selon le mode nouveau que j'ai médité depuis des années.

Werther est, au dernier acte, encadré maintenant d'un décor de Bailly, plus maniable que l'ancienne gare vitrée, en panorama de Vetzlar. C'est le réduit aux bouquins de ce fou romantique, empoisonné de mauvaise littérature et qui vient, logiquement, se tuer parmi les Ossianeries qui l'ont perdu. Quoi de plus rationnel ? Des routiniers protesteront. Carvalho aimait à me raconter qu'un de ses prédécesseurs s'était, un jour, avisé d'habiller les Suisses du *Chalet* avec les costumes des mercenaires de l'Autriche, au lieu des uniformes Louis-Philippe français de la création. Du coup, le public déserta l'ouvrage d'Adam, se refusant à le reconnaître : Mouffetard et Popincourt s'indignèrent même du sacrilège. Il fallut, pour sauver l'acte banal et charmant, lui restituer l'ancien « décrochez-moi ça ».

Notre public est plus lettré ; le dernier acte de *Werther* l'a étonné, intrigué et finalement conquis. Mary Garden rentre rue Favart dans une longue ovation : elle a voulu jouer la *Tosca,* avec Périer et Fontaine. Cette grande artiste, dont les défauts mêmes ne sont que les excès de qualités sans rivales, joue le deuxième acte comme une tigresse mise en cage ; c'est magnifique et d'une grandeur peu perceptible à quelques idiots. Ovations sur ovations, toute la salle en tumulte. Garden — « partie » ironisaient les boulevardiers au lendemain de je ne sais plus quels conflits célèbres — est définitivement rentrée dans la maison de ses débuts.

Les *Cadeaux de Noël,* conte héroïque de Fabre, avec une

partition émue de Xavier Leroux, triomphe devant un public tout en larmes. La voix palpitante de Vallin (Clara), le timbre éclatant de la jeune Saiman (petit Pierre), le jeu touchant de Calas (Emma), Carrière (petit Louis) et d'Albers (le père Jean) assurent à l'ouvrage, actualisé dans un décor neuf de Bailly, une réussite qui fait, au fond de la salle, sangloter des mamans meurtries par la Guerre. La voix de mon brave Messin, Bello, dans la coulisse où il imite le Boche avec une haine farouche, a fait tressaillir tous les cœurs, aussitôt soulagés par le coup de fusil vengeur de petit Pierre.

Les journaux annoncent la suractivité nouvelle de l'Opéra-Comique, disent les louanges de Mary Garden dans *Louise* comme dans la *Tosca* et n'ignorent plus que la noble artiste, non contente de verser son indemnité personnelle à notre caisse de secours, vient de donner une ambulance automobile, merveilleusement aménagée, à nos chasseurs alpins. On ne saura jamais ce que les braves cœurs innombrables des nôtres — artistes, musiciens, auteurs et gens de théâtre — auront donné, pendant la Guerre, à nos blessés, la dilection anonyme qu'ils ont eue pour eux et, en dehors de quelques batteuses d'estrade et de réclame sans aucune importance, quel ardent dévouement a penché, nuit et jour, la plupart de nos pensionnaires sur les petits soldats de France des ambulances de guerre et toutes les victimes de l'invasion.

Le 31 décembre, le personnel et les chœurs m'adressent des vœux dont je suis fier :

En évoquant, écrivent mes braves gens par la plume de Velay, à la cérémonie du 6 décembre, dans une touchante pensée, le souvenir de nos chers camarades disparus, vous nous avez prouvé quels liens vous unissaient à votre personnel. Dans un langage nouveau pour lui, vous avez bien voulu affirmer que le théâtre de l'Opéra-Comique constitue une grande famille dont les membres partagent les mêmes joies et les mêmes peines. Soyez persuadé qu'en parlant ainsi vous avez fortifié et augmenté notre attachement, qui était déjà grand pour vous. Nous espérons que cette année verra chasser l'ennemi de notre territoire et que la malechance abattue sur vous depuis votre direction disparaîtra enfin de notre théâtre. C'est le vœu que nous formulons, convaincus que, après cette douloureuse épreuve, vous conduirez l'Opéra-Comique aux plus belles destinées.

Le dernier jour de l'année s'achève en labeurs patients ; les chœurs du *Juif Polonais*, sur la scène où ils tiendront, face au public, ont une sonorité magnifique ; elle réjouit Camille Erlanger qui conduit l'orchestre. C'est une revanche pour ce grand musicien, si supérieur à son parcimonieux destin.

J'ai voulu terminer la soirée auprès du Chef, un peu négligé depuis deux semaines : ses succès politiques au Sénat — on a voté l'affichage de son « discours » ! — font grogner les vieilles « barbes » du régime, ombrageuses badernes hantées encore d'on ne sait quels spectres de coups d'État militaires.

Nous sommes allés voir le général Gallieni, au ministère. Sa santé est inquiétante. L'amaigrissement du visage est impressionnant et nous ne savons pas assez dissimuler notre souci. Mais il sourit avec un geste résigné ; une flamme ardente aux fond des orbites, il invoque le mot qu'il a définitivement signé devant l'Histoire : jusqu'au bout !

— Il ne fallait peut-être pas venir ici, dit-il avec fatalisme ; ou bien, j'aurais dû partir à mes premiers conflits de Ministre avec la Chambre et le Gouvernement. Aujourd'hui, il est trop tard : je ne dois quitter mon poste que lorsque je n'en pourrai plus, et je n'en suis pas encore tout à fait là.

Sa gaité serait rassurante ; mais je me défie de sa sincérité : Gallieni ne s'est jamais plaint, même dans les situations désespérées. Se sent-il vraiment aussi vigoureux qu'il l'affirme ? Il se hâte, en tout cas, de parler d'autre chose.

L'état des défenses de la Meurthe, de Toul et de Verdun le préoccupe. S'il est exact, comme il le redoute, que l'organisation du front dans ces régions soit insuffisante, toute rupture obtenue par l'ennemi engagerait la responsabilité du haut commandement et du ministère lui-même.

Le G. Q. G., interrogé, répond nerveusement qu'il n'y a aucun danger : toutes nos positions de défense sont terminées ou en voie d'achèvement. On estime, à Chantilly, que s'il y a, à ce sujet, des dénonciations et des plaintes adressées au Gouvernement, elles doivent émaner de parlementaires mobilisés ou d'officiers servant au front ; et le G. Q. G. demande qu'on lui en désigne les auteurs.

Combien de fois, depuis la Révolution, aurons-nous lu,

dans les lettres des généraux en chef, cette phrase qui, écrite hier, est l'écho répercuté des mêmes ripostes aux critiques de l'arrière : « J'ai besoin de la confiance entière du Gouvernement. S'il me l'accorde, il ne peut ni encourager ni tolérer des pratiques qui diminuent l'autorité morale indispensable à l'exercice de mon commandement et faute de laquelle je ne pourrais continuer à en assumer la responsabilité. »

Et qui dira jamais combien de fois aussi un chef responsable, sommé de s'expliquer, aura offert de « rendre son tablier » avec la certitude de n'être pas pris au mot ?

Mais il est superflu de s'inquiéter : le Parlement actuel n'a rien de la Convention nationale ; aucune tête n'est menacée. Et le sublime petit soldat français est toujours en train de sauver la France.

Gallieni n'a pas attendu le dernier coup de minuit pour aller se reposer ; il s'est retiré, dans la solitude morne de son appartement de ministre, sans « foyer » et sans joie, tout seul avec ses pensées et son insomnie. Toul et Verdun l'obsèdent. Les armées du Kronprinz ont besoin d'une victoire dynastique et accumulent des forces, du matériel devant nos lignes, minces jusqu'à la ténuité. La main du Chef, exsangue et glacée, a serré les nôtres avec force ; un écrasant souci l'oppresse visiblement. Et, comme nous lui souhaitons la bonne année, il a un regard et un geste de résignation qui nous navrent : l'an nouveau n'apporterait-il à ce voyant de génie, toujours hanté de presciences, qu'une déconvenue suprême ou quelque catastrophe sans lendemain ?

Le brave commandant Poirot l'a suivi en hochant la tête ; ce héros de notre infanterie coloniale est triste de la détresse du Chef. Peut-être les visions de mort qu'il garde de l'âpre tranchée le poursuivent-elles encore de nous ne savons quelle menace funèbre !

Nous avons quitté l'hôtel du Ministre, désert et noir, avant l'heure qui va changer le dernier chiffre de l'année tragique ; une fenêtre s'allume dans la façade. Sa lueur veillera toute la nuit sur le sommeil, entrecoupé de fièvres, du sauveur de Paris.

Le ciel est gris et nuageux ; un voile de brume alourdit

l'horizon. Pourtant, entre deux nuées, dans la trouée étroite d'un pan de ciel, resplendit, consolant et clair, l'or mouvant d'une étoile inconnue...

Un journal raconte la première des *Cadeaux de Noël* avec une sorte de tendresse grave :

Cette œuvre, dit le *Figaro,* plus émouvante encore d'être si proche de nous et si actuelle, met en scène, dans les décombres d'une ferme incendiée par l'ennemi, une famille de quatre enfants, dont l'aîné a quinze ans et dont les parents ont été égorgés par les Allemands, encore installés dans le village. Un voisin, le père Jean, a vu sa fillette assassinée par un Boche ; il veille sur la couvée sans famille et sans toit. Les pauvres petits ont, dans l'âtre de leur chaumière, mis naïvement leurs sabots. Hélas ! aucun jouet n'est tombé, par la cheminée à demi détruite, vers les orphelins désolés. Jean, témoin de leur chagrin, s'ingénie à les consoler. Déguisé en père Noël, il leur apporte le fusil, les poupées et les outils symboliques qui leur apprendront à venger les morts, à multiplier les berceaux et à rebâtir les maisons en ruines. Un officier allemand — le même qui a fait fusiller les innocentes victimes — vient troubler la fête mélancolique ; le petit Pierre le tue d'un coup de fusil et le père Jean vient chercher la famille pour la cacher dans un asile inaccessible, à l'abri des représailles féroces d'un ennemi hors de toute humanité.

Cet épisode musical, délicatement monté, mis en scène avec une simplicité sobre et forte, dans un décor d'hiver de Bailly, a eu, devant une salle comble, un succès sans précédent depuis bien des années. Tous les cœurs battaient d'émotion ; tous les yeux se mouillaient de larmes. Le poème mâle et charmant d'Émile Fabre, la partition de Xavier Leroux — un chef-d'œuvre de grâce tendre et de poignante expression — l'orchestre parfait, l'interprétation de Mme Vallin, Clara à la voix magnifique et profonde ; de Mlle Saiman (petit Pierre), vibrante comédienne lyrique dont cette création éclaire l'avenir ; de Mme Calas, touchante et belle dans le personnage de la jeune Emma ; de Mlle Carrière, si délicieusement enfantine (petit Louis) ; de M. Albers enfin, tragique père Jean, dont le jeu et la voix ont créé un type inoubliable de vieux paysan français, — tout a été, au cours de cet acte épique, un triomphe consolant et superbe, qui fait le plus grand honneur à la vaillante scène lyrique de la rue Favart, si courageuse et si bienfaisante à tous depuis treize mois.

Le 12 janvier 1916, le *Juif Polonais* reparaît enfin à l'Opéra-Comique, dans un gala au bénéfice des réfugiés de la Somme, présidés par L.-L. Klotz, le plus actif, le plus heureux aussi des organisateurs.

C'est la grande date d'une revanche très attendue pour notre œuvre, réalisée aujourd'hui selon tous nos vœux. Camille Erlanger la conduit et Jean Périer la *réalise,* comme aurait tant voulu pouvoir la créer Victor Maurel, coiffé jadis d'impérieuses lanternes magiques.

Je laisse la parole au *Gaulois :*

Avant-hier, imprime-t-il le 14 janvier, a eu lieu à l'Opéra-Comique, devant un public d'élite, le gala offert au bénéfice des réfugiés de la Somme; la recette a dépassé 60.000 francs. Le spectacle commençait par la reprise du *Juif Polonais,* qui n'avait pas été joué depuis bien des années rue Favart. L'œuvre émouvante et célèbre avait été encadrée et mise en scène d'une façon toute nouvelle par M. Gheusi, qui avait tenu à réaliser au premier plan, dans une lumière d'hallucination obsédante, sans sosies ni vaines illusions d'optique, la scène des remords et de l'expiation de Mathis, rendant ainsi à la saisissante musique du compositeur, M. Camille Erlanger, qui conduisait l'orchestre, tout son dramatique relief. Cette réalisation hardie et neuve a eu le plus éclatant succès : la vision du cauchemar, au moment où Mathis étouffe sous l'étreinte vengeresse de la mort, a été longuement acclamée par toute la salle frémissante, qui venait, au cours des trois actes du *Juif Polonais,* d'applaudir avec émotion les scènes tour à tour mélancoliques et charmantes et, surtout, les épisodes alsaciens de l'œuvre reconstituée avec tant de soin.

M. Jean Périer, Mathis hors de pair, a fait du personnage une création inédite : après Scarpia, après Mârouf, l'artiste s'est encore surpassé. Mlle Edmée Favart, Suzel au talent si nuancé; Mlle Brohly, touchante Catherine; MM. de Creus (Christian), Audoin (Walter), Berthaud (Nickel), Payan, Vaurs et Lataste, des chœurs stylés avec art, un orchestre impeccable, toute l'interprétation du pathétique ouvrage enfin réalisent une mise au point rarement atteinte, même sur la scène de la rue Favart, qui ne compte plus ses bienfaisants succès pendant la Guerre. Le *Juif Polonais* se réinstalle donc au répertoire dans des circonstances qui rehaussent sa couleur alsacienne et son attrait de toute l'émotion des cœurs français, plus épris que jamais des musiques de France.

Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française, a dit ensuite, de sa voix profonde et passionnée, un admirable et vibrant poème de Fernand Gregh aux réfugiés victimes de la Guerre. Les entraînants *Soldats de France* ont couronné ce beau spectacle, avec Mlle Chenal dans la *Marseillaise,* les artistes et la figuration de l'Opéra-Comique dans *Sambre-et-Meuse* et le *Chant du Départ.* Un magnifique programme, dessiné par Abel Faivre, était vendu dans la salle, au profit de l'œuvre. L'original, mis en loterie, a été gagné par M. Jean Périer — décidément comblé par le succès — et attribué, selon son vœu, à un autre gagnant, réfugié de la Somme.

Cette résurrection du *Juif polonais* de Camille Erlanger s'est affirmée dans une apothéose ; et les vers de Gregh, dans le contralto profond de la *Marseillaise* vivante du Théâtre-Français, ont chanté la France meurtrie et les paysages sans rivaux au monde parmi l'émotion de deux mille cœurs :

Ah ! Français que l'on croit légers, race profonde
sous sa gaîté qui voile une étrange pudeur,
vous qui venez encor d'étonner le vieux monde
qui n'a jamais compris comment bat votre cœur,

Combien vous les aimez, vos blanches maisons basses
qui, depuis si longtemps, de chemin en chemin,
recouvrant çà et là vos champs aux verts espaces,
leur ont superposé comme un visage humain !

Combien vous les aimez, Français, vos maisons fines
dont chaque pierre vit comme d'un cœur caché !
Ah ! quand vous les voyez sur la terre en ruines,
C'est votre âme en morceaux dont le sol est jonché !

Le succès de l'œuvre devant le public a vengé le musicien de sa longue attente ; il l'en a même consolé. Et il a conduit sa partition, non pas en virtuose, mais en auteur trop ému pour penser encore à s'en faire gloire. J'ai, pour ma part, donné mes droits — d'ailleurs modestes — à notre caisse de secours. Je songe, après un tel précédent, à remonter un jour *Kermaria,* cette œuvre précoce, débordante de musique et confondue, jusque devant le public, avec une *Dame Blanche* traditionnelle dont pas un tournant de page ne lui ressemblait. Ce sera pour après la Guerre.

La *Vie de Bohème,* avec Edmée Favart, *Manon,* pour ma jeune troupe, *Werther,* les *Cadeaux de Noël,* les *Rendez-vous bourgeois, Carmen, Lakmé, Paillasse,* le *Tambour*, scène lyrique de Bruneau, sur des vers très simples de Saint-Georges de Bouhélier, avec, pour vibrante récitante, Marthe Chenal transfigurée, *Louise* par Mary Garden, se succèdent sur l'affiche en distributions variées. Un chœur d'abonnés, ravis jusqu'à l'impertinence, m'envoie une adresse collective pour me fleurir d'éloges, — « reconnaissants de ne plus entendre toujours le même rossignol chanter dans les jardins de la

sous-préfecture ». La *Tosca* et le *Juif polonais* montent les recettes aux cimes du maximum. Et Marthe Chenal, dans le *Jongleur de Notre-Dame,* atteste, une fois de plus, la santé hardie de sa virtuosité dramatique et de sa voix.

Les chiffres réalisés en janvier atteignent près de deux cent mille francs; ceux de février — embrumé, d'ordinaire, de comptes moins prospères, dépassent cent cinquante mille. Le Boulevard et le Palais-Bourbon viennent assister à nos spectacles et m'y apportent des renseignements parfois très rares et jusqu'à des démarches insolites : trois académiciens — du bout du Pont des Arts — viennent, un soir, me prier de décider le général Gallieni à se présenter sous la Coupole. Il est déjà membre correspondant de l'Institut.

Je me suis acquitté de la mission. Le Ministre m'a regardé avec étonnement, stupéfait de la proposition à pareille heure. Sa grande âme naïve — et même désuète un peu, après tant d'exils coloniaux — n'a pas osé railler une offre qui l'honore, somme toute, et lui ouvre sur l'avenir un jour inattendu.

— Vous me voyez, dit-il, malicieux, aller faire visite à Lyautey et lui démontrer que j'ai vécu comme un ermite dans mon Quartier général du lycée Duruy?... Il le sait, d'ailleurs, à merveille; voilà un quart de siècle que nous nous connaissons. Mais on dit que son entourage ne nous fait pas le même crédit... Et mon élection, après tant de légendes, pourrait être assez aventurée.

— Vous serez élu d'emblée, sans concurrent.

— Et ça ferait plaisir à mes petits-enfants! Nous en reparlerons après la Guerre — dans un an ou deux.

Un tourbillon de potins ineptes assaille la rue Saint-Dominique : le Général est sournoisement attaqué; ce sont là périls habituels, communs à tous les ministres. La rumeur politique plaint le nôtre d'être en proie à d'indésirables « gaffeurs ». Peut-être faudrait-il, en effet, reprendre ici l'examen des fameux « entourages » et déplorer qu'un soldat connaisse trop mal la « politique » et, surtout, les hommes, pour s'environner comme il sied.

Car la « Politique » a repris tous ses droits à Paris; elle arrive même à y oublier criminellement la Guerre.

— Si vous tenez à votre patron, me dit un ancien président du Conseil, criez-lui : casse-cou ! On veut le diminuer et même le détruire.

Et je vois, une fois de plus, combien j'ai eu raison de quitter les bureaux de la Guerre pour reprendre toute mon activité à la tête de la salle Favart : avec un chef aussi insoucieux d'intrigues que Gallieni, nous marchions à je ne sais quelle dégringolade. Par bonheur, la grande figure du vainqueur de l'Ourcq — on commence même à oser l'appeler « le sauveur de Paris » ! — domine de cent coudées la mare stagnante des parlotes de buvette électorale et d'estaminet politiquard.

Les amis militaires du Général le supplient d'aller, lui aussi, au front pour y visiter les combattants. Il est populaire parmi eux et ils l'acclameront de tout cœur.

— Je n'irai jamais, affirme Gallieni. Ce n'est point ma place : ma fonction de toutes les heures est ici. La tournée d'un ministre de la Guerre, même soldat, aux avant-postes, ne peut qu'y créer la confusion et y faire tuer inutilement du monde. L'agitation qu'elle y provoque n'échappe point aux guetteurs ennemis, observateurs ou espions. Les rafales de mitraille qui la suivent sont sans péril pour le Ministre : il est déjà passé ; mais les troupes qui viennent de le saluer, disons même de l'acclamer, sont meurtrièrement — et si inutilement ! — arrosées d'obus. Tout cela pour la satisfaction théâtrale de faire des mots historiques, soigneusement préparés pour les journalistes, ou de goûter la soupe des « cuistots » devant une nuée de photographes ! C'est beaucoup trop cher et — ne trouvez-vous pas ? — passablement ridicule.

L'imposante et belle Marydorska a fait, dans *Manon*, de jolis débuts, d'une distinction musicienne appréciée — pas de ses rivales. C'est une vraie chanteuse légère et, malgré ses origines mondaines, une artiste de théâtre accomplie.

Samedi soir, 29 janvier, pendant que Mimi agonise dans la *Vie de Bohème* et que la voix exquise de Vallin en exhale les languissantes harmonies, un zeppelin boche est venu jeter des bombes sur Paris, à Belleville, et y multiplier les ruines et les morts. Nous avons, de mon bureau ouvert sur la scène, entendu les explosions, très peu de temps après les sonnerie

des pompiers qui nous avertissaient de la présence ennemie. Personne n'a bougé dans la salle comble. J'avais donné l'ordre d'éteindre la coupole du théâtre, repère lumineux pour les tueurs de femmes et d'enfants. En quittant l'Opéra-Comique, des centaines de spectateurs sont montés paisiblement à Montmartre pour y constater les dégâts ; l'un d'eux a retrouvé sa maisonnette écrasée. Peut-être devait-il la vie à sa présence salle Favart.

Le lendemain, le même pirate aérien est venu jeter encore des bombes sur Écouen et sur Montmorency, sans parvenir à trouver Paris dans l'ombre dense de la nuit ; *Carmen*, avec Germaine Bailac, faisait, elle aussi, salle comble. Les taubes et les zeppelins n'ont plus effrayé personne dans la capitale française, à vingt lieues de l'ennemi.

Le Conseil municipal a voulu fermer les théâtres le soir des obsèques publiques des victimes du monstre boche. Étrange idée, en vérité, quand tout deuil organisé affaiblit les ressources de la Défense nationale ! Et j'ai écrit au *Petit Bleu* qui m'interrogeait et protestait aussi :

Je ne puis pas être, dans cette question, du même avis que mes amis du Conseil municipal. Pendant la Guerre, ce ne sont pas les lois du deuil, mais celles de la vengeance qui doivent nous guider. Après la victoire, nous pleurerons nos morts selon les rites.

Aujourd'hui, la seule façon de venger les victimes du Barbare, c'est d'aider tous les Français à combattre et à vivre. Assurons d'abord l'existence et le pain des familles de nos mobilisés.

Si les obsèques des morts doivent priver tant de vivants d'une journée de salaire et anémier d'autant la Défense nationale, je pense qu'avant nos théâtres — gardiens du patrimoine artistique de la France — on aura fermé les débits de boissons. Et si les chefs-d'œuvre nationaux demeurent, ce jour-là, sans public, et sans argent leurs milliers d'interprètes, il serait indécent qu'un seul ivrogne fût ramassé dans les rues.

Le général Gallieni me renouvelle ses reproches : pourquoi l'avons-nous poussé dans cette galère politique qu'est le ministère de la Guerre? On lui dévore son temps en palabres stériles, alors que tant de soins militaires — et même civils — le réclameraient.

Hier, à la Chambre, interrompu au milieu d'un exposé des

questions les plus vitales de l'heure, il a maintenu sa résolution de supprimer ou, tout au moins, de raréfier l'alcool et ses ravages dans les corps de troupe. Quelqu'un l'a injurié alors, au nom de la libre pratique des empoisonnements patentés pour les « bistrots de Marseille ».

Gallieni a plié ses notes, quitté la tribune et la Chambre pour apporter sa démission au président du Conseil : on a eu toutes les peines du monde à le dissuader d'accomplir ce geste, d'une portée qu'il ne soupçonnait pas. Mais la fissure est irrémédiable : le Général est, je le sens, résolu à quitter le ministère dès la première occasion : son découragement moral aggrave encore sa lassitude physique, et le fidèle commandant Poirot s'en alarme avec sollicitude.

J'échange avec Saint-Saëns des lettres assez vives; les journaux annoncent la reprise de *Phryné* avec Marydorska. C'est une inconnue pour l'auteur irrité. Ses missives — qu'on ne dirait pas écrites par un octogénaire et dont je connais le ton depuis les *Barbares* — sont, par bonheur, encore plus barbelées contre mon prédécesseur que contre moi; et nous en rions aux éclats tous les deux, dès que la grâce et le charme de la nouvelle Phryné — dans *Manon* — lui ont conquis d'emblée l'agrément chaleureux du terrible Maitre.

J'ai toujours eu pour Saint-Saëns la vénération affectueuse que mérite son génie; mais nous avons un peu le même esprit de riposte et ne détestons pas d'escarmoucher avant de nous mettre d'accord. Au fond, le vieux Maître de *Samson* et de *Proserpine* — mais oui, nous parlerons aussi de cette reprise après la Guerre! — ne peut pas me mésestimer et j'ai de lui des lettres exquises, d'une amitié cordiale et nette, dont je suis fier; son esprit caustique m'enchante, même quand il s'égare jusqu'à m'égratigner.

Quand je fus nommé rue Favart, Saint-Saëns — qui a toujours détesté mon prédécesseur — lui décocha cette dépêche, dont il me fit tenir la copie :

— Vous êtes content. Moi aussi!

Autre discussion. J'ai écrit à Paul Souday :

On me signale une coupure de journal où je lis, avec étonnement, ceci sous votre signature : « M. Gheusi annonce qu'on ne jouera pas de

Wagner, rue Favart, après la Guerre. Nous lui répondrons... que cela ne changera pas grand'chose puisque, avec *Carmen*, *Manon* et *Louise*, on ne joue, rue Favart, que du Puccini ! »

Est-il possible qu'un écrivain sérieux énonce de pareilles affirmations sans les vérifier ?... Mon répertoire actuel comprend *vingt-neuf* ouvrages, dont *deux* de Puccini. Voilà comment je ne joue *que* du Puccini.

Quant à *Pelléas* — que j'aime encore plus que vous ne l'aimez — lorsque vous m'aurez, en pleine guerre, trouvé un Pelléas et un Golaud, je serai joliment content de le rejouer.

Pouvez-vous ignorer que j'ai ici cent quarante mobilisés et que chacune de nos représentations — souvent devant des salles combles, surtout quand Garden joue *Tosca,* — est un *tour de force* effroyablement fragile, les bénéfices — et les droits de M. Puccini lui-même, — allant au millier de personnes que notre répertoire fait vivre et aux œuvres de Guerre ?

La « petite » Yvonne Brothier débute dans *Lakmé* qui remonte sur le plateau des maximums ; c'est une gracile et fine cantatrice, dont la voix aérienne tinte clair comme les sonnettes des charmeurs. Une admirable chevelure fauve — assez rare dans l'Inde, malgré les ethnographies les mieux documentées — l'habille toute d'une cascade de reflets métalliques. J'aurai le courage, hérétique peut-être, de ne pas la priver de cet avantage naturel, d'une abondance sans rivale depuis Mme Vallandri. Gérald de Creus est devenu un très bon ténor et Mlles Calas et Camia sont aimables dans des petits rôles qu'elles ont singulièrement grandis.

La mise au point scénique, les chœurs soignés, l'interprétation, le ballet du deux, toute la parure musicale et lumineuse de *Lakmé* ont reconquis au chef-d'œuvre de Delibes son rang d'autrefois devant le public. Et le chatoyant ouvrage, qui traînait, au-dessous de trois mille, ces dernières années, des recettes agonisantes, réalise près de neuf mille francs en cette matinée du 13 février.

Le public afflue aussi à la *Traviata,* interprétée avec un art étourdissant, une verve, une virtuosité vocale vraiment uniques par Mary Garden. L'étonnante, la singulière artiste se joue des difficultés ; elle fait de sa voix ce qu'elle veut et marque d'une originalité toujours neuve les créations en apparence les moins destinées à sa nature. David lui donnait la réplique avec correction.

Un gala de bienfaisance, pour les réfugiés, a vu naître la *Charmante Rosalie* (18 février). C'est une comédie-bouffe de Pierre Veber, mise copieusement en musique par Hirschmann, dans la forme coutumière du genre. Jean Périer y est « désopilant » à souhait, en capitaine de housards impérial; s'il avait bon caractère, il serait le meilleur des pensionnaires; Camia, charmante en jeune fille d'alors, singulièrement avertie du style d'aujoud'hui, donne la réplique à Edmée Favart. Le personnage d'Eglé convient fort bien à notre transfuge de l'opérette : c'est pour elle, en somme, que j'ai monté la pièce; mais j'aurais tort de compter sur sa gratitude. Son succès a été modeste; celui de l'œuvrette aussi. Des costumes de style ont fait, aux yeux de tous, éclater une fois de plus le mérite de Mme Solatgès, magicienne-major de nos ateliers.

Le premier acte d'*Aphrodite* accompagnait sur l'affiche la *Charmante Rosalie*. Chenal et Darmel y préparaient le public à une reprise totale du voluptueux et chatoyant ouvrage que je doterai, plus tard, de son sixième tableau : Chrysis-Aphrodite, dans toute sa splendeur lumineuse au sommet du Phare d'Alexandrie, comme la victoire vivante de la Beauté. Ce sera aussi pour après la Guerre.

Aujourd'hui, la nouveauté inattendue, c'était Cléo de Mérode dansant, sur la jetée, les pas et les poses tanagréennes de Théano. Et le public, la retrouvant pareille à ce qu'elle était il y a... quinze ans, put, en l'applaudissant, oublier les heures tragiques ou se figurer trois minutes qu'elles étaient encore loin d'avoir sonné.

Le ballet de *Mârouf* et le deuxième acte de la *Tosca* par Mary Garden et Jean Périer — deux fauves en cage! a crié, en les acclamant, un poilu mélomane du poulailler le plus artiste de Paris — ont achevé de donner au gala de Mmes Louis Barthou, Henri Lavedan et Georges Cain une physionomie variée de grande première dont la meilleure gloire fut de réaliser une vingtaine de mille francs pour les malheureux réfugiés.

Darmel, qui, décidément, s'assouplit à tout et fait des progrès continus, aborde, après Demétrios, le rôle de Julien, dans *Louise* et nous laisse penser que le bois de la Cambre est plus près de Montmartre qu'on ne disait.

Pendant les obsèques de notre pauvre Olivier, ténor des chœurs, mort à l'Hôtel-Dieu, nous apprenons que nos artilleurs ont abattu un zeppelin boche à Revigny, ce qui nous fait revivre les nuits dramatiques de l'an dernier.

L'après-midi, Mariquita, émerveillée, me présente Dourga l'Hindoue, fine statuette pondichérienne qui se singularise jusqu'à danser comme une bayadère sacrée, descendue des bas-reliefs d'Ang-Kor. Je l'engage avec enthousiasme : elle aura, dans *Lakmé,* sa place prédestinée.

Mais la Guerre nous reprend et nous broie le cœur. Comme l'avait prévu le grand voyant Gallieni, une ruée furieuse se déclenche sur Verdun que les Allemands veulent emporter à tout prix. Une angoisse inexprimable pèse sur Paris ; on ne s'aborde plus qu'avec des interrogations émues. Les théâtres en pâtissent ; l'Opéra-Comique lui-même tombe à trois mille six cents francs de recettes, le jeudi 24 février ; il est vrai que l'Opéra réalise à peine deux mille francs au cours de la même matinée.

Le nom d'un chef militaire grandit, sur Verdun, avec une rapidité qui transfigure, en deux jours, la physionomie de Paris : le général Pétain rassure les cœurs et desserre autour d'eux l'étau de nos angoisses. Il a repris Douaumont : la ruée allemande s'acharne encore contre lui, mais semble brisée. La Censure, pourtant, obnubile d'incertitudes l'horizon sanglant des Hauts de Meuse. Clemenceau s'insurge contre elle ; son article, entièrement supprimé, n'était, pourtant, pas fait pour nous abattre :

Des combats qui compteront parmi les plus violents de la Guerre, écrivait l'increvable polémiste, se poursuivent avec un prodigieux acharnement de fureur dans le village de Douaumont et autour du fort. L'ennemi, stupéfait de l'extraordinaire mélange d'audace et d'endurance qui lui est opposé, envoie, sans compter, ses bataillons à la mort, tandis que son artillerie, à laquelle la nôtre ne peut imposer silence, sème la dévastation dans les rangs impassibles de nos héroïques soldats. Si la position de Douaumont venait à nous être enlevée, grâce à une incroyable accumulation de fautes sur lesquelles on essayera vainement de jeter le voile, la ville de Verdun, déjà si cruellement endommagée, ne serait plus qu'un réceptacle d'obus... Quoi qu'il arrive, nous aurons pour devoir de mettre à jour les causes d'insuffisances graves, afin d'en prévenir à tout prix le retour.

Ce langage accusateur, je le connais : je l'ai entendu, ces jours-ci, sur les lèvres pâles de Gallieni, un peu tremblantes de colère. Et il nous obsède jusqu'à nous laisser tenir comme négligeable, en un pareil moment, la mort de notre grand Mounet-Sully, enterré au plus vite, avec un beau discours d'Émile Fabre, que nous ne relirons pas plus tard sans émotion. J'ai écouté distraitement Marguerite Mérentié dans *Carmen* — qui n'est pas son meilleur rôle — et Zeppilli, « si simple » dans la *Tosca ;* mais l'heure n'est point à tant de simplicité.

Et voici, précisément, que les médecins de Gallieni me confient à quel point il est malade : ses veilles irritées et les fureurs boches qu'il a tant prévues contre Verdun désemparent et dominent sa grande âme : il est le ministre de la Guerre paralysé d'une guerre qui se soustrait à sa prévoyance et à ses avis. Des flots de sang empourprent les rives de la Meuse : un mur de poitrines françaises s'effondre et surgit sans cesse sous les coups monstrueux des artilleurs allemands.

Paris, cependant, vit dans une fièvre qui redouble ; le péril des heures oisives, c'est nous, les théâtres, rançonnés encore et saignés à blanc par le flux montant des taxes accrues sans cesse, qui le conjurons en donnant à la foule un aliment de diversions nobles, capable d'apaiser les nerfs surexcités et de faire oublier les fatalités auxquelles nul de nous ne peut rien. Pour nous aider à résister et à vivre, le public nous apporte l'argent sauveur ; la musique seule, à l'Opéra-Comique, draine seize mille francs de recettes dans la journée du 5 mars et les théâtres de Paris réalisent, ce jour-là, plus de cent cinquante mille francs, qui n'iront pas empoisonner d'alcool les permissionnaires et les civils désemparés en ce dimanche, lourd de détresses.

Le 10 mars, je suis allé voir mon vieil ami dans son cabinet de Ministre : il m'a fait mander en hâte par le fidèle Huvet. Gallieni n'est plus qu'un malade affectueux, à bout de forces ; il aime à évoquer jusqu'à nos plus anciens souvenirs et, avec une insistance qui me frappe, ceux de la Générale, morte la veille de cette guerre où il aura usé ses dernières énergies. Il va quitter Paris dans quelques heures pour aller, à Versailles, se mettre entre les mains de ses chirurgiens.

Je le trouve résigné à tout ; c'est maintenant un vieillard arrivé à un effrayant degré d'étisie et qui, malgré la flamme de ses yeux où veille encore une lueur de résolution, s'abandonne au repos et parle moins de l'avenir. Je lui demande comment il envisage sa succession. Le Gouvernement la réglera à son gré. Y aura-t-il un intérim ? Gallieni s'en remet à la décision du Conseil ; mais il n'a jamais été partisan des solutions provisoires et il estime qu'un ministre de la Guerre, surtout en temps de guerre, n'a pas le droit d'être malade et d'immobiliser son portefeuille. Briand et d'autres, préoccupés du choix futur, m'ont paru, cependant, préférer le maintien officiel de Gallieni à la tête des services de la rue Saint-Dominique.

La bataille de Verdun est à son vingtième jour et ne diminue pas de violence. Des problèmes graves se posent. Avec son génie prescient, le Chef les avait énoncés, en décembre dernier, quand il demandait à Chantilly si les défenses avancées de Toul et de Verdun étaient réellement en état de résister à une pesée furieuse des armées du Kronprinz d'Allemagne. Gallieni n'invoque même plus la réponse confiante, indignée aussi, du G. Q. G. Il a mis au net, après des mois de réflexion et de remaniements minutieux, sa note définitive sur le haut commandement et sur les réformes délibérées en détail au Conseil des ministres. C'est son testament militaire ; il sera un jour — après la Guerre — une page d'histoire critique et d'étrange intuition d'une sérénité fort au-dessus des querelles personnelles ou des questions de rivalités.

Elle se résumerait en ces lignes :

— Des errements anciens ont amené le haut commandement à prendre, sous l'empire des circonstances les plus tragiques, des habitudes improvisées dont les effets subsistent encore. Au nom de la liberté d'action, indispensable, en effet, à l'exercice libre de la décision suprême et unique sur le front, le G. Q. G. montre une répugnance manifeste à se soumettre au contrôle central, même en matière d'administration. Il n'y a plus, en fait, pour le haut commandement, ni ministère de la Guerre, ni même Gouvernement : Chantilly commande, dirige et administre à son gré la vie matérielle de l'armée nationale, même quand elle domine et régit l'existence de tout le pays.

De là un pouvoir exorbitant, singulièrement contradictoire avec nos institutions démocratiques. Le loyalisme sûr d'un généralissime issu du peuple et fidèle à ses origines est au-dessus de tout soupçon de dictature ; mais ses pouvoirs excessifs gênent, même pour lui-même, le gouvernement constitutionnel du pays.

De simple consommateur, le haut commandement, se substituant, en matière de gestion aux armées, au ministère de la Guerre, est devenu, à l'occasion, son propre constructeur et pourvoyeur. De là, confusion fatale des pouvoirs, substitution au Gouvernement régulier d'une sorte de Gouvernement irresponsable et sans mandat, retards funestes et gaspillages inévités.

« Il importe fort cependant, pense Gallieni, de tenir compte à la fois des besoins de nos troupes en opérations et de ménager les ressources vitales du pays, tant pour assurer sa subsistance que pour préparer la reprise ultérieure de la vie économique. Actuellement la ligne de démarcation qui sépare la zone des armées de la zone de l'intérieur crée deux Frances dans la France ; et celle qui est au delà de la ligne ne tient pas assez compte de celle qui est en deçà... J'ai dit — et je répète — que la Défense nationale n'est pas exclusivement fonction de nos armes ; la lutte se poursuit ailleurs que sur le front : elle met en œuvre toutes les forces vives du pays et n'en doit négliger aucune. »

Et Gallieni, ayant indiqué les modifications nécessaires, prévoit que les règlements nouveaux seraient peu de chose si les hommes ne savaient se plier aux exigences du temps présent. Certes, il y avait lieu de tenir compte des services rendus quand le sort du pays était en jeu ; mais il ne faut plus hésiter à frapper lorsque, comme ce fut le cas pour Verdun, l'attitude de quelques-uns prouvait qu'ils ne surent ni comprendre la guerre actuelle, ni s'adapter aux exigences des événements tout nouveaux, survenus depuis dix-huit mois.

Sur ce point précis, le général Gallieni conclut que non seulement la responsabilité du haut commandement, mais aussi celle du Gouvernement se trouvent engagées : il n'admet pas que la France puisse courir encore les risques d'une aventure comme celle des Hauts de Meuse sans que personne ait à

rendre de comptes, sinon quelques comparses ou des autorités infimes et subordonnées.

Le « testament » de Gallieni a été lu au Conseil, constitutionnellement démuni d'archives. Ses fidèles en garderont des copies et nous les avons relues, à Versailles, où je vais, tous les jours, prendre des nouvelles et rejoindre mon fils, incorporé à dix-huit ans au 5[e] génie. Dans le calme de la cité fanée, aux Réservoirs comme à la clinique de la rue Maurepas, le Général a recouvré sa belle humeur d'autrefois sans voir, pourtant, ses forces renaître beaucoup. De hautes visites officielles sont venues l'adjurer de guérir au plus vite pour assumer des charges nouvelles et tenter de changer la face des événements historiques du lendemain.

18 mai 1916. — Le général Gallieni vient d'être opéré, à Versailles, par le professeur Marion, assisté du docteur Laval. Une intervention préliminaire avait, il y a quelque temps, préparé cette opération définitive qui délivre le malade d'une hypertrophie de volume anormal. Cette opération a réussi : l'infection fatale de la vessie est conjurée. L'émotion de Laval, que j'interroge longuement, s'inquiète de la faiblesse du Général, mais se rassure déjà sur les suites directes de cette ablation de la prostate. Marion, admirable et sûr praticien, ne nous montre aucun souci ; il a pour son patient, souriant et stoïque, une vénération de patriote et une estime de savant. La force morale de Gallieni, son calme et sa bonté touchent tous les cœurs autour de lui. Il a lui-même égayé son monde et rassuré les siens; son immobilité l'importune. C'est la première fois, depuis un demi-siècle, que l'héroïque soldat se repose si longuement. Il affecte de compter les heures de convalescence qui le séparent de son départ... pour Saint-Raphaël.

Mais, déjà, ce n'est plus à lui qu'il songe le plus : les combats forcenés autour de Douaumont l'inquiètent davantage ; ils'en fait redire les détails...

20 mai. — Les forces du malade demeurent stationnaires ; sa pâleur exsangue semble s'accentuer; les médecins ne répon-

dent plus aux questions des meilleurs amis et évitent celles de la famille, rassurée toujours par le calme, presque enjoué, du Général.

21 mai. — Une hémorragie interne, absolument inexplicable pour ceux qui ne connaissent pas la vie ardente de Gallieni, la fluidité débile de son sang, l'ascétisme plus que frugal de sa table depuis tant d'années, tarissent d'un coup les dernières forces du patient. Sa plaie chirurgicale est cicatrisée ; mais son pouls décroît et une faiblesse générale commence à l'envahir de somnolences de mauvais augure.

Le professeur Marion et le docteur Laval se multiplient autour du malade, étendu sur son lit de fer ; ils ne désespèrent pas encore de le sauver. De temps à autre, l'énergique soldat ranimé par un puissant effort de volonté, lutte victorieusement contre le mal et rend aux moins confiants l'espérance de le voir guérir.

23 mai. — Les effroyables mêlées de Douaumont passionnent le malade ; on le soutient avec de l'oxygène ; ses forces ne déclinent qu'avec une lenteur perceptible à peine. Les médecins, inlassables, tentent tout ce qui peut prolonger la vie de Gallieni. S'ils arrivent à gagner des jours, l'énergie morale du malade peut encore avoir raison de l'agonie et le faire entrer en convalescence.

Se rend-il compte de son état ?... Le docteur Laval, qui l'observe longuement, n'arrive pas à le pénétrer. Les siens, à chaque mieux sensible, dès que le pouls remonte, le voient sauvé.

— Ce n'est pas impossible encore, a dit Marion.

Et cette assurance, effroyablement fragile, nous fait à tous battre le cœur. Sans sa faiblesse persistante, Gallieni vivrait certainement. Pas un moment il ne cesse de lutter lui-même contre cette torpeur sournoise. Cet homme, qui n'a jamais eu peur de la mort, lui tient tête sans s'émouvoir. Il parle très peu, respire longuement, le visage toujours énergique, le regard clair et vif, économisant ses forces pour les tendre contre la syncope qui l'assiège.

25 mai. — Par la feuillure de la porte ouverte, à deux pas

de lui, j'épie anxieusement le visage du Général. Il ne peut saisir mon regard ni soupçonner ma présence. Sa paupière se lève sur un œil profond où commence à flotter la buée trouble de l'agonie ; mais il fixe résolument les assistants immobiles quand ils sont détournés de lui ; et, sûr de n'être pas surpris, il regarde ses enfants avec une expression de tendresse furtive où filtre comme un dernier adieu.

Alors, tranquille, il demande de l'oxygène d'une voix forte, au timbre insolite, et semble s'assoupir en respirant à longs traits. Ma conviction est faite : Gallieni sait qu'il va mourir et le cache résolument aux siens.

Son masque puissant et osseux, aux sourcils touffus, son profil de grand oiseau royal, les méplats vigoureux de sa face émaciée, tout en lui évoque encore une vitalité de convalescent sauvé de la fatalité suprême. Seule, la cire livide de ses joues a déjà revêtu la couleur de cendre morte qui ne trompe pas les veilleurs funèbres.

— Tentez-vous encore quelque chose ? ai-je demandé au docteur Laval.

— Nous lutterons jusqu'au bout, me répond le praticien dévoué, sans remarquer qu'il murmure, d'instinct, la devise même de Gallieni.

— Tout espoir n'est-il pas perdu ?

— Le pouls remonte, constate le docteur étonné. Et pourtant, un autre serait mort depuis hier. Le Général n'a littéralement plus de sang dans les veines.

— Pensez-vous à la transfusion ?

— Ce sera la dernière tentative du professeur Marion.

26 mai. — L'opération a été faite au petit matin. Marion, calme et stoïque, avec la simplicité d'un grand cœur, a donné son sang — un quart de livre environ, pour ne pas provoquer de choc exagéré — au moribond.

La journée s'use, se traîne et meurt, en alternatives de confiance et de détresse; vers le soir, le malade est redevenu calme; il respire plus doucement, les traits moins contractés :

— Il est sauvé! chuchotent les siens, le cœur battant d'espoir et les yeux pleins de douces larmes.

— Il mourra cette nuit, me confie le docteur Laval, quand il s'est assuré que j'en ai, moi aussi, la certitude.

En un long regard j'ai dit adieu à l'ami de vingt-cinq années et dont l'âme a, pendant les premiers jours de septembre 1914, plané si haut au-dessus des nôtres. Et, rentré à Paris, je préviens les meilleurs amis du mourant glorieux et les chefs du Gouvernement. Il me semble qu'ils ont accueilli la nouvelle tragique avec une émotion profonde; j'ai peut-être donné à leurs condoléances toute l'amertume de mes regrets.

A minuit, le téléphone de Versailles me répond que le chef des armées de Paris à la bataille de l'Ourcq respire encore et qu'il décline sans souffrance vers l'issue fatale qui va libérer sa grande âme de son formidable labeur humain.

Samedi, 27 mai 1916. — Le général Gallieni est mort à une heure du matin. Au moment où son souffle, de plus en plus immatériel, allait expirer, il a redressé la tête, fixé, droit devant lui, la visiteuse invisible qu'il avait attendue sans l'avoir redoutée jamais et, très calme, a rendu le dernier soupir en se laissant retomber tranquillement, le visage vers le ciel, — comme un soldat frappé au cœur.

*
* *

La mort de Gallieni laisse, à la tête de notre armée, un vide irréparable. Sa popularité, son génie organisateur, sa vie admirable hors de France, le prédestinaient à un rôle décisif dans la dernière phase des hostilités. Jamais son esprit lumineux ne s'était trompé sur l'avenir immédiat de la Guerre : en octobre 1914, constatant la « cristallisation » successive du front dans notre Nord-Est, il avait dit aux hommes politiques qui l'interrogeaient :

— En voilà pour deux ans!

— Pour quatre! avait jeté lord Kitchener, au cours de sa première visite au vainqueur de l'Ourcq.

Et comme on se récriait autour des deux chefs, le nôtre avait affirmé, soucieux et grave :

— Kitchener peut avoir raison. Tout dépendra de nos usines et de notre volonté d'économiser à outrance...

Sa hauteur de vues ne s'occupait pas des détails qui passionnent Paris. Il écoutait distraitement les ramages des oisifs, les pronostics falots des mondains, les palabres vides des « politiques ». Gouverneur de Paris, il n'était qu'un soldat prévoyant, doué d'une inlassable patience ; deux minutes lui suffisaient à mesurer la valeur des hommes. Ceux qui lui parlaient trop longuement ne se doutaient pas à quel point il s'évadait d'eux dès qu'ils discouraient pour ne rien dire. Ce fut peut-être, dans ses fonctions publiques, la première infériorité de son destin. La seconde fut sa maladie.

Il demeurait debout des heures et des heures ; il écrivait abondamment, devant sa fenêtre du lycée Duruy, sans s'asseoir, sans se reposer. Son médecin, plus d'une année avant sa mort, lui conseilla de se faire opérer pour se débarrasser d'une infirmité qui allait de plus en plus le débiliter.

— Combien de temps, demanda-t-il, me tiendrez-vous immobile pour me guérir ?

— Trois semaines.

— Alors, c'est impossible : le gouverneur de Paris, adjoint au généralissime, ne peut, en pleine guerre, s'absenter près d'un mois de son poste ; j'irai jusqu'au bout de mes forces.

Il n'a jamais dit : jusqu'au bout de la Guerre. Un jour, il fut convenu qu'on le contraindrait à subir l'opération inévitable — qui a rendu la vigueur à des chefs civils ou militaires plus âgés que lui — en lui parlant des dangers qu'il y avait à retarder l'intervention du chirurgien.

— Je devrais être mort depuis longtemps, répondit-il. Mes camarades coloniaux ont disparu : après ma vie dans la brousse, sous tous les climats, dans un labeur ininterrompu, c'est miracle que je sois encore vivant. Je me fais l'effet d'un rescapé. D'ailleurs, je puis mourir : les journées de septembre 1914 me seront comptées toujours comme un couronnement de carrière inespéré.

— On vous les marchandera, mon Général : il faut être là pour les défendre.

Il eut un geste indifférent et dit :

— Qu'importe !... pourvu que l'ennemi soit chassé de France !

*
* *

Les chefs du Gouvernement ne l'auraient pas amené à accepter d'être ministre de la Guerre sans les instances des amis en qui il avait encore confiance : ils lui parlèrent de sa nouvelle mission comme d'un devoir absolu envers son pays. Deux mois après, abreuvé de désillusions et de dégoût, le noble soldat regrettait sa décision ; sa maladie s'en était encore aggravée. Ce fut, dès janvier 1916, un malade, galvanisé d'une volonté surhumaine, qui s'asseyait, résigné, aux conseils du Gouvernement. Il ne songeait plus qu'au pays. Verdun le tenait éveillé toute la nuit et il se levait, à l'aube, pour noter fiévreusement les résolutions de ses veilles.

Son existence claustrale l'environnait d'un apparent mystère : tous les imbéciles du désœuvrement parisien en profitaient pour imaginer des ragots et les propager par la ville. On lui attribuait, selon les milieux en délire, des conspirations de bas Empire ou des aventures de roman-feuilleton. Les unes le blessaient de billevesées sentimentales, les autres de duels fous avec des généraux « limogés ». Son isolement ne se divertissait même plus de ces sornettes ; elles survivront, ici ou là, à sa fin ascétique, malgré la plus aveuglante évidence. Son entourage ministériel — pas assez de Paris — n'a pas su lui épargner ces légendes dévergondées. Il lui a même joué d'assez mauvais tours, dont il eût beaucoup souffert s'il avait vécu.

Mais qui peut dire ce que l'avenir eût réservé à Gallieni vivant, après Verdun ? Certes, son rôle eût été de premier plan et sa décision féconde en résultats perdus. Il est inutile, en mémoire de lui, de les supposer ; ce grand soldat détestait les conjectures ; il ne se nourrissait que de réalités.

Son âme était plus haute que les nôtres : il ignorait la haine, la tenant pour une conseillère périlleuse. Jamais il n'a vengé les injures qu'on lui jetait ; elles clapotaient très au-dessous de lui. Les seules offenses qu'il sut châtier furent celles dont on éclaboussait le drapeau.

Quand l'aimable Myron Herrick, ambassadeur des États-Unis, lui demanda, au nom de la libre Amérique, un sauf-conduit pour Max Nordau, prisonnier civil à Paris, et coffré par un littérateur qui se souvenait des ordures tudesques de ce plaisantin balourd, Gallieni eut un geste de suprême dédain :

— Faites reconduire cet homme à Hendaye, dit-il.

— Impossible !

— Je vous en prie.

— Ce serait un scandale !

— Je vous l'ordonne.

Il a bien fallu obéir.

Gallieni détestait les méchants. Sa bonté était ingénue et tolérante : il fut, toute sa vie, la dupe des habiles et la victime des faiseurs. Rien toutefois ne le laissait indifférent. Latin de race pure, il était de l'école de Platon : la poésie restait bannie de sa cité morale et il n'était, volontairement, connaisseur dans aucun art. Il les admirait tous par instinct atavique et par déférence vague pour ce qu'il avait voulu ignorer.

Montagnard de naissance, il n'avait, pourtant, rien de contemplatif. Il écrivait une langue forte et sobre, pas littéraire, imagée de vivacités alertes et de couleur. Il parlait mieux, quand il voulait : ses études universelles documentaient ses harangues faciles et il était éloquent dès qu'on lui donnait l'occasion de développer ses idées.

Il avait une âme d'enfant précoce ; mais elle était demeurée juvénile et même crédule comme celle de tous les héros. Il aurait voulu voir tout le monde, autour de lui, vivre en harmonie, dans une paix arcadienne et une fraternité inaltérable. Les rivalités, les jalousies d'état-major, fléau professionnel de toutes les organisations hiérarchisées, le choquaient jusqu'à l'irriter; les gens qui se détestaient — sous le même chef ou sous le même toit — lui faisaient l'effet d'énergumènes : il n'avait jamais voulu sonder la bassesse de certaines âmes, ni la servilité des esprits pervers.

Les journaux qui parlaient de lui l'étonnaient de tant le méconnaître ; mais il ne rectifiait pas plus un jugement imprimé

qu'un propos de table étourdi. Gallieni ne s'intéressait pas à l'information du jour : il était anxieux de celle du lendemain. Et quand on lui offrait de la diriger, de l'épanouir à son gré, il avait un geste de fétichiste qui frémirait de retoucher le destin, même selon ses vœux les plus ardents.

Je me suis, dans son ombre, amusé souvent des prétentions de nos familiers : ils s'imaginaient le définir et le connaître; ils ne soupçonnaient pas sa simplicité.

Ceux qui ont vécu avec lui, sans être de sa famille — les familles n'ont jamais que des visions internes et réduites sur leurs chefs — démêlaient sans efforts le sens de ses boutades, souvent taquines, et la réalité subtile de ses véritables idées. Il ne disait pas toujours ce qu'il pensait; mais sa pensée profonde transparaissait dans ses moindres mots. Un regard, un geste la fixait, l'espace d'un éclair, pour l'observateur averti.

Nos hommes d'État n'ont à peu près rien compris à sa nature; ils auraient pu tirer de lui un meilleur parti; sa popularité les a étonnés d'abord, inquiétés ensuite. Et l'âme de ce héros s'est, avant de nous quitter, repliée sur elle-même, faute d'avoir été comprise des meneurs de foules qu'il eût pu seconder avec tant de bonheur et peut-être sauver de bien des fautes.

Il est mort isolé, méconnu, pas malheureux pourtant : il croyait à la justice immanente de Gambetta, tardive ou non. Il s'est vu mourir, certainement, sans le laisser deviner à personne. Sa fin a été celle d'un anachorète d'autrefois, la paralysie d'un cœur à bout de forces, usé d'avoir battu pour un idéal unique, dans un corps tellement épuisé de privations demi-séculaires qu'il se dissout dans le néant après une immatérielle agonie.

Je me souviens. Il y a quelques années, un soir d'automne, du haut de ma falaise basque, nous regardions mourir le soleil derrière l'horizon de mer; Gallieni était pensif et ne souriait plus.

— Vous êtes heureux, me dit-il, d'avoir choisi et meublé de vos livres familiers cette maison tranquille où vous viendrez, sans doute, vieillir parmi les souvenirs de votre existence, amoncelés autour de vous, devant l'Océan.

— Mais vous-même, mon Général, vous avez su faire de la Gabelle, à Saint-Raphaël, un asile peuplé de reliques...

— Comment voulez-vous, interrompit-il avec mélancolie, que je meure dans un coin paisible et bien à moi ? Depuis l'âge de vingt ans, je laisse, à travers le monde, partout où la France explore et conquiert un domaine nouveau, un peu de ma vie errante. Qui sait à quel détour de chemin inconnu me guette la mort pour me fermer les yeux ?...

Et je revois, ce soir, chez moi, parmi mes livres, en songeant à ces mots où tant de grandeur d'âme se résignait à la fatalité, la clinique versaillaise de cette rue de Maurepas où Gallieni vient de s'endormir, la cellule d'ambulance, simple et pauvre, où il a souffert son agonie de soldat et le petit lit de fer qu'une main pieuse, autour de sa tête énergique, figée à jamais dans le marbre de la mort, a jonché de roses et de laurier.

*
*

Le *Gaulois* m'a demandé des notes sur le Chef. J'ai refusé, d'abord, accablé de tristesse — de regrets aussi, car je ne l'ai pas assez vu, ces dernières semaines : certains coins funestes de son entourage ont trop rebuté mon désir de l'aller voir, comme il me l'a fait demander plusieurs fois. La nuit, mon insomnie m'a remis à la main ma plume de journaliste et j'ai griffonné, dans un élan de fièvre, des lignes sans ordre et sans plan. C'était mon devoir ; vivant, il m'en aurait su gré : chacune de mes études sur lui, depuis vingt ans, m'a valu de sa main une de ces longues lettres, affectueuses et enjouées, dont je dénoue, ce soir, la liasse plus lourde. Les récentes me remercient de ma campagne ardente, trois mois avant la Guerre, pour le faire maintenir en activité de service au lendemain de sa « limite d'âge ».

> L'*Officiel* a parlé, m'écrivait-il, le 22 avril 1914. Le résultat est dû, pour une bonne part, à votre affectueuse et énergique intervention. Croyez toujours — et une fois de plus — à la vive gratitude de votre vieil ami, fidèle et dévoué.

Voilà comment, en réalité, j'aurai peut-être collaboré un

peu aux journées de l'Ourcq : Gallieni, mis prématurément à la retraite et sans commandement actif, eût été perdu pour le pays en armes. Et c'était un mécompte incalculable, comme la disparition réglementaire de Maunoury, son principal lieutenant sur le front sanglant du Multien.

Le *Gaulois* a donc publié mes notes, en tête de son numéro du 1er juin :

GALLIENI INTIME

M. P.-B. Gheusi, qui fut l'ami, de longue date, du général Gallieni, et qui remplit près de lui, lorsque le Général fut nommé gouverneur de Paris, les fonctions d'officier d'ordonnance, a bien voulu — se souvenant qu'il avait été le collaborateur du Gaulois *— écrire pour nous la page que voici. Nos lecteurs en apprécieront, avec la vibrante émotion, l'éclatante sincérité. Nous sommes heureux de pouvoir leur offrir ce « Gallieni intime », présenté par un de ceux qui l'ont le mieux connu et le plus aimé :*

Le 17 avril 1898, c'est à cette place que j'ai publié et signé mon premier article dans ce journal ; il avait pour titre : *Un Soldat.* Il résumait l'œuvre et la vie militaire du général Gallieni, alors à Madagascar.

Quelques lignes de lui, énergiques et nettes, éclairaient cette étude rapide et je la terminais par ces mots :

« Celui qui nous donne cette haute leçon d'espoir et de confiance, étranger à toute ambition, à toute politique de parti, n'envisage que notre grandeur : c'est un Français ; il ne veut que servir son pays : c'est un soldat. »

Aujourd'hui, ce soldat entre dans l'Histoire ; et, déjà, son nom glorieux, parmi les noms que le pays va révérer à jamais, brille d'un éclat que ne peuvent plus obscurcir les passions des hommes : il a donné toute sa vie à la France. Ses fils sauront demain que son existence fut celle d'un héros ; la pureté de sa gloire éblouira tous les cœurs.

Mieux que d'autres — qui n'ont pas su attendre la fin de nos tumultes tragiques — j'aurais pu apporter à sa renommée les récits d'un témoin tout vibrant encore d'enthousiasme. L'heure de le tenter n'est pas venue celle-ci a des soucis plus immédiats ; des soins plus impérieux la réclament. Je ne veux point parler ici du grand soldat, mais surtout de l'homme — et de l'ami.

*
* *

Vingt-cinq ans d'amitié m'autorisent à rectifier des légendes qui le faisaient sourire. Gallieni, très lettré, écrivain sobre et précis, avait une indépendance et une hauteur de vues singulièrement rares chez les hommes d'action. Au cours de ses expéditions coloniales, il avait appris à utiliser les ressources de tous les pays, les facultés de tous les êtres. Jamais il ne s'est dispersé dans les détails subalternes qui usent trop

souvent l'activité des chefs ; il donnait ses ordres et sa direction : ses officiers devaient les suivre sans l'importuner de soucis inférieurs.

Ce qui est dangereux en politique — où le choix des entourages nuit si souvent à la carrière du patron — développe ailleurs les facultés de l'individu, même sommaires. Gallieni savait à merveille trouver les ressorts cachés des âmes et agir sur eux en vue de ses desseins.

A la bataille de l'Ourcq, un de ses généraux, recevant l'ordre de marcher, lui montrait ses troupes exténuées, sans sommeil et sans pain depuis trente heures, et murmurait avec accablement : « C'est impossible ! »

Gallieni s'est aussitôt rapproché de lui et, de sa voix la plus douce, lui mettant la main sur l'épaule, il lui a dit simplement, les yeux dans les yeux :

— Faut-il que j'aie entendu — et je vous relève tout de suite — ou que vous n'ayez rien dit — et vous marchez immédiatement ?

Le général, — un brave, d'ailleurs, — électrisé, subissant le magnétisme impérieux du Chef, s'est redressé et, saluant le gouverneur de Paris, a jeté ses hommes en pleine fournaise d'un seul élan.

Le soir, revenant de Varreddes, nous rencontrions, à la hauteur du Bourget, une foule de vieillards, de femmes et d'enfants parisiens qui accouraient au-devant des nouvelles. Gallieni avait mis pied à terre pour contraindre nos coureurs à traverser lentement les groupes : à leur tête marchait une jeune ouvrière portant un poupon et suivie de quatre petits enfants.

Elle aborde le Général, s'informe de la bataille et sourit aux bonnes nouvelles.

— Vous feriez mieux, lui dit Gallieni, de vous éloigner d'ici avec vos enfants. Pourquoi êtes-vous là ?

— Vous y êtes bien, mon général ! a répondu la maman française, avec une simplicité qui résumait fièrement l'union de tout le pays devant l'ennemi.

Le Gouverneur n'a pas trouvé un mot ; et cet homme au grand cœur qui, dans le péril, était si lucide, si prompt à la riposte, s'est détourné vers nous, muet, et a, d'un signe, fait reprendre notre course de vertige un moment interrompue.

Il avait, parmi les soldats, des trouvailles qui allaient droit au cœur des hommes et les fanatisaient. Quand le fantassin Guillemard eut pris le premier drapeau ennemi, Gallieni l'a embrassé, lui a accroché sur la poitrine la médaille militaire et, lui serrant la main où il avait glissé un billet de banque, s'est aperçu que le héros allait pleurer devant tous et qu'il en avait honte. Alors, pour le forcer à rire, le Gouverneur lui a murmuré à l'oreille :

— Allons ! embrasse-moi, et figure-toi que c'est une jolie fille !

Et le petit soldat a pu rire aux larmes, gardant ainsi, grâce à la bonté du Chef, sa figure de vainqueur.

Les humbles l'aimaient ; ses officiers se seraient fait tuer pour lui. Aucun de ceux qui ont servi sous ses ordres n'a cessé de le réclamer pour son chef.

Sa vie ascétique et modeste ne l'a pas, dit-on, totalement mis à l'abri des légendes imbéciles et des ragots sournois de certains bas-fonds de Paris. Il a toujours vécu à l'écart du monde, entre ses enfants et ses intimes ; un labeur écrasant pour tout autre absorbait ses jours : son esprit, qui classait et clarifiait tout, lui facilitait même les tâches les plus ingrates. Il n'admettait ni vacances ni repos.

Il fut atteint, l'été dernier, du mal qui devait l'emporter. Un mois de trêve et une opération légère l'eussent alors facilement sauvé : il nous blâma de le lui conseiller. Selon lui, un chef doit, en temps de guerre, donner l'exemple et aller « jusqu'au bout ».

— D'ailleurs, nous disait-il souvent depuis la bataille de l'Ourcq, c'est miracle que je sois encore vivant. Avec l'existence que j'ai menée aux colonies, ce que j'ai subi et souffert, il y a longtemps que je devrais être mort.

Il parlait toujours de la mort avec une haute sérénité ; il l'avait constamment regardée en face, depuis la Maison des Dernières Cartouches jusqu'aux charniers épiques d'Étrépilly ; et il l'envisageait à tout instant sans s'accorder un répit, sans cesser de travailler pour la France.

Depuis des mois, il dormait mal, rallumait sa lampe pour relire les dépêches de la Guerre, imaginant, devant les cartes, ce qu'il eût, à la place de tel chef, cherché à réaliser pour hâter l'heure du bon destin.

Il s'est éteint brusquement, à bout de forces, mais sans avoir donné à ses enfants l'appréhension de sa mort prochaine.

*
* *

C'était un cœur fidèle, toujours attentif, prévenant, empressé à témoigner son affection à ceux qu'il aimait. Timide et doux en dehors de ses fonctions de chef, sensible et bon, il adorait ses petits-enfants et se laissait avec délices tyranniser par eux.

Les événements d'aujourd'hui prouvent le bon aloi et la profondeur de sa popularité. Il n'avait rien fait pour la conquérir. Dès qu'il pouvait être reconnu dans la foule, il s'esquivait au plus vite.

Un soir du septembre de la Marne, des Parisiens lui firent une ovation spontanée au tournant d'une rue :

— Donnez l'ordre, nous dit-il, de ne plus passer par ici en revenant de Meaux.

En août 1914, nous dînions en toute hâte dans un coin de café presque désert, en civil, pour ne pas être gênés. Près de nous, un groupe d'attardés pérorait sur la Guerre ; ils furent soudain rejoints par un ami qui s'écria :

— L'Alsace est à nous : le général Gallieni vient d'entrer à Colmar avec 30.000 hommes !

— Voilà comment on écrit l'histoire, nous dit doucement le Chef avec un sourire attristé.

Et il n'eut pas, dix minutes durant, le moindre geste d'impatience sous le torrent des « nouvelles » formidables du fâcheux.

Sa patience — cette patience légendaire qui vint à bout d'Ahmadou et des pires traverses de sa carrière — égalait sa bonté. A Madagascar, un de ses fonctionnaires commit, un jour, la balourdise de se tromper d'enveloppe et de lui envoyer, au lieu de son rapport administratif, une lettre pleine d'histoires injurieuses sur son compte.

Gallieni le fit mander, l'invita à déjeuner, l'entoura de soins où il ne laissait percer aucune ironie ; puis, comme l'étourdi prenait congé et se confondait en remerciements, le Général, avec son sourire le plus fin, lui tendit sa lettre en lui disant avec discrétion :

— Voici un rapport que vous m'avez adressé par mégarde et auquel je n'ai, d'ailleurs, rien compris. Je vous le rends.

*
* *

Devenu notre gouverneur, Gallieni aimait Paris depuis septembre 1914 : sa bravoure fière, narquoise un peu, lui plaisait. L'héroïsme élégant des Parisiens, la confiance robuste des faubourgs, la familiarité affectueuse des passants l'avaient conquis.

Une journée, trois lignes sur nos murs et une décision dont on ne saura qu'après la Guerre tout le génie libérateur ont à jamais gravé le nom de Gallieni dans l'ardente mémoire de Paris.

J'atteste qu'il aurait, contre les Barbares, défendu sa ville pied à pied et, s'il l'eût fallu, maison par maison, comme à Bazeilles. Mais son grand cœur s'endeuillait d'avance contre les destructions qu'il était prêt, le 3 septembre, à ordonner d'un trait de plume ; le savant, l'érudit latin, le Français, passionnément attaché à sa patrie et à son foyer, s'est révolté contre les menaçantes horreurs d'une guerre de rues ; et c'est pourquoi, bondissant soudain hors du Camp Retranché dont il avait la garde, Gallieni a jeté son armée dans le flanc, un instant découvert, de l'envahisseur, avec la résolution d'exterminer la Bête avant de la laisser se ruer sur Paris...

Oui, c'était un ami rare et fidèle ; il avait un cœur toujours adolescent, une âme de héros, et j'en sais qui, gardant à jamais en eux son souvenir, ne pourront plus évoquer et fixer son image sans avoir une larme dans les yeux.

*
* *

Le Gouvernement a fait à Gallieni des obsèques nationales ; Paris lui a fait des obsèques reconnaissantes. Pendant deux jours, la population qu'il a sauvée des Boches a défilé, recueillie et grave, devant son cercueil, dans la grande cour des Invalides. Confondus dans un défilé ininterrompu, les Parisiens sont passés sur le front de la chapelle ardente où nous les

regardions, immobiles, s'incliner avec émotion devant le vainqueur de l'Ourcq. Les bouquets de violettes d'un sou des midinettes et des ouvrières s'amoncelaient sur les marches de pierre, parmi les roses rouges et les rubans des délégations ; officiers et soldats, bourgeois et fonctionnaires, tout Paris est passé là, dans un piétinement sourd et lent, avec le murmure immense d'un flot régulier.

La nuit, le corps dormait dans la chapelle des maréchaux où le cercueil de Napoléon avait, au siècle dernier, attendu les funérailles définitives de la crypte. Le président Mithouard avait, au début de la séance extraordinaire du Conseil municipal, prononcé des paroles dignes de la Ville et de son héros libérateur :

Ce n'est pas devant cette assemblée, avait dit le noble maire de Paris, que j'ai besoin d'évoquer l'austère et haute figure de ce grand soldat et de ce grand citoyen, ni le texte de la fière proclamation du 3 septembre 1914, ni cette bataille de l'Ourcq, dont il fut l'initiateur, chef-d'œuvre d'intelligence et de décision françaises, magnifique début de la victoire de la Marne.

Il n'aurait pas fallu, ces jours-là, même devant le plus obscur des groupes silencieux du tendre pèlerinage, marchander à Gallieni la gloire d'avoir sauvé la Cité — et la France. Le cuistre qui l'eût entrepris se serait fait un fort mauvais parti.

J'ai vécu ces heures douloureuses dans une fièvre d'activités et d'initiatives qui s'efforçaient d'user mon chagrin. Nous étions au centième jour de la bataille sous Verdun. La cérémonie poignante du jeudi, 1er juin, jour de l'Ascension symbolique, laissera dans tous les cœurs de l'énorme assistance un souvenir grandiose et impérissable. Ni Gambetta, ni Victor Hugo n'avaient eu de telles obsèques : un peuple entier tenait à les suivre ou à faire la haie sur leur passage. Des soins pieux, des devoirs de famille m'y avaient assigné une place obscure, toute de dilection et de sollicitude réparatrice dans la cohue des protocoles submergés de soucis étrangers à notre deuil. J'étais, avec la sœur du Général, avec sa famille éplorée, auprès de la générale Roques, l'admirable femme du ministre de la Guerre, au rang où, si elle n'était pas morte deux ans aupara-

vant, nous eussions entouré la générale Gallieni pour isoler son désespoir de la foule et cacher ses larmes.

Tous les yeux, d'ailleurs, fixés sur le cercueil, drapé aux trois couleurs de France, voilées de mauve, étaient obscurcis de pleurs. Personne, au cours de cette atroce guerre, n'aura mérité et obtenu tant d'unanimité dans les regrets de tous, tant de ferveur meurtrie autour d'une mort déplorée par une nation tout entière.

Pierre Loti, perdu dans la multitude, est venu étreindre mes mains et nous n'avons pas trouvé un mot à nous dire. Le général Bonnal — lui qui « savait » et, déjà, avait osé soulever le voile de l'Histoire et en esquisser la vérité superbe — accablé de détresse, nous avait quittés en sanglotant.

A la gare de Lyon, nous avons scellé le cercueil dans son fourgon funèbre ; et il est parti pour Saint-Raphaël pendant que nous traversions à pied toute la ville, dans le flot innombrable d'un peuple où je n'ai vu sourire personne et où j'ai deviné la pensée de tous : Gallieni était mort et Verdun, investi d'assauts furieux, disparaissait à nos yeux dans un tourbillon de fumée et de flammes où nous ne savions plus si le drapeau bleu, blanc et rouge flottait encore sur la citadelle en péril, tandis que la marine anglaise, au Skager-Rack, n'arrivait pas à nous libérer d'un doute poignant, à l'issue d'un formidable et rapide combat naval.

Et les événements étaient si lourds à nos cœurs brisés, galvanisés aussi d'un frisson de colère, que les dernières lignes testamentaires de Gallieni nous hantaient d'une prophétie suprême et que nous découvrions, parmi les chefs demeurés debout, des têtes déjà moins vivantes que la sienne et des responsables plus morts que lui.



Fini, mon service de soldat ; je venais, soudain, d'avoir mon âge réel. Et je me jetais dans la mêlée de notre vie ardente d'artistes et de civils, résolus à tenir, nous aussi, « jusqu'au bout » avec un immense désir d'action et de résultats.

Pendant la longue agonie de Versailles, j'avais, nuit et jour,

mis sur pied des créations lyriques nouvelles et j'en multipliais d'inédites. *Aphrodite* et *Sapho* avaient revu la rampe, à l'Opéra-Comique, et gagné le succès. *Phryné* retrouvait en Marydorska une interprète splendide. *Madame Sans-Gêne,* transplantée chez nous, sous la baguette vigoureuse de Giordano, luttait de son mieux contre les erreurs de distribution d'un auteur indocile et charmant.

C'était surtout *Sapho* qui caractérisait à la fois une époque et une direction. La partition, inégale mais si humaine, de Massenet avait dû à Emma Calvé une création très en relief : sa Fanny Legrand était la parfaite héroïne de Daudet ; elle y apportait sa sensibilité et sa nature. Son départ avait endormi l'ouvrage. Une reprise qui fut une erreur — surtout de distribution — n'avait pas réussi à fait revivre la pièce.

Je l'ai donnée avec Marthe Chenal, dans les décors de la création et l'atmosphère même de son romantisme sur le déclin. C'est un véritable triomphe. Chenal a consenti à y être sobre de beaux gestes et comme repliée sur sa détresse intime ; gagnée à son rôle jusqu'à le pleurer réellement à chaudes larmes, elle a réalisé la fin du troisième acte, chez Cabassud, dans une tempête de bravos et de rappels. Périer, Cadoudal buriné avec vigueur, et Fontaine, Flamand vibrant comme un Provençal et robuste consul à l'âme un peu naïve, se sont fait acclamer aussi. Nous avons joué la partition et coupé le fameux acte « des lettres », fâcheux succédané de *Werther* et connu surtout pour son avortement.

L'œuvre a gagné en couleur jusqu'à en être méconnaissable.

— Qu'est-ce que vous avez donc changé ? me demande Mme Alphonse Daudet, enchantée de sa surprise.

— Rien du tout : nous jouons la musique telle qu'elle est et la pièce aussi. Le mérite de notre art est d'éviter à tout prix « l'artificiel ».

Sapho s'est donc réinstallée au répertoire avec un joli succès ; je reconnais les défauts de sa musique où le prestigieux auteur se souvient parfois de Paul Delmet et de sa vogue faubourienne ; mais le public est moins compliqué que certains critiques et moi : il nous donne tort avec enthousiasme.

J'ai monté *Lumière et Papillons,* ballet facile de Louis

Urgel ; ce pseudonyme cache mal une femme dont la bienfaisance a comblé de ses dons tout mon petit monde aux abois. L'œuvrette, sans prétention, est chantante et bien orchestrée : on lui fait fête gentiment et Saint-Saëns déclare à l'auteur — toute tremblante devant lui — que c'est charmant et fort bien écrit.

Je n'ai pas convié la critique : il ne faut pas le moindre pli désagréable au petit manteau bleu de la Maison. Le cœur a des raisons que la presse doit ignorer, bien qu'elles soient toutes à l'honneur d'Urgel.

Sonia Pawloff et Derny, la danse tout entière et jusqu'aux fillettes de la petite classe ont enchanté le public : il a aimé *Lumière* et goûté plus gravement *Phryné,* montée avec un soin pieux. Les œuvres de Guerre de la France africaine ont glané là des ressources sacrées. Le grand musicien de *Phryné,* content de sa mise en scène, fait largesse aux machinistes pour les remercier :

Avec mes plus chauds remerciements pour cette seconde naissance de *Phryné* plus brillante encore que la première, m'écrit-il, je vous adresse ceci pour les machinistes : il est bien juste qu'ils aient un peu de joie dans l'allégresse universelle. Que ferait-on sans ces humbles et indispensables collaborateurs ?... Si je ne m'étais pas engagé pour l'Amérique, je vous aurais demandé de continuer à diriger mon ouvrage, car j'y ai pris un plaisir extrême et cela ne m'a nullement fatigué, *au contraire.* Le destin ne l'a pas voulu ; inclinons-nous. Si je ne reviens pas de cet aventureux voyage, je vous aurai dû l'avantage de finir mon existence par une des plus grandes jouissances artistiques de mon interminable carrière.

C. SAINT-SAËNS.

Une de mes artistes me rapporte de Venise une émouvante lettre de Gabriel d'Annunzio. Le héros italien, atteint aux yeux et menacé de cécité complète, m'écrit au crayon, de sa belle et noble écriture, toujours ferme, malgré des espacements irréguliers de lignes et de syllabes tracées à tâtons :

Mon très cher Ami, Mme Zeppilli a eu la grande bonté de venir consoler la tristesse de mes trop longues journées par la fraîcheur exquise de sa voix. Elle m'a chanté des airs du divin Mozart et de vieilles chansons italiennes avec une grâce spontanée et un style parfait. Elle part pour Paris. Mon cœur la suit. Mon amour de la France, que vous connaissiez,

est devenu plus haut encore. Je lui confie ce mot pour vous. J'ai reçu la visite du commandant ***. Et nous avons parlé de vous et des jours lointains. J'espère guérir et vous revoir — et rentrer à l'Opéra-Comique avec la *Ville Morte*. Je vous embrasse bien fraternellement. Votre toujours

Gabriele d'ANNUNZIO.

En post-scriptum, le poète-aviateur avait écrit, en excuse tranquille :

J'écris les yeux fermés ; pardonnez-moi.

J'affiche au foyer un avis qui satisfait ici tous les cœurs :

Mes Amis, soyons fiers de notre Malherbe, secrétaire général de l'Opéra-Comique, cité, le 7 mai, à l'ordre du jour et en ces termes : « Henry Malherbe, aspirant au 16ᵉ régiment d'artillerie. Énergique et résolu. Très brave au feu. En mai 1915, s'est porté, sous un bombardement intense, au secours d'observateurs ensevelis. Le 30 avril 1916, a, par son énergie, fait poursuivre le ravitaillement des batteries, malgré des pertes dans son personnel et ses attelages. »

Notre ami nous écrivait tranquillement, il y a quatre jours : « Les bombardements sont toujours très violents ; mais nous n'avons que peu de pertes dans mon unité : quatre tués et une vingtaine de blessés. Je suis encore indemne. Bonne santé. Moral excellent. »

Malherbe, écrivain de race et artiste délicat, est devenu un soldat modèle ; on l'aurait bien étonné si on le lui avait prédit avant la Guerre : la plupart des Français, à cet égard, se méconnaissaient comme lui. Il aura fallu la féroce agression des Boches pour nous révéler à nous-mêmes.

Il y a bien longtemps que mes amis de la presse ne me tressent plus que des guirlandes. Si je les divisais un peu ? C'est facile : j'annonce que j'ai mis sur pied et entièrement réalisé une entente franco-italienne dans le domaine du théâtre musical : les Allemands ont jusqu'ici, avec le concours commercial des directeurs italiens, accaparé les grandes scènes lyriques de la Péninsule et de l'Amérique.

Je ne crois pas, ai-je exposé aux journaux, qu'un directeur de théâtre national puisse, en ce moment, quels que soient ses labeurs et ses difficultés, limiter ses initiatives à sa seule scène. Il a aussi le devoir de

gagner aux auteurs français, dans les théâtres où les Allemands vont être frappés de déchéance par leur défaite, des débouchés nouveaux. Il faut donc seconder et lancer dans le monde nos auteurs et nos méthodes artistiques en les substituant partout aux rivalités ennemies, si écrasantes pour tous les nôtres. Jusqu'ici, nos musiciens ont toujours été sacrifiés, en Europe et en Amérique, à la pesante influence boche, imposée aux grands impresarii et aux meilleurs chefs d'orchestre italiens. Et c'est surtout avec les Italiens qu'il faudra traiter : les compositeurs français, russes et espagnols seront mieux défendus par nos amis, maîtres de la vulgarisation musicale en Amérique et chez les neutres. Il s'agirait donc de coaliser, avant la fin de la Guerre, les grands éditeurs et les théâtres et de provoquer, surtout à Paris, une production croissante de comédies lyriques, d'alertes livrets et de partitions destinés à remplacer partout l'opérette viennoise, les énormes « machines » musicales de la « Kultur », tout ce que le commis voyageur lyrico-allemand avait, depuis un quart de siècle, su imposer jusque chez nous, au détriment de nos auteurs et de notre admirable école musicale. Mon rêve serait de monter, rue Favart, des partitions qui puissent ensuite être lancées en Italie et en Amérique, en Russie et dans tous les pays d'union latine où les scènes lyriques sont les plus nombreuses et assureraient enfin à nos auteurs, bien avant leur mort, la fortune et la gloire qu'ils ont tant méritées. Une organisation pratique se forme à Paris et j'espère, grâce à elle, reprendre mes projets d'avant-guerre et réaliser les prochains voyages de la troupe et du répertoire de l'Opéra-Comique à la Scala de Milan — où nous avons, me dit-on, une revanche à prendre — dans les grands théâtres d'Italie ou d'Espagne et jusqu'à Buenos-Ayres, où nous sommes attendus avec impatience par tous les amis de la France.

Il n'en a pas fallu davantage pour diviser nos critiques et nos musiciens; c'est, tout de suite, un concert d'encouragements et d'éloges chez ceux qui, familiers du succès, sont sûrs d'être exportés les premiers, — un murmure de défiance et d'hostilité parmi les génies encore méconnus du public ou, tout simplement, obstinés à le déconcerter à force de mépris.

Pourtant, dès que le courant sera établi, toute l'école de France y sera lancée successivement et les moins favorisés eux-mêmes de nos musiciens finiront par s'imposer, hors de chez nous, aux élites les plus lointaines. C'est surtout le projet de réciprocité qui alarme les éternels pessimistes de notre art :

— Encore des Italiens sur nos scènes! s'écrient-ils avec humeur, sans remarquer que nous ne pourrons jamais leur ouvrir que deux scènes musicales, tandis que nos alliés leur en offriront, d'un coup, plus de quarante dans le monde entier.

M. Painlevé, mon ministre, résume officiellement la pensée du Gouvernement, très favorable, ose-t-il dire, à mon initiative :

Je m'en réjouis, a-t-il écrit, comme de tout ce qui doit contribuer à l'expansion de notre musique moderne. Elle est menacée de langueur dans l'air de Paris où elle ne s'est que trop confinée. Il est temps qu'elle se répande dans de grands pays comme la Russie, l'Italie, l'Espagne et l'Amérique... La musique moderne française — que je préfère à toute autre — porte en elle toutes les beautés ; le succès de son lancement, en Amérique, par les spécialistes et les chefs d'orchestre italiens ne fait aucun doute. Le courant de sympathie pour la France y est tel que le moment ne peut être mieux choisi.

Et Alfred Bruneau s'écrie, avec sa netteté coutumière :

Vous me demandez ce que je pense de ces projets. Je ne peux que m'en réjouir grandement puisqu'ils doivent servir à la glorification de la musique française et qu'ils ont ainsi un but vraiment patriotique. Le nom du parfait directeur de la salle Favart donne toute confiance en leur valeur comme en leur succès.

D'autres sont moins amènes ; je n'en poursuis pas moins la réalisation de mon idée d'un exode de l'Opéra-Comique sur Milan et Rome — pour commencer.

Berthe Lamare, trop longtemps exilée de la Maison — et de beaucoup d'autres — fait une émouvante rentrée dans *Werther ;* l'impeccable musicienne y retrouve d'emblée son succès d'autrefois. Elle y ajoute une sorte de maîtrise neuve et personnelle qui lui assure une éclatante revanche. C'est, comme pour Mary Garden, une réparation bien due à son art délicat et je suis content de la lui avoir ménagée.

La Maison, d'ailleurs, redouble de travail et voit croitre, de jour en jour, sa vogue et ses triomphes. Son répertoire (8 juin 1916) comprend 36 ouvrages, dont 29 français et 7 étrangers. Le total des actes d'auteurs français est de 72 et celui des étrangers de 19 — avec 16 compositeurs français et 4 étrangers. La troupe du chant réunit 40 soprani, 16 mezzos et contralti, 18 ténors, 18 basses et barytons. L'orchestre est composé de 65 musiciens, les chœurs de

30 artistes femmes et de 34 hommes ; la danse compte 48 sujets. Le personnel de scène, les chefs de service, les employés, la figuration, les ateliers, le contrôle et l'administration forment un total de 172 personnes. La Maison a, en outre, 147 mobilisés — dont 10 tués à l'ennemi et 23 blessés — soit, au total, 588 personnes émargeant directement au budget de l'Opéra-Comique. En y comprenant les enfants et les femmes, le théâtre assure la vie matérielle de 1.500 personnes; et il aura, en vingt mois, distribué 2.200.000 francs de salaires et droits divers.

*
* *

Giordano est venu conduire la création de sa *Madame Sans-Gêne* à l'Opéra-Comique ; son succès de chef d'orchestre est complet ; sa réussite de compositeur lui est inférieure. C'est, d'abord, la faute de son sujet, trop connu dans le Paris de Réjane jusque dans ses moindres détails. J'ai monté l'œuvre avec un soin tatillon ; l'auteur en avait choisi sa distribution comme il le voulait. C'est un système qui n'est pas sans inconvénients.

Marthe Davelli, en train de se révéler si admirable dans *Madame Butterfly*, ne joue pas la maréchale Lefebvre comme elle la chante ; Chenal y eût brillé de dons mieux appropriés au personnage. Fontaine a vibré très militairement et donné un Lefebvre « costaud » et chaleureux. Jean Périer composait un Napoléon saisissant et Fabert un excellent Fouché. C'est Léon David qui jouait Neipperg et de Creuz Despréaux ; Marydorska réalisait une sœur de l'Empereur qui semblait descendre d'une toile des Borghèse et de la famille impériale elle-même ; le trio des trois fonctionnaires du deux a été aux nues. La pièce a réussi brillamment. Elle n'aura pas un destin sans terme. Painlevé et Tittoni ont beaucoup félicité l'Opéra-Comique ; il m'a semblé qu'ils donnaient à Giordano des éloges... de consolation.

C'est que le talent robuste du maître italien est singulièrement gêné par son formidable sujet ; et c'est surtout perceptible à Paris, où j'aurais voulu pouvoir lui donner une

réalisation plus ardente et brûler, fût-ce en violentant un peu son rythme musical, des dialogues si volubiles qu'ils en devenaient parfois confus. Sardou — qu'auront tant aimé les compositeurs d'Italie — n'est pas toujours très « musicable » ; le torrent continu de son action ne laisse guère de place à l'écriture lyrique et il est périlleux de faire chanter certains de ses personnages historiques, moins humains en somme que théâtraux.

Madame Sans-Gêne n'en reste pas moins un succès pour la Maison ; je me suis aperçu trop tard — le lendemain de la première — que j'avais oublié de convoquer la critique. Et j'y ai vu le doigt ironique du destin.

Un député — dont le nom m'échappe — protège, rue Favart, une jolie dugazon sans grands moyens. Je n'ai pu donner à cette enfant les rôles exorbitants qu'elle rêvait ici ; sans acrimonie, je le lui ai laissé voir. Aussitôt notre législateur s'ingénie à semer de chausse-trapes le sentier ardu de ma gestion de Guerre. Et il pose une question au Ministre :

— Pourquoi l'Opéra-Comique ne joue-t-il que quatre fois par semaine ? C'est un scandale.

Une telle demande, ai-je écrit à mon Ministre, ne peut émaner que d'un parlementaire totalement étranger aux conditions actuelles de nos lyriques. Elle procède même d'une ignorance — dirai-je tendancieuse ? — qui voudrait méconnaître nos efforts. Malgré des difficultés accrues sans cesse, l'Opéra-Comique a joué, en pleine Guerre, d'abord deux, puis trois et, enfin, quatre fois par semaine, sans fermer ses portes aux dates de sa *clôture annuelle.* Cet été encore, l'Opéra-Comique restera ouvert alors qu'il est privé du concours de ses cent quarante-sept mobilisés, parmi lesquels les plus jeunes ténors et barytons de sa troupe. Les raisons qui contraignent l'Opéra-Comique à ne jouer, en ce moment, que quatre fois par semaine — les galas de bienfaisance portent parfois à cinq, et même à six, le nombre de nos spectacles hebdomadaires — sont celles qui obligent l'Opéra à fermer ses portes, après quelques essais infructueux : rareté des ténors et des chefs d'emplois, précarité des équipes de machinistes, d'électriciens, de figurants, cherté croissante des matières premières, pénurie de chefs du chant et d'employés de scène, manque de voitures et obscurité de la rue, le soir, etc. Pourtant, les sommes mises en circulation par l'Opéra-Comique dépassent déjà deux millions ; les auteurs ont touché 137.443 francs ; l'Assistance publique, 196.244 francs et, directement, plus de 40.000 francs les œuvres de Guerre. Force nous est donc, pour augmenter les cachets de nos artistes

du chant, de licencier jusqu'à nouvel ordre ceux du troisième plan qui ne peuvent nous rendre aucun service. C'est ainsi que j'ai le regret de congédier Mlle X..., la moins importante de mes petites dugazons; il m'est absolument impossible de la garder : son emploi est inutile et elle donne au personnel un exemple d'indiscipline d'autant plus indésirable en ce moment qu'il est absolument le seul.

J'espère que le Ministre aura fait tenir ma note au député irrité : un législateur, surtout en temps de guerre, ne peut être animé envers tous que d'un pur souci d'équité. Ce n'est point le cas d'un M. Turmel, aussi député, qui demande la suppression de la subvention aux théâtres nationaux; cet « honorable », nous dit-on, protège les bistros et déteste la musique. Il la prend — déjà! — pour un charivari.

Un politique subtil, venu salle Favart pour applaudir Maria Kousnezow dans la *Traviata*, fait, à l'angle du plateau, une conférence irritée sur « l'élégance » du général Dubail à cheval; il la considère comme un scandale et même comme un péril. Air connu, mais si usé!

J'annonce à Alfred Bruneau que je monterai, vers l'automne, ses *Quatre Journées;* cette œuvre hardie et sobre, je la connais depuis cinq ans. Elle ne s'adresse pas au public courant de ces temps de guerre, malgré son champ de bataille dans les blés, au deuxième acte. C'est à l'occasion de cette « première » que je vais tenter une réalisation audacieuse : l'exécution des quatre décors types d'après des tableaux inédits d'Henri Martin. La première difficulté à vaincre vient de l'auteur : il s'effraie littéralement d'une telle traduction lumineuse. J'aurai du mal à le décider; mais la nouveauté de cette réalisation devant la rampe amuse la curiosité de son cerveau d'artiste : je l'aurai!

Mon froid et sûr chef de chant, Georges Viseur, fait, dans *Madame Butterfly*, de bons débuts de chef d'orchestre; c'est lui qui a longuement préparé Marthe Davelli à réaliser la poupée tragique du Japon : ponctuel et sobre, il nous donne, sans faire ondoyer aucun panache italiote, un chef de louable sang-froid. Sa promotion sur place encourage toute la Maison et déconcerte des intrigues foraines, tramées autour des vacances trop prévues à la tête de nos services.

Un des nôtres nous apporte le rapport officiel du général anglais qui commande, devant Lens, l'artillerie lourde de nos excellents alliés. Humour ou convictions austères, la pièce se termine par une phrase qui a fait la joie de nos poilus :

L'artillerie française, constate flegmatiquement le chef britannique, a fait un réglage par avion sur une maison de Lens, qui, d'après les renseignements fournis par un sous-officier ayant habité cette ville, avait une mauvaise réputation. Au huitième coup, un coup direct fut obtenu, et la maison prit feu. Il est possible que cela ait dérangé quelques officiers allemands et, dans tous les cas, Lens est devenue une cité plus pure.

Les journaux canadiens du mois dernier annoncent que Gallieni est « mort assassiné ». C'est, disent-ils, un passager arrivé de Bordeaux à New-York, sur le *Lafayette*, qui a révélé tout le drame. Un correspondant américain me demande gravement le récit d'un événement dont j'ai été, selon lui, « le seul témoin » — puisque c'est moi qui ai désarmé, trop tard, hélas ! le général H..., meurtrier furieux de mon chef !

J'ai eu beaucoup de mal à désabuser l'excellent journaliste ; il m'a quitté en me jetant un regard soupçonneux. C'en est fait, je le sens bien : encore une légende indestructible autour de Gallieni, comme celle des autos-taxis et de ses aventures mondaines !

Dourga, la petite danseuse hindoue au corps menu de bronze antique, remporte, dans les danses sacrées de *Lakmé*, un succès qui ne doit rien à l'art chorégraphique : sa perfection de statuette indienne, l'étrangeté de ses bras serpentins et rythmiques ravissent le public et il la salue d'ovations comme une étoile.

J'ai traversé la France en automobile, avec les miens, la délicieuse France du temps de guerre, mélancolisée de meurtrissures et de deuils, mais si jolie et si tendre toujours dans la fraicheur adorable des matins et la coloration des soirs rouges et or. Les belles routes, défoncées çà et là par les charrois militaires, s'en vont vers un Midi plus éloigné de la tuerie des heures de combat, mais dépeuplé de jeunesse et comme courbé sous des nouvelles de mort. De Meymac à Saint-Céré, après l'escalade du plateau de Millevaches, la douceur des chemins

de France nous eût fait oublier le cataclysme atroce si la rencontre des permissionnaires en bleu fané et l'air d'éternelle attente des enfants et des femmes ne nous eût point sans trêve parlé de la Guerre et de ses réalités funestes.

A Villefranche-de-Rouergue, dans l'étroite ruelle Jean-de-Pomairols, cent vingt-cinq kilomètres avant d'arriver au Verdet, notre mécanique se disloque net et nous laisse en plan. Un état-major se fût résigné à demeurer là ; nous gagnons le gîte familial par les combes chaotiques de La Guêpie et de Cordes-la-Féodale, sur un instrument américain, ferraille à demi hors d'usage qui nous secoue comme la tempête.

— C'est la Guerre ! nous dit le paysan matois qui nous conduit.

Hélas ! si ce n'était que cela !...

Le 5 août, sept cent trente-cinquième jour des hostilités, a lieu la lecture des *Quatre Journées* à l'Opéra-Comique. Marthe Davelli et Fontaine sont émus par l'œuvre forte de Bruneau ; Périer s'en montre bouleversé : la mort de l'abbé Lazare, à la fin du trois, l'obsède déjà d'une vision nette ; il en fera une création digne de lui. Si elle pouvait lui donner, dans la vie, plus de mansuétude !...

Les jours caniculaires d'août n'interrompent pas les études et les spectacles de la Maison ; les recettes se maintiennent suffisantes et le public afflue surtout pour le répertoire. De bonnes nouvelles épanouissent la foule : le 28 août, la Roumanie déclare la guerre à l'Autriche et l'Italie à l'Allemagne. On espère, sans trop y compter, que les Russes seront fermes et méthodiques ; les couloirs du théâtre retentissent de colloques passionnés, optimistes jusqu'à l'excès. « Philippe » renchérit sur eux, de son air moitié figue, moitié raisin, coiffé en tête de loup à décrocher les toiles d'araignée.

— Cette armée roumaine, laisse-t-il tomber, est tellement démunie de tout qu'elle est capable... d'aller jusqu'à Constantinople !

Il est content : il a réussi à étonner l'interlocuteur ahuri, ce qui est pour sa diplomatie le fin du fin, dût-il avoir un peu froissé l'orgueil d'un allié digne de tous les égards. C'est infiniment « parisien ».

Le nouveau décor de Deshays, pour l'hôtel de Transylvanie, dans *Manon*, ravit les habitués, mais aussi les étonne. On les avait accoutumés à encadrer l'acte dans une sorte d'architecture monégasque avec grandes nefs de gala. J'ai, tout simplement, envoyé mon peintre copier le véritable hôtel de Transylvanie, quai Malaquais; c'est la maison où habite M. René Brice, beau-père de M. Deschanel. Quelques détails empruntés à l'hôtel Lauzun et à ses contemporains nous donnent, repeints à neuf, le cadre exact de notre action.

Merle-Forest, régisseur de l'Opéra, m'amène Fanny Heldy; je l'écoute par complaisance, l'engage à la dixième mesure et m'enthousiasme pour sa voix de source et de cristal. J'ai entendu des centaines de candidates depuis trois ans; beaucoup avaient des moyens, quelques-unes du talent. Celle-ci n'est comparable à personne : c'est une claire étoile.

Maria Kousnezow, avant de partir pour la Russie, chante la *Traviata;* sa voix de neige et de quartz translucide transporte un public d'élite, venu surtout pour la voir danser; elle nous donne, en se faisant encadrer à l'orchestre d'interludes ténus de Granados, des danses espagnoles d'Albeniz, de Valverde et de Soriano : sérénades, boleras, bulerias et alegrias empruntent à sa chorégraphie sans rivale et à son chant souple et vif un étincelant relief : ce n'est pas seulement une danseuse hors de pair, en costumes de haut goût, qui les traduit avec une verve toute sévillane; c'est une gitane d'Andalousie, une vraie, dont toute l'indolence slave s'épanouit et éclate comme une grenade trop mûre en jaillissement de flammes héraldiques et de rubis garance. « Et ce fut, écrit un poète égaré dans le journalisme, un spectacle de frénésie, de volupté et de lumière. »

La reprise des *Dragons de Villars* est un succès pour Edmée Favart; elle les joue et les chante avec une adresse preste qui donne à la vieille pièce un air de jeunesse futée. Un partenaire bourru, ventru et joufflu écrase la pièce et l'assomme.

Mary Garden dessine et réalise, dans le *Jongleur de Notre-Dame,* une silhouette à la Villon d'une originalité hardie; quel Lorenzaccio elle nous donnerait!

L'Opéra rouvre enfin, le 4 novembre, avec *Briséis* et la

Korrigane : il se complaît aux difficultés ; miss Garden aime à les susciter aussi ; mais elle en triomphe avec une audace heureuse. Sa *Carmen* stupéfait et enivre un auditoire de gala bienfaisant : son jeu nerveux, l'étrange contraste de son accent anglais et de ses violences gitanes, l'imprévu pittoresque de sa mise en scène, toujours singularisée de détails inédits qui vont, parfois, jusqu'au contresens le plus volontaire, toute sa « traduction » enfin du personnage, campé en silhouettes félines, exotiques et passionnées à la fois, enthousiasment les délicats et déconcertent les traditionalistes, conquis tout de même. La Carmencita de Mary Garden est victorieuse comme un pari gagné et séduisante comme un paradoxe ; mais elle est toujours artiste jusqu'au boût des griffes.

La mort de l'Empereur d'Autriche, qui devait, de tradition immémoriale, tout bouleverser en Europe et dénouer le lien brutal de vingt nationalités hurlantes, les jette au contraire dans la main du Kaiser des Boches ; cette éventualité, tant redoutée des diplomates, n'amène aucune péripétie mémorable et n'influe en rien sur la durée de la Guerre : le gâteux tragique de Schœnbrunn s'effondre dans l'indifférence ; son successeur naît en captivité prussienne et, en dépit des légendes, reste notre ennemi déterminé.

J'ai repris, pour un jour, le harnais de l'artilleur afin d'accompagner mon fils devant les lignes boches de l'Oise ; je vois mal, à Morienval, la petite église de Dagobert : la bicoque où cantonnera mon gosse de brigadier m'occupe davantage. Et je repars, bougon, le cœur serré, avec l'excellent commandant Imbert qui s'évertue à me distraire et à me ramener à travers les ruines, déjà envahies d'herbes, des villages inscrits, il y a deux ans, aux communiqués de l'Ourcq et de la Marne. J'envie les pères mobilisés qui dormiront, les nuits prochaines, pas loin de leurs conscrits : le roulement sourd du canon les bercera mieux que mon souci de cauchemar à Paris, où je ne serai plus jamais tout à fait présent.

Yvonne Brothier fait dans la Sophie de *Werther* un début aisé et scintillant. Nos répétitions des *Quatre Journées* sont troublées par les avis officieux de la préfecture : il est question de fermer les théâtres en décembre. Il y a quelque part, dans

un bureau sournois, un ennemi obstiné de tous les spectacles qui s'ingénie, par périodes, à vouloir punir nos scènes de leur ingénieuse vitalité, au nom de la pénurie du charbon et de la faillite de l'essence. On luttera ferme et nous verrons bien! Ce sont toujours les subventionnés de l'État qui sont les plus visés : tous les autres les attaquent et la rue de Valois ne les défend pas; une pleureuse sans talent, si elle a quelques relations et de la beauté, saura toujours hérisser M. Lebureau contre le plus probe des directeurs.

C'est, à chaque tournant de portant, ce qui complique encore un des rares métiers qui soient aussi des espèces de vocations innées. Résumant en lui tous les arts, celui de diriger un théâtre justifie à lui seul la prédilection de ses élus pour une carrière jadis déconsidérée : ils l'ont, au prix de tribulations iniques, compliquée encore de leur conscience sans souplesse.

Nombre de directeurs d'origine et d'âme équivoques contribuent parfois à diminuer encore le prestige d'une corporation où ont, pourtant, brillé des personnalités dignes du respect universel et même, de loin en loin, quelques meneurs de génie.

Fût-il à la tête d'un théâtre officiel, le Directeur a dû renoncer, avant tout, à l'estime des « bourgeois » un peu surannés, surtout s'ils ont des mœurs inavouables, comme il advient dans les milieux réputés les plus austères.

Arbitre des débuts retentissants — les médiocres ne sont, d'ailleurs, que plus acharnés à se produire — et des lancements fructueux, le Directeur de théâtre n'apparait à certaine foule qu'environné de demoiselles aux mœurs faciles et de mécènes plutôt véreux. Il fait irrésistiblement songer à ces fanaux des gares suburbaines autour desquels, à certaines saisons, tourbillonne le salissant essaim d'anciennes chenilles muées soudain en papillons de nuit.

Celui qui affronte le métier doit dédaigner les ragots, les propos malpropres, les insinuations traditionnelles de l'opinion. Peu de gens connaissent la vie ardente de nos vrais artistes, surtout soucieuse de réaliser des idées lyriques et d'assurer un avenir sans cesse menacé. Pour une professionnelle

qui assourdit la foule de ses histoires de bijoutiers ou de galanterie, tant d'autres, dont on ne dit rien, travaillent et souffrent en silence pour arriver, sinon à la notoriété, du moins à l'aisance familiale.

On se figure communément l'existence d'un directeur comme une sorte de présidence permanente dans une cour du décaméron de Boccace. Les vengeances basses des uns — surtout des unes — la vanité froissée des autres épaissit autour des maîtres soucieux des scènes de Paris l'imbécillité saugrenue des pires légendes. Les cercleux les racontent sans se demander si elles ne meurtrissent pas odieusement des familles dignes de respect.

Claretie nous racontait, un jour, la stupeur des siens devant une marée de lettres anonymes, issues d'un égout collecteur qui n'était point dénué d'épluchures littéraires ; et comme ils en cherchaient l'infâme raison, il leur dit doucement :

— J'aurai mécontenté quelque demoiselle ambitieuse et, par la plume de sa cuisinière, elle cherche à se venger sur vous.

— Il y a donc des gens assez vils pour se servir de pareilles armes !

— Il y a bien des écrivains honorables qui sont devenus directeurs du Français. Pourquoi seraient-ils exempts de payer rançon ?

J'ai demandé à Henri Martin quatre études peintes pour les réaliser en scène : elles serviront à encadrer les épisodes essentiels des *Quatre Journées*. Bruneau en a tiré la trame d'une nouvelle de jeunesse d'Émile Zola, dans les *Nouveaux Contes à Ninon*. Il y a ajouté un bout d'intrigue et, depuis peu, en raison de la Guerre, un hymne large à la fraternité des armes alliées et au retour de l'Alsace-Lorraine dans le giron français.

L'œuvre, forte et sobre, n'en demeure pas moins une sorte de fresque à quatre volets ; chacun d'eux expose un paysage de saison symbolique, où les quatre âges de l'année et de l'homme évoluent dans un mouvement diversifié.

Henri Martin est un grand peintre ; mais c'est un enfant de génie latin dont toutes les réalisations colorées, quand elles sont pour lui inédites, s'embarrassent de scrupules et de per-

plexités. Il lui semble fou de transporter à la scène les procédés pratiques de son art. J'ai eu beaucoup de mal à le décider aux premiers essais. Malgré la maîtrise professionnelle de Bailly, chargé de transposer en décors les esquisses tendrement lumineuses du maître, c'est sans confiance qu'Henri Martin est venu, rue Secrétan, examiner les maquettes et suivre, sur les planchers, l'agrandissement ponctuel de ses taches lumineuses.

Et, tout de suite, le grand artiste s'émerveille, se passionne, découvre un débouché nouveau, s'enfièvre déjà pour le jeu des lumières ; jusqu'au jour de la Générale publique, il m'apporte la collaboration la plus précieuse, le réconfort aussi de ne pas lui avoir fait courir une aventure, comme il l'avait d'abord redouté.

Les *Quatre Journées* seront conduites par Bruneau ; il a fallu négocier cette cession du bâton de chef d'orchestre avec Paul Vidal dont les susceptibilités ombrageuses et fébriles se manient difficilement. Derrière lui, l'auteur s'énervait — la scène n'était pas nouvelle — et ne retrouvait plus ses mouvements.

Vidal, il faut bien le dire, compositeur d'une sensibilité toute classique, est une bibliothèque vivante, un professeur musical comme le Conservatoire n'en aura pas souvent ; mais il n'est pas, il n'a jamais été chef d'orchestre. Ses bras noués, sa nervosité excessive, le désaccord de ses bonnes intentions lyriques et de leur traduction en geste directeur déconcertent ses collègues et même les irritent dès qu'il s'agit de leurs ouvrages. Gabriel Fauré ne lui confiera point *Pénélope,* pas plus qu'Henri Février *Gismonda.* Bruneau n'est pas, lui non plus, chef d'orchestre ; mais il dirigera mieux que Vidal — qu'il aime de fervente amitié — la vétilleuse partition des *Quatre Journées.* La décision est fatale ; j'ai pris tous les ménagements diplomatiques pour amener Vidal lui-même à la solliciter. Mais il en ressent un inconcevable dépit et, bien qu'allégé d'un poids énorme, ne manquera pas de se lamenter devant ses disciples — et de m'en vouloir jusqu'à saisir la première occasion publique de me renier.

Dans le métier de directeur lyrique tout est problème et difficulté ; tout s'arrange, pourtant, à force de patience et de

temps perdu. Seules, les blessures d'amour-propre des artistes nerveux, comme Vidal et Périer, ne se cicatrisent jamais. Elles s'enveniment d'anecdotes qui les amplifient et de méchancetés qui les empoisonnent : la solitude les aggrave, la confidence les exaspère. J'ai vu Gailhard — après vingt-trois ans d'une direction paternelle, plutôt obligeante — succomber, écrasé, sous le monceau des rancunes injustes, agglomérées en pavés meurtriers ; je sais que, malgré la « bonté » de ma gestion — je m'en suis fait une immuable et facile règle — j'aurai, un jour ou l'autre, à subir les mêmes amertumes. Et Paul Vidal, mon ami de trente ans, m'accablera comme les autres de son ressentiment exaspéré, peut-être même plus âprement que les autres. Le jour où Gailhard l'a fait monter au pupitre de chef, il a voué aux galères aigries ce musicien-professeur, cet archéologue lyrique hors de pair dont l'enseignement est parfait, mais les moyens réalisateurs et physiques absolument désaccordés.

Nous avons donné la première des *Quatre Journées* au bénéfice des œuvres de l'hôtel Biron ; l'assaut du ministère devant la Chambre, réunie en comité secret, a dépeuplé quelques rangs du balcon. Le dévouement de deux ou trois organisatrices du Comité — clairsemé lui aussi par on ne sait quelle crise de mauvaise humeur politique — a tout de même réuni quinze mille francs de recettes.

Bruneau a eu son succès de haut et probe compositeur. Mais c'est la nouveauté du procédé décoratif qui a frappé le plus vite la foule. Quand le rideau du premier acte s'est ouvert devant l'exquis printemps aux verdures tendres, peint dans le Lot par le maitre toulousain et réalisé à miracle par Bailly, une houle de murmures satisfaits a fait onduler toutes les têtes; au parterre, bourré de rapins et de membres de l'Institut, une voix a crié :

— Un Henri Martin !

Et ce fut la récompense du peintre et la joie du metteur en scène. Car c'était bien, dans une réalité savante et simpliste à la fois, un « Henri Martin » vibrant de taches lumineuses, dans des tons inconnus au théâtre — Bailly avait acheté, pour sa sorbonne, des poudres dont ses élèves ignoraient encore

l'existence, et lui aussi — et qu'un panorama continu, installé sur la « patience » neuve de la scène, exemptait par bonheur des atroces plis verticaux qui transforment encore nos décors en cages rectilignes, sans aucune illusion pour les yeux.

Le procédé inédit a victorieusement fait ses preuves. Je n'avais point hésité, au deux, à faire surgir d'un gerbier dénoué et foulé aux pieds un Boche blessé, inquiétant de réalisme et de couleur. Quand il s'est dressé, hurlant de soif, devant le Français secourable, dès qu'il est apparu, difforme, souillé de boue et taillé en futaille, dans son costume authentique de prisonnier tudesque — prélevé à l'hôpital de Soissons par Mme Macherez — et qu'on a reconnu la capote abhorrée, le geste éperdu, la face terreuse et boursouflée, un frémissement a parcouru le public; si l'adipeux Sosie avait tardé à confesser qu'il était un malheureux Alsacien, incorporé de force, il était sauvagement « emboité » par toute la salle.

Un autre instant d'émotion poignante a marqué la mort de l'abbé Lazare, à la fin du trois, dans la sérénité pourpre d'un soir de vendanges du Midi. Les chœurs, autour du moribond, ont chanté et joué la scène grandiose avec tant d'âme et de détresse qu'une longue ovation a jailli du public. Il ignorait que la veille, au même moment, pendant la Générale, mon bon choriste André, terrassé par une embolie, s'était éteint brusquement dans les bras de ses camarades ; nous l'avions couché, les mains jointes, la figure calme et reposée, sur la banquette de la loge des chœurs et... la représentation avait continué, dans l'émotion de tous, jusqu'à la fin de la pièce. Puis nous avions descendu le pauvre artiste, têtes nues, jusqu'à la voiture qui le ramenait à sa veuve et à son enfant. Le théâtre a de ces devoirs professionnels, de ces duretés implacables, que la foule ne soupçonne pas. Le lendemain, sur les visages de mes braves gens, je lisais le ressouvenir douloureux de cet épisode tragique, dont la grandeur très simple nous avait bouleversés.

La Chambre et ses majorités rurales imposent une nouvelle taxe de guerre aux théâtres, boucs émissaires éternels, depuis Molière, derniers corvéables et taillables à merci d'une société qui se croit très moderne et gâte les artistes jusqu'à les

importuner de curiosités passionnées, quitte à les punir seuls, de temps à autre, d'être notoires ou applaudis. Pendant ce temps, les industries de luxe, même les plus... immorales, rançonnent sans impôt neuf la clientèle errante et argentée.

Nous nous inclinons, d'ailleurs, sans objection ; c'est le public qui paiera la taille nouvelle. Mais c'est nous qu'il accusera sournoisement de l'exploiter sans vergogne.

Les journaux annoncent que j'ai en ces termes remercié tous les miens :

Mes Amis, au lendemain de la magnifique création des *Quatre Journées* d'Alfred Bruneau, je tiens à vous féliciter ; votre dévouement généreux, vos efforts éclairés que rien n'a pu amoindrir ni décourager ont triomphé de tous les obstacles. Au moment où nos soldats donnent glorieusement leur sang à notre pays, c'est surtout pour eux que battent nos cœurs reconnaissants. Mais nous sommes fiers d'avoir, en pleine guerre, maintenu la gloire vivante de l'Opéra-Comique et réussi à créer, devant l'ennemi cloué au sol par nos héros, l'œuvre noble et hardie d'un de nos meilleurs musiciens. Il lui a plu de m'écrire une lettre toute de gratitude et de fierté. C'est à vous que je la transmets, puisque je vous la dois. Et la voici :

« Cher Ami, c'est le cœur tout plein de joie que je vous ai quitté après la magnifique représentation des *Quatre Journées,* joie très reconnaissante et très émue à la fois. Je suis profondément heureux et honoré d'avoir été choisi par vous pour participer à la manifestation dont la beauté est encore votre œuvre et qui, dans les temps présents, a une importance si haute et si frappante. Vous avez voulu continuer, à l'époque la plus pathétique de notre histoire, la tradition du théâtre illustre qui est une des gloires de la France. Votre acte de foi et de vie a un caractère de grande noblesse. Il restera comme un de ces jolis gestes où se retrouve l'esprit particulier de notre race. Merci encore, mon cher Ami, et bien affectueusement à vous.

« Alfred BRUNEAU. »

Ces dialogues, un peu grandiloquents, portent la marque d'une époque nerveuse et un peu hors de l'humanité ; nous en sourirons plus tard, aux jours clairs de la paix reconquise. Mais l'excuse de ces visions, peut-être exagérées, est dans le voisinage de la note qui les précède, à la glace rostrale du foyer des artistes et où chacun peut lire, le cœur battant :

Quatorzième liste du Livre d'or de l'Opéra-Comique pendant la Guerre : Eugène Viron, machiniste, deux fois prisonnier, deux fois évadé, médaille

militaire et deux citations à l'ordre de l'armée; — *Robert Slamovitz*, garçon de bureau, cité à l'ordre; — *H. L. Gauckler*, violoniste à l'orchestre, trois fois cité à l'ordre de l'armée, promu capitaine et chevalier de la Légion d'honneur, grièvement blessé; — *Ovide Fourny*, pompier civil, cité à l'ordre de l'armée.

Nous avons terminé l'année 1916 en encadrant chez nous un triomphal gala au bénéfice de l'Œuvre du Théâtre aux Armées, sous le patronage du *Journal*. Des pièces inédites de Gavault, de Maurice Donnay, de Sacha Guitry, de Tristan Bernard ont accompagné, sur cette affiche hors série, les œuvres d'Henri Rabaud, de Jacquet et des fragments du répertoire; les plus grands artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et de l'Odéon, nos meilleurs pensionnaires de l'Opéra-Comique — il me semble, de bonne foi, que leur succès a été le plus vif — ont réalisé un spectacle difficile à organiser, même en temps de paix. La recette totale a atteint deux cent vingt mille francs.

Et je puis, le 1er janvier 1917, publier mon adresse aux commanditaires de la Maison, où les douze mois de l'exercice 1916-1917 étaient résumés en ces quelques pages :

Depuis un an, la liste s'est accrue de nos morts et de nos blessés. Nous les saluons avec une fierté douloureuse. L'Opéra-Comique peut se glorifier aussi de compter, parmi ses 150 mobilisés, 17 croix de guerre, 1 médaille militaire et 3 chevaliers de la Légion d'honneur.

Nous avons déjà, il y a treize mois, salué ici les premières de nos chères victimes, tombées au champ d'honneur.

J'ai vu dans vos yeux, quand j'en ai fait l'appel tragique, briller des larmes de pitié. Et cette émotion généreuse — permettez-moi de parler ici le langage crédule et mystique de tous les théâtres du monde — nous a certainement porté bonheur : la prospérité de l'Opéra-Comique a, depuis un an, grandi de jour en jour, jusqu'à dépasser nos espérances.

Ce que j'ai voulu réaliser en pleine Guerre, personne, en effet, ne l'eût entrepris sans en être, par avance, découragé, devant les complications matérielles que la mobilisation totale du pays multipliait sans cesse autour de nous. Nous n'avons pas regardé en arrière; nous avons voulu ignorer tous les obstacles. Téméraires et prudents à la fois, sans rien abandonner au hasard, mais sans nous effrayer des difficultés à résoudre, nous avons ouvert nos portes trois fois par semaine, puis quatre fois, réorganisé une troupe d'élite, égale pour le moins à celle d'avant la Guerre, attiré et retenu un public de plus en plus nombreux en variant nos distributions, les mises en scène du répertoire, les reprises les mieux désirées de la foule

et en osant même risquer des créations nouvelles dont le succès va nous permettre des manifestations plus éclatantes encore.

Aujourd'hui, nous jouons régulièrement six fois par semaine. Trente-quatre ouvrages sont inscrits à notre répertoire de guerre. Nos 200 représentations ont réalisé un million et demi de recettes, bien que nous ayons admis à les entendre gratuitement 25.000 blessés ou permissionnaires du front ; 576 artistes et employés émargent à notre budget mensuel, sans compter le personnel extérieur que nous aidons à vivre. Malgré le renchérissement exorbitant des matériaux de toute sorte, j'ai, en effet, considéré comme un devoir de remettre à neuf les décors du répertoire, principale richesse de la Maison, dont les recettes et les moyennes ont atteint, sans abonnement ni séries spéciales, des chiffres très supérieurs à ceux des plus durables succès d'autrefois. Tous nos essais ont eu le bonheur de réussir ; nous nous sommes placés d'emblée à la tête des théâtres de Paris : nous avons la fierté d'avoir réuni et mis en circulation, depuis deux ans, des sommes qui garderont, à l'égard de tous, la suprême éloquence des chiffres : un demi-million est allé aux pauvres, aux auteurs et aux œuvres de Guerre, sur les trois millions de salaires que nous avons distribués jusqu'à ce jour. Et je n'y mentionnerai que pour mémoire, ne pouvant l'évaluer avec exactitude, le produit de nos galas au profit des organisations bienfaisantes qui ont fait appel à l'Opéra-Comique : seuls, les Comités des œuvres bénéficiaires sauraient totaliser les ressources réalisées en leur faveur par le public de notre Maison.

Nos versements volontaires, nos dons particuliers au Personnel, nos « charités » diverses ont dépassé 100.000 francs. Avec les souscriptions directement adressées aux Comités répartiteurs — et sans même y joindre les 5 °/o supplémentaires, perçus, pendant des mois, pour des œuvres d'assistance désignées par le ministre de l'Intérieur — je puis affirmer que les galas de l'Opéra-Comique ont gagné et distribué aux « Victimes de la Guerre » plus de 250.000 francs.

Ces magnifiques résultats, nous les devons, avant tout, à un personnel incomparable. Son dévouement, sa discipline, sa solidarité laborieuse, ses travaux de toutes les heures, dirigés par des chefs qui sont l'honneur de la Maison, mériteraient une énumération qui remplirait bien des pages : il faudrait citer tout le monde.

Pour emprunter aux héros de Verdun et de la Somme un procédé qui dénoue, là-bas, les perplexités enthousiastes de leurs chefs, c'est notre personnel tout entier qu'il faudrait inscrire avec gratitude à l'ordre du jour de l'Opéra-Comique.

Mais je mentionnerai — destinant ces notes aux archives de la Salle Favart — les ouvrages qui viennent, en douze mois, de réaliser les recettes dont a vécu toute la Maison, avec la fierté de défendre le répertoire national contre l'oubli, tueur de chefs-d'œuvre, et contre un périlleux sommeil, envahisseur plus perfide encore, complice muet de l'ennemi.

Aphrodite et *Sapho*, rehaussées par des interprétations hors de pair, ont dépassé des recettes de 11.000 francs et des moyennes de 8.000. *Madame Butterfly*, la *Tosca*, la *Traviata*, *Werther*, *Manon*, *Carmen*, *Lakmé*, la *Vie de Bohème* et *Louise* oscillent superbement, avec, souvent, des recettes de 10.000 francs, autour des moyennes de 7.000, grâce à des distributions éclatantes, dont la variété passionne la foule. Viennent ensuite, en ordre dispersé, mais singulièrement prospère, le *Jongleur de Notre-Dame*, *Paillasse*, le *Juif polonais*, *Madame Sans-Gêne*, les *Dragons de Villars*, *Thérèse*, la *Vivandière*, *Mignon*, *Phryné*, *Cavalleria Rusticana*, la *Fille du Régiment*, le *Barbier de Séville*, les *Cadeaux de Noël*, les *Amoureux de Catherine*, *Lumière et Papillons*, les *Noces de Jeannette*, les *Rendez-vous bourgeois*, les *Soldats de France*, etc.

Fidèle à sa décision de l'an dernier, l'Opéra-Comique n'a pas, en 1916, fermé ses portes à la date de sa clôture habituelle. Depuis vingt-trois mois et seul des théâtres de Paris, il a joué sans interruption, accroissant même, de mois en mois, le nombre de ses représentations. La Guerre dure et durera trop longtemps encore : l'Opéra-Comique continuera de jouer. Bien mieux, pour affirmer plus énergiquement la vitalité puissante de Paris, pour glorifier l'art français et attester sa puissance créatrice à vingt-cinq lieues des Allemands, le Théâtre, avec les reprises de *Mârouf*, *Mireille*, *Orphée*, le *Roi d'Ys*, *Pelléas et Mélisande* et la première d'*Elvya*, donnera, selon des procédés nouveaux et des perfectionnements inédits, une grande première où tout Paris sera convié : les *Quatre Journées* d'Alfred Bruneau, débordantes de patriotisme et de foi en un lendemain rasséréné, marqueront, pendant la Guerre, une date mémorable dans l'histoire musicale de notre pays. Et si, suivant sa coutume depuis deux années, le succès, cette fois encore, doit récompenser nos efforts, nous pourrons enfin rouvrir toutes grandes les portes de l'Opéra-Comique aux manifestations reconquises de l'art français, à ses créations vivifiées au souffle de la Victoire, à tout ce qui doit être l'avenir triomphant de la France, sauvée encore de la ruée germanique par la supériorité de son génie.

Notre situation matérielle est satisfaisante ; celle de l'exercice en cours paraît s'annoncer comme plus favorable encore. Mais si des événements imprévus, le renchérissement croissant des matériaux, du charbon et de la vie en général, ou quelque fléchissement fortuit de nos magnifiques recettes, si des jours moins heureux, enfin, devaient, comme au lendemain de la mobilisation, user et tarir en nos mains des ressources que nous sommes fiers d'avoir reconstituées à force de travail et d'initiative, nous trouverions dans une réserve, dont la majeure partie est, d'ailleurs, remployée en bons de la Défense nationale, les moyens immédiats de parer à toute aventure et de doubler le cap sournois où de moins sages iraient peut-être se briser sans recours.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le secret de nos succès et de notre vogue réside surtout dans les soins minutieux dont nous entourons ici toutes nos représentations. C'est en créant à neuf, souvent de toutes

pièces, les décors lumineusement transformés du répertoire — *Manon, Werther, Carmen,* le *Juif polonais, Louise,* les *Dragons de Villars,* etc. — que nous avons aussi captivé et retenu notre public.

Un ascenseur a été construit et mis à sa disposition : il dessert les trois premiers étages de la salle remise à neuf; et une machinerie nouvelle, malgré l'augmentation très onéreuse du fer, du bois et de la toile, est en construction. Cet outillage modernisé transformera en panoramas circulaires les anciennes perspectives droites de nos lointains, assurant, désormais, une économie considérable dans les surfaces peintes et le maniement de nos tableaux scéniques. Ils vont, par surcroît, gagner en améliorations artistiques et en mobilité tout ce dont ils seront allégés et simplifiés en manœuvres archaïques, en main d'œuvre coûteuse et périmée.

Notre Maison, meurtrie par la Guerre comme toutes les familles de France, demeure comme elles dressée contre les retours pervers de la fortune; nous savons que nous pourrions en subir encore : aucun n'abattrait notre foi dans la victoire de notre pays. L'Opéra-Comique combattra pour la vie nationale et le triomphe de l'art français au rang que lui ont, depuis si longtemps, assigné son passé splendide et son histoire, tissée, elle aussi, de tant de triomphes.

Toujours prêt à défendre la musique de nos maîtres et à leur susciter des continuateurs et des disciples, notre Théâtre — qui n'a point fermé ses portes depuis vingt-trois mois — est devenu le premier lyrique de Paris. Ses dimensions, hélas! n'ont pas augmenté; mais sa situation, sa renommée ont surpassé toutes les autres et sa vitalité volontaire a mérité et forcé tous les succès. Sans abonnements, avec un répertoire réduit et des moyens diminués par les nécessités sacrées de la Guerre, l'Opéra-Comique a maintenu des recettes qu'aucune période antérieure n'avait connues à ce degré. Ses artistes se sont prodigués, non seulement devant nos salles combles et dans nos galas frémissants et acclamés — celui d'hier a dépassé 42.000 francs de recettes directes dans nos bureaux — mais partout où des formations sanitaires, des troupes au repos et jusqu'à des unités en pleine offensive ont fait appel au réconfort de leur présence, au prestige de leur talent, plus superbe et plus vivant encore de s'opposer en souriant aux embûches plus proches, aux menaces rôdeuses de la mort ou de l'ennemi.

L'Opéra-Comique s'est acquis, parmi les convalescents et les permissionnaires retour du front, un légitime renom de bonté généreuse et de fraternel accueil. Des milliers de lettres émues écrites dans les cantonnements, nous en ont déjà remerciés. Il continuera ces traditions, qu'il a fondées et suivies sans lassitude à travers les pires obstacles. Nous voulons que ceux qui nous aiment, les bons Français, les artistes, les héros ardents de la tranchée, les saints mutilés de nos batailles, citent l'Opéra-Comique du temps de guerre à l'ordre du jour de leurs cœurs reconnaissants.

Il faut qu'on dise partout de notre Théâtre — dans la langue suzeraine qui sera celle des vainqueurs et selon le style d'un chef immortel, puisqu'il est mort pour la France — que nous avons su, nous aussi, en

défendant notre art et ses chefs-d'œuvre, lutter contre les Barbares et tenir victorieusement *jusqu'au bout*

* * *

Madeleine Clavel débute le 7 janvier, dans *Sapho;* c'est une élève d'avenir : son maître Mouliérat l'a mise au point vocal qui fait valoir ses dons de cantatrice précoce. Elle n'a pas encore une personnalité caractéristique ; son adresse, déjà très habile, imite Marthe Chenal, dont elle retrouve les inflexions et jusqu'au timbre dans certaines syllabes lyriques. Assouplie et allégée, la débutante chantera *Manon* sans banalité ; c'est, d'ailleurs, l'avis de Mouliérat, qui s'y connaît.

Au cours de la soirée, une délégation du personnel m'apporte les remerciements de tous : je viens, en effet, de distribuer plus de quarante mille francs d'étrennes dans la Maison ; sa joie unanime nous récompense d'avoir fait ici notre devoir. La mauvaise humeur d'un coin maussade me reproche ce cadeau tout naturel : on ne m'en saura aucun gré ! bougonne une expérience de grigous. Je l'espère bien. Il ne m'est pas indifférent de recevoir une parole de gratitude ; mais elle ne m'est pas due parce que la Guerre nous crée un devoir de générosité auquel je n'ai pas voulu faillir. Et mes mobilisés ont tous reçu leur colis de victuailles à l'occasion de l'an nouveau ; ils m'écrivent avec une verve qui dit toute leur joie d'une telle surprise ; une jeunesse chaleureuse anime leurs billets un peu excessifs : c'est ma meilleure récompense de ne pas les avoir oubliés.

D'ailleurs, tout le monde n'est pas content : mon « député colonial » essaie d'agiter contre moi un remous fortuit du Palais-Bourbon ; on lui assène des interruptions salées, qui ne figurent pas à l'*Officiel;* c'est dommage : on ne sait pas assez ce que l'*Officiel* gagnerait d'attraits si on n'en confiait pas la correction aux intéressés : sa petite protégée ne chantera plus salle Favart ; on paraît redouter, rue de Valois, l'animosité de son protecteur. Je puis désormais compter sur sa rancune : puisse-t-elle me préserver de toute faute ! Le directeur qui n'a que des amis se laisse plus volontiers aller à

des négligences. Une artiste de la Maison, préoccupée de tant de haine, vient m'armer d'une lettre de mon ennemi, publiée par un journal d'opposition que la Censure — ce jour-là — n'a point osé caviarder :

Hier, y écrit l'imprudent jeune homme, j'ai eu la satisfaction de constater que, sur cent vingt soldats, mis à la disposition des fermiers pour les travaux agricoles, il y en avait trente-sept d'origine coloniale, Antilles et Réunion. Vous voyez, mes chers compatriotes, qu'en toutes circonstances je fais ce que je puis et ce qu'il faut *pour épargner à nos petits soldats les dangers de la ligne de feu*. Mieux vaut, en effet, les savoir occupés à *ces travaux agricoles que de les savoir exposés aux balles et aux obus ennemis*.

On croit rêver en lisant cela, sous la plume d'un ancien officier et en pleine guerre. J'ai, d'ailleurs, déchiré la coupure lamentable, qui me brûlait les doigts, et j'ai simplement répondu à mon assaillant, doué d'une imagination plus hyperbolique encore que coloniale :

Il paraît que je possède, au théâtre, un « joli bureau, avec des objets d'art, des peintures délicatement choisies et agréablement disposées ». C'est une flatterie à la rue de Valois, qui a bien voulu orner les murs de mon réduit traditionnel, *constamment ouvert sur la scène,* où travaillent toute la journée nos infatigables équipes d'artistes et d'ouvriers. Et je regarde autour de moi, avec étonnement, ce que l'imagination d'un député créole peut faire d'une sorte de niche sans confort, obscure en plein jour et dont un huissier de ministre ne voudrait pas pour son vestiaire.

Notre homme a cherché aussi, dans un article qui s'évertue à mordre, la rescousse d'un ridicule rétrospectif. Il évoque la légende absurde des taxis-autos vainqueurs de von Klück — il l'appelle Glück pour humilier encore l'Opéra-Comique qu'il a, pourtant, tant aimé — cette légende imbécile par laquelle certains ont essayé de rapetisser la grande ombre du sauveur de Paris. Décidément, mon contradicteur ne collabore pas seulement à l'histoire du Père Loriquet : il fournit aussi des chapitres au fameux « Roman chez la Portière ».

En m'exhortant à fixer ici cette page héroï-comique, le futur blackboulé d'un collège électoral qui l'a déjà surnommé

« loin des balles » me laisse-t-il l'humble excuse de n'avoir pu, comme lui, la vivre à Bordeaux, il y a deux ans ?

Quant à ses statistiques stupéfiantes, pour les besoins d'une cause charmante, mais mauvaise, elles vont à jamais compromettre son avenir au sein des commissions financières. N'a-t-il pas découvert — à la stupéfaction générale — que l'Opéra-Comique n'aurait versé aux œuvres de Guerre que 17 °/₀ de ses recettes spéciales, quand l'intermittent Opéra aurait sacrifié 70, le Théâtre-Français 67 et l'Odéon lui-même 40 °/₀ !

Or, l'Opéra-Comique a, depuis vingt-six mois, gagné aux comités des œuvres de Guerre, avec *trois fois plus de galas que les autres subventionnés,* un total d'environ *un demi-million,* chiffre que n'atteint même pas la somme réalisée par les trois scènes nationales réunies, dans le pamphlet de l'irritable député contre la salle Favart !

En demandant à la Chambre la suppression de notre subvention — il ignorait qu'elle va toute et directement au petit personnel — comme un M. Turmel, le jeune représentant d'un peuple de couleur a failli amener des représailles excessives contre sa protégée : les « tricoteuses » des chœurs et de la danse n'avaient-elles pas, selon les traditions révolutionnaires des grandes journées, projeté de ...fouetter sur le plateau la cause innocente et jolie de cet esclandre ?... J'ai interdit cette manifestation de mauvais goût, ainsi que celle qui projetait de chanter en scène, le doigt tendu vers la loge ministérielle investie par notre ardent détracteur, au troisième acte de *Sapho :*

— Tiens !... le voilà !...

Et son nom eût retenti devant un public averti sournoisement et déjà trop disposé à faire au délinquant une assez jolie conduite de Grenoble.

L'organisation de notre atelier de décors, à Berthier, sous la direction ingénieuse de Deshays, fait déjà merveille : il a habillé le délicieux petit ballet de Picheran et de Mariquita, *Elvya,* d'une pimpante parure de feuillage : Sahary-Djeli et Georgette Delmarès ont dansé et mimé avec un modernisme insolite les deux rôles charmants de cette bluette, dont la musique adroite fait vraiment danser ; c'est une qualité qui

devient rare dans l'écriture chorégraphique des compositeurs nouveaux.

Le *Roi d'Ys, Mignon* et tout le répertoire vont resurgir neufs, élargis, simplifiés de l'atelier Deshayes. Sa petite équipe de jeunes peintres fait merveille sous son balai magique. Voilà enfin résolu le souci continuel que me donnait le répertoire ; ses décors, « chariottés » matin et soir, usés vite, sans cesse dispersés pour être réparés aux quatre coins de Paris, vont être, chaque jour, inspectés et remis au point ; l'accroc de la veille n'amènera plus la déchirure fatale du surlendemain et l'effondrement de tout le châssis au premier orage.

Peintre affranchi des « constructomanies » habituelles, alourdies de bâtis pesants et de praticables énormes, Deshays édifie des maquettes aériennes, d'une perspective profonde, sait rendre maniables les masses apparentes et me permet enfin de réduire les entr'actes exténuants et interminables, qui ont trucidé en leur premier essor tant d'œuvres dignes de vivre et capables d'y réussir en simplifiant leurs manœuvres. C'est, dans toute la Maison, un soulagement et la joie des artistes — des musiciens surtout.

En même temps, la simplification parallèle des moyens scéniques permet des progrès heureux : Saint Corentin n'apparaît plus, au trois du *Roi d'Ys*, derrière la toile métallique stupide qui fait prévoir, au spectateur le moins averti, qu'il va, là derrière, « se passer quelque chose ». Le saint s'éclaire, s'anime, se détache de la pierre et s'y réincorpore sans que le puéril petit store de garde-manger ait grincé en persienne rouillée dans son cadre de pierre peinte.

Bailly, gagné aux mêmes hardiesses, prépare un nouveau deuxième acte de *Carmen,* taillé dans le roc, sous les remparts morisques de Séville éclairés, très haut dans le ciel, par une lune froide et bleutée, qui fera une opposition heureuse au ton rouge et chaud de la taverne.

Une coalition anonyme de cuistres de bureaux, secondée par l'éternelle mauvaise humeur des pessimistes et des incurables du foie — il y en a jusque dans le Gouvernement — pour punir, sans doute, les théâtres, d'avoir donné le scandaleux

exemple de l'organisation et de l'ordre dans le désordre universel des bureaucraties, médite la fermeture des salles de spectacle; le motif officiel, c'est la pénurie du charbon.

J'ai résisté et protesté avec énergie. L'Opéra-Comique est muni de son charbon pour tout l'hiver. Un ami, officiel et très haut placé, m'objecte qu'on le saisira; je le préviens que, dans ce cas, deux heures avant cette rafle inique — qui ne résoudra aucun problème du ravitaillement, au contraire! — tout le charbon sera distribué et loti entre mes centaines d'artistes et d'employés.

Le lendemain, les opposants ont cédé — et on nous autorise à jouer cinq fois par semaine. Personne ne sait pourquoi ce chiffre est devenu officiel; peut-être est-il tiré de ma proposition. Je ne puis, pour le moment, jouer davantage, faute de répertoire assez étendu; mais les calorifères resteront allumés toute la semaine, à cause des répétitions de chaque jour.

La première réalisation, à Paris, de mon accord franco-italien pour l'échange des œuvres et des artistes lyriques entre les deux nations alliées a lieu, le mercredi 7 février, en matinée, à l'Opéra-Comique. Une troupe, choisie parmi les plus célèbres de la Scala de Milan, interprète *Madame Butterfly* en italien, au bénéfice des Œuvres fraternelles du spectacle : Rosine Storchio et Giuseppa Zinetti, Garbin, Giraldoni et Paltrinieri, sous la conduite de Gino Marinuzzi, remportent, devant une salle archicomble, un succès qui les surprend : on leur avait dit que notre public serait froid.

La minute émouvante de la représentation — puis-je avouer qu'elle n'avait pour moi rien d'imprévu? — fut marquée par l'apparition de M. Sharp, ambassadeur des États-Unis, dans l'avant-scène Marmier; nous l'y avions accompagné, M. Viviani et moi, pour qu'il pût, en sortant de la loge de l'ambassadeur d'Italie, pavoisée aux couleurs de la nation alliée, se trouver brusquement en présence d'une salle frémissante, vibrante des rumeurs fiévreuses de l'enthousiasme : le bruit courait, depuis le matin, que l'Amérique allait déclarer la guerre aux Boches. Les yeux de M. Sharp, ceux de Mme Sharp et de leur fils, élégant Parisien qui n'osait nous parler de peur

de se trahir, brillaient d'un secret magnifique qu'ils ne pouvaient divulguer encore. Mais la sensibilité parisienne le discernait dans l'air surchauffé d'une salle décorée d'étendards nationaux et, dans tous les tambours des portes largement ouvertes, le personnel de la Maison, trié en groupes disciplinés, attendait le signal de Chéreau, qui ne me quittait pas du regard.

Dès que l'ambassadeur parut sur le devant de la loge, d'un seul élan, le public se dressa et le salua d'une ovation indescriptible. L'orchestre, attaquant aussitôt l'hymne de la Bannière étoilée, au milieu des acclamations folles de joie, fixa le fin diplomate, ému et grave, devant une assistance qui « le reconnaissait » sans l'avoir jamais vu, comme notre hôte nous le fit malicieusement remarquer. A l'avant-scène, devant le rideau baissé, l'admirable Rosine Storchio tendait vers M. Sharp des bras extasiés. Et l'on sentit passer sur la foule en délire le souffle immense de l'heure historique, précédant de si peu l'annonce officielle d'une entrée en campagne qui marquait d'un premier glas d'agonie la perte fatale de nos envahisseurs.

Quelques instants après, le Dr Borsch — mon complice officieux pour cette manifestation d'une incorrection splendide et dont les vieux diplomates demeuraient béants — conduisait dans mon bureau l'ambassadeur, accompagné du monde officiel. M. Viviani lui exprima, au nom de tous, après mes présentations fort écourtées, toute la joie que nous avions à le recevoir chez nous, devant l'admirable peuple parisien où dominaient les poilus glorieux et les convalescents de la Guerre. Et M. Sharp levant sa coupe en l'honneur de la France devant les journalistes que nous avions priés de demeurer discrets, nous dit lentement pour donner au bon docteur le temps de traduire fidèlement ses paroles que débordait une certitude triomphante :

— Seule, la réserve diplomatique m'empêche de dire toute la joie que je ressens d'une pareille manifestation dans les circonstances actuelles ; mais, si je pouvais vous dire *ce que je sais*, votre cœur serait, comme est le mien, rempli d'une auguste allégresse.

C'est ainsi que, dans cette belle soirée d'art fraternel, Paris comprit pour la première fois que l'Amérique allait venir se ranger près de nous dans la guerre mondiale la plus formidable de l'histoire. Un peu de mise en scène suffit à déclencher — comme écrit le communiqué — une manifestation grandiose, câblée, le lendemain, à New-York, et ce fut la première étincelle d'enthousiasme quasi officiel qui fit rayonner pour nous, au delà de la mer, le flambeau symbolique et bien français de la Liberté éclairant le monde.

Nous préparons aussitôt notre voyage en Italie. M. Campolonghi, dont le cœur est nôtre et si sûr, nous précède là-bas en présentations de presse qui nous laissent un peu confus. Réduits à des moyens de fortune par la Guerre, aurons-nous à Milan et à Rome l'accueil que j'ai rêvé pour nos musiciens et nos artistes? M. Mocchi, dont la courtoisie se multiplie alors pour nous, me rassure et répond de tout.

Camille Saint-Saëns — il n'aura pas, durant la Guerre, cessé d'égratigner ses meilleurs amis — me prend un peu à partie dans une chronique où, feignant d'avoir mal lu les premières pages de ce livre, publiées dans la *Nouvelle Revue,* il se demande si je ne garde point à Richard Strauss — parce qu'il n'a pas signé le manifeste des quatre-vingt-treize « intellectuels allemands » — une sorte d'arrière-indulgence de mauvais aloi. C'est si mal me connaître que je lui réponds d'une encre un peu verte, mais où le grand musicien voit tout de suite — puisqu'il va me l'écrire — toute mon admiration pour son génie :

Je ne puis pourtant pas, sans protester, ai-je riposté dans le même *Écho de Paris,* laisser publier par Camille Saint-Saëns que mes idées sur les musiciens allemands ont varié pendant la Guerre ! Saint-Saëns, volontairement ou non, fait un singulier mélange de mes articles récents et de je ne sais quelles informations imprimées aux courriers des théâtres il y a trois ans. Il pourrait, en effet, résulter de ce mélange — inconscient ou perfide — que, malgré mon horreur de tout ce qui est boche depuis le 1er août 1914, j'aurais, *naguère encore,* incliné à quelque indulgence envers les œuvres de Richard Strauss.

J'ai écrit et je dois répéter ici les rectifications nécessaires. Je ne suis pas allé à Berlin, sept semaines avant la Guerre, pour « m'assurer le droit de représenter *les ouvrages de Richard Strauss* », mais pour voir, en simple touriste, jouer le *Chevalier à la Rose* que devait monter l'Opéra-

Comique. Et je n'avais pas à « me cacher » d'y être allé : je n'ai pas reçu la moindre décoration du Kaiser des Boches et je ne l'ai même jamais vu.

Ce n'était pas une cantatrice prussienne qui aurait joué le rôle du Chevalier, rue Favart, mais Mary Garden, qui n'a, par bonheur, jamais rien eu d'allemand.

Les souvenirs de Saint-Saëns ne le servent pas mieux sur d'autres points : son Padilla, chanteur italien, mari et père de cantatrices sans nationalité, avait tellement la haine des Allemands et de Wagner qu'il n'avait jamais voulu apprendre les rudiments de leur langue. Il eût été fort difficile de le rencontrer en Espagne — il est allé trois ou quatre fois de Biarritz à Saint-Sébastien — puisqu'il est mort dément, il y a longtemps, à Paris, sans avoir remis les pieds dans sa famille de Murcie, après quarante années d'absence.

Non, mon cher Saint-Saëns, mes idées ne se sont pas *modifiées* pendant la Guerre. Elles se sont, au contraire, depuis le début de l'agression tudesque, accentuées toujours dans le même sens. Et je l'ai prouvé en créant et en maintenant *Mârouf*, les *Quatre Journées*, — et même *Phryné*, malgré ses recettes — sur l'affiche de l'Opéra-Comique.

J'ai si peu pensé à jouer « un jour » du Strauss à l'Opéra-Comique que je me suis fait libérer par nos tribunaux, dès les premiers jours de la mobilisation, de l'obligation de donner ici le *Chevalier à la Rose*, démarquage pesant de notre délicieux *Faublas*, dont un compositeur français termine pour nous la partition.

Dès qu'elle a été publiée, j'ai, je l'avoue, regretté la vivacité de cette lettre : elle a valu, dans quelques journaux sans indulgence, une campagne désagréable à l'auteur de nos *Barbares*. Une autre fois, nous ne polémiquerons que par lettres privées, comme au beau temps de notre collaboration avec Sardou, qui s'exaspérait de ses discussions continuelles, mais les oubliait vite à l'audition de sa partition.

Notre voyage en Italie a été un enchantement. Trop court, au gré de ma petite troupe dont Marthe Chenal est l'étoile et Yvonne Brothier la benjamine avec Mathilde Saiman, ce rapide séjour fut une improvisation joyeuse de toutes les heures. La presse d'Italie, stylée par notre ami Campolonghi et par Walter Mocchi, nous a très courtoisement préparé des ovations cordiales. Chaque artiste a eu son médaillon fleuri d'hyperboles; Henry Rabaud, à Milan pour la mise au point de *Mârouf*, s'est, à la Scala, révélé grand chef d'orchestre et nous sommes fiers de son triomphe : les Italiens en sont surpris; le

bruit courait là-bas que nos compositeurs n'étaient pas chefs d'orchestre. Nous avons eu peur, un moment, des dimensions énormes du théâtre pour le programme que nous exportions, mosaïque d'actes disparates, imposés par la raréfaction de notre répertoire et de nos interprètes rue Favart. Mais, en dépit du vaste proscénium et du cadre imposant, l'admirable salle de la Scala vibre comme un violon géant et avantage la troupe juvénile et hardie devant un sympathique auditoire ; le deuxième acte de *Lakmé* met en évidence le timbre pur d'Yvonne Brothier, la voix ardente de Fontaine, l'organe sonore d'Albers, la grâce exotique de Dourga l'Hindoue. Dirigés par Xavier Leroux, les *Cadeaux de Noël* font acclamer, avec sa partition, l'interprétation des Vallin, Saiman, Jeanne Calas, Giacomucci et du père Noël Albers.

Le deux et le quatre de *Sapho* mettent en valeur le jeu sobre de Marthe Chenal, le mezzo profond de Jeanne Borel ; le dernier acte de *Louise* fait acclamer longuement la musique de Gustave Charpentier, mieux comprise dans sa version et sa tradition françaises, avec des interprètes dignes d'elle. Enfin, devant une mise en scène pavoisée aux couleurs alliées, *Sambre-et-Meuse* et la *Marseillaise* déchaînent l'enthousiasme patriotique d'une foule conquise, jusqu'à se dresser, les mains tendues, vers nos artistes émus aux larmes.

A Rome, dans la salle merveilleuse du Costanzi où nous reçoit la grande Carelli, directrice hors de pair, le même programme vaut à l'art de France les mêmes ovations. J'en ai, à notre retour, rendu compte dans un grand journal français où mon contentement s'est coloré d'un peu d'amertume :

Alliée ardente et loyale de la France, ai-je écrit dans le train du bon retour, l'Italie s'aligne fiévreusement à notre coude et se campe face à l'ennemi commun. Elle ne se borne pas à combattre héroïquement avec nous : elle nous réserve à son foyer, un peu diminué par la Guerre, la place d'honneur du visiteur préféré.

Et c'est très heureux, car notre propagande personnelle dans la Péninsule n'a même pas eu à risquer d'y faire faillite : elle n'a jamais existé. Pavée d'excellentes intentions, sur le papier et dans d'incommensurables palabres, la propagande française n'est pour rien dans le ralliement de notre sœur latine contre les Barbares. Elle l'a accueilli avec la fierté satisfaite d'un diplomate que le pile-ou-face des événements

imprévus — surtout de lui — favorise brusquement d'une flatteuse réussite. Mais, dans son for intérieur, il sait bien qu'un hasard fortuné a tout fait et qu'il doit en sourire avec humilité.

Je viens d'entrevoir, à Rome, le symbole vivant de cet état d'âme, au Costanzi, pendant que toute la salle, transportée de la même émotion patriotique, acclamait nos drapeaux et la *Marseillaise* resplendissante, incarnée en Marthe Chenal. Un îlot olympien et de calme auguste attirait les regards : un vieillard élégant et fin, des Parisiennes délicieuses, mais graves, dominaient la foule effervescente et ne se laissaient aller à aucune faiblesse.

On m'a dit que c'était la loge de l'ambassade française. Je ne l'ai pas cru : il eût fallu remarquer, en effet, que les seuls compatriotes qui ne soient pas venus nous serrer la main et se réjouir avec nous de ce soir si beau pour la France auraient pu être précisément les représentants officiels de notre pays. C'était impossible. Comment un directeur de théâtre national qui a eu le bonheur, en pleine guerre, d'assurer la vie continue de onze cents personnes, dont cent cinquante mobilisés, et de ravitailler en réconfort moral tant de milliers de permissionnaires du front et de blessés, sans parler d'une assez belle défense de l'art musical français devant l'ennemi — comment ce directeur, officiel, en somme, pourrait-il admettre que le premier Français résidant à Rome pût honorer de la même courtoisie passive l'exécution du *Vieil Aigle* et celle de la *Marseillaise* nationale ?

— Non. Il n'y a eu là qu'une éclipse encore de cette propagande française, toujours en projet, jamais fondée. Car elle eût certainement fait coïncider la présence de nos parlementaires à Milan et à Rome avec celle de nos artistes, au lieu de les laisser, faute de savoir, donner à nos amis italiens le spectacle d'un regrettable chassé-croisé.

Il est dommage, surtout pour nos parlementaires, que cette absence d'organisation propagandiste n'ait point permis de laisser rejaillir jusqu'à des spectateurs officiellement français l'excès d'enthousiasme de nos bons amis d'Italie pour notre musique, pendant nos soirées triomphales — c'est le mot qui s'impose, je vous assure — à la Scala et à Milan.

* * *

Rationnée plus que nous encore, l'Italie accepte sans récriminer un régime de privations que dédaigne sa suractivité. Nous avons, à Milan et à Rome, souffert — c'est un mot excessif au milieu de tant de compensations morales — de la dispersion de certains vivres et même, parfois, de leur pénurie, parce que nous venions de France, où l'on a coutume de crier pour beaucoup moins de gêne. Les Italiens ont de bonne grâce accepté la pincée de sucre individuelle dans un sachet de poupée, le manque de gâteaux, la réduction des plats et — ce qui est plus grave — l'augmentation de la tonne de charbon jusqu'au double de nos tarifs. La rue est affairée, bruyante, l'usine foisonne de labeurs féconds et les variations du change n'inquiètent personne.

L'emprunt national suit son cours à grand renfort d'images pittoresques et même luxueuses. Les seules affiches qui puissent être comparées aux siennes sont celles des théâtres.

Nos soirées étaient annoncées dans Rome et dans Milan par d'immenses placards tricolores ; leur profusion continue multipliait partout, en décuplant leur annonce, nos programmes lyriques de la rue Favart. Personne, sous le soleil radieux, ne songeait à s'offusquer de la vitalité des théâtres ou à les punir de s'être obstinément organisés dans le désarroi tumultueux de la Guerre. Députés, sénateurs, membres des gouvernements anciens et nouveaux, tous les journalistes et tous les artistes nous ont attendus dans les gares, escortés affectueusement et harangués avec ferveur partout où ils ont pu nous entourer d'ovations et de démonstrations latines.

Et, dans les salles de gala où des acclamations indescriptibles ont accueilli tous les nôtres, j'ai vu le même enthousiasme monter des fauteuils, déborder des loges aristocratiques et retomber en allégresse des hauteurs populaires où le peuple italien, si sensible et si redoutablement mobile, suit et guette avec tant de passion la musique et tous les musiciens.

*
* *

J'ai fait un pèlerinage, entre Rabaud et Leroux, à notre villa Médicis. Là aussi, la Guerre a tout désorganisé. Nous n'avons plus retrouvé, dans l'admirable musée-bibliothèque de cette maison française, le quatrième panneau des Gobelins merveilleux que nous aimions jadis y admirer. Où peut-il être ?...

Quant aux journaux, ils m'ont étonné : une volonté mystérieuse les avait groupés, peut-être tout simplement le désir de nous être fraternels. Ils disaient, en colonnes serrées, en articles abondants, pavoisés de manchettes passionnées pour la France, tout le bien qu'ils pensaient de notre art musical, de nos artistes, de notre inspiration lyrique, avec une sollicitude où perçait peut-être le remords de les avoir parfois méconnus.

L'un d'eux a écrit — c'est un grand journal socialiste, terrible enfant gâté, comme les nôtres, et qui met beaucoup d'esprit au service d'une cause ardente — que la presse italienne, si généreuse pour nos œuvres, ne trouverait peut-être pas dans les journaux de Paris une réciprocité satisfaisante en faveur des artistes italiens sur nos théâtres.

Il a affirmé que trois lignes télégraphiques, en quatre « courriers de théâtres » parisiens, mentionneraient à peine leur passage et leur succès chez nous.

J'ai la certitude que l'enfant terrible aura eu tort et j'en avertis tous mes confrères.

J'en préviens aussi tous nos auteurs. Certes, je connais les appréhensions des meilleurs et les propos amers de quelques autres. Ils ont le droit de se défier ; mais ont-ils le devoir de nier l'évidence ?

L'Opéra-Comique en Italie ne pouvait d'emblée jouer tout le monde ; cela viendra si nos compositeurs veulent bien avoir un peu de patience.

J'ai vu, au pupitre du chef des orchestres les meilleurs de l'Italie, deux de nos musiciens. Ils y ont été acclamés, non seulement par le public, mais aussi par les virtuoses réunis sous leur baguette.

Les directeurs italiens ne sont pas des fonctionnaires ; mais, industriels libres et puissants, ils disposent de toutes les grandes scènes de l'Italie et de l'Amérique du Sud. Ils peuvent à leur gré les ouvrir aux œuvres et aux auteurs français ; la Guerre leur a conseillé de l'offrir. Fallait-il repousser leur offre et leur tenir rigueur de l'ostracisme de leurs prédécesseurs ?

Je ne l'ai point pensé. Le devoir d'un directeur français est désormais de regarder au delà de son théâtre, pour si vivant et si glorieux qu'il soit à Paris. Les succès de l'Opéra-Comique sont matériellement limités ; il faut les galvaniser et les prolonger hors de France. Les Italiens nous offrent de le faire et ne nous demandent, en échange, qu'un peu moins de haine chez certains de nous — et non des moindres — quand ils écrivent sur l'art musical de l'Italie.

Ils attendent aussi notre bon accueil quand ils nous enverront leurs meilleurs artistes interpréter chez nous les œuvres nationales que nous avons peut-être trahies un peu en les pliant d'emblée à nos interprétations françaises, pour si éclatantes qu'elles soient.

Nous sommes trop courtois pour leur refuser cette satisfaction légitime. Et j'entrevois déjà — avec un peu de bonne volonté réciproque — l'essor lumineux d'une prospérité toute neuve de notre art à travers le monde pour nos musiciens, grâce à l'entente des nations latines sur les scènes prédestinées surtout à leur génie.

Les Italiens sont, en effet, dans la musique actuelle, ce que les Génois étaient sur la mer aux temps féodaux. Ils ont les clefs du marché mondial dans l'industrie théâtrale universelle.

Et je ne puis, en terminant ces notes hâtives, me défendre d'un souvenir qui me hante encore comme une radieuse promesse.

Au soir récent d'une représentation de ce *Mârouf* que la Scala monte avec tant de soins généreux, les directeurs italiens m'ont prié de leur présenter l'auteur. Ils lui ont demandé son âge, l'ont félicité de son lumineux talent et ont conclu :

— Si vous étiez Italien, vous seriez déjà riche et célèbre dans le monde entier.

Avant de quitter Rome, j'avais voulu donner une grande journée de congé à mes artistes. Un soleil printanier a favorisé nos randonnées dans la ville auguste et ses impériales banlieues. Rabaud et Leroux ont guidé notre pèlerinage à la villa Médicis, musée familial des Français, tellement peuplé de souvenirs rouges et or que nous y eussions passé toutes nos heures si nous avions écouté les conseils nostalgiques de nos deux anciens « prix de Rome ». Sous le Bosco, au pied des

terrasses historiques, nous avons aimé à évoquer les grandes ombres du passé : l'un de nous, conférencier improvisé au délicieux pays des harangues, a gagné l'attention de toutes et de tous en contant la mort de Messaline et en l'opposant aux mœurs, plus austères encore par contraste, des condisciples de M. Ingres, cher à l'âme fidèle d'Henry Lapauze.

Sur la terrasse du château Saint-Ange, Floria Tosca-Chenal s'est penchée sur le vide de la cour Saint-Damaze, dépourvue de filet et de matelas. Au sommet de l'Aventin, le restaurant des Césars nous a cuisiné ces artichauts frits qui ressemblent à d'énormes chrysanthèmes confits dans l'huile bouillante ; devant nous, les palais détruits éventraient des arcatures géantes, où croulaient en déblais formidables des amoncellements de briques antiques. Les Thermes de Caracalla, Saint-Jean de Latran, le Colisée, le Capitole, le Forum, Saint-Pierre, le Vatican et le Corso ont été les reposoirs successifs de notre pèlerinage et, quand nous avons quitté Rome dans la nuit, nous avions la fièvre et le vertige : émanée des ruines titaniques et des tombeaux géants, une poussière ténue nous avait grisés, haleine des âges ensevelis, capiteuse et chargée de poisons millénaires dont les effluves exaltaient nos âmes et nous faisaient ressembler aux profanateurs des villes mortes de Gabriele d'Annunzio, éperdus d'angoisse, d'enthousiasme et de volupté.

*
* *

Un soir de mars, *Mârouf* a failli être remplacé sur l'affiche : Marthe Davelli est trop souffrante pour jouer ; je n'ai pas une autre princesse disponible dans la troupe. Van Dyck, audacieusement, propose une jeune fille, son élève mondaine : elle sait à peu près le rôle et le chante avec ferveur... dans son salon. C'est une frêle et jolie Française, artiste née et qui « peut-être » voudrait faire du théâtre. On me l'amène à midi ; elle répète en scène, à deux heures, pour la première fois de sa vie, apprend à peu près la mise en place sommaire des trois derniers actes et... débute à neuf heures devant le public, enchanté de son exquise gaucherie, de son charme fin, de sa beauté gracile et très visiblement ingénue. Van Dyck est pâle d'émo-

tion. Seule, Mlle Colette Chabry, la miraculeuse débutante, sourit avec une assurance qui ne s'évanouit dans la terreur qu'au rideau baissé.

Et c'est un petit roman sympathique et original que les journaux racontent, le lendemain, au public, peut-être incrédule, — un tour de force qu'une professionnelle n'aurait point osé et qui inscrit un nom charmant parmi les stagiaires de la jeune troupe. Viseur a conduit l'orchestre avec un souci délicat. Le lendemain, Madeleine Clavel remplace, elle aussi, Marthe Chenal, au pied levé, dans la *Tosca;* mais elle a eu beaucoup plus peur — et autant de succès que l'enfant étonnée de la veille.

La mi-mars nous obsède d'événements immenses sans ralentir notre activité ; le public afflue de plus en plus à nos spectacles. Aux entr'actes, il commente passionnément les nouvelles de la Guerre : la révolution russe, si grosse de redoutable inconnu, une alerte matinale de zeppelins sur Paris, l'un des monstres abattu à Compiègne par l'artillerie, la prise de Bapaume par les Anglais, de Roye et de Lassigny par nos troupes. Tout cela nous est conté avec force détails, plus ou moins exacts selon les narrateurs, pendant l'*Aphrodite* où débutent en même temps Sahary-Djeli dans Théano, Yvonne Brothier (Myrto) et Mathilde Saiman, la petite Bacchis retour d'Italie où l'on parle encore de sa voix éclatante.

Le 19 mars, j'emporte au front — où m'emmène le commandant Imbert pour voir mon fils dans son cantonnement de Maizy, sous les marmites boches — la liste du nouveau ministère Ribot, moins passionnante, certes, que la continuation de la retraite allemande sur sa position nouvelle, encore un peu mystérieuse. Le général Bouttiaux, notre hôte très affable, est un sage et un voyant : il est soucieux et pressent une dure résistance de l'ennemi. Son fils est aviateur ; il conseille au mien de renoncer à le devenir, comme il me prie de l'y autoriser depuis longtemps. J'avoue qu'après avoir vu de mes yeux l'inglorieux péril de toutes les heures que les conducteurs du génie affrontent presque sans abri, je n'ai plus le droit d'interdire à mon petit brigadier d'écouter la voix

tenace de son destin. Et, quinze jours après, reprenant encore l'uniforme de l'artilleur territorial de Gallieni, je vais moi-même chercher le nouvel aviateur sur les bords de l'Aisne où foisonnent les lourds obus boches pour le ramener, quelques heures, à sa mère avant de l'acheminer sur son centre d'aviation. A travers les routes défoncées jusqu'à Reims, nous avons croisé les convois et les unités en marche pour le rassemblement de la grande offensive.

Les Anglais la déclenchent, le 10 avril, sur Lens et Cambrai. La nôtre va suivre. C'est la pesante veillée des armes formidables ; tous les cœurs en sont oppressés, après bientôt trois ans de guerre, jusqu'à cesser de lutter et de battre.

Mon père, à soixante-quinze ans, avait gardé l'âme ardente des Français de l'épopée napoléonienne. Ce financier modeste, plutôt notaire de province que banquier modernisé, depuis 1870 parlait de la revanche avec obstination. La mobilisation de ses fils et de son petit-fils lui donnait plus d'orgueil et d'espoir que d'angoisse ; cousin de Gambetta — saint Gambetta ! comme il l'appelait souvent, en comparant sa République à celle de ses continuateurs — mon père avait foi dans notre victoire : la « justice immanente » de son idole était pour lui un dogme souverain.

Cependant, à mesure que les mois de guerre passaient et les années, mon père se prenait à désespérer : il craignait, se sentant décliner, de ne pas voir l'aube du jour vengeur. Sans nous en rien dire, il perdait la foi ; la dernière heure où je l'avais quitté, au seuil de l'hiver, son regard avait longuement pesé sur moi et tous les miens en avaient été douloureusement frappés. Il leur avait dit, ce matin-là, comme on tentait de dénombrer les tués glorieux de la Guerre :

— Toutes ses victimes ne tombent pas sous les drapeaux.

Il avait raison : qui calculera jamais le chiffre des morts de la tourmente, vieillards au cœur usé, femmes débiles ou mères assiégés de terreurs muettes ?

Vendredi, 13 avril, une dépêche laconique m'annonce que mon père est très mal. Je ne le savais pas malade ; sa dernière lettre, toute récente, ne se plaignait de rien. Elle me demandait seulement de faire revenir mon frère, engagé volontaire

au front, pour demeurer moins seul à son foyer de veuf, résigné pourtant à son destin.

Je me suis préparé à partir, le lendemain, avec les miens. Dans la nuit, à deux heures, un réveil en sursaut m'a ému d'un pressentiment noir : je venais de voir mon père, couvert de sang, les bras tendus vers moi et la bouche ouverte comme pour un suprême appel.

Ma raison a voulu lutter contre ma détresse : cette Guerre nous fait, décidément, des nerfs d'une sensibilité puérile ! A huit heures du matin, pour savoir à tout prix, j'ai fait demander, au téléphone, par le ministère de la Guerre — car les télégrammes privés mettent bien des heures à franchir les sept cents kilomètres qui me séparent de Castres — des nouvelles de l'ardent patriote gambettiste dont l'affection nous a tant soutenus, depuis si longtemps. Et j'apprends qu'il est mort sans souffrance, exactement à deux heures du matin, comme *je le savais* par l'avertissement venu de l'invisible. Certainement, sa dernière pensée s'est envolée vers nous et nous a jeté son suprême adieu.

Je l'ai retrouvé, très calme, le visage jeune et reposé, dans la simplicité souriante presque qui fut la règle même de toute sa vie, sur son lit de mort, jonché de verdure. Il m'a rappelé Gallieni et Gambetta au matin du même départ ; mais l'existence enclose de mon père laissait à son visage immobile une sérénité plus paisible, empreinte de résignation modeste et de bonté.

Tous ses papiers étaient classés dans un ordre sage, sous des rubriques qui parlaient de sa mort et disaient ses volontés suprêmes avec une sorte de gravité tranquille.

Les deuils particuliers pendant la Guerre ne sont pas moins profonds que les autres ; peut-être même sont-ils plus douloureux à des cœurs meurtris par le cataclysme universel ; mais nous nous attardons moins au pied des mausolées frais scellés et le tourbillon de la vie en fièvre nous ressaisit et nous emporte plus vite qu'autrefois.

* * *

Le 11 avril 1917, l'Opéra-Comique reprend le *Roi d'Ys*, que l'Opéra a refusé d'échanger contre *Thaïs* ou *Roméo et Juliette*. La presse en loue la réalisation toute neuve ; car j'ai voulu monter l'œuvre de Lalo comme une pièce inédite et sans passé : c'est une création intégrale, avec les décors de Deshays et une plantation qui permet de donner, en scène, toute son ampleur à cet « opéra » français.

Le *Roi d'Ys*, écrivent les gazettes, vient de reparaître sur la scène de l'Opéra-Comique avec un magnifique succès. L'opéra de Lalo, puissant, coloré et d'une distinction mélodique très heureusement inspirée, est encadré de nouveaux décors polychromes, réalisés par Deshays dans le style lumineux des miniatures féodales.

Une mise en scène très modernisée assure un relief vivant et vigoureux à la belle partition qu'une interprétation incomparable fait acclamer vingt-cinq ans, jour pour jour, après la mort de Lalo.

Mlle Chenal est une splendide Margared : sa voix ardente et pathétique, si émouvante et si musicale à la fois, son jeu dominateur, l'expressive beauté de ses moindres attitudes lui ont valu des ovations répétées. Mlle Edmée Favart, triomphant des difficultés d'un personnage tout nouveau pour elle, a été une charmante Rozenn. M. Fontaine a chanté avec virtuosité le rôle de Mylio. M. Albers, Karnac farouche et artiste parfait, a recueilli aussi sa large part du succès. M. Payan, souverain à la voix généreuse, M. Audoin, Saint Corentin saisissant et lyrique, M. Bellet, Jahel dramatique et adroit, complétaient un excellent ensemble. L'orchestre et les chœurs se sont surpassés encore et ont conquis tous les suffrages. Le *Roi d'Ys* s'installe donc victorieusement, lui aussi, au répertoire sans rival de l'Opéra-Comique.

Pour répondre à une controverse toute musicale, Pierre Lalo écrit lui-même, dans le *Temps*, avec une filiale ferveur :

Le rôle de Margared pose un problème qu'on a maintes fois discuté jadis et sur lequel les avis se partagent encore ; il n'est pas inutile d'en chercher la solution. L'étendue vocale de ce rôle est extrême ; Édouard Lalo, peut-être plus occupé, tandis qu'il le concevait, de l'expression musicale que du registre des voix, semble l'avoir écrit à la fois pour un contralto et pour un soprano dramatique. Cependant, il faut choisir l'un ou l'autre ; et c'est ici l'objet du débat. Mais, à l'examen, le choix n'est pas douteux. Tous les passages les plus significatifs du rôle, qui expriment l'âme de Margared et l'essentiel du drame, appartiennent à la voix de soprano : celle de contralto n'y peut atteindre. On l'a bien vu jadis, lorsqu'il advint à des contraltos célèbres, tels que Mme Richard et Mme Delna, de représenter Margared : il fallut modifier le texte et, quel

que fût le talent des cantatrices, le personnage y perdit le principal de son caractère. Les passages graves, au contraire, sont peu nombreux et d'importance secondaire ; en outre, si la voix de soprano ne peut leur donner toute leur force, du moins ne lui sont-ils pas inaccessibles et l'intégrité du texte est-elle respectée. C'est pourquoi le rôle de Margared doit être chanté par un soprano ; c'est pourquoi il convient à merveille à Mlle Marthe Chenal : elle y est admirable.

Le *Roi d'Ys* a atteint d'emblée le maximum des recettes et s'y maintient ; son public ne subit plus l'interminable entr'acte qui séparait autrefois les deux derniers tableaux pour la mise en place des praticables cyclopéens du promontoire sur la mer. Ils n'apparaissaient, quelques minutes, devant le spectateur qu'après vingt-cinq minutes d'une interruption d'autant plus néfaste qu'ils interrompaient l'interlude à la fin de la représentation. Beaucoup d'assistants se ruaient au vestiaire et renonçaient au dénouement.

Nous sommes arrivés à séparer les deux derniers actes par un entr'acte d'une minute et demie, sans arrêter l'orchestre et selon les données impérieuses de la partition ; et c'est là tout le secret de la réussite complète de bien d'autres pièces du répertoire, qui « filent » maintenant sans être hachées de silences désœuvrés, très souvent beaucoup plus longs que les tableaux eux-mêmes.

Le 27 avril — millième jour de la Guerre — Titta-Ruffo vient jouer *Paillasse* en italien, pour les tuberculeux de la Guerre. Le grand artiste est un comédien et un chanteur merveilleux ; toute la Maison prend une leçon inestimable. Mais, en me souvenant de notre presse triomphale d'Italie, je suis confus et peiné de l'indifférence de nos journaux pour notre hôte illustre... et agacé.

Le 15 mai, pendant que j'installe et éclaire le nouveau deuxième acte de *Carmen* dans le chaud décor de Bailly, chez Lillas Pastia, « sous les remparts de Séville », un officier du Ministre vient nous donner les pires nouvelles de l'anarchie russe — qui va prolonger la Guerre d'une année ou deux ! — et nous réconforte en même temps de quelques espérances : Pétain est nommé généralissime ; Nivelle accepte le commandement d'un groupe d'armées ; Foch est major

général. Des succès français sur le front donnent à ces changements la nuance heureuse des bonnes promesses.

J'ai voulu, devant les difficultés croissantes de la vie matérielle, munir les nôtres de ressources sûres; la Coopérative ouvrière de l'Opéra-Comique est fondée; nos délégués deviennent, au profit de tous, épiciers et fournisseurs de charbon; et j'alloue spontanément un franc par jour de « vie chère » à tout le personnel.

Après deux révélations étincelantes dans la *Traviata* et *Louise*, Fanny Heldy chante *Manon* avec un éclat charmant; le Cours-la-Reine, qui n'est, pourtant, qu'un jeu pour sa voix unique, lui inspire une superstitieuse terreur et lui vaut une ovation sans précédent.

Les installations de l'Opéra-Comique au Petit Palais, pour le bénéfice des Éprouvés de la Guerre, mettent en lumière la virtuosité décorative de Deshays, les ressources des ateliers de M[me] Solatgès, toutes les initiatives de la Maison pour des improvisations documentées avec goût; nos poupées en costumes du répertoire s'enlèvent à prix d'or dans d'élégantes enchères. C'est de quoi M. Arthur Meyer, affable courtisan du succès, veut bien me remercier en termes lyriques :

Vous avez fait, m'écrit-il, une partie si importante dans l'orchestre général que ce serait, en vérité, une ingratitude de ne pas le reconnaître et de ne pas applaudir. Je suis heureux de vous exprimer la reconnaissance du Comité de la presse parisienne, à laquelle s'ajoute la mienne.

Ma modestie esquisse un geste courtois de remerciement et m'assure que ce vieux Parisien aurait écrit exactement la même lettre à tout autre directeur de l'Opéra-Comique, pour peu qu'il m'ait succédé.

A propos de mon article d'anniversaire dans les *Annales,* quelques polémiques sournoises se font jour dans l'entourage de l'ancien état-major; on voudrait bien dépouiller de sa gloire historique le vainqueur de l'Ourcq, sauveur de Paris.

Le général Bonnal — dont la vie s'épuise lentement et qui n'a plus, hélas! que quelques jours à vivre — m'écrit d'une main encore ferme :

« *J'attends votre livre avec impatience. Comme vous, j'ai*

conservé un grand culte pour le Chef trop tôt disparu et qui, s'il eût vécu, nous aurait, depuis longtemps, débarrassés des hordes allemandes. Vous aurez raison de faire connaître, après la Guerre, le rôle du Général au grand public. C'est un hommage que vous rendrez à sa mémoire et qui est très justifié, car je reste convaincu qu'en livrant la bataille de l'Ourcq, Gallieni a sauvé la France. »

Le 16 juin, le général Pershing, commandant en chef des armées américaines en France, vient assister à la représentation de *Louise*. Reconnu par un public frémissant d'enthousiasme, lorsque je l'ai accompagné dans sa loge, pavoisée de drapeaux américains, le fier soldat a salué les spectateurs debout, face à notre hôte, avec une impassibilité apparente.

Avant le deuxième acte, relatent les journaux, le rideau s'est levé sur un décor de M. Deshays où l'on voit, sur une mer éblouissante, une escadre de vaisseaux alliés, aux blasons peints par M. Gheusi, au milieu d'un détachement armé de soldats américains et français, Mme Abby-Richardson et Mlle Chenal, leurs drapeaux nationaux à la main, chantent leurs hymnes respectifs; après quoi le général Pershing, acceptant du directeur une coupe de champagne, regarde ses hôtes avec une émotion profonde et porte un toast énergique à la France.

— A *notre* France! dit-il doucement, en français, à M. Gheusi qu'il félicite ensuite d'avoir servi, aux jours de l'Ourcq et de la Marne, sous les ordres du « grand Gallieni ».

Cet écho du chef américain aux paroles récentes du général Bonnal m'a ému jusqu'à me laisser muet et j'ai dû donner à notre hôte une idée assez faible des nerfs d'un territorial français.

Le général Pershing et sa suite ont voulu féliciter leur compatriote, Mme Richardson-Chéreau, Mlle Chenal, dont la renommée a passé l'Atlantique sur les échos ailés de notre *Marseillaise* et Mlle Heldy que sa voix limpide désigne déjà pour les plus beaux triomphes d'outre-mer.

— Parlez-vous anglais? lui demande le général.

— Pas encore, répond-elle, toute rose de subit émoi; mais je vais m'y mettre tout de suite pour vous répondre dans votre langue à votre prochaine visite.

— Alors ce sera bientôt. Êtes-vous de Paris, mademoiselle?

— Il me semble, répond-elle avec une délicieuse pointe d'accent belge, dans la chaleur de cette inoubliable soirée que je suis plutôt du Midi.

Dans les derniers jours de juin, M[lle] Yvonne Chazel — que je ne voulais pas entendre — arrive, par surprise, à me donner une audition intéressante dans *Manon*. C'est une musicienne toute de charme et très « théâtre ». Je l'invite à venir, en octobre, se faire entendre encore dans une longue scène : je pourrais l'engager au cours de la saison prochaine, pour débuter dans un gala au bénéfice des œuvres de Guerre.

Maurice Bernard m'a convoqué chez M[e] Busson-Billault pour l'affaire Arbell-Massenet. J'y retrouve aussi M[es] Naquet-Radiguet et Aubépin. Cette réunion de sommités juridiques et parisiennes est un régal de haut goût : tant de finesse, d'esprit et de vues ingénieuses y sont dépensés en ma présence que je regrette de n'avoir point apporté sous mon bras un phonographe enregistreur.

Il s'agit de mettre fin au différend de Lucy Arbell et des héritiers Massenet : *Cléopâtre* demeure en jachère parce que le testament du grand musicien donne l'interprétation du rôle à l'artiste qu'il préférait à toutes.

Une exquise et lumineuse joute oratoire aboutit à l'impossibilité de s'entendre, surtout en l'absence significative de la principale intéressée.

Un geste expressif de mon subtil ami m'amène alors à formuler ma proposition de conciliation biblique : j'offre de monter *Cléopâtre* en faisant d'un jour à l'autre alterner l'interprétation du rôle entre Lucy Arbell et une autre vedette. A la vingtième, chacune des deux artistes ayant paru dix fois devant le public, c'est la totalisation des recettes respectives — signe matériel du succès — qui décidera quelle version doit être préférée à l'autre, celle du mezzo ou celle du soprano.

L'ingéniosité du système étonne et séduirait les contradicteurs; les conseillers de Lucy Arbell toutefois, évo-

quant surtout ses admirables dons de tragédienne, paraissent redouter la comparaison avec sa partenaire. Je les rassure en quatre mots : Mlle Arbell accepte et m'autorise à l'annoncer.

On n'attendra plus que son adhésion écrite — simple formalité ! Mon patron Maurice Bernard et moi, nous nous en allons ensemble, contents comme deux élèves du bon roi Salomon. Dans la voiture, le grand avocat me dit :

— Alors, mon cher Barnabé — ce prénom est, entre nous, toute une histoire joviale que je conterai quelque jour — vous allez passer aux premières répétitions...

— De *Béatrice*, oui, mon maître.

— Comment ! Et *Cléopâtre ?*

— Cher patron, lui ai-je dit, vous connaissez les secrets replis du cœur des plaideuses les plus compliquées ; mais je pratique, depuis trop longtemps, l'âme déconcertante des cantatrices : jamais Lucy Arbell ne signera le petit papier définitif, malgré la profondeur de sa tessiture devant celle de sa rivale ; son absence de ce soir me le fait trop redouter.

— Barnabé, je suis absolument de votre avis.

Et l'avenir nous a donné raison.

Je m'afflige aussi, le lendemain, de voir l'impeccable Croiza discutée encore pour la création de *Pénélope*. Gabriel Fauré, génial indécis, ajourne sa décision jusqu'à ce que je lui signifie la mienne. Je sais ce que parler veut dire : décidément en veine de sagesse, j'ajourne tout à l'infini.

C'est la semaine du Conservatoire, écrit le *Cri*. Les hommes sont calmes et fatalistes, mutilés de la Guerre pour la plupart et en si petit nombre, hélas ! Mais la turbulence des candidates à l'Opéra-Comique s'agite rue de Madrid. Et c'est le siège continuel du Directeur. Il est d'ailleurs accueillant et tranquille. Nous l'avons questionné : — Quelle sera, des trois élues possibles, celle qu'il choisira ? — Je les choisirai toutes les trois, nous a-t-il assuré ; c'est le seul moyen de m'en tirer sans attaque de nerfs.

Le Directeur a horreur, en effet, de ce genre de manifestations. Dans son théâtre, tout n'est que sourires et gaîté. Pourtant, il y a quelque temps, une des plus grandes artistes de la Maison s'emporta violemment contre une rivale et se mit à l'invectiver de telle façon qu'elle en fut malade. Le médecin de service accouru n'y comprenait rien.

— C'est, lui expliqua le patron, un accès de joie, tout simplement : cette

chère enfant vient d'apprendre avec trop de bonheur qu'on lui retirait un rôle qu'elle déteste pour le donner à une camarade sacrifiée.

Et cette explication, ayant déridé la malade jusqu'à la faire rire aux éclats, mit fin à la scène instantanément.

Toutes ces anecdotes sont vraies ou peu s'en faut. Je crois qu'un mot peut apaiser des tempêtes : Perrin y excella et Carvalho avait, au suprême degré, cet esprit conciliateur.

Dernièrement, au foyer, un groupe d'habituées me demandait l'âge d'une de nos étoiles. Je la savais susceptible, irritée à ce moment-là contre mes distributions ; je songeai à la désarmer :

— Elle a vingt-neuf ans, fis-je sans hésiter.

— Comment ! vous m'avez dit à moi-même, il y a dix ans, m'asséna une terrible interlocutrice, qu'elle avait précisément cet âge-là !

— Peut-être ; mais elle n'était pas alors ma pensionnaire.

— Vos vedettes ont de la chance : vous les rajeunissez de tant d'années !

— Rassurez-vous, madame, ai-je répondu en vieux disciple de la comtesse Diane : les années que je retranche à leur âge ne sont pas perdues ; je les ajoute généreusement à celles des cantatrices de l'Opéra.

Le lendemain, j'ai rencontré ma vedette devant la loge du concierge ; elle m'a demandé la permission de me sauter au cou :

— Je savais, m'a-t-elle dit, que vous aviez de l'esprit (c'est elle qui parle). J'ai appris aussi, hier soir, que vous étiez un homme de cœur.

Et, pendant trois semaines au moins, elle a été la plus docile et la meilleure des pensionnaires.

Mlle Ragon a une toute petite voix ; elle est jolie à ravir et je l'engage dans mon petit Conservatoire parce qu'elle est, surtout, la femme d'un officier français, retenu au front depuis bien des mois.

J'apprends le même jour (3 juillet) la mort du général Bonnal, historien éclairé de Gallieni, et celle d'Altchewsky, au Caucase. Le singulier ténor était un véritable artiste ; le

timbre mordant de sa voix et son intelligence embrasée le distinguaient parmi les meilleurs chanteurs de Paris. Qui, maintenant, va chanter le Lorenzo de *Béatrice?* Je ne vois que Fontaine. Messager est moins affirmatif.

Le garçon de café du théâtre, Henri — nous apprenons par l'*Officiel* qu'il porte l'étrange nom (pour un limonadier) de Sécheresse — est promu lieutenant sur le champ de bataille et chevalier de la Légion d'honneur. Déjà, Prieur, notre ancien machiniste, est capitaine et proposé pour la rosette rouge, après nombre de citations épiques. Mon bon Quinault, danseur parfait, a mérité la Croix de guerre. Au régiment, on l'appelle : le fou ! C'est depuis le jour où, seul dans le grenier du cantonnement, il fut surpris par ses camarades, ignorants de sa profession, en train de repasser, dans le costume d'Adam, les variations de *Mârouf*.

Nous avons, au concours du Conservatoire, donné un magnifique prix d'excellence au jeune Parmentier, mutilé de la main, ancien lauréat virtuose de l'alto et qui se révèle comme un Fugère à la voix et au style déjà très sûrs. J'engage, en même temps que lui, Mlles Francesca, Baye et Lérida. Nous les retrouverons à leurs débuts.

Le 11 juillet, au déjeuner du général Dubail, gouverneur de Paris, le sénateur Gaston Menier nous conte, devant Eugène Étienne qui en fut témoin, son séjour d'il y a six ans, en rade norvégienne, auprès du yacht du Kaïser des Boches. Ce cabotin frénétique avait convié à son bord ses voisins d'ancrage, le sénateur français, sa famille et ses passagers. Une heure avant le dîner, le chancelier de Guillaume en personne vint, avec toutes sortes de circonlocutions, prier Gaston Menier de ne point amener avec lui son neveu, le député si parisien Paul-Boncour, parce que l'Empereur avait fait serment de ne jamais s'asseoir à table avec... *un socialiste !*

Le sénateur français donna immédiatement l'ordre de lever l'ancre et envoya son capitaine s'excuser, chez le voisin, de ne pouvoir accepter son invitation. Gros émoi à bord du chef des Boches, qui, comprenant sa balourdise et acceptant la leçon, s'empressa d'informer Gaston Menier que son neveu, Paul-Boncour, serait le bienvenu sur le yacht allemand.

Quel dommage de ne pouvoir publier cette anecdote à Berlin, au moment où le Kaiser sanglant est en coquetterie avec ses socialistes !

Le lendemain de cette réception, le cabotin impérial, porteur d'une dépêche à l'adresse des passagères du yacht français, se présenta à elles en qualité de « premier télégraphiste de l'Empire » et leur remit le pli cacheté de la poste avec une bonne grâce d'agent bien stylé. Il dut regretter, à ce moment-là, de n'avoir pas songé à munir sa garde-robe théâtrale d'un uniforme de postier boche.

*
* *

Les artistes du soixante-quatrième voyage de l'Opéra-Comique au front rentrent de Ramerupt : Mlles Brothier, Saiman, Richardson, Vaultier, Clavel, Mathieu et Dugué, toute une jeunesse fleurie, acccompagnée d'Albers, Darmel, Lheureux, Baugé et Jouin, viennent de donner à la 2e division d'infanterie un spectacle étourdissant dont les lettres des poilus émerveillés me remercient en fulgurante prose. Nos artistes n'en parlent que les larmes aux yeux.

C'est ainsi que la Maison, sans tambour ni trompette — et sans aucune publicité de presse — fait, depuis des mois, tout simplement son devoir dans les cantonnements de la zone des armées, souvent assez près de l'ennemi et, quelquefois, parmi des bombardements inopinés.

Et quand je veux prouver à nos jeunes artistes combien nous sommes contents d'eux, je les envoie ainsi, à nos frais, bien entendu, dans les divisions de combat où l'accueil le plus émouvant, le plus vibrant aussi de reconnaissance, leur est toujours fait par les petits héros qui vont sauver la France.

C'est une consolation pour moi : je reviens d'une randonnée rapide à la frontière d'Espagne, où j'ai eu la rage d'écouter, dans un poste de « sans fil », la tour de Nauen boche converser affectueusement, en un français ironique et ordurier pour nous, avec je ne sais plus quel personnage bochôphile de la Péninsule de Cervantès et de don Quichotte de la Manche. Comment, dans le rouge ouragan qui boule-

verse le vieux monde, peut-il y avoir encore, sous le ciel, des « neutres » et — qui pis est — des Latins asservis de tout cœur à la race de sang et de boue !...

Mieux m'a satisfait, un beau soir du même août, sur la terrasse de Saint-Germain, la voix éloquente de notre ami, M. Lahovary, le rôle diplomatique immense que va jouer l'Amérique des Wilson et des Pershing dans la solution, désormais plus proche, de la calamité universelle. Un aussi ardent champion de la France, Parisien d'âme et de cœur, m'est apparu, ce jour-là, comme deux fois plus français — étant Roumain — que certains nationaux de notre indigente politique.

La longueur de la Guerre n'arrive pas à user les forces morales de nos héros du front ; elle détraque les nerfs des victimes de l'arrière, surtout dans le milieu trépidant des artistes. Un de mes choristes vient de mourir ; sa veuve, éprouvée depuis de longs mois et à bout d'énergie, se loge une balle de revolver dans la poitrine : le cœur et les poumons sont lésés.

Mais les miracles de ce temps nous seront surtout venus de la chirurgie nouvelle ; un audacieux praticien opère la mourante : il procède à la suture du cœur, cautérise les poumons et, après quelques jours d'angoisse, la moribonde renaît peu à peu. Aujourd'hui elle est sauvée et se résigne à survivre.

Les petits journaux de Paris s'amusent de quelques anecdotes plus ou moins exactes ; celle-ci, livrée par mon ami Henry Austruy, « évêque gnostique des Batignolles », comme l'imprime la carte de Mgr Peilhagor, ne laisse pas d'avoir quelque saveur :

Dernièrement, un annaliste de la Maison lisait, devant le Directeur, un chapitre où Carvalho, reconduisant l'auteur de *Kermaria,* poète encore chevelu du *Chat Noir* de Maurice Donnay, lui conseillait de remanier ses actes en démarquant la *Dame Blanche* et le *Domino Noir* s'il voulait être joué salle Favart.

— J'aime mieux attendre une autre direction, fit le porte-lyre vexé.

— Laquelle ? demanda machinalement le mari de Mme Miolhan.

— La mienne, Monsieur, riposta le jeune auteur en saluant.

— Alors, prophétisa Carvalho, vous n'avez aucune chance de revenir ici.

Et l'annaliste de conclure : M. Carvalho nous a dit que ce petit impertinent avait mal tourné.

— Encore plus mal qu'il ne le pensait ! interrompt le Directeur.

— Qui était-ce donc ?

Et, après un temps pour ménager son effet théâtral, le patron a répondu :

— C'était moi.

Le 6 septembre, le ministère Ribot est démissionnaire. Yvonne Chazel remplace, presque à l'improviste, nos deux Saphos absentes à la fois : nombre de parlementaires affairés assistent à ce début et en oublient, pour un soir, leurs pronostics politiques. La jeune artiste ne devait paraître devant le public qu'à la fin de l'hiver, dans un gala de bienfaisance. Le départ de Mlle Chenal, décidément sans esprit de retour depuis deux mois — on m'affirme même qu'elle est engagée à l'Opéra et ne reviendra plus salle Favart — l'absence de Madeleine Clavel, retenue à Aix par des mondanités familiales, ont fourni à Mlle Chazel une occasion inattendue de surgir soudain parmi nous : elle la saisit courageusement et, aussi, avec un rare bonheur. Comédienne charmante, musicienne de premier rang, elle a su animer son attrayante beauté blonde de tendresse adroite et de charme ; c'est à peine s'il faudrait la blâmer de donner à Fanny Legrand une jeunesse paradoxale. Mais personne n'a le cœur de reprocher à la débutante d'être presque trop bien, et je n'ai plus eu qu'à l'engager tout de suite : une étoile nouvelle est née à la jeune troupe de la Maison, et ne peut manquer de lui faire honneur.

C'est la Musidora rêvée pour *Béatrice* et, certainement, dans quelque temps, une Aphrodite toute prête à remplacer la transfuge qu'aucune autre ne nous empêchera de regretter tout de même, sans lui donner la satisfaction de n'en pas douter.

Le *Petit Journal* du 9 septembre (1917) célèbre en interviews variées le glorieux anniversaire de l'Ourcq et de la Marne. Un des titres pique notre curiosité : *La journée des taxis racontée par son initiateur*. La note est signée : général Clergerie. A la

bonne heure! Le nom de l'ancien chef d'état-major du G. M. P. va fixer enfin un point d'histoire — de cette histoire si difficile à écrire que, dans la même heure, les plus récents témoins d'un événement le racontent chacun d'une façon différente.

Cette fois, pourtant, nous allons être mis d'accord : le signataire n'a-t-il pas donné lui-même au moment où il sollicitait le gouvernement intérimaire de Paris, après le départ de Gallieni, promu ministre de la Guerre, un certificat de sa main à l'un des nôtres, déclarant qu'il était *l'auteur* de *l'idée* légendaire du transport d'une division par taxis-autos, réquisitionnés dans la capitale?... Imbert et moi, — quelques autres aussi — nous avons lu cette attestation. Or, voici ce qu'écrit à ce sujet le général Clergerie :

> Je conterai comment nous fûmes conduits, au G. M. P., à employer les taxis-autos à la bataille de l'Ourcq... On songea tout naturellement à employer le chemin de fer; mais on reconnut que celui-ci ne pouvait transporter que la moitié de l'infanterie de la division, soit 6.000 hommes environ. Il fallait enlever les 6.000 autres par un autre moyen. C'est alors *que me vint l'idée de risquer le transport par taxis-autos*... Je proposai donc la chose au général Gallieni, qui approuva le projet et on passa à l'exécution. J'avais constamment à ma disposition, pour le service du C. R. cent taxis dans les dépôts; il m'en fallait six cents... L'ordre de réquisition fut lancé vers une heure du soir. Les taxis devaient être pris, au besoin, sur la voie publique. La nouvelle s'en répandit dans le monde des wattmen comme une traînée de poudre, et ce fut un curieux spectacle de voir maint conducteur « vider » d'enthousiasme son client au milieu de la rue « pour aller à la bataille ».
>
> A six heures du soir, les six cents voitures s'alignaient dans un ordre parfait le long des rues de Gagny et l'embarquement commençait dans le plus grand ordre sous la direction d'officiers envoyés spécialement à cet effet. Le général Gallieni, venu pour se rendre compte des mesures prises, fut enchanté et ne put s'empêcher de s'écrier, lui qui était pourtant bien peu démonstratif : « Eh bien! voilà au moins qui n'est pas banal! »

Le ministre Painlevé nous dote de trente ministres et sous-secrétaires d'État; M. Daniel Vincent est notre grand maître. Sa courtoisie, sa modération précoce nous garantissent une ère de liberté tranquille et, au besoin, un appui très sûr.

André Messager, après la décision irrévocable de Mme Andrée

Vally, renonçant à créer *Béatrice*, songe un instant à confier le rôle à Mlle Gall, de l'Opéra ; M. Rouché, sur sa demande, la détacherait à l'Opéra-Comique. J'ai laissé carte blanche à l'auteur et me garde bien de l'influencer. Mais il entend, au cours d'une lecture d'ensemble, Yvonne Chazel déchiffrer la partition en solfégiste accomplie — elle est élève de Vincent d'Indy, ce qui est tout dire — et ne veut pas d'autre interprète pour Béatrice : Madeleine Mathieu la remplacera dans Musidora.

Cette décison brusque, si elle ne me déplaît pas, m'inquiète tout de même : si jeune et si nouvelle dans ma troupe, Mlle Chazel, déjà fort jalousée pour son début excellent avec *Sapho,* aura-t-elle toute l'assurance qu'il faut pour créer le plus important des rôles de l'année musicale et s'affirmer victorieusement au premier plan ? Messager en répond, dès les premières leçons au foyer ; et j'aime trop moi-même les « aventures » musicales, lancées sous d'aussi heureux auspices, pour ne pas soutenir la jeune artiste de toute mon autorité.

Le bon Desgrey, chef magasinier des costumes depuis bien des années, s'éteint, épuisé : quelques heures avant, il a écrit ce testament à mon adresse :

Quand vous lirez cette lettre, j'aurai cessé de vivre. Avec cette existence de la Guerre (son fils est au front) et ma maladie, je laisse ma pauvre et brave femme dans l'embarras... C'est du plus profond de mon cœur que je vous remercie. Celui qui regrette de ne pas avoir été plus longtemps votre dévoué :

DESGREY.

J'ai fait ce que ce brave homme me demandait — un don insignifiant — et je suis très fier que sa dernière pensée ait été vers moi. Il était (comme le vieux Paul Monin, chef accessoiriste depuis plus d'un demi-siècle, sans interruption, à l'Opéra-Comique et qui vient, lui aussi, de nous quitter sans un signe de détresse) de la race clairsemée des parfaits serviteurs d'autrefois. Tous deux sont très discrètement des « victimes de la Guerre ».

Mlle Chenal nous a abandonnés ; c'est officiel. Elle rentre à l'Opéra, où je lui avais — il y a déjà dix ans — fait chanter

l'*Ariane* de Massenet; elle y était délicieuse. Pourquoi la belle « Marseillaise » nous quitte-t-elle ainsi? Le cœur a ses raisons; l'amour-propre aussi. Je regrette cette fugue, qui fera du tort à la superbe artiste; mais elle n'en saura rien. Quand elle aura montré ses jambes de chasseresse dans *Jeanne d'Arc*, elle déplorera sa décision; et c'est à moi qu'elle en voudra.

Bolo pacha est arrêté. Il y a cinq ans — il n'était pas encore pacha — à propos de la reprise des relations diplomatiques entre la France et le Venezuela, paralysées par Bolo et son Cavallini, j'avais écrit au ministère : « Cet homme finira sous les verrous. » Un des plus hauts personnages de l'État retrouve mon rapport officieux et me le rappelle.

La danseuse Mata-Hari est fusillée à Vincennes : cette espionne boche, qui opérait, elle aussi, au Grand-Hôtel, aurait fait couler plusieurs de nos transports en route sur Salonique : nos officiers sont naïfs et ne savent pas taire un secret militaire à une jolie femme. Si la Censure n'avait pas laissé ignorer que l'on fusillait ainsi les espionnes, les Boches auraient eu plus de mal à en recruter parmi les vedettes de la galanterie. J'ai vu jadis, à une soirée chez Emma Calvé, la « danseuse nue » débuter devant l'élite des artistes de Paris; elle était alors une jeune et ravissante lady écossaise et la chasteté de ses attitudes n'évoquait que le rythme honnête des statues. Elle est morte courageusement; son avocat, un des plus vieux Parisiens du Palais, jure dramatiquement qu'on vient de tuer une innocente.

Le capitaine Bouchardon m'a demandé — selon l'indication du ministère — quelques notes de psychologie pittoresque sur l'âme aventurière de Bolo. Je m'abstrais des événements de guerre et lui écris un portrait littéraire du joli Levantin, il y a six ans. Je dois le retrouver dans les préambules de son rapport. Comment les Allemands ont-ils pris au sérieux — avec, d'ailleurs, la moitié du Paris politique — ce personnage de Balzac que Cavallini appelait déjà « Rocambolo »? C'est l'importance excessive qu'on lui accordait qui l'aura perdu.

J'ai repris l'*Irato* de Méhul, à l'occasion de son centenaire, le 17 octobre; l'œuvre a paru charmante. La généreuse jeu-

nesse de Parmentier et de Mlle Lérida — deux débutants — la cocasserie de Bourgeois, l'intelligence de Pasquier contribuent largement au succès neuf du vieux chef-d'œuvre.

Deux jours après, trois zeppelins sont abattus en France. On m'annonce la nomination de mon fils au grade de sous-lieutenant aviateur (il a vingt ans et est bien noté), le jour d'une victoire française à la Malmaison. Je regarde les événements de la Guerre avec un optimisme grave et superstitieux.

12 novembre 1917. — J'annonce à l'Assemblée des Commanditaires les surprenants résultats de l'exercice écoulé et en résume pour eux une vue d'ensemble :

Depuis le début des hostilités et après 1.250 jours de guerre, l'Opéra-Comique a donné, sans interruptions et sans vacances, 730 représentations, distribué 5 millions et demi de cachets et salaires, assuré l'existence de 1.100 personnes, versé 180.000 francs aux œuvres de Guerre — sans compter les sommes, bien plus considérables encore, réalisées, salle Favart, directement par les comités — et réparti environ 300.000 francs de secours entre ses artistes, ses employés, ses mobilisés et les familles des artisans du spectacle, si cruellement éprouvés depuis trois ans.

Le total de nos avances au personnel, après avoir atteint un demi-million, dépasse encore 100.000 francs — dont 80.000 pour la Coopérative ouvrière de l'Opéra-Comique, fondée sur mon initiative en vue d'assurer normalement, cet hiver et dans l'avenir, le chauffage et la nourriture de tous les nôtres, malgré les restrictions imposées par la Défense nationale.

Il convient d'établir ici une comparaison qui s'impose : pendant le même temps, le plus vaste de nos théâtres lyriques parvenait difficilement à jouer 160 fois et totalisait, malgré ses dimensions imposantes, 1.300.000 francs de recettes à peine.

Nous avons aussi la fierté douloureuse de compter aujourd'hui, parmi les nôtres, 13 morts à l'ennemi, 32 blessés, 7 étoiles de la Légion d'honneur, 4 médailles militaires et 38 croix de guerre sur 150 mobilisés.

La Maison a gratuitement admis à ses matinées et soirées 90.000 soldats, blessés, convalescents ou permissionnaires du front.

Ses artistes ont apporté leur concours continuel à toutes les manifestations lyriques de Paris dans les formations sanitaires et jusque dans les cantonnements du front, le plus souvent aux frais de la direction, mais toujours en renonçant à toute indemnité personnelle dès qu'il s'agissait de réconforter et de distraire les héroïques sauveurs du pays.

Aujourd'hui, malgré les difficultés d'un recrutement professionnel qui s'accroissent de toute la durée de nos épreuves, l'Opéra-Comique a su réunir, devant des salles combles, la plus vivante et la plus belle troupe théâtrale de France.

Elle compte, en totalisant nos ressources régulières et intermittentes, 41 soprani, 20 mezzos et contralti, 14 ténors, 20 barytons et basses, 66 musiciens d'orchestre, 96 artistes et stagiaires des chœurs, une moyenne de 60 figurants, 63 danseuses ou élèves du ballet, 72 machinistes, accessoiristes et électriciens, 34 tailleurs, lingères et ouvrières d'ateliers, 21 chefs de service ou auxiliaires directs de l'administration, soit, au total, 507 titulaires d'emplois, sans y comprendre nos 150 mobilisés et le personnel extérieur du théâtre qui émarge plus irrégulièrement aux caisses de l'Opéra-Comique.

Notre répertoire — j'ai eu l'honneur, au printemps dernier, d'aller le faire acclamer sur les plus grandes scènes d'Italie, en attendant de pouvoir organiser ses nouveaux triomphes jusque dans les deux Amériques, — compte 35 ouvrages de musiciens français (au total, 123 actes) et 7 œuvres étrangères (21 actes).

Sans abonnement ni publicité spéciale, la majorité de nos pièces réalise aujourd'hui des moyennes inconnues jusqu'à nous, sans augmentation du prix des places. Elles assurent à nombre d'ouvrages, jadis abandonnés faute de soins soutenus et de résultats rémunérateurs, des locations fructueuses, qui les inscrivent parmi les mieux achalandés de notre théâtre, où les deux tiers de nos recettes totalisent des maximums oscillant entre 10.000 et 12.000 francs.

Je puis ainsi, après 42 mois de guerre, inscrire avec fierté une moyenne de 9.000 francs pour *Carmen*. Celle de *Manon* atteint 8.700 francs ; celle du *Roi d'Ys* dépasse 8.500, comme celle de *Béatrice*, la plus récente création de la Maison. *Lakmé, Mârouf, Louise, Sapho, Aphrodite* et *Mireille* donnent les mêmes chiffres, sans abonnement et, le plus souvent, sans étoiles, prouvant ainsi notre vogue inouïe : elle récompense nos jeunes artistes de leur magnifique et fidèle labeur.

Malgré les événements formidables qui découragent tant d'initiatives et désorganisent le travail régulier et les ressources des meilleures troupes, l'Opéra-Comique a créé ou entièrement remis à neuf quantité de nouveaux décors.

Plus pratiques, plus modernes et mieux variés que ceux de l'ancien matériel — plus maniables surtout — ils ont été exécutés, en majeure partie, dans nos ateliers du boulevard Berthier par une équipe de décorateurs que j'ai organisée sous la direction du peintre Deshays, d'après les données exposées, depuis des années, dans mes livres sur le théâtre moderne.

La création, l'entretien et la restauration continue du matériel scénique — première richesse de notre entreprise — sont assurés ainsi, en pleine guerre, avec un art heureux qui nous a rallié tous les suffrages : il nous a permis, en moins d'une année, d'improviser ou de rajeunir intégralement, sans avoir recours à une main-d'œuvre extérieure de plus en plus dispendieuse, trente-deux pièces du répertoire, renouvelant en tout ou partie *Manon, Werther, Mignon, Mireille*, les *Noces de Jeannette, Madame Butterfly, Cavalleria Rusticana, Aphrodite* et *Lakmé*.

Cette méthode — encore inconnue dans un théâtre français — nous

donne déjà de tels résultats que nous aurons, grâce à elle, avant la fin de mon privilège, augmenté la valeur de nos décors, entièrement construits et repeints à neuf, ainsi que ceux de nos pièces inédites.

Au cours de l'exercice annuel qui vient de finir, l'Opéra-Comique a remonté les *Dragons de Villars, Mireille*, le *Roi d'Ys* et l'*Irato,* absolument comme autant d'œuvres nouvelles.

L'une des créations les plus importantes de l'année fixera, en outre, dans nos annales une date sans précédent : les *Quatre Journées* d'Alfred Bruneau m'ont donné l'occasion de tenter une réalisation pittoresque et hardie : les décors de l'ouvrage ont été exécutés sous la direction et selon les études spéciales du grand peintre Henri Martin ; l'atelier Bailly les a matérialisés avec une fidélité lumineuse, assurant ainsi à la musique toute sa couleur et à la peinture sa vibration sonore et son caractère décoratif.

Tous les artistes de Paris ont goûté cette innovation, beaucoup moins téméraire qu'il ne semble ; nous en varierons souvent le procédé, selon les œuvres qui pourront encore y trouver une atmosphère singulière, harmonisée au sujet et à la musique.

Pelléas et Mélisande, Malva, l'*Oiseau Bleu, Maïmouna, Pénélope* elle-même emprunteront à ce mode insolite des éléments inédits de succès devant un public délicat.

Quarante-quatre décors nouveaux — dont 38 proviennent intégralement de nos ateliers du boulevard Berthier — vont, en 14 mois, avoir, pour la première fois, paru sur notre scène, en y comprenant ceux de *Ping-Sin,* du *Beau Jardin de France,* de l'*Attaque du Moulin,* de *Castor et Pollux* et de *Maïmouna,* dont les premières sont à la veille d'être données à l'Opéra-Comique.

* * *

Nous avons, progressivement, depuis trois ans, amélioré le sort matériel de tous nos collaborateurs. Aujourd'hui, la presque totalité de nos auxiliaires sont payés à la représentation et nous jouons au moins sept fois par semaine, sans interruptions et sans congés.

Avant la Guerre, mes jeunes pensionnaires touchaient des mensualités de 100 à 300 francs, avec un *nombre illimité* de représentations — qui allait souvent à 16 par mois, créant ainsi un « feu » moyen de 6 à 20 francs.

Actuellement, *qu'ils aient ou non paru en scène,* les moins rétribués reçoivent 300 francs par mois de minimum fixe ; leur cachet, la plupart du temps, leur permet de dépasser ce chiffre, augmenté parfois de la subvention (88 francs) que le personnel administre et répartit à sa guise.

Bien entendu, la rémunération des principaux artistes de la maison est plus considérable : elle s'échelonne de 300 à 600 francs par représentation.

Quant au petit personnel — le plus éprouvé par la vie chère — je lui ai spontanément accordé des traitements progressifs, qui lui garantissent une existence exempte des plus graves soucis matériels

En chiffrant les moyennes de nos salaires *sur la base de la représentation*

comme étalon de calcul, après avoir totalisé les allocations aux mobilisés, les indemnités des répétitions, des heures supplémentaires et des répartitions fortuites, nous arrivons aujourd'hui à établir les comparaisons suivantes :

Un artiste des chœurs, qui recevait, en moyenne, 7 francs par représentation en 1914, touche 13 francs pour le même service ;

Une danseuse (6 francs en 1914) perçoit maintenant 10 francs ;

Un musicien de l'orchestre (moyenne de 10 francs par représentation avant la Guerre) touche 16 francs en moyenne ;

Enfin, les machinistes, ouvriers actuellement recrutés au jour le jour, reçoivent, en moyenne, par représentation 15 francs pour un service devant le public qui leur était payé 7 francs avant la Guerre.

Ces aggravations de dépenses établissent les frais moyens de chacune de nos représentations à plus de 8.500 francs ; par bonheur, la moyenne de nos recettes, ayant sensiblement dépassé ce chiffre, nous a autorisés à créer une réserve et à distribuer un léger dividende — le premier que la Guerre, après une exploitation de 46 mois, nous ait permis de proposer sans témérité. Il est calculé sur la base d'un peu plus de 2 %, soit environ le quart du revenu que nous donnaient, avant la Guerre, les six premiers mois de notre gestion.

Espérons que je n'aurai pas à toucher à cette réserve et que nous la retrouverons intacte au terme de notre privilège. Enfin, pour répondre à quelques légendes, perfidement colportées, hors de la Maison, par des éléments « indésirables », j'ai le devoir de rappeler ici que les traitements de la direction, volontairement réduits pendant la première moitié de la Guerre au-dessous du chiffre prévu par nos statuts commerciaux et en dehors de toute intervention de l'État, sont les seuls qui n'aient pas, en outre, bénéficié des majorations de vie chère, assurées naguère à notre personnel ; et la répartition de notre Assemblée générale nous attribue seulement, en regard des risques aggravés et du labeur constant que je pense avoir acquis le droit de mentionner ici, une mensualité personnelle de gérance inférieure à 1.200 francs. Mais il n'y a là aucune récrimination contre les tyranniques nécessités du temps ; et il m'est plutôt agréable d'avoir ainsi prouvé que les meilleurs de mes artistes reçoivent, même en temps de guerre, des rémunérations supérieures à celle d'un directeur de théâtre d'État.

Et j'ai, en terminant cet exposé, la satisfaction d'inscrire l'exercice 1916-1917 — malgré les heures tragiques qu'évoqueront à jamais, dans l'histoire glorieuse de notre pays, ces dates ineffaçables — aux pages les plus éclatantes de nos anciennes annales, avec la fierté d'avoir ajouté un radieux fleuron à la couronne lyrique de l'Opéra-Comique français.

* * *

Le ministère Clemenceau est constitué le 16 novembre, le jour des « couturières » de *Béatrice ;* le lendemain, la mort de

Rodin, à Meudon, inflige une perte immense à l'art français.

Le 21 — jour anniversaire d'une naissance qui m'est chère — c'est une nouvelle victoire des armées anglaises devant Cambrai et nous l'apprenons au cours du gala pour les Éprouvés de la Guerre avec, au programme, la répétition générale de *Béatrice,* qui donne 35.720 francs de recette. C'est un beau succès pour tout le monde.

... L'Opéra-Comique, écrit Gaston Carraud, a monté *Béatrice* avec un luxe, un goût et un soin qui défient les difficultés de l'heure. C'est un ouvrage qui comporte un grand nombre de rôles. On y a particulièrement apprécié M. Fontaine, ténor éclatant, M. Vieuille, Mlles Mathieu, Vaultier, Saiman, MM. Lheureux et Baugé. Et c'est un ouvrage où, en réalité, il n'y a qu'un rôle. Mlle Chazel s'y montre belle et gracieuse comédienne : sa voix, fort jolie, s'assurera encore par le travail, comme sa diction ; mais la simplicité pénétrante de son interprétation fait son début sympathique et plein de promesses, si le succès ne la gâte point. L'auteur, à la tête de l'orchestre qu'il a si longtemps et si brillamment dirigé, a été chaleureusement applaudi tout au long de cette magnifique matinée de bienfaisance, donnée sous le patronage du Syndicat de la Presse.

M. André Fijan résume ainsi ses impressions :

... Il n'y a, pour ainsi dire, pas de pièce, mais qu'importe puisqu'il y a la musique de M. Messager. On ira pour écouter ses évocations de la vie religieuse, l'exquise sérénade de Lorenzo, le beau duo d'amour et le final du premier acte et toute la scène de fête joyeuse du second, l'acte du bouge plein d'ardeur et de vie ; on ira pour voir la mise en scène de M. Gheusi, adroite et somptueuse, pour applaudir les belles voix de tous les vaillants artistes et surtout cet orchestre souple, varié, coloré, véritable enchantement sonore.

Et M. Pierre Lalo raconte, dans le *Temps :*

... L'Opéra-Comique, malgré la difficulté des temps, n'a pas reculé devant l'entreprise de monter une grande œuvre, à laquelle il faut une interprétation nombreuse et une somptueuse mise en scène : il y a brillamment réussi. L'action de la pièce est tirée du conte de Charles Nodier, qui avait déjà inspiré un poème dramatique à M. Maurice Maeterlinck...

Cette gracieuse légende, que les auteurs ont adroitement portée à la scène, y apparaît divisée en quatre actes : le premier montre le couvent

où Béatrice vit encore innocente, puis l'appel de l'amour et l'enlèvement; le deuxième, l'illusion de la passion heureuse et la brusque trahison; le troisième, la déchéance et l'opprobre dans une taverne du port, où des matelots s'entre-tuent pour Béatrice, devenue la danseuse Ginevra; le dernier, le retour au monastère et le pardon.

M. Messager a mis en musique, toujours avec une extrême habileté et souvent avec mieux que de l'habileté, cette histoire qui tout d'abord ne semblait pas faite exactement pour lui... Il y a, dans le duo d'amour du deuxième acte et surtout dans son commencement, une grâce simple et une émotion douce qui sont d'un effet charmant. Et, ce qu'on aurait peut-être le moins attendu de M. Messager, c'est par le sentiment religieux qu'il a été le mieux inspiré. Le quatrième acte de Béatrice est sans doute ce qu'il a écrit de plus achevé : une sensibilité discrète, mais pénétrante, l'anime et l'emplit tout entier; la musique s'y développe et s'y épanche en flots souples et purs et, sans emphase comme sans bruit, s'élargit jusqu'à l'ampleur d'une sereine effusion.

L'interprétation de *Béatrice* est excellente. Mlle Yvonne Chazel, qui tient le personnage de la jeune religieuse égarée et pardonnée, y a fait un très heureux début; elle est charmante à voir et à entendre et elle a dans son chant une simplicité et une justesse d'expression qui sont des qualités précieuses. M. Fontaine montre, sous la figure de Lorenzo, sa fougue et son éclat habituels; M. Vieuille représente un évêque avec une majestueuse onction; Mlle Vaultier chante fort agréablement le rôle de la Vierge. M. Messager, à l'occasion de *Béatrice,* a repris à l'Opéra-Comique la fonction de chef d'orchestre qu'il y a exercée autrefois. Les auditeurs n'ont pas eu à s'en plaindre; ni l'auteur non plus sans doute.

Toute la critique sérieuse décerne ainsi des éloges à *Béatrice,* tout en signalant le déséquilibre de son aspect. Le personnage de Béatrice est énorme; les autres, à part Lorenzo, insignifiants; ce qui prouve, une fois de plus, que, malgré le talent théâtral de mes chers amis R. de Flers et A. de Caillavet — celui-ci n'est plus représenté parmi nous, hélas! que par sa fille Simone, délicieuse poétesse au délicat et précoce génie — le métier sacrifié de librettiste pour une partition moderne est le plus ardu des arts spéciaux et doit prévoir tous les dosages et tous les rythmes. Il est à peu près sans exemple qu'un auteur dramatique parfait ait écrit, dans ce domaine, autre chose qu'un poème difficile à mettre en musique.

Les décors de Bailly étaient romantiques; le public s'est évertué à saisir en scène le « truc » de l'apparition de la statue et son éclipse. Il n'y a pas réussi et mon amour-propre en est

enchanté. C'était, pourtant, enfantin et simple comme un détail des excellentes machineries d'autrefois.

Le soir du 27 novembre, au cours d'une promenade de détente vers le Bois — la première depuis bien des semaines — je rencontre successivement deux compositeurs. Ils étaient de ceux qui ne voulaient, à aucun prix, être joués pendant la Guerre ; or, les voici tous deux, avec une émotion verbale toute paralysée de fièvre, disposés à être montés immédiatement, à l'Opéra-Comique et avec Yvonne Chazel. C'est la meilleure preuve du succès d'André Messager.

Mon pauvre petit Hipert, sous-lieutenant aviateur, se tue, carbonisé. Il avait débuté chez nous dans *Cavalleria Rusticana ;* ce licencié ès sciences annonçait une voix au timbre prenant, qui se serait amplifiée jusqu'aux emplois des grands ténors.

Henri Malherbe, mon secrétaire général, lieutenant d'artillerie au front, remporte le prix Goncourt avec son livre *La Flamme au Poing*.

Paul Hervieu, qui fut son maître et m'a écrit une belle lettre de gratitude quand j'ai appelé son protégé auprès de moi, eût préféré le voir lauréat de l'Académie Française. Mais « l'élection » de Malherbe n'en est pas moins brillante; elle lui a donné les voix de Gustave Geffroy, Hennique, Ajalbert, Rosny aîné, Léon Daudet et Paul Margueritte; il triomphe de concurrents qui ne sont, certes, pas sans mérite : Erlande, Nadaud, Beslière, A. Fribourg, G. Duhamel, Giraudoux et J. J. Frappa. J'espère surtout qu'elle lui aura fait plaisir à lui-même, l'indolence de sa légitime affection pour moi ayant même négligé de venir me voir.

Parmentier a décroché, lui, le prix Osiris. C'est extraordinaire : il est généralement décerné à une demoiselle qui a, dès le Conservatoire, les plus hautes relations dans le monde — quelquefois même dans le demi. Et je me souviens du faux Napoléon, feu Iffla, qui nous disait avec sévérité :

— Je doterai ces cours d'un prix de cinq mille francs, destiné à un honnête élève, nécessiteux, méritant et de bel avenir.

Il avait prévu Parmentier.

Le 15 décembre, Yvonne Chazel joue *Aphrodite* pour la première fois; elle y a mérité une excellente presse :

... La jeune artiste, disent les journaux, qui vient de mettre tant de charme et de personnalité dans l'interprétation de Sapho et de Béatrice, vient de réaliser aussi, dans le personnage de la Galiléenne, une vision émouvante et splendide, toute de grâce et de musicalité, qui ne doit rien à ses meilleures devancières. Yetta Rianza incarne délicatement la danseuse Théano.

Et l'année 1917 se termine, rue Favart, dans l'allégresse générale, tout le monde ayant, comme il est juste, été augmenté une fois de plus.

Je me suis offert, pour mes étrennes, un bureau sur la scène, agrandi et couleur de soleil : le blanc et le noir en sont bannis. Un de mes amis le visite avec mélancolie :

— Il manque, me dit-il, d'échauguettes féodales et de barbacanes contre vos ennemis. Prenez garde! On veut vous agacer, vous faire démissionner, de gré ou de force; vous allez être attaqué par tous les moyens, des plus malodorants jusqu'aux plus perfides. Vous avez trop, depuis cinq ans, méprisé les attaques viles et les jalousies exaspérées et vous avez eu le malheur de « trop réussir ». A bon entendeur salut!

Je hausse les épaules, incrédule peut-être, certainement indifférent ; toute ma vie est donnée à mon théâtre et se déroule au grand jour : mes portes sont largement ouvertes à tous et à chacun, à toute heure et sous n'importe quel prétexte. Un souterrain travail de termites s'ourdit, je le sais bien, contre moi. Je persiste à le mépriser, même si j'ai tort.

D'ailleurs, je vais créer deux ouvrages nouveaux, *Ping-Sin* et *Au beau Jardin de France,* donner en janvier 35 représentations, répondre par un redoublement de travail et de résultats à la vanité blessée des impondérables. Une insurrection de cantatrices évincées trouve des appuis louches pas très loin de moi. Un journal parisien les raconte ainsi :

Pensez donc, a dit le patron à l'une des plus repentantes, je ne peux plus vous admettre ici sans vous couvrir de ridicule. On a trop insinué, autour de vous, selon une tradition vieille comme Thespis, que vous

étiez partie — et vous l'avez trop complaisamment laissé dire — pour avoir refusé de partager l'oreiller d'un de vos tyrans. D'autres amis ont stupidement laissé entendre que notre théâtre, à l'instar de ces établissements à musiques consacrés surtout à la traite des chanteuses dorées à l'extérieur, ne négociait que des déshonneurs fructueux. Votre rentrée, après des rumeurs telles, ferait trop de peine à vos amis et donnerait à vos ennemis des armes indécentes. Il ne faut pas — et vous m'en voyez désolé.

La petite Germaine Baye débute très gentiment dans *Mignon ;* elle n'a ni fortune, ni protecteurs, ni relations ; elle a, simplement, un précoce et laborieux talent et toute la Maison applaudit à son départ vers le plus indépendant et le plus honorable avenir.

L'arrestation de Caillaux, le 14 janvier, emplit mon bureau jaune d'or d'une demi-foule d'officiers du G. M. P. qui viennent évoquer auprès de moi les scènes tragi-comiques des premiers mois de guerre. On ne sait plus très bien qui avait envoyé le « colonel » Caillaux en mission en Amérique du Sud « pour la durée de la Guerre ». Celui-là fut peut-être un sage ; personne ne se rappelle plus qui il était et je me garderai bien de m'en souvenir.

Dans les décors « art nouveau » de Deshays — un laqué d'or et l'autre rouge et bleu — la *Ping-Sin* d'Henri Maréchal, reçue depuis dix-huit ans à l'Opéra-Comique, voit le feu de la rampe dans un chatoiement de soies chinoises qui enchante le public ; le ballet de Guillot de Saix et de Casadesus, encadré dans la *Primavera* délicieusement fanée de Botticelli, fait évoluer les tableaux exquis, rythmés par la bonne fée Mariquita.

Gaston Carraud s'en montre satisfait :

Voici, écrit-il dans la *Liberté,* le troisième spectacle nouveau que monte l'Opéra-Comique depuis moins d'un an. Vous rendez-vous bien compte de ce que cela représente d'efforts habiles, qu'en un temps comme celui-ci un théâtre lyrique, cette machine si compliquée et si délicate, arrive à reconstituer toute son activité des temps de paix ? Et une activité si heureuse, que jamais ce théâtre n'a réuni un public plus empressé ni plus constant...

Ping-Sin dormait dans les cartons de l'Opéra-Comique depuis Carvalho ; et personne jamais ne comprendra pourquoi un opuscule si peu subversif

a dû attendre un quart de siècle sa représentation. Tout arrive. Je n'ai guère la place de vous expliquer comment le jeune et bel Yao est condamné à avoir la tête tranchée le soir même de ses noces avec Ping-Sin; comment Ping-Sin lui administre un narcotique et, pendant son sommeil, prend ses vêtements et sa place au supplice ; comment enfin la Providence envoie une révolution juste à point pour la sauver. Tranquillisez-vous : la musique a le tact de ne pas prétendre un instant nous faire prendre au sérieux ce sombre conte, qui, moins sommairement traité, serait un joli conte. Elle remonte à une époque où les compositeurs de l'école de Gounod, sentant autour d'eux le vent changer et en eux la veine mélodique tarie, cherchèrent avec le travail de l'orchestre et une continuité musicale relative des compromis qui compensèrent mal ce qu'ils avaient perdu. . La musique de *Ping-Sin* a une bonhomie gracieuse, une certaine vivacité, de la fraîcheur même, qui rendent ce petit ouvrage beaucoup plus agréable que d'autres, plus ambitieux. L'exécution est excellente; M. Vieuille a un rôle trop bref pour sa voix magnifique et sa diction ; Mlle Brothier est toute charmante à voir comme à entendre et M. de Creuz se fait applaudir avec elle. La mise en scène, réglée par M. Gheusi dans les jolis et curieux décors de M. Deshays, est une merveille, non seulement de luxe, mais de goût et d'harmonie.

La presse d'*Au beau Jardin de France* n'est pas moins bonne. Le mieux informé des journalistes sur la danse publie :

M. Francis Casadesus a écrit, sur le poème gracieux et enflammé tour à tour de M. Guillot de Saix, une partition de haute tenue et dont on a vigoureusement applaudi les épisodes. Les augures eux-mêmes se sont montrés assez satisfaits et ont daigné, de temps à autre, esquisser un hochement de tête approbateur. La mise en scène, les costumes, le décor étaient de tout premier ordre et les interprètes délicieuses. Jamais Cléo de Mérode n'avait semblé plus jeune ni plus belle que dans le personnage sympathique de Primavera : elle a conservé toute sa grâce et toute sa souplesse. Très beau également le poilu Robert Quinault en Mars Gravidus ; il a mimé son personnage en homme qui a vu les horreurs guerrières. Mlle Madge Derny, adorable et splendide Zephirus, a été l'enchantement des yeux.

Le spirituel Davin de Champclos et ses confrères ont, d'ailleurs, assez incomplètement discerné les symboles poignants de cette œuvre âpre et noble. Sa réalisation a coûté bien des soins à Mariquita ; mais elle a pu être fière de la réussite. Des éléments neufs ont donné au ballet une physionomie insolite : les gestes de Christiane Lorrain, dont l'intelligence

est toute harmonie, le talent des Nina Walky, Calanca, Guina Rudel et du jeune Gerlys ont renforcé l'équipe classique des Dugué, Albany et Luparia.

Dans la salle, disséminés aux galeries hautes, côte à côte avec le public, une centaine d'amateurs bénévoles et excellents de l'Association de Chant choral, soutenus par des trompettes éclatantes, ont renforcé les chœurs terminaux de l'ouvrage, épanouis enfin en masse formidable du plus puissant effet. Dans l'orchestre, trois voix parfaites — celles de Colette Chabry, de Jane Bourguignon et de Parmentier — faisaient office de récitants et ajoutaient, en quelque sorte, trois admirables instruments de plus, prédominants et pathétiques.

Cette innovation — que j'avais, au surplus, introduite déjà dans d'autres manifestations lyriques sans faire retentir la presse du récit prodigieux de tant d'ingéniosité, d'ailleurs vieille comme le monde musical — a été réussie à la perfection. Beaucoup de spectateurs, à l'orchestre, se sont étonnés du volume choral de cette conclusion scénique, sans s'apercevoir que son exécution s'étendait jusqu'aux galeries hautes du public.

Le succès du spectacle coupé (*Ping-Sin* et le *Beau Jardin*) s'affirme, lui aussi, en jalousies hargneuses : une vanité de « domestiques infidèles » — ainsi les définit un de nos plus grands confrères de la presse — pousse mes associés commerciaux à laisser entendre, dans quelques gazettes, qu'ils ont, eux aussi, « présidé » — leur ardente amitié pour le président Monier — bien qu'ils l'aient « lâché » avec fracas — leur fait affectionner ce mot — à la mise en scène de la soirée !

Je mets le holà à cette velléité sournoise; mais mes amis remarquent que les gens d'en face grondent plus longtemps et baissent moins la tête : leur « ami », le nouveau ministre et un M. Lebureau des Beaux-Arts, dont la rage contre moi ne désarme plus, pousseraient-ils ces inutiles à la résistance ?

Comment serait-il possible de le craindre, au moment où l'almanach du bon Soubies enregistre ainsi les chiffres de recettes des quatre subventionnés au cours de l'année 1917 ? — Opéra-Comique : 2.503.744 francs; Comédie-Française : 1.711.997 ; Odéon : 1.153.254 ; Opéra : 945.503.

Le 12 février (jour du mardi gras) j'ai entendu et reçu l'*Ingénu* de Voltaire, adroitement mis à la scène par Méré, Régis Gignoux et en musique par Xavier Leroux. La pièce est amusante, pétille d'esprit français; la partition est gaie, d'une simplicité que je n'attendais pas de l'auteur d'*Astarté* et de la *Reine Fiammette.* C'est peut-être une « opérette », comme l'annoncent quelques journaux. Mais pourquoi l'Opéra-Comique ne jouerait-il pas une *opérette* bien écrite ?

L'éternelle querelle des lyriques et des comiques met aux prises, depuis bien des lustres, les deux clans ennemis :

— Vous ne savez pas jouer la comédie ! crient les comiques.

— Et vous n'avez jamais su, vous ne saurez jamais chanter ! ripostent les lyriques.

En jouant l'*Ingénu,* l'hiver prochain, je tenterai de prouver que les deux partis se trompent ou, en tout cas, qu'ils exagèrent.

Mlle Francesca débute dans la *Traviata,* où elle a remporté, en juillet dernier, son prix d'excellence au Conservatoire; c'est une nature artiste et distinguée d'instinct. La voix, qui s'amplifiera, est prenante, le jeu simple et précis; le succès de la jeune artiste est surtout fait de l'admiration des musiciens. C'est le plus rare.

Bolo est condamné à mort le 14 février; la crédulité populaire des concierges et des fruitières imagine déjà qu'il échappera au poteau de Vincennes et sera sauvé, étant si riche... et si narquoisement tranquille ! Ces convictions ingénues ne sont rien auprès de celles de Bolo lui-même : il est parfaitement persuadé qu'on ne l'exécutera jamais.

Le 18, Charles Humbert est arrêté : la consternation règne chez les gens d'en face : Humbert était leur intime, ne passait pas un jour sans les voir ou leur téléphoner et leur avait promis... l'Opéra !!! Je vais avoir la paix pendant quelque temps, bien que, dans la « termitière » de la rue Marivaux, m'assurent mes chefs de service, on « lâche » éperdument le sénateur sous les verrous : c'est à peine si on l'aurait connu, de loin en loin, et... comme tout le monde ! Décidément, les disciples errants de Kephas n'attendent même plus, pour renier leurs maîtres, que le coq ait chanté trois fois.

Serais-je sur le point d'obtenir ce qu'aucun directeur — depuis Véron — n'a pu réaliser? Un projet de loi nouveau tend à réprimer le trafic abusif des marchands de billets. La majorité des entrepreneurs de spectacle favorisa toujours ce commerce parasitaire : beaucoup y trouvaient des avances importantes et en partageaient les bénéfices. A l'Opéra-Comique, le public était plus odieusement et plus iniquement rançonné qu'ailleurs; il y a, chez nous, quatre cent sept places fixées à très bas prix par l'impérieux cahier des charges de l'État : c'est à peu près le tiers de la salle. Il est réservé aux mélomanes pauvres, aux étudiants, musiciens et chanteurs sans fortune, aux professionnels modestes et aux familles à petit budget. L'intention du Gouvernement est louable et les directeurs acceptent ce sacrifice avec bienveillance.

En fait, ces quatre cent sept places sont, en majorité, accaparées par les marchands de billets et revendues au public à des prix exorbitants; ce trafic se fait actuellement aux dépens des soldats, blessés de guerre ou permissionnaires du front, pendant leur séjour à Paris.

La loi projetée atteindrait les revendeurs, anonymes ou non, qui tournent ses prescriptions généreuses à leur unique bénéfice et me permettrait, enfin, de supprimer la « queue » du quatrième étage, campée, par tous les temps, dans la rue, puisqu'on pourrait louer d'avance le dernier amphithéâtre aux fidèles du « poulailler ».

C'est un rêve heureux. Véron, qui avait, pendant des années, poursuivi sa réalisation, la déclarait impossible : l'âpreté des revendeurs, les gains énormes d'un métier facile et qui ne paie ni patente ni impositions, multiplient, autour du projet éternel, des résistances furieuses. Sept ou huit de ces mercantis sans entrailles ne sont-ils pas venus, naguère, proposer à Velay, délégué de mon personnel et gérant de sa Coopérative, de les aider à se constituer... en syndicat!...

— Si la loi est votée à la Chambre, redoute un de mes amis du Parlement, aboutira-t-elle, un jour, au Sénat?

On voit, même en temps de guerre, de telles iniquités! Ainsi, l'Opéra-Comique a joué la *Fille du Régiment* nombre de fois au début des hostilités. Il a payé plus de 12.000 francs

de droits aux héritiers des auteurs; l'un d'eux, un Donizetti à moitié Turc, nous fait condamner, en appel, comme si nous n'avions rien versé à la Société des Auteurs! C'est un jugement tintamarresque, contraire à tous ceux qui l'ont précédé, comme au bon sens le plus élémentaire, un épisode de haute fantaisie dans l'histoire interminable des fameux procès Donizetti contre la rue Henner. Le magistrat qui est arrivé à cette conclusion inattendue peut se vanter d'avoir éberlué tous les juristes de Paris.

Nous avons repris les *Contes d'Hoffmann;* remis à neuf dans nos ateliers, ils ont retrouvé leur vogue inouïe, grâce à Fanny Heldy, qui chante les trois rôles d'Olympia, de Giuletta et d'Antonia, comme jadis Mme Isaac. La clarté puissante de sa voix, sa virtuosité sans seconde sont des merveilles de réussite. Le public a accueilli surtout les airs de la poupée et ceux du troisième acte par des ovations et des rappels.

Dans la nuit du 8 mars, un raid d'avions boches sème des bombes sur Paris. Rue Drouot et rue Geoffroy-Marie, près des grands boulevards, les dégâts sont impressionnants; on ne nous avoue pas le nombre des victimes. Nous organisons l'exode éventuel du public dans les caves du théâtre.

Trois nuits après, nouvelle attaque des « gothas » allemands. Le ministère de la Guerre, entre autres édifices, est criblé de mitraille; le nombre des victimes est restreint : cette fois, les habitants en péril se sont docilement abrités dans les caves. Mais on parle de fermer les théâtres pour éviter une catastrophe possible. L'émotion de notre personnel est intense; je multiplie, auprès des Pouvoirs publics, d'énergiques démarches de protestation : elles augmentent l'indécision officielle. Les directeurs ne sont pas d'accord : les uns seraient ravis de fermer : ils font de maigres recettes; quelques autres ont assez de ressources et de probité pour vouloir demeurer sur la brèche, surtout après les bénéfices des mois précédents.

L'usine et l'énorme dépôt de grenades de La Courneuve sautent mystérieusement, le 15 mars. Des vitrages s'effondrent, dans Paris, jusqu'à Montrouge. Le ciel est sans un nuage à perte de vue : des gens affirment que ce sont des torpilles d'avions boches qui ont provoqué la catastrophe; ils ont

même, de leurs yeux, distingué « à des six ou sept mille mètres » le glissement des gothas-fantômes !

L'enquête révèle qu'il n'en est rien ; la cause exacte de l'explosion demeure inconnue ; d'atroces détails nous reviennent de Saint-Denis où personne, en définitive, ne sera responsable d'avoir amoncelé tant de millions de bombes.

Lily Boulanger meurt à Mézy, après une longue agonie ; sa petite grande âme de musicienne a consumé sa vie fragile. Elle laisse des pages singulières, déjà toutes palpitantes d'un génie personnel et très coloré. Je monterai son *Faust et Hélène* à l'Opéra-Comique.

M. Lebureau des Beaux-Arts arme le Ministre de chiffres inexacts et l'amène à critiquer la gestion artistique de la Maison. J'ai répondu par des chiffres et des relevés sans réplique ; c'est la première fois que je sens se hérisser contre moi une sorte d'animosité officielle, provoquée avec un art perfide par un brelan d'imbéciles, fielleusement coalisés. Le Ministre, lui, paraît être de bonne foi : il me promet de rectifier, à l'occasion, son tir de tribune et de blâmer les scènes mal gérées — pas la mienne. Mais il reste en son esprit un agacement visible de cette escarmouche.

La Censure m'interdit la reprise de l'*Attaque du Moulin* sans coupures ; je m'incline et remplacerai l'œuvre en litige par *Naïs Micoulin*, inédite à Paris. Bruneau est satisfait de sa compensation. C'est Fanny Heldy qui chantera Naïs.

Le 22 mars, les alertes nocturnes des « gothas » recommencent.

Le 23, après une nouvelle alerte avant le point du jour, des explosions inexplicables secouent Paris : vingt-huit obus mystérieux éclatent dans un plan de tir assez étroit qui traverse la ville du nord-est au sud-ouest. Vers une heure, un de mes pompiers apporte un fragment de métal, corrodé par l'éclatement du projectile : c'est un élément d'ogive, encore muni d'un bout de ceinture en cuivre, rayé certainement dans un canon.

— Mais c'est un éclat d'obus tiré par une pièce à longue portée !

Je téléphone à l'artillerie du G. M. P. encore incrédule ;

cependant, à mesure qu'on lui transmet des fragments recueillis autour des entonnoirs de chute, le service technique, après avoir haussé les épaules à nos hypothèses de gardes nationaux, est contraint de reconnaître qu'un canon boche tire sur Paris, à *plus de cent kilomètres de distance !*

Ainsi s'expliquent les observations stupéfiantes de la D. C. A. ces derniers jours : elles signalaient des éclatements de « bombes » dans la région nord au-dessus de Paris, sans pouvoir saisir, sur le ciel limpide, trace d'un avion boche, même à des hauteurs vertigineuses. Ces prétendues « bombes » étaient les premiers obus d'une « grosse Bertha », en train de régler et d'allonger son tir vers Paris, au bout d'une trajectoire fabuleuse, qui devait bien avoir trente kilomètres de flèche.

Et qui sait, comme le suggère un artilleur imaginatif, si la récente explosion de La Courneuve, demeurée si mystérieuse, n'est pas due à l'éclatement d'un de ces projectiles de réglage au beau milieu d'un tas de grenades chargées ?

Le soir, devant un public aussi raréfié que sont encombrées les gares de départ dans Paris, nous donnons *Mârouf* dans la version pour ténor, avec Francell ; c'est la première fois.

L'œuvre délicieuse de Rabaud y gagne un équilibre plus parfait et rajeunit son principal rôle d'inflexions claires et variées.

Mârouf a, semble-t-il, plus de grâce, et son duo du quatre, avec la princesse, une palette tendre mieux nuancée.

Chaque matin, maintenant, la « Bertha » de la forêt de Saint-Gobain — nos aviateurs l'ont repérée — nous envoie, vers sept heures, le premier de ses obus. Épais et lourds, ils ont une faible capacité d'explosifs et font moins de dégâts que les torpilles d'avions ; mais ils énervent beaucoup plus la population de Paris. Elle émigre en masses pressées — celle, du moins, qui peut quitter la ville et gagner des coins de province traditionnels ou inexplorés.

Ceux qui restent, indifférents, semble-t-il, aux chutes assez régulièrement espacées des projectiles tombés du ciel, vaquent à leurs affaires courantes avec un fatalisme rageur. Plus clairsemés, ils viennent moins au théâtre, où nos recettes baissent très vite.

Les nouvelles du front sont graves, elles aussi : la ruée boche sur les Anglais et sur nous tendrait encore à menacer Paris ; Amiens est en péril. L'heure est angoissante et, le 26 mars, nous écoutons moins le charmant début de Francesca dans Micaéla que les rumeurs fiévreuses des journaux et de la rue.

Le 29, jour du vendredi saint, l'obus boche défonce le toit de l'église Saint-Gervais, derrière l'Hôtel de Ville, et provoque un effondrement qui fait une centaine de victimes, de toutes les confessions religieuses de Paris, parmi les fervents de la musique sacrée et les auditeurs annuels d'une chorale célèbre. C'est la débâcle définitive du public : *Werther* tombe à 2.700 francs de recette et *Béatrice* à 1.610. Nous sommes aux prises avec des difficultés grandissantes.

Seul, M. Lebureau des Beaux-Arts ignore tout de la Guerre et, casematé dans son rez-de-chaussée du Palais-Royal, impénétrable aux obus et aux bruits fâcheux, m'envoie coup sur coup des lettres tracassières, bourrées de chiffres périmés : la dernière totalise froidement les salaires de la troupe par un chiffre inférieur de *cinquante-cinq pour cent* à la réalité ! Je riposte de mon mieux et rectifie le tir sur M. Lebureau : il s'empresse d'en renvoyer les coups au Ministre pour l'irriter contre moi : ceux d'en face lui donnent la main.

M. Pams, ministre de l'Intérieur, interdit notre matinée du 4 avril ; il finit ensuite, frappé de mes arguments pour le réconfort des esprits assombris, par me laisser jouer, le soir, à ma guise, en prenant les précautions possibles.

Le 8, nouvelle discussion. J'en appelle au Président du Conseil, qui ordonne de nous laisser jouer — comme à Londres, où les bombardements aériens sont autrement graves qu'à Paris. Malgré des recettes désastreuses, nous marchons donc régulièrement — pour l'honneur d'être, à peu près seuls, demeurés ouverts sous le tir de l'ennemi et sous celui — plus redoutable encore — des mauvaises rumeurs de panique au sujet de l'offensive boche vers Paris.

Dans la nuit du 12, après un raid d'avions-fantômes, une lueur sinistre rougeoie dans le ciel : un pâté de maisons incendiées flambe derrière l'Hôtel de Ville. Le lendemain, les femmes et les enfants affluent encore davantage dans les

gares : il devient presque criminel d'exposer les siens à des périls sans répit quand on peut les envoyer ailleurs. Le public des théâtres se raréfie à vue d'œil.

Le 14, le tir de la « grosse Bertha » ne cesse même plus la nuit ; mais un espoir nouveau galvanise les cœurs : Foch est nommé généralissime de toutes les armées alliées en France ; l'unité de commandement est réalisée. La bête allemande voit se concentrer sur elle l'agression puissante de ses adversaires, enfin ralliés coude à coude, sous la même volonté. Aussitôt, les lignes anglaises se stabilisent, s'arc-boutent au sol : la retraite est enrayée. Nous allons pouvoir songer à la contre-offensive, dans quelques semaines.

Rien n'a pu, pendant ce temps, détourner M. Lebureau de la rue de Valois du lancinant souci de m'agacer ; pour une audition, pour rien, pour le plaisir de paperasser en langue de carton vert, il a fomenté des discordes plus graves entre mes associés commerciaux et moi. Il en attend des conflits qui l'investiraient d'un arbitrage officiel, aux dépens de la vie intense de la Maison.

— Prenez garde ! me conseille un des prédécesseurs de l'actuel Ministre. On vous cherche noise ; ce n'est, d'ailleurs, pas d'aujourd'hui ; moi, je vous connaissais et j'ai coupé court, brutalement, aux mêmes intrigues à votre égard. Ne répondez plus, même avec votre belle humeur au grand jour ; on vous tend des pièges, dont le ressort n'est pas loin de vous. Esquivez l'embûche : en ce moment, si l'on vous blessait, vous seriez mal venu même de crier à l'aide ! Attendez meilleure occasion de foncer sur vos ennemis ; et vous les « aurez » facilement.

Mais j'ai repris ma plume de polémiste et n'ai tenu aucun compte de ces « sages » avis. Les procédés nouveaux de mes « associés » sont, d'ailleurs, inadmissibles : ils écrivent, en secret, à mon personnel artistique pour désavouer mes décisions, signées cependant de la griffe commune.

Toute l'attaque est menée par M. Lebureau ; il fait même signer au Ministre une consultation, soi-disant juridique, qui m'assimile à un sous-chef de bureau et m'invite, sous peine de « révocation », à m'entendre avec ces gens-là et à les admettre

dans ma direction artistique, tout au moins aux yeux des tiers : l'incommensurable vanité des deux anciens tenanciers de Parisiana, de l'Olympia, des Folies-Bergère et « autres beuglants » souffre de ne pas « avoir l'air » de diriger aussi la prospérité actuelle, chèrement conquise, de l'Opéra-Comique dans laquelle ils ne sont absolument pour rien.

Mathilde Saiman nous donne une éclatante Floria Tosca ; elle ne tardera pas à y être excellente. Ce rôle excessif est le « dada » de toutes les convoitises d'artistes : il n'y a pas, à Paris, une femme qui chante — ou croit chanter — qui n'ambitionne, à tout prix, la périlleuse gloire — après Mary Garden — d'incarner la jalouse amante de Cavaradossi ; à la rigueur, *Sapho* suffirait d'abord à leurs ambitions... illégitimes. Et mes refus de « toscaniser » toutes les demoiselles sopranistes du monde (et du demi) m'ont fait des ennemies acharnées qui « m'arrangent », dans les soupers de théâtre, avec férocité.

Dès le début de juin, la ruée boche qui vient de renouveler nos alarmes est à demi endiguée déjà ; Foch, à la tête des forces totales des armées de France, commence à dessiner une tactique d'ensemble qui donne des résultats encourageants.

La « grosse Bertha Krupp » tire toujours sur Paris ; mais on s'accoutume si bien à l'explosion espacée de ses obus qu'on ne s'enquiert même plus de leur point de chute. La pesée boche sur La Ferté-Milon nous semble plus grave. Le soir, les officiers du G. M. P. et de l'aéronautique viennent en causer, dans mon bureau. Ils sont graves, mais optimistes. A deux pas de nous, sur la scène, le personnel, en pleine représentation, devant des *Lakmé* et des *Manon* qui n'arrivent guère à réaliser plus de 3.000, se doute confusément du péril de Paris et interroge anxieusement nos « as ». Ils ont aussitôt la crânerie d'affirmer que c'est « le bec de gaz définitif pour les Boches » et le chœur, rasséréné et confiant, double joyeusement le volume de ses voix, soudain devenues plus fermes.

Je me préoccupe, en cas d'évacuation plus généralisée, de transporter ailleurs toute ma troupe et de la faire vivre. Deauville, encombré de servitudes, s'intéresse à mon projet ; mais ne sera-t-il point, si la poussée ennemie s'accentue, à demi coupé de Paris ? Mon ami, M. Forsans, maire de Biarritz, nous offre

l'hospitalité de son Théâtre Municipal, m'invite à m'entendre avec M. Boulant, dont les casinos demeureront fermés pendant la Guerre et obtient pour nous l'autorisation du Ministre. C'est non seulement la plus avantageuse des offres qui nous sont faites, mais la seule. Nous avons signé aussitôt ; et nous sommes liés.

Les effroyables combats de la vallée de l'Oise attestent le nouveau mordant de nos troupes ; elles tiendront. Mais toutes les éventualités sont envisagées : le général Guillaumat remplace Dubail, nommé grand chancelier de la Légion d'honneur et est investi des commandements de Gallieni en septembre 1914. Pour qu'on l'ait rappelé en hâte de Salonique, afin de lui confier la défense éventuelle de Paris, il faut que la situation ait été bien grave et le soit encore. L'entourage de Dubail est dispersé : mon ami, le colonel Eychène, est envoyé dans l'Est, ce qui l'enchante ; on en veut à sa sagesse d'avoir, deux ou trois fois, crié : casse-cou ! dans des affaires politiques plutôt « indésirables » — comme le voyage de Caillaux au Canada en novembre 1914. On n'a pas fait à cet admirable soldat sa part : on n'aime pas, dans les états-majors de Paris, en marge du ministère de la Guerre — j'en ai su quelque chose ! — les officiers indépendants, francs-parleurs et trop dévoués à leurs chefs : ils sont gênants.

M. Lebureau des Beaux-Arts — « qui n'en rate pas une ! » disent mes chefs de service... et les siens — m'a invité à lui confier nos archives précieuses pour les envoyer en province, — au château de Blois, paraît-il. Les soixante caisses sont vissées ; j'en avise le génial organisateur. Il me fait répondre qu'il n'a ni camions, ni wagons, ni main-d'œuvre, enfin, rien du tout ; il m'invite à assurer moi-même le sauvetage éventuel de nos manuscrits rares. Je les fais entasser sous l'escalier du vestibule et, sur la bâche verte qui les abrite, je fais coller une pancarte symbolique : « Beaux-Arts : Château de Blois. »

Le 22 juin, ma famille est rentrée à Paris ; je ne crois plus à la menace boche, malgré l'intermittence des raids nocturnes de « gothas », qui me font, de temps à autre, coucher dans mon bureau, à l'Opéra-Comique, pour parer aux périls d'un écla-

tement de bombe incendiaire dans nos cintres encombrés de toiles et de bois.

Les concours de juillet, au Conservatoire, encadrés d'alertes nocturnes et prolongées, avec des incendies épars dans Paris, nous révèlent des voix charmantes et des talents d'avenir, mal préparés à subir de telles épreuves dans l'humidité des caves voûtées. MM[lles] Vuilbert, Gien et Viodé, la petite Ferrari, MM. Winkopp et Nonguet sont nos lauréats élus. J'ai engagé, séance tenante, Suzanne Vuilbert et son camarade Winkopp, blessé cruellement à la guerre ; il a une belle voix de baryton.

Quant à la grande Vuilbert — qu'une sorte de célébrité un peu bruyante précède trop, à mon gré, parmi nous — elle possède une voix délicieuse, qui grimpe en se jouant au *contre-mi* et un timbre rare à vingt ans. Je la ferai débuter, à Biarritz, dans le Cours-la-Reine de *Manon ;* elle y sera, comme à son concours, parfaitement à son aise.

Le 15 juillet, le dernier sursaut de la ruée boche, pourtant très attendu, nous surprend dans la région de Château-Thierry. L'opinion irritée réclame des sanctions révolutionnaires ; le Gouvernement est désemparé. Il n'a rien su empêcher. Je relis les anciens articles « échoppés » de l'*Homme Enchaîné !* Paris, sous les coups redoublés de la « grosse Bertha » demeure impassible : tous ses sens sont tendus vers le nord-est où se joue peut-être le drame suprême de la Guerre. Dès le 17, la ruée, brisée autour de Reims, parait se morceler à notre avantage ; la contre-offensive de Foch, de Villers-Cotterets à Château-Thierry, recommence, avec le même bonheur, les journées de l'Ourcq et de la Marne, Les recettes du théâtre remontent ; la confiance renait et je romprais mon traité avec Biarritz si, par esprit de contradiction, je n'y maintenais notre exode, que l'on essaie déjà de démolir et de vilipender autour de moi. C'est, désormais, ma seule raison d'y tenir, ne fût-ce que pour affirmer, devant l'assaut plus âpre des éternelles chicanes d'en face, ma prépondérance artistique et mon autorité.

Le 29 juillet, en même temps que les meilleures nouvelles du front, nous avons la joie de recevoir de ses chefs un télégramme qui m'annonce une belle citation de mon fils à l'ordre de l'armée ; mon petit sous-lieutenant, pilote aviateur dans les

troupes marocaines, à peine guéri d'une blessure légère, a pris part à des bombardements intenses, près du sol montagneux qu'il avait à cribler de bombes. Je n'en transcrirai pas ici le texte — trop élogieux, assure la modestie de mon gamin ; Filote et sa maman, encore tremblante, n'attendent plus, le cœur battant, que sa permission de convalescence.

Le 6 août, la victoire française est acquise ; nos troupes alliées poussent, pas à pas, le Boche rompu vers la frontière ; Foch est nommé maréchal de France ; Pétain reçoit la médaille militaire. Malvy, condamné à cinq ans de bannissement, prend la route de l'exil qui fut celui de Déroulède. Les événements se succèdent avec une fulgurante rapidité : toutes les heures sont historiques ; toutes les paroles s'inscrivent dans l'avenir ; un vertige immense nous entraîne dans une allégresse qui devrait désarmer les pires inimitiés.

Celles de mes enragés redoublent, au contraire. J'échange, avant de partir pour Biarritz, où je ne pourrai, m'écrit-on, loger mes cent artistes et auxiliaires que par un miracle inimaginable, tant l'affluence est énorme dans la ville — des propos aigres et même des billets menaçants avec les singuliers « associés » que j'ai la témérité de laisser, armés, derrière moi. Au retour, décidément, je ferai bien de me défendre — s'il n'est pas trop tard.

La *Gazette de Biarritz* et toute la presse locale réservent déjà le meilleur accueil à notre délégation en voyage ; contraint d'en prendre la direction effective, sous peine d'échouer dans la plus ardue des entreprises — les vieux Biarrots trouvent téméraires, pour ne pas dire irréalisables, les totaux exorbitants qui peuvent, seuls, assurer notre réussite — je vais, dans un séjour traditionnel de « vacances » pour tout le monde, intensifier encore mes labeurs habituels de Paris.

L'Opéra-Comique, publient les journaux basques, vient réaliser une entreprise d'art qui n'avait encore jamais été tentée dans les mêmes conditions. Ce sont, en effet, ses meilleurs artistes, musiciens et choristes, qui vont nous donner des représentations lyriques dans la tradition même et avec tous les moyens de la salle Favart à Paris.

Étoiles et comparses, vedettes et coryphées, la troupe en voyage nous apporte son admirable répertoire et va le jouer avec le goût créateur et

le fini dans les moindres détails qui font le prestige souverain de l'Opéra-Comique de Paris.

Son directeur est venu lui-même organiser les répétitions d'ensemble et encadrer, dans les mises en scène dont il a le secret, les tableaux lyriques des grands ouvrages qui font, depuis quatre ans et malgré la Guerre, affluer, sans interruption, salle Favart, un public d'élite où les permissionnaires, les convalescents, les soldats glorieux de l'Entente, traversant la capitale, viennent puiser le réconfort moral et l'apaisement que donne la musique.

L'Opéra-Comique nous amène fastueusement — sans cesser de jouer à Paris six fois par semaine — ses costumes merveilleux, une délégation de ses artistes de l'aiguille et du ciseau, ses peintres de décors, Mme Solatgès, M. Mathieu, M. Deshays. Ils vont assurer à l'élégant public de Biarritz la vision vivante et colorée des modes historiques, la palette hardie des décors les plus nouveaux.

M. Bastin, le plus jeune de ses chefs d'orchestre, secondé par d'admirables chefs de service, dirigera, avec M. Coste, des soirées hors de pair. Elles donneront à une phalange d'exécutants, dont beaucoup sont des virtuoses célèbres, l'occasion — tous les deux jours renouvelée — d'accompagner les artistes les plus acclamés à Paris : Mlle Suzanne Brohly, dont la voix puissante et la beauté fière savent exalter tous les cœurs; M. Léon Beyle, son camarade au style impeccable et sûr; et M. Charles Fontaine, le plus vibrant des ténors.

Nous pourrons successivement applaudir Mlle Marthe Davelli, devenue une de nos compatriotes basques toutes les fois qu'elle peut s'échapper de la capitale; sa voix de velours, généreuse et souple, saura nous toucher dans les rôles de la Geisha et de Floria Tosca.

Viendront ensuite Mlle Brothier, la virtuose précoce et délicieuse de *Lakmé;* M. Francell que personne n'a oublié parmi nous et Mlle Yvonne Chazel, l'une des plus triomphantes étoiles de la jeune troupe de l'Opéra-Comique : musicienne hors ligne et d'une éclatante beauté, elle nous donnera bientôt une *Sapho* douloureuse et une *Aphrodite* sans rivale.

Puis nous acclamerons, à la tête d'un choix de fins artistes, Mlle Fanny Heldy, la grande cantatrice aux cheveux d'or, que sa voix miraculeuse, comparée à celle de Sybil Sanderson, a haussée tout de suite à un rang exceptionnel; Mlle Wronska, la danseuse russe si jeune et déjà si applaudie; Mlle Christiane Lorrain, grande mime de style moderne et sûr : Mlle Mathilde Saiman au timbre puissant et sonore; et M. Marni, ténor aux nuances délicates et ténues; et tant d'autres encore que nous nommerons au fur et à mesure de leurs succès : Mlle Renée Camia; MM. Azéma, Berthaud, Bourgeois, Parmentier, etc.

La date des galas sera fixée en septembre. Le dernier, très original, comprendra quatre actes de *Manon* avec quatre Manons différentes.

*
* *

Dans cette villégiature de luxe, où d'opulents étrangers — quelques Français aussi et, peut-être, certaines Françaises — trouvaient le loisir et le cœur de se divertir avec quelque excès, nos veillées au théâtre, nos allées et venues continuelles auraient, dit-on, passé parfois, auprès d'un lot d'âmes maussades, pour des signes de désordre. La jeunesse, souvent tapageuse, la gaieté de nos artistes ont, sans doute, offusqué des « réfugiées » sans indulgence et, probablement, sans beauté.

Qu'importe ! Les résultats professionnels de ces laborieuses « vacances » racontent plus fidèlement ce qu'elles furent aux amis informés de la musique et de l'art théâtral.

Je n'ai, en ces six semaines, donné à mon personnel qu'une seule journée de repos et amené, le matin, nos étoiles du chant et de la danse déjeuner avec nous, en famille, à Cambo.

L'après-midi, nous sommes allés, tous ensemble, rendre visite à Edmond Rostand, qui nous a, dans Arnaga, reçus en artistes, — avec cette urbanité de race et cet empressement qui furent toujours la marque de sa grande âme, si simple en dépit des légendes, si rayonnante surtout d'amitié « candide » et de bonté.

J'ai toujours eu pour Edmond Rostand la plus déférente affection, l'admiration la plus diligente ; l'avenir le mettra au rang définitif qui lui est dû parmi nos poètes nationaux — le premier.

Déjà souffrant et fatigué, il avait tenu à nous recevoir et à nous faire lui-même les honneurs de son délicieux Arnaga.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Sous un ciel brumeux d'équinoxe, dans l'immobilité morne des lignes, effacées à demi, qui dessinaient les jardins seigneuriaux, les portiques païens, les charmilles de buis et les chênes du carrascal basque, Rostand nous conduisit partout où nos yeux pouvaient admirer une perspective, découvrir un plan délicatement théâtral.

Il vint ensuite, plusieurs fois, le soir, assister à nos spectacles

et les applaudir. C'était surtout pour Fanny Heldy qu'il s'était enthousiasmé ; sa voix le frappait d'étonnement et le ravissait d'allégresse ; son jeu, si expressif et si sobre dans la *Traviata* — elle ne l'avait, peut-être, jamais aussi dramatiquement jouée que devant lui — et nos innovations scéniques autour de l'incomparable cantatrice le passionnèrent, tout un soir, et il se divertit même — lui, que son imagination étincelante devait par avance blaser sur tout inattendu — aux singularités pittoresques, mais un peu hérétiques, de nos improvisations.

Ses effusions, juvéniles et imagées, ont été, parmi nous, spontanées comme ses deux mains tendues ; je suis sûr que tous ses hôtes d'un après-midi de septembre, à Arnaga, l'ont pleuré comme un camarade et regretté comme un ami.

*
* *

Après le retour de toute la troupe à Paris, dans les gris premiers jours d'octobre — enfiévrés cependant des magnifiques nouvelles de notre victoire sur le front français, où le génie guerrier de la race dominait enfin la brute germaine abattue, je me suis détourné vers mon œuvre d'une année.

Certain de pressentir trop tard que ses splendides résultats allaient m'être arrachés dans un coup de force, ourdi en mon absence de Paris, j'ai pu résumer ainsi le dernier exercice de ma gestion :

L'année artistique de l'Opéra-Comique pendant la Guerre dernière a subi tous les chocs en retour de la plus tragique, de la plus formidable période de la gigantesque bataille.

Il me sera permis peut-être de constater, avec un légitime orgueil, qu'aucun événement, même aux heures les plus sombres de ces douze mois, n'a pu paralyser notre résolution de solidarité et de résistance à tout prix : pas un seul jour l'Opéra-Comique n'aura, depuis quatre ans, fermé ses portes, ni renoncé à multiplier pour les siens les ressources qui les ont fait vivre, les réalisations musicales et scéniques qui demeureront l'honneur de mon théâtre pendant la tourmente, terminée aujourd'hui pour le pays en une triomphale apothéose.

Nous avons, en effet, il y a deux mois, atteint et dépassé la *millième* représentation de notre répertoire pendant la Guerre et distribué le *septième million* de nos salaires et droits divers à ceux qui ont vécu du labeur inin-

terrompu de l'Opéra-Comique au milieu des plus âpres difficultés qu'ait jamais connues une exploitation théâtrale comme la nôtre.

Le précédent exercice avait bénéficié d'une sorte de cristallisation de la Guerre ; elle avait permis aux nôtres de retrouver une existence presque normale, d'installer une régularité soucieuse dans nos travaux artistiques et d'organiser une plus large reprise de la vie d'autrefois devant un public assidu, composé de soldats permissionnaires, de blessés convalescents et de familles, réunies autour d'eux pendant leurs heures de détente à Paris.

Il faut ici — sans omettre de rappeler les heureux efforts des trois précédentes années — fixer le souvenir de nos plus éclatantes réussites au cours de ces douze mois. Ils ont vu créer ou reprendre, dans des décors nouveaux et avec un succès d'autant plus brillant qu'il était plus ardu, l'*Irato* de Méhul, *Béatrice* d'André Messager, *Ping-Sin* d'Henri Maréchal, *Au Beau Jardin de France* de Casadesus, les *Contes d'Hoffmann, Mârouf* dans sa version nouvelle, *Fortunio* et nombre de pièces du répertoire remontées en des cadres pittoresques et hardis, dont la plupart étaient entièrement réalisés par nos ateliers de décoration, au boulevard Berthier, sous la direction du peintre Deshays. Les difficultés croissantes de la vie matérielle ont progressivement grevé notre exploitation de charges augmentées de jour en jour. Malgré nos approvisionnements en matières premières, le moindre de nos décors nouveaux coûtait plus cher que durant les premières années de guerre.

Certains matériaux devenaient introuvables, même à des prix exorbitants. Nous avons, pourtant, réussi à obtenir par nos relations personnelles des marchandises avantageuses et des prix qui ont facilité nos réfections constantes et maintenu à notre matériel courant sa conservation parfaite et sa valeur.

Toutes les améliorations de la salle et de nos locaux ont été effectuées aussi selon des devis strictement étudiés ; la prospérité matérielle du théâtre a permis de les exécuter sans grever trop lourdement notre exploitation de guerre. Mais c'est surtout — malgré les légendes obstinées à nier l'évidence — au personnel de la Maison que nous avons assuré le meilleur de nos efforts continus et l'augmentation progressive des cachets et salaires. La courbe de nos dépenses à cet égard a, la plupart du temps, étroitement suivi la courbe de nos recettes ; et quand les deux lignes se sont écartées, c'est que les pertes ont, à notre charge, dépassé les excédents sous la pression des événements tragiques dont la victoire nous permet aujourd'hui de rappeler en souriant les angoisses encore si proches de nous.

A la fin de la Guerre, les 150 mobilisés de l'Opéra-Comique comptent 14 tués, 32 blessés, 7 étoiles de la Légion d'honneur, 4 médailles militaires et 49 croix de guerre.

Ont été *tués :* Maurice Cazeneuve, Jean Hipert et Kossowski, artistes ; A. Bailly, choriste ; J. Boulnois, chef de chant ; Landmesters, machiniste ; E. Michel, habilleur ; G. Pujol, Capdevieille et A. Leclercq, mucisiens de l'orchestre ; Richard, Bonnet, Malcouronne et Thomas, employés.

Blessés : Vaurs, Baugé, Potier, Parmentier, Feiner, Devriès, Deloger, Winkopp, artistes ; Deschamps, Fourny, Sécheresse, Corbeau, Leclerc, Nicolas, employés ; Ramelet, Viron, Francq, Naudon, Thuaire, Prieur, machinistes ; César et Pellerin, choristes ; Bloch, Laggé, Massardo, Selmer, Thauvin, Gauckler, Delacroix, Mignard, Petit, Julliard, musiciens ; Deshays, décorateur.

Légion d'honneur : Renaud, Baugé, artistes ; Sécheresse, employé ; Ramelet et Prieur, machinistes ; Gauckler, musicien.

Médaille militaire : Ch. Francq, Viron, Naudon, machinistes ; Winkopp, artiste.

Croix de guerre : Deshays, chef décorateur ; Malherbe, secrétaire général ; Renaud, Hipert, artistes ; Masson, A. Wolff, chefs d'orchestre ; Quinault, danseur ; Vaurs, Potier, Péault, Feiner, Baugé, Parmentier, Deloger, Winkopp, artistes ; Prieur, Ramelet, Viron, Dugimont, Naudon, Weiss, Maurer, Francq, machinistes ; Gauckler, Laggé, Lefranc, Cadougnan, Massardo, Delbos, Selmer, La Haulle, musiciens ; Redorter, Leclercq, Bonnet, Fourny, Sécheresse, Slamowitz, employés ; Pellerin et Garassu, choristes ; Chapuis, électricien.

*
* *

Après les excellents résultats du précédent exercice, les recettes de l'exploitation atteignaient, en novembre dernier, une moyenne de 10.000 francs ; celles de septembre et d'octobre avaient déjà dépassé 8.600 et 9.600 francs.

Parallèlement, les chiffres des salaires et subventions du personnel passaient, en deux mois, de 122.000 à 181.000 francs ; les droits des pauvres et des auteurs, de 46.000 à 81.000 francs ; les frais généraux, de 26.000 à 52.000 francs.

Pendant quatre mois, *Carmen, Manon, Werther,* le *Roi d'Ys, Lakmé* et *Louise* arrivent en tête de nos moyennes, avec des recettes courantes de 11.000 francs et des interprétations où alternent, dans les mêmes succès, les vedettes et la jeune troupe. Nouvelles augmentations en décembre, avec 195.000 francs au personnel et 340.000 francs de dépenses totales (droits d'auteurs et Assistance publique, 82.000 ; matériel, 21.000 ; frais généraux, 34.000, etc.).

En janvier 1918, les recettes ont dépassé 350.000 francs (34 représentations) ; le personnel a touché 213.000 francs. Dans ce total, les artistes de scène figurent pour 58.000 francs ; les chœurs en ont reçu 26.000 ; l'orchestre, 35.000 ; le ballet, 17.000, les machinistes, 19.000 ; les habilleurs, 4.300. Ce sont des résultats inespérés, sans précédents. Nous allons pouvoir reprendre une vie normale, porter à 40, comme en temps de paix, le nombre de nos représentations mensuelles, en rehausser encore l'éclat et même réinstaller un régime de contrats réguliers, dont le tableau est déjà à l'étude.

Malgré le fléchissement de février (50.000 francs de recettes en moins),

nous pouvons annoncer, le 6 mars, à la délégation de l'Union des Artistes — stupéfaite de lire dans nos livres les chiffres *exacts* des cachets individuels à l'Opéra-Comique, de trois à cinq fois plus élevés que ne l'affirment certaines rumeurs jalouses — que nous allons étudier et réaliser un relèvement du prix des places, avec l'agrément du Ministre, et la substitution des contrats écrits aux conventions verbales : leur fonctionnement avait, pourtant, depuis quatre ans, donné satisfaction à l'immense majorité de nos pensionnaires et permis, par roulement, les tournées des artistes en province où les grandes scènes leur allouaient les plus fructueux suppléments.

Mais, le surlendemain, les incursions nocturnes des avions boches recommencent ; les obus de la « grosse Bertha », la menace croissante d'un bombardement plus intense de Paris, la reprise furieuse d'une ruée allemande en Picardie déterminent à la fois l'exode des familles, des mesures de police rigoureuses et un mouvement venu de haut, qui tend à ordonner la fermeture des théâtres et la brusque suppression de nos ressources les plus vitales.

Mes démarches chez le président du Conseil et le ministre de l'Intérieur nous assurent leur appui : il est décidé que nos théâtres ne fermeront pas et que leur sous-sol, en cas d'alerte, abriterait nos spectateurs ; on se souvient que l'application de ces mesures de sécurité donna parfois à nos soirées un aspect de belle humeur singulièrement pittoresque.

On a beaucoup parlé, depuis trois ans, de nos « magnifiques recettes » et de notre « prospérité, vraiment extraordinaire ». Jamais on n'a fait la moindre allusion à nos pertes et à nos libéralités au personnel pendant les périodes troublées.

Personne ne s'avise de rappeler le souvenir de nos déficits de décembre 1914 à août 1915. On n'évoque pas davantage les chiffres maintenus de nos dépenses, de février à juillet, au cours de l'année actuelle.

Sans diminuer notre personnel, nous avons pourtant — à nos frais — fait face aux déboires des mauvais jours et conservé à la population parisienne, aux blessés et permissionnaires du front, le réconfort moral et sain de nos meilleures représentations.

Cependant, nos recettes tombent, en mars, à 3.000, 2.000 et même 1.600 francs. Au cours d'une matinée, l'obus de la « bertha » boche éclate à 10 mètres du théâtre, rue Favart ; et le spectacle continue, après une interruption de quelques minutes — le temps de jouer la *Marseillaise*, reprise en chœur par un public électrisé.

A la fin de mars, les dépenses, maintenues à leur maximum, atteignent toujours 300.000 francs environ et laissent, en huit jours, 14.000 francs de pertes. Les événements d'avril portent le déficit à 70.000 francs ; mais nous jouons sans interruption et redoublons d'efforts obstinés alors que l'Opéra est contraint, une fois encore, de fermer ses portes.

En juin, les pertes dépassent 28.000 francs ; mais le personnel reçoit plus de 150.000 francs, dont près de 40.000 uniquement pour les principaux interprètes affichés dans le répertoire.

Par bonheur, après un mois de juillet encore déficitaire, le mois d'août voit — grâce à l'héroïsme de nos soldats et des troupes alliées — l'étreinte ennemie se desserrer autour de nous. Paris respire et multiplie ses manifestations de confiance et de vitalité. Nos recettes augmentent ; la moyenne, tombée en juin à 6.000 francs — avec 9.000 de frais bruts — remonte, en août, à plus de 9.000 et nous permet d'envisager le retour des excédents compensateurs.

Nous bénéficions aussi de réalités favorables : la plupart des théâtres ont fermé leurs portes. Septembre s'annonce pour nous sous les plus heureux auspices. Nous allons pouvoir redoubler de soins et augmenter encore le nombre de nos spectacles. Nos artistes y trouveront largement leur compte puisqu'ils sont payés au cachet.

Bordeaux n'a pas cru pouvoir nous accueillir sur sa grande scène municipale, fermée depuis quatre ans et, d'ailleurs, inachevée ; à Toulouse, où le théâtre fut récemment incendié, la municipalité ne pouvait nous offrir officiellement aucune autre scène ; les syndicats corporatifs, dans les autres grandes villes, n'admettent pas, sans y participer, une exploitation locale de l'Opéra-Comique. La saison de Deauville, trop courte et grevée d'engagements irrésiliables, ne peut, malgré la générosité de ses offres tardives, convenir à une entreprise fructueuse de nos éléments.

Reste Biarritz, lié à nous par un contrat avantageux et disposé à nous allouer une subvention municipale et des dégrèvements rémunérateurs, dans une salle de 470 places seulement, mais avec un nombreux public de Parisiens qui nous soutiendra de son mieux.

Nous avons donc, à la fin d'août, dédoublé notre admirable troupe, obtenu des compagnies de transport le maximum des réductions en chemin de fer et, avec l'appoint de quelques éléments locaux, organisé, en quarante jours, vingt-trois soirées et une matinée de notre répertoire dans des conditions et avec un succès encore inconnus dans les annales les plus prospères des tournées lyriques hors de Paris.

On a brodé, autour de cet éclatant exode de l'Opéra-Comique sur la scène la plus élégante des villégiatures d'été, de fantastiques légendes. La réalité est, pourtant, des plus simples et toute à l'honneur et même à la gloire artistique de notre Maison.

Notre équipe de peintres du boulevard Berthier a, chaque jour, créé ou complété des décors tout neufs, dans une mise en scène constamment renouvelée, adaptée au cadre diminué de là-bas, avec une élite de cent cinq musiciens, choristes, interprètes ou auxiliaires de chez nous, constituant des ensembles qui n'avaient jamais été réunis sur aucun théâtre de province.

Trop petite pour l'affluence de nos habitués, la salle du Théâtre municipal de Biarritz a rallié, chaque soir, une élite d'abonnés et d'assidus, qui ont successivement acclamé *Manon, Sapho, Aphrodite, Werther, Carmen, Fortunio, Mireille, Lakmé,* les *Contes d'Hoffmann, Madame Butterfly,* la *Tosca,* la *Traviata,* etc.

La moyenne des recettes, grâce à des tarifs élevés, a dépassé 6.200 francs ;

leur total a atteint, avec les redevances et subventions diverses, plus de 160.000 francs.

Quant aux dépenses, elles demeurent inférieures à ce chiffre, malgré les 20.000 francs des frais de voyage, les 40.000 d'avances au personnel mis en route, les indemnités et loyers de séjour renchéris par les circonstances et tous les paiements locaux, singulièrement alourdis par les « prix de guerre ». Car il ne faut pas négliger de mentionner loyalement que les chefs de service, certains artistes, les choristes et les musiciens de notre troupe, transportés à Biarritz pour y jouer, n'ont touché à ce titre que des allocations de séjour, leurs appointements et leurs minimums demeurant, en somme, à la charge de notre exploitation de Paris où nous les considérions comme en congé.

Ainsi, cette belle « aventure musicale » qui nous a permis de jouer, parfois, le même jour et à la même heure, la même pièce à Paris et à Biarritz, n'aura non seulement rien coûté à notre théâtre, mais elle a augmenté son bénéfice en cours, affirmé sa vitalité, sa discipline, la solidarité laborieuse de tous les siens. Grâce à elle, en 40 jours, l'Opéra-Comique a donné 58 spectacles de son répertoire avec leur maximum de rendement, porté ses recettes totales de septembre à *un demi-million* et ses dépenses environ à 450.000 francs — chiffre énorme, qui distance beaucoup les précédents les plus heureux, avec 260.000 francs de salaire au personnel (dont près de 70.000 aux artistes de l'affiche), plus de 100.000 francs de droits d'auteurs et des pauvres et 60.000 francs de frais généraux.

La totalisation de septembre 1917, malgré son succès, n'avait atteint que 250.000 francs. De notre réussite à Biarritz nous avons donc le droit d'être fiers, surtout après le labeur constant qu'elle nous a coûté. D'ailleurs, le 13 octobre dernier, M. le sénateur Forsans, maire de la ville, ayant réuni le Conseil municipal pour nous attribuer une subvention de 7.000 francs, nous faisait voter à l'unanimité une adresse officielle où il est exprimé qu'« après cette série de représentations hors de pair, avec des éléments et des ressources incomparables, le Conseil municipal adresse à leur organisateur des remerciements auxquels M. le maire joint l'expression de sa gratitude personnelle ».

*
* *

Pour résumer ces notes rapides, il faut ici retenir une vision d'ensemble : au cours de la suprême, de la plus dure année de la Guerre — qui se termine pour le pays en une apothéose de victoire — nous avons le droit d'affirmer que l'Opéra-Comique, pendant la tourmente, a bien mérité de Paris et de l'art musical français dont il a été le champion le plus actif, même aux heures tragiques où notre espérance se sentait meurtrie.

Il convient d'en remercier et d'en féliciter tous les nôtres, depuis nos excellents chefs de service jusqu'aux plus modestes de nos artistes et de nos ouvriers.

On a voulu, dans des polémiques récentes, soutenir que si nos artistes de scène avaient eu des contrats *écrits,* ils auraient gagné davantage, au détriment de notre bénéfice social.

Il faut tout ignorer de nos chiffres actuels pour le soutenir. Jamais, en effet, — en dehors de rares vedettes, forcément diminuées quant au nombre de leurs représentations, puisqu'on ne jouait plus tous les jours — les traitements de la majorité des artistes n'avaient égalé à l'Opéra-Comique — et ailleurs — leurs plus récentes mensualités.

Le retour aux anciens contrats « écrits » — l'on a vu quelles circonstances critiques l'ont, deux fois de suite, retardé et ajourné à octobre avec l'assentiment du Ministre — nous était surtout demandé par quelques vedettes. Elles ont fait, autour de leur vœu tout personnel, une campagne de presse et d'opinion que les chiffres auraient singulièrement éclairée en notre faveur. Dans quelques temps, les artistes reconnaîtront eux-mêmes la supériorité du récent système de leurs émoluments de guerre à l'Opéra-Comique et de ce mode d'engagements.

Un contrat écrit, en effet, — s'il garantit un minimum fixe au professionnel — aliène sa liberté extérieure et contraint la direction à sacrifier nombre de jeunes interprètes, puisque tout roulement devient à peu près impossible ; et les cas fortuits du temps de guerre n'en rompent pas moins cet engagement sans indemnité. Il y a aussi, dans ces exploitations de fortune, l'inconvénient de décourager les débutants les mieux doués en les contraignant à marquer le pas durant des années — et d'exposer le théâtre aux relâches forcés de la dernière heure, faute de remplaçants toujours prêts à suppléer un camarade tombé subitement malade ; nous n'avons, pour notre part, jamais changé une seule de nos *mille* affiches pendant la Guerre.

Un retour prématuré au régime des contrats écrits nous eût, depuis longtemps, allégés de nombreuses charges secondaires dont le total était fort lourd ; mais il eût été cruel de le diminuer en temps de guerre aux dépens des artistes d'arrière-plan, fatalement congédiés par une brusque reprise des contrats écrits.

Nos cachets « verbaux » ont, au contraire, suivi la progression même de nos recettes, la courbe ascendante de nos succès. En 1915, la somme de nos cachets au personnel — souvent composé de passants, d'irréguliers et d'artistes incertains encore de leur résidence et de leur lendemain — oscillait de 30.000 à 50.000 francs par mois pour l'ensemble de nos emplois de scène.

On s'est, naguère, beaucoup plu à édifier des statistiques tendancieuses sur ces chiffres périmés et à les invoquer contre nous au moment où le total des mêmes dépenses a largement — nous venons de le voir — dépassé 200.000 francs par mois.

On a dit aussi — après avoir, sans doute, additionné tous les noms imprimés sur nos affiches depuis quatre ans — que nous avions une troupe trop nombreuse — ne parlait-on pas de 90 cantatrices ? — et que certains artistes étaient réduits, chez nous, à des mensualités dérisoires.

Autant d'affirmations, autant d'erreurs ! Mon personnel lyrique comp-

tait, il y a quelques semaines, 30 interprètes hommes — dont 10 mobilisés à Paris, avec un service intermittent des plus précaires et 4 élèves stagiaires, aux appointements de 200 à 300 francs de « vie chère » par mois, qu'ils aient ou non paru en scène — et 31 cantatrices de tout rang — dont 9 stagiaires dans les mêmes conditions que les élèves hommes.

Parmi les chanteurs qui étaient déjà mes pensionnaires avant la Guerre, deux seulement — d'ailleurs mobilisés et malades — ont gagné moins qu'en 1914, avec, toutefois, un minimum actuel de 1.500 francs par mois ; cinq autres, dont les mensualités, il y a quatre ans, se graduaient de 300 à 1.000 francs, ont émargé naguère de 600 à 2.600 francs.

Parmi les cantatrices dans les mêmes conditions, une seule — malade et souvent absente — a vu son mois diminuer de 1.500 francs (pour dix spectacles) à 600 (pour deux représentations seulement) ; dix autres, dont l'émargement, en juin 1914, s'échelonnait individuellement de 100 à 500 francs par mois, viennent de recevoir des mensualités dont la plus faible est de 600 francs (avec deux cachets) et la plus forte de 2.000 francs (avec dix représentations), et ma vedette la plus récente a reçu 6.000 francs pour dix spectacles.

Ne nous berçons point de l'illusion que l'éloquence irréfutable de ces chiffres aura raison des légendes malveillantes, obstinées à parler de « salaires de famine » ; je n'ai pas tenté de les démentir publiquement. Mais je devais cette rectification à ceux de mes amis qui s'étaient émus peut-être en lisant les attaques de telle et telle autre vedettes, qui nous quittèrent volontairement, après avoir touché : l'une — un ancien baryton — 100.000 francs de cachets en moins de trois ans et demi de guerre ; et l'autre 600 francs par représentation (au lieu de 500 en 1914).

En résumé, aucun théâtre n'aura, pendant la Guerre, distribué, à Paris, autant de salaires que nous : ils ont, je l'ai dit, dépassé 7 millions.

Nos caisses de secours ont réparti chez nous plus de 240.000 francs depuis le début des hostilités, sans chiffrer ici nos libéralités privées — celles de miss Mary Garden et de quatre autres bienfaiteurs anonymes — et les contributions considérables de l'Opéra-Comique à toutes les œuvres de Guerre qui se sont adressées à nous.

La discipline parfaite de notre Maison, son dévouement et son labeur de toutes les heures, l'éclat de ses créations et de ses reprises m'apparaissent — sur le seuil quitté des mauvais jours, dans le rayonnement glorieux de notre pays, tout étincelant de la plus belle des victoires — comme autant de titres au noble orgueil d'avoir fait tout mon devoir, à la tête d'un théâtre qui était sans conteste devenu, pendant la Guerre, la première scène lyrique de Paris.

Le dernier jour de mon exil à Biarritz, le télégramme laconique et tardif d'un de mes chefs de service m'avertissait :

— Vous devriez rentrer au plus vite : il se trame ici des choses louches contre vous.

J'ai haussé les épaules : voilà cinq ans qu'une conspiration permanente, tantôt en chaussons de lisière et tantôt enhardie jusqu'à l'attaque brusquée, s'évertue à déboulonner ma direction. Toute une « politique » d'influences et d'affaires est, paraît-il, intéressée à mon départ : mon intransigeance gêne une foule de combinaisons un peu trop... modernes pour moi. Je n'en ai pas avancé d'une heure mon retour à Paris.

Dès que j'y suis arrivé, cependant, une lettre des Beaux-Arts — qui ne m'avaient, depuis deux mois, pas donné signe de vie — m'informe qu'en mon absence mes très loyaux « associés » — il y a cinquante-cinq jours que je ne les ai pas vus — ont, le 17 septembre, livré au Ministre un billet de moi, écrit le 10 août (soit trente-huit jours après l'avoir reçu) : il revendiquait, pour la trentième fois, mon droit absolu et exclusif à la direction artistique de l'Opéra-Comique, tel que l'avait formellement spécifié mon arrêté de nomination, signé de MM. Barthou et Bérard. C'était, insinuaient les deux compères, stylés par un avocat matois, mis en valeur par les influences politiques du jour, la négation de l'autorité du Ministre actuel.

Le 24 septembre — toujours sans m'avoir prévenu — ils donnaient leur démission au Ministre, après s'être accordés avec mon successeur éventuel, déclarant qu'il leur était décidément impossible de vivre plus longtemps avec moi : rembarrés par tous les surintendants des Beaux-Arts, depuis cinq ans, sur le même sujet, ils avaient enfin trouvé, en exaspérant contre moi l'amour-propre d'un successeur mal informé des réalités parisiennes, une oreille irascible, complaisante et naïve, tendue trois fois fraternellement à leurs doléances.

En même temps, insaisissables et furtifs, ils déclaraient à mes chefs de service et au personnel que leur ministre, irrité et résolu, allait nous retirer le privilège et les renommer, sans moi, avec un associé dont tout le monde chuchotait le nom, demeuré, depuis cinq ans, l'épouvantail et le cauchemar de nos artistes, dès que je faisais mine de céder aux conspirations de coulisses et de m'en aller soudainement.

J'ai, sans m'émouvoir, répondu, par lettre, à l'ennemi en

lui démontrant l'incorrection perfide du procédé et l'inanité de pareilles plaintes. Sans me convoquer et sans m'entendre, — sans même avoir lu ma réponse, M. Lebureau — férocement heureux de l'algarade qu'il a tant contribué à créer — me fait sommer encore de m'expliquer... par écrit; ce que j'ai fait aussitôt en réclamant un entretien du Ministre.

On me l'a fait attendre jusqu'au 14 octobre; déjà, personne n'ignorait le « coup de théâtre » ourdi contre moi et la mesure brutale qui allait en être l'inconcevable sanction. Le lendemain du jour où le Ministre, m'ayant enfin reçu de mauvaise grâce, ne me montrait qu'un homme dépendant et hors de lui, incapable, affirmait-il, de juger seul un cas qui dépassait son pouvoir et annonçait à mes amis, à une délégation de compositeurs en alarme, à moi-même enfin, que la question serait, le matin suivant, examinée par le Conseil des ministres — ce qui me rassurait aussitôt sur l'issue légitime du prétendu conflit — le même ministre, sans avoir dit un mot à ses collègues, — que dis-je! — après avoir assuré, à midi, qu'il n'avait encore pris aucune décision dans une affaire où il n'avait « rien à me reprocher », le même homme me faisait tenir, à deux heures, ampliation de l'arrêté qui terminait brusquement le privilège le plus discipliné, le plus équitable et le plus prospère de l'Opéra-Comique depuis un demi-siècle!

Ce coup de force, si manifestement illégal que le *Journal Officiel* du lendemain n'était même pas admis à en publier le texte essentiel, maintenait mes « associés » à leur poste et désignait pour me succéder immédiatement... mon prédécesseur : il n'avait pas précisément réussi à la tête de la Comédie-Française et il fallait, paraît-il, à tout prix et au plus vite, le munir d'une fonction de son choix; car, atteint comme officier territorial par l'extrême limite d'âge, il était contraint d'abandonner aussi son bureau du ministère, qu'il n'avait pas quitté depuis quatre ans. Marié à une ancienne cantatrice, qui avait, douze années durant, courbé tout l'Opéra-Comique sous un légendaire régime de terreur et de despotisme jaloux, mon successeur-prédécesseur, invité à choisir par la dictature brutale d'un puissant ami, n'avait trouvé

qu'une compensation possible à ses déboires de toutes sortes : mon départ brusqué, son retour par une porte basse et l'asservissement de l'Opéra-Comique à l'ancien joug conjugal, aggravé de représailles haineuses, de rages recuites et de « l'irréparable outrage » de cinq lourdes années de guerre.

L'arrêté de retrait, multipliant comme à dessein les illégalités et tous les éléments d'un abus de pouvoir sans précédent, ressemblait davantage — en pleine société démocratique, pendant la guerre la plus formidable que la Justice ait, devant l'Histoire, soutenue ardemment contre la Tyrannie — à une lettre de cachet de l'ancien régime, bourrée d'erreurs judiciaires, de motifs absents et de griefs erronés. L'unique « bon plaisir » en avait assemblé les termes et le « fait du prince » le plus flagrant dicté la sanction.

Le texte, qu'aucune juridiction française ne saurait tenir pour valable, affectait de croire que j'avais, le 18 mai 1918, admis mes adjoints « commerciaux » à s'immiscer désormais dans ma direction artistique, — ce qui était faux — puis refusé, le 10 août, d'exécuter des « engagements » que je n'avais jamais pris. Il alléguait la démission de mes « associés » comme une accusation recevable contre moi, alors que le cahier des charges, dans ce cas prévu, stipulait expressément que je demeurerais seul à la tête de mon théâtre.

Enfin, s'appuyant sur une disposition archinulle en droit français, l'arrêté secret invoquait ces prétendus manquements à un accord inexistant comme des transgressions au cahier des charges — qui n'y fait pas la moindre allusion — en des « circonstances que le ministre se réservait d'apprécier » et déclarait que j'avais, uniquement pour ces raisons sans réalité, cessé de mériter la *confiance* de l'Administration !

Cette rédaction invraisemblable traîne, depuis un siècle, dans le cahier des charges de l'Opéra-Comique et M. Lebureau compte sur lui, toutes les fois qu'il le transcrit en ricanant, pour terrifier les directeurs et les courber sous son joug étriqué. Au début du second Empire, — rédacteur initial de l'étrange menace et père de toutes les bureaucraties d'envie et de fiel — malgré les plaintes unanimes contre M. Beaumont, directeur de l'Opéra-Comique, insolvable, en faillite et notoi-

rement incompétent devant Paris et les commanditaires ameutés autour de ce concessionnaire indigne, Walewski lui-même *n'osa point* invoquer le même texte *avant la fin du privilège en cours* ou la déposition forcée de son bilan.

Or, dans ses proclamations électorales de l'Hérault, le Ministre actuel n'a, certes, jamais manqué de flétrir le despotisme de l'Empire et ses monstrueux abus de pouvoir ! En dénouant une situation d'ordre interne, légalement soustraite aux pouvoirs officiels et qui, d'ailleurs, n'empêchait nullement l'Opéra-Comique d'être le plus heureux et le plus éclatant des théâtres, ce ministre n'a tenu compte ni des intérêts commerciaux d'une commandite considérable, ni des services rendus à la musique au prix d'un labeur souvent contrarié par des événements inouïs, ni de l'immense tort matériel et moral qu'il allait infliger à un directeur mobilisé pendant seize mois, acharné ensuite à maintenir sa scène lyrique à la tête des théâtres officiels.

Ainsi, sans avertissement et sans sommation, en mon absence de Paris pour un exode artistique et prévoyant de l'avenir, une telle iniquité a pu se tramer dans l'ombre et éclater au jour parmi la stupeur générale. Et il n'y aurait pas de recours contre un déni de justice sans équivalent !... Et je resterais meurtri de la ruade sournoise d'un âne !...

Le Conseil d'État le dira.

***

A mes amis — ne sachant, sans doute, que répondre, après son geste brutal — le Ministre voulut affirmer, une fois ou deux, que je n'étais pas « sociable ». Je devais, paraît-il, diriger seul ; aucun « associé » n'était possible auprès de moi !

J'en appelle à ceux qui connaissent mes ex- « associés ». Je les avais, jadis, entrevus à peine : leur connivence actuelle avec mon prédécesseur-successeur prouve à quel point, en me les donnant pour auxiliaires, il avait songé à se ménager un conflit inévitable et une rentrée de secours dans le théâtre qu'il me transmettait.

Pouvais-je, entre des mains inexpertes et en faveur d'esprits sans culture, hissés au sommet des hiérarchies artistiques de

Paris à force de complaisances, de platitudes muettes, d'appuis agglomérés, recrutés n'importe comment et n'importe où, — pouvais-je donc abandonner sans blâme une part quelconque de ma direction toute vouée à la musique et à l'art?

Je n'ai jamais eu le front de reprocher à des humbles l'insuffisance de leur éducation ou les déraillements de leur langage, quand l'indifférence « blagueuse » de Paris ne les laissait point se jucher sur des cimes où de braves gens eussent eu honte de donner à tous le pitoyable spectacle de leurs vertiges de vanité. Je n'aurais pas souri sans indulgence de mes deux acolytes infidèles s'ils fussent demeurés à leur place, dans le néant réclamier de cette « importance » affairée et toute extérieure qu'ils tenaient tant à se donner devant la foule, dans les couloirs du public, aux portières des voitures officielles ou, en vitrine, au premier rang de leur avant-scène, devenue leur plus récent tréteau de parade.

Et même, tant que la fantaisie de ces faux satrapes de « music-hall » — le mot les a parfois incités à parler de leur passé « musical » — s'est bornée à hérisser d'orthographes inattendues les rares notules de leur main, à signaler audacieusement le chauffage défectueux des « gladiateurs », à évoquer « du tact au tact » la « tétralogie de Mozart », la *Dame Blanche* de... Donizetti, le « protestant » Néron, tueur de chrétiens, les « monitors » des écoles d'aviation, les commanditaires indésirables, par eux « élucidés », le fameux « Chat de Beauté » des *Contes de Perrault*, le « henné » pointu des châtelaines féodales, — tous les « mots » de leur idiome « moratatoire » qui les faisait, à chaque coin de phrase, tomber « de *Charbyde* en Scylla » ou saluer nos hôtes illustres d'un glapissant : « Eh ! comment *que* ça va? » — les innombrables « cuirs » enfin, qui ont, à leurs dépens, diverti tout Paris et fait, au foyer de l'Opéra-Comique, s'esclaffer jusqu'au fou rire nos irrévérencieux pensionnaires, — j'ai pu me borner à hausser les épaules et à poursuivre, sans m'arrêter, mes travaux scéniques et professionnels.

— Après tout, répétaient mes artistes après un de nos chroniqueurs figaristes les plus spirituels, qu'importe que l'un ne sache pas lire, puisque l'autre ne sait pas écrire !

Ce n'étaient là, somme toute, que charabias et sabirs originaires, dont bien d'autres métèques parvenus — il y en eut d'honnêtes dans le tas — ont toujours, sans en être déshonorés, diverti le Boulevard.

Mais quand leur turbulence « directoriale », dès que leurs innombrables « affaires » — redevances bi-quotidiennes de spectacles, interdites pourtant par le cahier des charges, placements mobiliers, immobiliers, monégasques et cosmopolites, au cours le plus avantageux — leur permettaient de déverrouiller leur réduit central, dont les polychromies effroyables éberluaient jusqu'à leurs joueurs de poker improvisés et à leurs collecteurs de taxes errantes, pour assommer, heure par heure, nos infortunés comptoirs de location de questions avides — ils n'ont jamais annoncé, avec une insolente allégresse, surtout devant les petits salariés en qui ils humilient férocement leurs origines, que les maximums des succès d'argent, unique étalon de leur idéal — ou pour assister, dépaysés, au labeur artistique de la troupe et décréter, par exemple, que *Mârouf* et son « histoire de gâteau de miel » ne valent pas un *Quo vadis* à cinéma ou tel ballet pailleté de leur Olympia ou des Folies-Bergère, — il a bien fallu leur marquer net que, si je me résignais à la faiblesse de les laisser empiéter sur le domaine artistique, expressément réservé à moi seul par notre arrêté de nomination, je n'avais plus, abdiquant toute vergogne, qu'à jeter le manche « après la poignée ».

Mon absolutisme sur mon fief musical a contrarié une foule de gens et de combinaisons ; deux avocats « politiques » ont opéré contre moi : ils n'ont pas volé leurs honoraires. M. Lebureau des Beaux-Arts, dont personne, à Paris, ne prononce sans sourire le nom à quadruple détente (1) et qui laissera, à l'heure proche de sa trop tardive retraite, une anthologie de

---

(1) On m'a assuré, rue de Valois, qu'il s'appelait : Balluet d'Estourbecque de Restant de Connelles. Cette raison sociale, de style comique et picaresque à la fois, — Gribouille, Pécuchet, Basile et le Bertrand de Robert Macaire en pourraient être les parrains symboliques — a la beauté totale des noms prédestinés.

P. S. — *Au moment où je donne ici le « bon à tirer », j'apprends que notre homme est relégué enfin dans un musée. On ne nous dit pas si c'est dans la section du trigonocéphale, dans celle du macaque de Barbarie ou dans le district de l'iguanodon. Peu*

« mots » inénarrables et de cuistreries perfides contre tous les artistes qu'il a pu molester — d'Antoine à Gabriel Mourey et de mon brave Gailhard à moi-même — a, pour un temps, réussi une fois de plus à vilipender un directeur indépendant et à détourner sur lui la foudre impulsive d'un pouvoir d'occasion et l'arbitraire illégal d'un provincial qui s'est « laissé monter le coup ».

Une œuvre demeure, à laquelle tous les Parisiens bien informés ont rendu justice : celle de cinq années d'Opéra-Comique, de ma lutte continue pour la musique et pour le répertoire au milieu des pires obstacles. Je puis avec fierté rappeler ces labeurs heureux : on m'en aura escamoté les fruits, la moisson mûre, au moment où j'allais pouvoir les recueillir. J'ai le droit d'attendre des revanches utiles à l'art : je l'ai toujours servi de mon mieux. Des cœurs reconnaissants me sont demeurés fidèles, — la majeure partie de mes artistes, de mon personnel, des braves gens qui m'ont vu, les larmes aux yeux, m'éloigner de notre Maison où, durant la Guerre, notre réunion fut comme une famille et notre labeur en commun comme un drapeau. Ils y espèrent mon retour; moi aussi.

Gallieni, avant sa mort, avait prévu contre moi ces représailles obstinées; le grand visionnaire ne doutait pas de ma résistance, ni des compensations qui me seraient acquises à la première accalmie d'après-guerre, quand j'aurais adouci mes violences, laissé oublier mes initiatives et désarmé mes ennemis à force de les ignorer.

Une conjonction d'imbéciles, de gredins, de domestiques infidèles et d'adversaires imposteurs — je leur laisse le soin de se répartir entre eux ces sous-embranchements — m'a, pour quelque temps, interdit le pouvoir d'être heureux et d'organiser les succès en m'évertuant à être laborieux et

---

importe, d'ailleurs ; car le voici, désormais, hors d'état de nuire aux artistes de théâtre dont il fut trop longtemps le despote fielleux, inspirateur sournois des pires mauvais coups. Cet Iago de cartons verts n'asservira donc plus les pauvres petites Émilies de Conservatoire, voire, de lustre en lustre, quelque Desdémone de subventionné. Et il n'armera plus les « Mores » intermittents de la politique officielle des petits couteaux du Père François. Les Beaux-Arts respirent, libérés, et échangent leurs vœux de sympathie et de bonne allégresse.

juste. Pour mes fils, pour tous les miens, ceux du foyer et ceux des amitiés dont je demeure orgueilleux et tout ému de gratitude, je reprendrai la lutte et m'efforcerai de mériter encore la bienveillance du destin.

D'autres auront, au cours de cette Guerre, donné leur vie, versé leur sang, glané la gloire : il est très légitime de les entourer les premiers de toute notre sollicitude et qu'ils assurent, avant les autres, leur existence et leur avenir.

Je suis de ceux, plus modestes, qui, n'ayant guère prodigué que leurs forces et leur volonté de faire pour le mieux, peuvent attendre d'un lendemain meilleur la satisfaction d'être un peu vengés à leur tour et de s'harmoniser ainsi, dans la foule des mobilisés militaires et civils de la plus formidable des guerres, à la Victoire de notre pays.

Index des Noms contemporains

CITÉS DANS L'OUVRAGE

Table des Matières

PREMIÈRE PARTIE

DANS L'OMBRE DE GALLIENI

DEUXIÈME PARTIE

L'OPÉRA-COMIQUE PENDANT LA GUERRE

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG



